ALLI

Digitized by Google

·BIBLIOTECA·
·LVCCHESI·PALLI·



Gran Sala
H · III - 5



III. 2. III. 5

Digitized by Google

LA COMTESSE MARIE.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

L'Officier de fortune.	2 vol.
Un Brelan de Dames.	1 vol.
La Syrène.	1 vol.
Les Viveurs d'autrefois	1 vol.
Les Amours d'un Fou.	1 vol.
Geneviève Gaillot.	1 vol.
Les Chevaliers du Lansquenet	4 vol.
Les Pécheresses. — PIVOINE ET MIGNONNE . .	2 vol.
Les Viveurs de Paris.	4 vol.
La Comtesse Marie.	2 vol.
Les Valets de cœur.	1 vol.
Sœur Suzanne.	2 vol.

Impr. de E. Dépée, à Sceaux.

XAVIER DE MONTÉPIN.

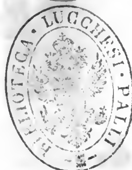
LA

COMTESSE MARIE

2







PARIS
ALEXANDRE CADOT, ÉDITEUR,
37, RUE SERPENTE, 37.

I

LES DEUX ÉPÉES.

Comme nous le savons déjà par les révélations de l'honnête M. Brown, tous les habitants du château étaient plongés dans le deuil.

Vaincu par les supplications d'Hector qui ne voulait se décider qu'à la dernière extrémité à subir l'amputation, le médecin que Dubuisson avait amené de Coblentz venait à tout hasard de poser sur le bras du jeune homme, au-dessus du coude, un appareil destiné à préserver l'épaule de la gangrène.

Mais cette opération semblait insuffisante au praticien. Il avait prié le capitaine, dont il connaissait l'influence sur Hector, d'engager celui-ci à se laisser couper le bras; mais Dubuisson s'était presque fâché contre le médecin.

— Hector manchot n'est plus Hector, — lui avait-il dit. — Quand un homme comme lui tombe, il tombe tout entier. J'aimerais mieux pour mon compte me brûler la cervelle que

de me laisser amputer d'un membre quelconque; du reste, il est peut-être quelque moyen de le sauver autrement. Je ne suis pas un homme de l'art, mais je cherche et je trouverai.

Sur ce, le capitaine avait appelé Joseph le garde-chasse, et armés tous deux de leurs fusils, ils étaient sortis ensemble.

Comme ils s'éloignaient, ils rencontrèrent la voiture de M. de Pern :

— Holà, capitaine, — s'écria M. Brown du plus loin qu'il aperçut Dubuisson, — est-ce qu'il y a du nouveau?

Le vieux soldat s'approcha de la voiture et après avoir salué courtoisement le comte :

— Le médecin que j'ai amené de Coblentz, — dit-il, — est un âne bâté, que je ne consulterais pas seulement pour une engelure. Il tient toujours à couper le bras d'Hector, tandis qu'il faudrait combattre la maladie, je sais bien comment.

— Vous savez comment et vous n'agissez pas? — fit M. Brown stupéfait.

— Oui! je sais comment, — ajouta Dubuisson en s'animant, — et je vais à Coblentz pour cela. Ah! si mon pauvre docteur Legris était ici; mais il suit nos colonnes expéditionnaires. C'est un maître homme celui-là!...

— Oserais-je vous demander, — dit le comte, — au nom de l'intérêt que je porte à notre blessé, dans quel but vous allez à Coblentz, et consentirez-vous à me le dire?

— Volontiers.

Et Dubuisson se rapprochant davantage du carrosse :

— Je vais, — répondit-il, — chercher un contre-poison.

— Un contre-poison! — s'écria M. Brown.

Le comte porta la main à son front, une livide pâleur envahit son visage, il cacha sa cicatrice sous sa main.

— C'est bien, monsieur Dubuisson, — dit-il, — votre course est inutile, j'ai tout ce qu'il faut, je prévoyais cela.

— Vraiment, fit le capitaine.

— Vous voyez cette cicatrice que j'ai sur le front, — dit-il, — eh bien! un jour je vous raconterai une terrible histoire; — d'autant plus, capitaine, — ajouta-t-il à voix basse, — que j'aurai besoin de vous.

Dubuisson ne comprenait pas, mais il ne crut pas devoir demander une explication immédiate.

— Remontons vivement au château, — s'écria-t-il.

Le capitaine s'élança dans le tilbury. En quelques minutes on arriva devant la grille, et en dix enjambées on se trouva dans la chambre à coucher d'Hector.

Le jeune vicomte étendu sur son lit, au pied duquel se tenait le baron, reçut M. de Pern avec l'affectueuse politesse que ses douleurs lancinantes ne lui avaient pas fait oublier.

— Vous êtes bien bon, — murmura-t-il, — de venir me voir, et si j'en crois un pressentiment, votre visite me sera utile.

— Vous avez peut-être deviné juste, mon ami, — fit le comte. — Voulez-vous me faire voir votre plaie; vous savez que les vieux soldats ont des recettes pour les blessures.

Hector étendit son bras qui commençait à se décomposer.

M. de Pern étudia profondément les caractères visibles de la blessure, passa son doigt sur la plaie, serra le bras du jeune homme et découvrit non loin de la saignée une piqûre étroite comme celle d'une aiguille et autour de laquelle s'élevait un bourrelet de sang figé et noirâtre.

— Oh! mon Dieu, — dit-il en se parlant à lui-même et sans faire attention aux personnes qui l'entouraient, — c'est absolument la même chose, mêmes symptômes, même orifice de la plaie. Le malheur nous suivra donc partout!

— Eh bien, qu'en pensez-vous, mon cher comte? — fit Hector, interrompant cette rêverie incohérente.

— Je pense qu'on ne vous coupera pas le bras et que vous serez guéri dans deux jours, à moins d'une attaque de fièvre! Voulez-vous vous abandonner complètement à moi?

Le baron se leva solennellement :

— Vous êtes gentilhomme, monsieur le comte? — dit-il à M. de Pern.

— Certainement.

— Eh bien! je vous abandonne mon neveu; et si vous le sauvez, tout ce que vous exigerez de moi je vous l'accorderai.

— Mon salaire, monsieur le baron, sera dans la bonne action que j'aurai faite et dans l'amitié que vous voudrez bien me continuer.

— Opérez, mon cher comte, — dit à son tour Hector.

M. de Pern tira de sa poche un petit flacon d'or ciselé, à

moitié plein d'une liqueur verdâtre. Il versa quelques gouttes de cette liqueur dans la plaie du jeune homme.

Malgré toute la force de sa constitution, Hector, au contact de cette eau brûlante et visqueuse, se sentit pris d'une douleur si vive, si aiguë, si poignante, qu'il ferma les yeux comme s'il allait s'évanouir et poussa un cri inarticulé.

Mais au bout de quelques secondes pendant lesquelles M. de Pern, avidement penché sur le visage du jeune vicomte, avait étudié ses moindres mouvements, Hector rouvrit les yeux, sa pâleur diminua, il tendit la main gauche à M. de Pern :

— Vous m'avez bien fait souffrir ! — dit-il.

— Je le sais, — répondit le comte, — mais vous êtes guéri, vous pouvez vous lever.

Un cri de reconnaissance et d'admiration jaillit de la poitrine de tous les assistants.

Hector descendit de son lit. M. de Pern enleva les bandes de toile qui lui couvraient le bras; puis il frictionna la partie malade.

Bientôt la couleur bistrée qui nuançait l'épiderme parut s'effacer graduellement. Le sang reprit sa circulation normale avec cette promptitude qui annonce l'action d'un agent énergique.

— Reposez-vous maintenant jusqu'à demain, — reprit le comte; — et demain venez dîner avec moi.

A ce résultat inespéré, le vieux baron sauta au cou de M. de Pern comme il avait sauté naguère, — mais dans un autre but, — au cou du citoyen Jacques Menjot, commissaire de la Convention. La joie débordait dans son cœur. Il n'avait plus que vingt ans.

M. Brown ne resta pas en arrière, ses félicitations se traduisirent par une foule de pirouettes qu'il exécuta autour du comte, avec cette puissance de rotation que lui donnait sa pesanteur spécifique.

Quant à Dubuisson, il serra la main de M. de Pern, avec une énergie toute militaire :

— Vous m'avez dit, monsieur le comte, — fit-il d'un ton grave, — que vous auriez besoin de moi; je vous suis tout acquis !

— Merci, — répondit simplement le comte.

Et se tournant vers Hector :

— Vous l'avez échappé belle, — dit-il. — Il est fort heureux que je me sois autrefois trouvé dans la même position que vous, précisément à la suite d'un duel comme le vôtre. Christophe lui-même pourrait vous le certifier.

Le nom de Christophe produisait sur le capitaine un tout autre effet que sur l'excellent M. Brown. L'obséquiosité de ce valet déplaisait souverainement au républicain qui trouvait M. de Pern beaucoup trop familier avec son domestique.

Toutefois, il ne crut pas devoir exprimer son avis à cet égard. Une autre question le préoccupait davantage.

— Pourriez-vous, — dit-il au comte, à voix basse, — reconnaître sur la pointe d'une épée la trace du poison dont vous venez de détruire l'effet ?

— Facilement, — répondit M. de Pern.

Dubuisson se frotta les mains d'un air de satisfaction.

— Veuillez donc monter à la salle d'armes, — dit-il.

Le comte le suivit au premier étage.

Depuis que le capitaine s'était constitué le commensal du château, et qu'il en avait sous-loué l'aile gauche, cette partie de l'habitation de MM. de Saint-Brice ressemblait exactement à une caserne de cavalerie, moins le personnel.

Dubuisson habitait au-dessus des écuries, entre la sellerie et la salle d'armes. La porte de celle-ci s'ouvrait sur un escalier qui conduisait à la cuisine commune. Le vieux soldat, un peu peintre dans ses moments perdus, se proposait d'en illustrer les murs de toutes sortes de dessins fantaisistes; mais le temps lui manquait.

Ses efforts avaient échoué d'un autre côté.

A peine sorti de l'armée, il s'était adjoint, pour son service particulier, un Breton fort simple et fort têtu, son ancien brosseur au régiment, lequel Breton continuait à brosser les chapeaux, cirer les bottes, arranger les deux chevaux de son ex-capitaine.

En haine de la discipline, le digne officier s'était imaginé de mettre un clairon entre les mains de son domestique, et voici comment ce clairon lui servait à protester contre les exigences monotones et ennuyeuses de son ancienne profession.

Il avait ordonné à Yvonnet (c'était le nom de son brosseur),

Digitized by Google

de l'éveiller chaque matin à cinq heures et demie, heure militaire, au son de son instrument.

Mais dès que les notes déchirantes du cuivre arrivaient à ses oreilles, Dubuisson couché sur le flanc droit se retournait sur le flanc gauche et ronflait de plus belle, en arrondissant toujours une période imprécatoire :

— Sonne, sonne, imbécile! — disait-il parfois. — Tu crois que je vais me lever, me boutonner, me sangler comme un vieux cheval! Sonne, idiot!... Je me moque des arrêts, maintenant. Tu peux donc sonner aussi longtemps que tu voudras, je ne me lèverai pas du tout.

Mais nous avons dit que ses efforts avaient échoué. Voici pourquoi.

Le Breton n'avait jamais embouché aucune trompette; aussi les notes qui s'échappaient de son clairon étaient-elles quelque chose d'affreux, de discordant, d'épouvantable. On eût dit le bruit de deux cents girouettes tournant sur un pivot rouillé; le cri désolant d'une scie dont on brise les dents; le gémissement d'une douzaine de chaînes à puits roulant sur des moufles à chape criarde.

Dubuisson espérait qu'Yvonnet ferait des progrès; il écouta donc les premiers jours, avec une philosophique résignation, le charivari que lui donnait son valet, mais bientôt il reconnut que son idée ne se réaliserait point.

Le Breton prenait goût à son instrument. Il sonnait, sonnait, sonnait, pendant des heures entières, jusqu'au point de se faire sortir les yeux de la tête, de se détacher la peau qui joint aux joues l'extrémité inférieure des mâchoires.

Mais malgré ce fatigant exercice fréquemment répété, les sons étaient toujours aussi rauques, aussi faux, aussi déplorables. Comme la renommée, — *vires acquirit eundo*, — plus Yvonnet sonnait, plus il devenait insupportable.

Par respect pour les oreilles de ses amis, Dubuisson avait donc cru devoir prononcer la révocation de son étrange musicien. Il n'avait pas renvoyé pour cela son discordant Breton. Yvonnet remplissait les fonctions de prévôt dans la salle d'armes du capitaine, et rendons-lui cette justice, il était un peu plus maladroit en escrime qu'en musique.

Le vieux soldat, qui cultivait aussi le jeu de mots, disait de son valet;

— J'ai là un prévôt de *parade*.

Quoi qu'il en soit, lorsque Dubuisson, accompagné de M. de Pern, entra dans la salle d'armes, Yvonnet, la figure couverte d'un masque, la poitrine revêtue d'un plastron et les mains ensevelies sous une paire de gantelets énormes, donnait avec tout l'aplomb de Grisier une leçon d'escrime à l'un des domestiques de M. Brown, et l'élève qui avait failli trois fois être éborgné s'émerveillait de la terrible science de son maître.

A l'aspect du capitaine, Yvonnet se débarrassa le plus promptement possible de ses oripeaux et sortit, entraînant son élève dans sa fuite.

Dubuisson ne prit pas garde à l'escapade de son valet. Il saisit dans l'un des angles de la salle les deux épées qu'il avait ramassées sur le théâtre du duel entre M. de Coigny et le vicomte.

— Voici l'épée de M. de Coigny, — dit-il.

Le comte tira de nouveau son petit flacon de sa poche; il versa une goutte du contenu sur la pointe du fer.

— C'est singulier! — murmura-t-il.

— Quoi donc? — demanda le capitaine.

— Cette lame est excessivement pure; si la pointe eût été empoisonnée, cette goutte de liqueur fût devenue toute blanche de verte qu'elle est.

— Alors je n'y comprends plus rien.

— Qu'est-ce qui vous avait donc pu faire supposer que l'épée de M. de Coigny était empoisonnée?

— Pardieu! l'état d'Hector, vous l'avez reconnu vous-même.

— Mais enfin, comment avez-vous eu l'idée de ramasser ces fers?

— J'ai remarqué pendant le combat que le chevalier Orsini avait pâli lorsque je demandais l'échange des épées.

— Ah!

— Et il s'opposait formellement à cet échange.

— C'est singulier, — répéta le comte, — cependant je vous affirme que cette épée est intacte.

Dubuisson méditait.

— Ne vous seriez-vous pas trompé? — ajouta M. de Pern.

— Comment, trompé?...

— Oui! cette épée n'est peut-être pas celle de M. de Coigny!

Dubuisson se frappa le front.

— Tonnerre! — dit-il, — voilà une idée qui m'est déjà venue. L'épée de M. de Coigny n'était pas aussi longue que celle d'Hector.

— Mesurez-les!

Comme nous l'avons dit autre part, le fer d'Hector s'était brisé dans la poitrine de son adversaire. Le capitaine rejoignit les deux tronçons et les plaça ainsi rejoints contre l'épée de M. de Coigny.

Celle-ci se trouvait aussi longue que celle d'Hector.

— Eh bien! — fit le comte.

Dubuisson regardait M. de Pern, l'œil étonné, la bouche béante.

— Je suis stupide de ne pas avoir pensé plus tôt à cela, — dit-il, — mais rien n'est perdu. Si je trouve cet Orsini, je lui rendrai son épée après la lui avoir passée au travers des reins.

— Vous supposez donc?...

— Pardieu! un enfant trouverait cela. Le drôle, qui est fin comme l'ambre, se sera dit : « S'il venait à quelqu'un la pensée de ramasser ce fer, on découvrira qu'il est empoisonné. Substituons mon épée à celle de M. de Coigny et toutes les investigations seront déconcertées. »

M. de Pern admirait la perspicacité du capitaine.

— Comme vous, — lui dit-il, — je pense que la chose s'est faite ainsi; mais ne supposez-vous pas M. de Coigny complice de cette abomination?

— Je ne le crois pas. M. de Coigny se battait comme un homme qui veut être tué et non pas qui veut tuer.

— Mais quel intérêt?...

— Ah! voilà ce que je ne sais pas, bien que j'aie quelques soupçons!...

— La chose, mon cher Dubuisson, me touche peut-être plus que vous ne le pensez; aussi, je vous serais obligé de me communiquer ces soupçons.

— Eh! c'est précisément parce que cela vous touche que j'hésite à vous les confier.

— Pourquoi cette hésitation? vous me connaissez mal...

— C'est une affaire de discrétion.

— Je ne me fâcherai pas, je vous le promets.

— Foi de gentilhomme?...

— Foi de gentilhomme!...

— Eh bien ! ce médecin suspect aime, je crois, mademoiselle Élisabeth. Me comprenez-vous, maintenant?

M. de Pern devint tout rêveur.

— Oui ! — dit-il, — je comprends. Et il considère Hector comme un rival dangereux, peut-être même... préféré?

— Tout juste!

— Et vous croyez, capitaine, que pour une simple rivalité d'amour, d'un amour, veux-je dire, dont personne encore n'a parlé, un homme peut se porter à une extrémité si coupable?

— Je le crois.

— Mais l'homme qui agit ainsi n'est pas digne d'inspirer le moindre sentiment tendre, même à une prostituée.

— Je suis de votre avis; c'est pourquoi je regarde cet Orsini comme un gredin de la pire espèce; mais je n'en maintiens pas moins mon assertion, c'est-à-dire que dans ce bas monde, composé de tant de perles et de tant d'ordures, il y a bien des gens qui lui ressemblent.

— C'est effrayant.

— Comme tout ce qui est vrai; comme un chiffre, comme un axiôme. Et j'ai connu de ces gens-là.

Le comte était très-agité.

— Vous en avez connu? — dit-il avec un point d'interrogation dans la voix.

— Certainement. Tenez, à Castres, sur la frontière d'Espagne, une femme mariée, mère de famille, a empoisonné la femme et les enfants d'un homme qu'elle aimait et à qui elle n'avait jamais fait comprendre qu'elle eût pour lui le moindre sentiment.

Le front de M. de Pern était inondé d'une sueur froide. Il passa sur son visage pâlissant par degrés sa main qui tremblait comme une feuille. Ces simples mots du capitaine réveillaient en lui tous les souvenirs poignants qu'il avait jusque-là renfermés dans son cœur.

Dubuisson s'aperçut de l'état du comte.

— Vous vous trouvez mal? — lui dit-il en courant à lui.

— Non! — fit M. de Pern; — ce n'est qu'un étourdissement; ce que vous venez de me dire m'a d'autant plus im-

pressionné que... Mais pourquoi vous le cacher, n'êtes-vous pas mon ami, capitaine?

— Je le suis, mon cher comte; et tout disposé à faire pour vous tout ce que vous voudrez. Il y a bien longtemps déjà que je m'aperçois que votre fortune ne peut dissiper certains chagrins mystérieux qui vous ont ridé avant l'âge.

— Oui, vous avez deviné. Eh bien! l'histoire de cette malheureuse famille de Castres est presque la mienne.

— Hélas!

— Venez demain soir à la villa. Je vous raconterai tout, et vous m'aiderez peut-être à briser le joug de fer qu'une puissance supérieure m'a imposé.

Le comte sortit, et après avoir serré la main de Dubuisson et souhaité le bonjour à MM. de Saint-Brice, il retourna chez lui avec M. Brown.

II

DÉCLARATION DE GUERRE.

Onze heures et demie venaient de sonner à l'horloge du clocher d'Himmelberg. La nuit était sombre; pas d'étoiles au ciel; pas un souffle de vent. Comme une hirondelle trompée, le printemps semblait avoir déployé ses ailes et s'être enfui vers des climats plus doux.

M. de Pern voulut quitter sa fille après avoir effleuré son front blanc du bout de ses lèvres.

— Dors bien, mon enfant! — lui dit-il. — Tu es chaste et pure. Tes songes doivent être riants, bonsoir!...

— Et vous, mon père, — demanda la jeune Hongroise, — dormirez-vous bien aussi? et vos songes seront-ils tranquilles?

— Hélas! ma fille, tu ne sais pas encore la vie! La tienne commence, tu espères; la mienne s'achève, je ne regrette pas. Dieu veuille que tu ne connaisses pas un jour les tortures que l'on cache sous un sourire.

— Vous n'êtes pas heureux, mon père?

— Si, mon enfant, je suis aussi heureux qu'un homme

puisse l'être, surtout quand je te vois gaie. Ainsi, ne sois jamais triste, mon ange! Ris à l'existence, ris à ton printemps.

Élisabeth entr'ouvrit le rideau de sa fenêtre et montra du doigt à M. de Pern l'ombre des grands arbres qui se courbaient et se redressaient sous la bise. A travers les vitres closes, on entendait les plaintes du vent errant sur les buissons, l'éternelle lamentation de l'hiver qui s'en va!

— Le voilà, le printemps! — dit-elle; — et c'est ce printemps-là qui se désole dans mon cœur.

Le comte prit la main blanche de sa fille et l'appuya contre sa poitrine.

— Pourquoi ces tristes idées, ma fille? — dit-il; — ne fais-je pas ce que tu veux? Tout ce que tu désires, ne te le donné-je pas! Parle! que demandes-tu? Je suis riche et je suis ton père!...

— Je n'ai besoin de rien de ce que peut donner la richesse!..

— Que veux-tu donc?

— Votre confiance, mon père!

— Enfant! ne l'as-tu pas tout entière? Si je te cache quelque chose, ne sais-tu pas que c'est pour ton bonheur?

— Si j'étais de moitié dans votre secret, peut-être ce secret serait-il moins douloureux?

— Peut-être, dis-tu? Eh bien, non! Il ferait ton malheur comme il fait le mien. Bonsoir, mon enfant!

M. de Pern se leva de nouveau. Il prit un bougeoir tout allumé sur la table de sa fille et se dirigea vers la porte.

Élisabeth tenait un livre à la main; elle le rouvrit.

M. de Pern se rapprocha.

— Qu'est-ce que tu lis, mon enfant? N'est-ce pas l'*Historia calamitatum* d'Abeilard?

— Non; ce sont les *Consolations de Boëce.*

Le comte étouffa un soupir.

— Ne veille pas, ma fille, — dit-il. — Je ne veux pas qu'en voyant tes yeux on croie que tu as pleuré.

— Je pleure pourtant quelquefois, mon père.

— Et pourquoi?

— Je ne sais. Tenez, ce matin, je lisais une pièce de vers qui m'a beaucoup émue. Elle est d'un poète français, je la sais presque par cœur.

— Ah! dis-la-moi!

— Elle est intitulée: *Un vœu.* Voici les premiers vers; il est

question, je crois, de cette pauvre Marie Stuart, morte si jeune et si malheureuse, après avoir été reine puissante et femme aimée :

— A quoi me servent mes parures,
Mes longs cheveux semés de fleurs?
Il faut que de mon cœur j'étouffe les murmures.
Ne les comprenant pas, on se rit de mes pleurs.
Pauvre femme! — J'ai vu, dans la saison dernière,
J'ai vu deux amoureux qui s'en allaient au bois.
— Ah! que ne suis-je charbonnière,
Au lieu d'être fille de rois!... »

Le comte écouta ces vers d'un air rêveur.

— Crois-moi bien, Élisabeth, — dit-il; — si je pouvais, sans te nuire, te témoigner tout l'amour que je ressens pour toi, le bonheur ne serait pas de ton côté, il serait du mien; mais, — ajouta-t-il en levant les bras vers le ciel, — il y a une volonté supérieure à la mienne! Malheureux!... trois fois malheureux!..

La jeune fille regarda son père avec épouvante.

— Qu'avez-vous donc? — lui dit-elle.

— Ne t'en inquiète pas, ma fille, dors tranquille!... Dans quelque temps tu sauras tout!...

Et le comte s'échappa plûtôt qu'il ne sortit de la chambre de sa fille. Quelques secondes après, il fermait sur lui la porte du cabinet où le fantôme lui était apparu.

— A nous deux, maintenant, — s'écria-t-il, pâle les cheveux hérissés, la voix étranglée et sifflante : — à nous deux, femme ou démon!... Spectre!... fantôme!... vampire! qui que tu sois, je te hais, je t'abhorre, je te maudis!... Je te souhaite une éternité de tortures, et je voudrais moi-même être chargé de te torturer!... Viens! parais devant mes yeux, être vomi par un soupirail d'enfer!... Viens me dire encore que tu veux une existence!... Viens! mais cette fois je lutterai!... Je prendrai mon enfant dans mes bras et tu ne la frapperas pas jusque sur la poitrine de son père!...

En ce moment les douze coups de minuit retentirent dans le lointain comme douze cris d'orfraies épouvantées par la présence inattendue du jour.

— Voici ton heure, n'est-ce pas?... — continua le comte. —

C'est à minuit que les damnés agitent leurs chaînes: que les squelettes chantent en chœur dans leurs tombes; qu'on entend passer dans l'air des bruits d'ossements qui se brisent, de crânes qui se fendent !... Oh ! faut-il croire à tout cela? Ne dois-je pas me ruer comme la foudre sur cette femme qui se joue ainsi de tout ce qui m'est cher !... Viens donc, spectre !...

— Me voici !... — fit une voix creuse.

Le comte se souleva comme s'il avait été mu par un ressort.

— Je t'invoquais, tu l'entends? — dit-il.

Une forme longue et vague qui semblait sortir du plancher, se dressa dans l'angle le plus obscur du cabinet, et la même voix creuse se fit entendre de nouveau.

— Et moi, je réponds !... — dit-elle.

— Fantôme, tu es exact !...

— Homme, es-tu obéissant?

— J'ai obéi, parce que j'aime ma fille, et que je te crains à cause d'elle : mais pour moi je te méprise et je ne te crains pas !

— Que m'importe, pourvu que tu m'obéisses.

— Et tu crois que je t'obéirai longtemps?

— Toujours.

— Tu railles?

— La mort ne raille jamais. Si j'ai parfois raillé, tu sais de quelle terrible façon!

— Je le sais, mais aujourd'hui, c'est fini!...

— Élisabeth vit encore, et j'ai près de la mienne une fosse toute préparée qui l'attend.

— Tue-la si tu veux, tu n'auras que son corps, son âme ira au ciel ; la tienne restera dans l'enfer.

Le spectre ricana.

— L'enfer, — dit-il, — je le déchaîne contre toi ! Quand je te quitte, je ne souffre plus; je m'étends sur un lit de terre et je dors.

— Puisses-tu te voir visiter dans ta nuit funèbre par des rêves comme les miens !

— J'ai aussi parfois de terribles rêves, comte de Pern... mon mari !...

— Ton mari !...

— C'est vrai !... Je n'ai jamais été ta femme, n'est-ce pas? Ta femme, ta vraie femme, elle dort auprès de moi, étendue

sur le cadavre de ses enfants ! Va l'embrasser. Je te dirai où elle est. Ses os n'ont plus de chair. Les vers la rongent. Elle n'a même plus de haine pour moi qui dors tout auprès d'elle !..

— Tu pousses la cruauté bien loin, démon !... Mais ce qui me console, c'est que pour me poursuivre ainsi, il faut que tu sois bien malheureuse.

— Je ne le suis plus.

— Alors ta vengeance est donc assouvie ?

— Pas encore...

— Que te faut-il de plus ?

— Ta fille !...

M. de Pern poussa un long gémissement.

— Ma fille ?... — murmura-t-il.

— Me voici, mon père, — fit la voix d'Élisabeth de l'autre côté de la porte du cabinet. — Ouvrez-moi, mon bon père !...

— Tonnerre et sang ! — hurla le comte. — Va-t'en, vision horrible !.. Retire-toi !... Ma fille est à moi !...je la défendrai contre l'enfer et contre toi !...

Le spectre étendit la main, une main pâle et froide comme celle d'une statue de marbre, dans la direction de la porte.

— Arrête, — dit-il, — et écoute-moi !...

— Voyons, que veux-tu ?

— Si tu ne m'obéis pas encore, ta fille sera morte avant un mois!

— Que veux-tu donc?

— D'abord, éloigne-la !...

Le comte s'adressa à sa fille à travers la porte :

— Je vous ordonne, — dit-il — de retourner dans votre chambre.

Un soupir profond s'échappa de la poitrine d'Élisabeth ! Le comte entendit le frôlement de sa robe qui s'éloignait.

— Elle est partie ! — balbutia-t-il.

— Voici mes ordres, — continua impérativement le fantôme. Il faut que dans huit jours Élisabeth soit au couvent des Bernardines de Salzbourg.

— Au couvent !... — fit le comte.

— Oui !

— Jamais !

— Est-ce ta décision irrévocable ?

— Irrévocable... J'aime mieux qu'elle meure.

— Réfléchis bien! Demain peut-être il ne sera plus temps!...

— J'ai réfléchi; elle n'ira pas.

— Alors elle mourra!

— Enfin, démon, qu'est-ce qui te pousse ainsi à me persécuter? Ma punition n'est-elle pas assez terrible?

— Pas encore. Il reste une goutte dans la coupe. Tu la boiras, et c'est toi qui l'auras voulu.

— Mais si Élisabeth allait au couvent?...

— Tu ne me reverrais plus. Je m'étendrais pour l'éternité dans la tombe.

M. de Pern leva les yeux sur le spectre. Il avait les joues plus creuses que la dernière fois, sa voix était plus sourde.

— Pourquoi veux-tu, — ajouta le comte, — que ma fille soit ainsi séparée du reste du monde? Que t'a-t-elle donc fait? N'est-elle pas innocente de ce que tu me reproches?

— C'est vrai; mais je le veux ainsi.

Une larme tremblait au bord de la sèche paupière du fantôme.

— On pleure donc aussi dans la tombe!... — s'écria le comte qui aperçut cette larme. — Femme! renonce à ta vengeance, et je te bénirai!... et je te pardonnerai les victimes que tu as faites.

Le spectre se mit à rire d'un rire caverneux.

— Comte de Pern, — dit-il, — les vivants peuvent pardonner et être pardonnés; les morts n'ont plus rien de commun avec les vivants, et je suis morte, entends-tu? Par conséquent ma haine est éternelle, comme mon âme! Ainsi, prépare tout. Dans huit jours, Élisabeth sera à Salzbourg, ou dans un mois elle sera morte!...

A ces paroles, froides et dures comme des lames d'acier, les haines et les souvenirs du comte s'éveillèrent terribles et vivaces, pareils à des serpents foulés par le pied d'un passant.

— Il y a trop longtemps, — dit-il, — que tu me martèles le cœur et l'âme; aujourd'hui, vampire, ton rôle est terminé. Ne crois pas que je serai aussi faible qu'autrefois. A force d'accumuler sur moi les malheurs, tu m'as rendu plus inflexible, plus dur que les culées d'un pont de pierre. Tout peut désormais passer sur moi sans me faire fléchir. J'attends donc

la mort de ma fille : tu viendras, si tu veux, me prendre mon enfant; mais je me raidirai; mais je me mettrai entre elle et toutes les puissances de l'enfer!

Le fantôme ricana de nouveau.

— Va, — continua M. de Pern, — fais ce que tu voudras. Demain Élisabeth aura une garde d'hommes dévoués. Comme elle est reine par la beauté, la grâce et la richesse, elle le sera aussi par la puissance. Aussi tu peux fuir; tu peux t'abîmer dans le gouffre souterrain qui te sert de demeure; je ne te crains plus.

— Pauvre poussière!... — fit l'apparition. — Pauvre vermisseau humain! Je te tiens entre mes doigts comme un globe de verre. Tu te briseras si je te laisse tomber. Tu veux me résister, eh bien! essaie et tu verras.

— J'essaierai! et si Dieu me prête son assistance, je te vaincrai.

— Tu parles de Dieu!... Crois-tu qu'il s'occupe autrement, que pour le punir, de l'homme qui abandonne sa femme et se vautre dans d'infâmes voluptés, tandis que son épouse légitime dessèche à force de pleurer la source de ses larmes et n'ose même pas dire à son fils le nom d'un père qui ne l'a jamais embrassé!

— Madame, j'ai pleuré aux pieds de Dieu; je me suis repenti. Dieu m'a pardonné. Je relève aujourd'hui la tête, fantôme, et je te brave!...

Le fantôme sembla s'incruster dans le mur; peu à peu ses formes devinrent moins distinctes; une fumée épaisse, noirâtre, se répandit dans le cabinet, et le comte entendit avec terreur ces derniers mots :

— Bonsoir! dans un mois je te reverrai peut-être.

M. de Pern se trouvait dans un état d'exaltation impossible à décrire; il se rua sur l'angle de la chambre où le fantôme avait apparu. Un instant il crut qu'il tenait le spectre dans ses bras, mais un coup violent, comme la chute d'un poids de cent livres, le frappa à la tête. Sans force, étourdi, il vint rouler au pied de son fauteuil.

Quand il s'éveilla, deux heures sonnaient. Les lentes vibrations de l'airain montaient dans l'air comme deux sombres oiseaux de nuit qui agitent leurs ailes dans l'espace vide.

Le souvenir de la scène qui s'était passée une heure et demie auparavant lui revint à l'esprit. Il se releva tout chancelant, ouvrit la porte de son cabinet et courut frapper à celle de sa fille.

Élisabeth ne s'était point couchée.

Agenouillée dans un coin de sa chambre, pâle, la chevelure en désordre, courbée comme une fleur que le soc a touchée, — *sicut flos succisus aratro*, selon la douce expression du poëte latin, — elle priait avec le cœur pour son père infortuné.

M. de Pern la souleva dans ses bras, la couvrit de baisers et de larmes.

— Mon enfant! mon enfant!... — disait-il.

Et sa pensée venait expirer sur ses lèvres. Il ne pouvait l'articuler. Quelque chose lui serrait la gorge, lui pesait sur la poitrine. C'était ce hideux cauchemar qui précède la folie, ce monstre invisible qui nous broie aux heures des angoisses suprêmes.

A la vue du comte, ainsi poursuivi par des furies mystérieuses, la jeune fille se suspendit à son cou. Elle lui rendit toutes ses caresses. Se sentant plus calme et plus forte, elle l'obligea pour ainsi dire à s'asseoir auprès d'elle; et prenant la tête de son père entre ses mains :

— M'aimes-tu, bon père? — lui dit-elle en le tutoyant pour la première fois de sa vie.

— Si je t'aime, mon enfant! Peux-tu me le demander?

— Eh bien! fais cesser enfin mon inquiétude, mon désespoir et le tien. Dis-moi quelle fatalité te poursuit! Dis-moi le mal que l'on veut te faire encore, après que la main de Dieu s'est déjà tant de fois appesantie sur ta tête et sur celle de toutes les personnes qui t'étaient chères. Je ne suis plus une enfant. Dis-moi quelle voix te menaçait, quel fantôme vient ainsi troubler toutes tes nuits et jeter du poison dans ta coupe de vie?

— Je te le dirai, ma fille, mais plus tard, plus tard!... A cette heure, un seul mot réveillerait toutes mes tortures; un récit de cette sorte me tuerait. Aie pitié de moi, ma fille! n'exige rien!...

— Si tu le veux, mon père! Mais promets-moi de ne rien me laisser ignorer, n'est-ce pas?

— Je te le promets; mais jure-moi de m'obéir ?

— Je le promets à mon tour !

— Eh bien, mon enfant, je viens de déclarer la guerre à un être puissant et fatal. C'est ta vie qui est en jeu.

— Je la donnerais volontiers si elle devait assurer la tranquillité de la tienne, mon père.

— Oh ! mon ange ! ne sais-tu donc pas que mon existence m'est à charge depuis longtemps; que c'est à cause de toi que je vis; que si je te perdais, je me brûlerais la cervelle...

— Mon père !...

— Oui ! C'est donc ta vie qu'il faut défendre et non la mienne. Et pour cela, il faut m'obéir aveuglément.

— Ne te l'ai-je pas promis ? Que faut-il que je fasse ?

— Rester chez toi, d'abord.

— J'y resterai !

— A moins que tu ne préfères entrer dans un couvent.

— Ce serait ma mort que de me séparer de toi.

— Je le sais. Voilà pourquoi je ne veux pas que tu me quittes. Tu resteras donc dans ta chambre, seule ?...

— J'y resterai seule.

— Tu ne toucheras à rien qu'à ce qui viendra de moi personnellement.

— Oui.

— As-tu quelque domestique en qui tu aies pleine confiance ?

— Je les aime tous.

— Crois-tu que Christophe te soit bien dévoué ?

— Je le crois; je ne lui ai jamais fait de mal, ni vous non plus, mon père ?

Le comte avait totalement oublié la flagellation qu'il avait fait infliger autrefois au vindicatif Hongrois.

— Non, jamais ! — dit-il; — et je pense aussi que Christophe nous aime tous les deux.

— Son activité prouve son dévouement.

— Eh bien ! Christophe seul t'apportera à manger.

— Je le veux bien !

— Cependant, défie-toi de tout ! Au moindre soupçon, ne crains ni de me troubler, ni de m'inquiéter; appelle-moi. Je

ne te quitterai point. La lutte que nous entreprenons durera un mois, peut-être davantage; pendant ce temps, sois prudente. Quand l'heure sera venue, tu recouvreras la joie avec la sécurité.

Élisabeth appuya sa gracieuse tête sur l'épaule de son père.

— Hélas! — dit-elle, — qu'ai-je fait pour avoir des ennemis? Qu'avez-vous fait, mon père, vous qui êtes si bon, pour voir vos jours ainsi bouleversés?

Le comte serra les mains de sa fille.

— J'ai été bien coupable, mon enfant, — répondit-il; — mais je crois que cette fois Dieu m'a pardonné! Espère donc, et nous aurons la victoire.

— Je prierai, mon père; la prière donne la patience et la force!

M. de Pern sortit en cachant ses pleurs.

III

LE RÉCIT DU COMTE.

Hector et Dubuisson dînèrent ce jour-là chez M. de Pern.

Le capitaine remarqua l'agitation du comte; Hector, de son côté, observa que la jeune fille n'assistait pas au repas. Il n'osa cependant exprimer tout haut son étonnement. Il en parla tout bas à Dubuisson, qui le tira d'embarras immédiatement.

— Mademoiselle Élisabeth serait-elle souffrante? — demanda-t-il au comte.

— Un peu, — répondit M. de Pern; — elle a sa migraine.

— Oserions-nous espérer, — continua le vieux soldat, — que nous serons admis à lui présenter nos respects?

— Quand vous voudrez, messieurs. Vous savez que pour vous sa porte comme la mienne n'est jamais fermée.

Le dîner s'acheva silencieusement.

Dès qu'on fut sorti de table, M. de Pern prit le bras du capitaine, et faisant un signe au vicomte :

— Vous plaît-il, — leur dit-il, — de venir faire un tour au

jardin ? Voyez ! voilà un bienfaisant rayon de soleil, mon cher Hector; c'est la guérison qui flotte pour vous en ce moment dans l'air.

— Nous vous suivons, — dirent en même temps les deux hommes.

— Faut-il, — ajouta philosophiquement le capitaine, — qu'il y ait tant de coquins dans un si beau monde ! Le ciel est réellement magnifique aujourd'hui. Le printemps se décide enfin à venir.

Ils traversèrent sans mot dire une partie du jardin. Tous trois semblaient occupés à retremper leur corps et leur âme dans cette pénétrante atmosphère des premiers jours de mai.

Autour d'eux, la terre, éveillée après le long sommeil de l'hiver, souriait aux caresses de l'astre d'or que Dieu lui a donné pour époux. Les arbres commençaient à secouer leurs fleurs, cette neige odorante du printemps. Les primevères éclataient dans les touffes de gazons frais : des senteurs aromatiques parfumaient l'espace.

Au bout de la grande allée, sous une tonnelle dont la voûte n'était point encore recouverte par les volubilis et les feuilles de vigne vierge, se trouvait un banc de bois dépourvu de tout ornement.

— Asseyons-nous là, — dit le comte.

Christophe passait en ce moment à l'autre extrémité du jardin; il portait une carafe d'eau et un verre sur un plateau en vermeil.

M. de Pern l'appela.

Dans sa précipitation à répondre à l'appel de son maître, le valet laissa tomber le plateau.

— Maladroit ! — fit simplement le comte.

Christophe pâlit extrêmement.

— C'est bien ! — continua le comte sans se préoccuper davantage de cet accident puéril; — ramasse ces débris et apporte-nous des coussins !

Christophe obéit.

Dès que les coussins furent placés sur le banc de bois et que les trois hommes se furent installés le plus commodément possible, la tête à l'ombre et les pieds au soleil, M. de Pern prit la main droite du capitaine et la main gauche d'Hector et regardant tour à tour chacun de ses hôtes :

— Vous avez, — leur dit-il gravement, — la bonté, la franchise et la puissance peintes sur votre front et dans vos yeux; je vous aime tous les deux et je veux dès maintenant vous donner une preuve de cette affection!

— Nous en sommes dignes, — fit le capitaine devenu sérieux.

— Je le sais, monsieur Dubuisson; aussi hier vous avais-je promis une confidence, ou plutôt un récit; je vais vous le faire à tous deux. C'est l'histoire de ma vie; elle a été coupable, mais dans votre bon sens indulgent, vous apprécierez si je n'ai pas payé mes fautes assez cher; vous me plaindrez, je n'en doute pas : peut-être même me pardonnerez-vous.

Les deux hommes inclinèrent la tête d'un air qui voulait dire : nous vous écoutons!

M. de Pern commença :

« — J'ai quarante-cinq ans, — dit-il; — comme vous le savez, mon origine est hongroise. Mes ancêtres existaient déjà au temps du saint roi Ladislas Ier. L'un d'eux fut général des troupes de Corvin; un autre qui servait en Pologne commandait l'aile droite de l'armée de Jean Sobieski quand ce grand prince fit lever aux Turcs le siége de Vienne.

« C'est dire que nous jouissons d'une immense fortune, amassée depuis plus de six cents ans par une suite de gens de guerre dont les ducs et les rois se plaisaient à récompenser les services. Mon père possédait encore le Comitat de Schümeg tout entier et il avait le titre de duc de Kaposvar!

« A sa mort, comme j'étais fils unique, je me trouvai possesseur de tous ses biens. La nouvelle de cette mort vint me trouver en Italie où j'occupais le grade de capitaine dans un régiment autrichien.

« J'avais vingt ans. Maintes fois j'avais risqué ma vie sur les champs de bataille, comme le moindre soldat de fortune; aussi, grâce au peu de talents que j'avais déployés et surtout à ma richesse, les avances les plus flatteuses m'étaient faites par la cour de Vienne.

« On alla jusqu'à me proposer une ambassade.

« Mais qui pourra sonder les mystères du cœur humain? L'ambition n'était plus rien pour moi. Un autre sentiment me remplissait l'âme et me faisait tout oublier.

« J'aimais.

« Si je n'avais fait qu'aimer, c'eût été peu de chose. Je pouvais prétendre à la main des plus riches héritières et des plus belles filles de l'Empire. Pardonnez-moi cette fatuité. Je suis assez vieux pour ne plus faire de modestie rétroactive; j'étais à cette époque un fort beau cavalier, très-recherché dans les meilleurs salons de Naples, et aimé des dames, du moins à ce que j'ai pu en juger jusqu'à cet âge naïf, où l'amour se confond trop souvent avec l'ostentation, la vanité de séduire un homme à la mode.

« J'aimais donc; mais j'avais placé mon amour là où les autres ne placent habituellement que leur *distraction*. J'aimais une actrice du théâtre de Saint-Charles.

« Elle s'appelait Marie; c'était une admirable créature, brune avec de grands yeux noirs pleins de mobilité, tour à tour doux ou terribles, caressants ou foudroyants. Son âge était à peu près le mien.

« Quand elle jouait, caché dans le fond d'une loge, le cœur palpitant, comprimé dans ma main, j'écoutais et je regardais, sans oser faire le moindre geste de peur de perdre une seule de ses paroles, sans oser jeter les yeux dans la salle de peur de perdre un seul de ses mouvements.

« Depuis le moment où la toile se levait, jusqu'à celui où elle se baissait, j'étais comme un homme pétrifié, comme une statue de marbre creux dans laquelle on aurait allumé une fournaise.

« Quand un bravo retentissait, quand des applaudissements éclataient dans la salle et venaient ainsi qu'une fanfare bruire autour de mon idole, j'étais jaloux comme un tigre, j'aurais voulu pouvoir broyer tous ces étrangers qui se permettaient, je le croyais du moins, de m'enlever quelque chose de celle que j'adorais.

« A la sortie du théâtre, je m'embusquais au coin des rues pour la surveiller comme si elle m'eût appartenu déjà. Je me suspendais parfois à l'arrière-train du carrosse qui l'emportait. Je me serais fait broyer la tête sous les roues, si j'eusse aperçu quelque homme auprès d'elle.

« Mais sa réputation était bonne. On se disait que pour une femme de théâtre c'était un phénomène de vertu. Mes amis avaient beau me railler sur mon amour, me reprocher une passion insensée et inavouable, je continuais mes courses fol-

les à sa suite. Il m'arriva même de me faire une querelle sérieuse.

« Un jour, à la suite d'un souper dont le fils d'un feld-maréchal autrichien avait été l'amphitryon, quelques-uns de mes camarades, dont la raison se trouvait légèrement ébranlée par l'abondance des libations, me proposèrent de les accompagner dans une de ces maisons infâmes où la jeunesse apprend l'art de vieillir en peu de temps.

« Je refusai net.

« — Bah! — fit un de mes amis, — laissez ce sauvage tranquille. Il serait capable de devenir amoureux fou d'une de ces dames!...

« L'allusion était visible et sanglante. Pâle de rage, je m'élançai sur ce jeune homme qui remplissait les fonctions de secrétaire à l'ambassade autrichienne. Je le souffletai sur les deux joues.

« Un rendez-vous fut immédiatement pris pour le lendemain.

« Donc, le lendemain, vers six heures du matin, nous nous rencontrâmes derrière la promenade de Villaréal. On se battit au pistolet. A la première décharge, mon adversaire tomba raide mort. Ma balle lui avait brisé le crâne.

« Malgré les précautions que nous avions prises pour assurer le secret de cette rencontre, elle fut bientôt ébruitée. Naples, sous ce rapport, ressemble assez aux petites villes. Chacun s'occupe de son voisin, de telle sorte que d'un bout à l'autre de la cité les nouvelles se propagent d'une façon très-rapide.

« Cependant, loin d'être inquiété, je devins pendant près d'une semaine le héros de toutes les conversations. On faisait, comme toujours, les conjectures les plus hardies sur le sujet de ce duel. On parlait vaguement d'une rivalité d'amour; mais peu de personnes en connaissaient la véritable raison.

« Je ne laissais pas de fréquenter plus assidûment que jamais le théâtre de Saint-Charles. Il me semblait que depuis le funeste événement que je viens de vous raconter, les yeux de Marie se fixaient sur moi avec moins d'indifférence.

« Mais je n'aurais jamais osé demander compte à l'actrice de ses sentiments à mon égard. Je l'aimais étrangement. Ma

passion était faite un jour de boue et le lendemain d'or. Tantôt j'aurais voulu la posséder une heure et mourir; tantôt elle était une déesse pour moi. Je me serais contenté de brûler de l'encens à ses pieds.

« Les jours fuyaient ainsi, sans apporter le moindre changement dans mes relations avec elle, sans que je me décidasse à lui faire l'aveu de mon amour ou à briser dans mon cœur l'image de celle qui l'inspirait.

« Un mois après mon duel, comme j'étais assis dans ma loge, écoutant et regardant Marie, trois petits coups frappés à la porte de cette loge me firent tressaillir.

« — Entrez, — dis-je presque sans me retourner.

« Une horrible vieille femme, moitié duègne, moitié ouvreuse, véritable prodige de laideur féminine, douée d'un nez couperosé qui couvrait les trois quarts de son visage, se présenta devant moi.

« Elle pencha sa tête sur mon épaule, si près que je crus un instant qu'elle allait m'embrasser et qu'un frisson de dégoût passa de mes tempes jusqu'à la pointe de mes pieds.

« Mais elle n'avait réellement pas cette intention odieuse.

« — Place du Palais-Royal, numéro 4, — me dit-elle à l'oreille et en mauvais italien, — trouvez-vous ce soir en sortant du théâtre. La signora Marie vous attendra!

« Ma tête serait venue rouler sur mes genoux; j'aurais vu les personnages peints sur le rideau de la scène se détacher de la toile et venir me saluer en me récitant des vers, que je n'aurais certainement pas été plus stupéfié.

« Ma stupéfaction fut telle que la vieille fut obligée de me mettre la main sur l'épaule pour me rappeler à la réalité de ma situation.

« — Quelle réponse faut-il que je fasse à la signora? — me demanda-t-elle de sa voix de crécelle cassée.

« Je crois que j'aurais cette fois embrassé sans répugnance la hideuse messagère, tant la nouvelle qu'elle m'apportait l'embellissait à mes yeux.

« Je fouillai dans ma poche et je lui donnai ma bourse tout entière, sans m'occuper de ce qu'elle contenait.

« — J'irai, sans aucun doute! — lui répondis-je.

« La vieille n'en demanda pas davantage et sortit en grommelant un remerciement que je n'entendis pas, et des souhaits

de bonheur qui, en ce moment, me parurent bien superflus.

« Comme vous le pensez bien, messieurs, j'avais hâte de voir finir la pièce. Dans cette disposition d'esprit, j'aurais été pour l'auteur dont on jouait l'œuvre ce soir-là le plus affreux critique possible. Je trouvais tout mauvais. Les acteurs me semblaient d'autant plus longs, d'autant plus froids, que Marie ne devait reparaître qu'au dernier acte.

« Cependant, la pièce s'acheva, la toile tomba, les lumières s'éteignirent. En deux sauts je fus hors du théâtre; en deux minutes, je me trouvai en face de la maison de l'actrice.

« Mais sa voiture ne l'avait point encore ramenée.

« Pour tuer le temps, et m'assurer de l'arrivée de ma déesse, je repris d'un pas plus tranquille la route de Saint-Charles; mais craignant d'être en retard cette fois, je revins aussitôt sur la place du Palais-Royal et j'allai me blottir dans l'angle de la porte cochère de la maison numéro 4.

« Oh! le premier rendez-vous d'amour!... Oh! la première femme aimée!... Oh! le premier bonheur!... Vous savez ce que c'est, capitaine, et vous peut-être aussi, Hector!

Le vicomte interrompit la narration de M. de Pern par un soupir qu'Élisabeth aurait pû se croire adressé.

— Je ne le sais pas encore, — dit-il, — peut-être même ne le saurai-je jamais, du moins en ce qui concerne le premier rendez-vous!

M. de Pern poursuivit son récit, comme s'il n'eût pas compris la pensée que venait d'exprimer Hector.

— Oui! — dit-il, — on ne peut, si l'on n'a jamais aimé, se faire une idée de l'état où l'on se trouve à cette heure suprême où deux âmes vont se rencontrer sur le chemin de la vie pour se séparer ou pour s'unir.

« J'étais comme le condamné qui regarde la potence, ou plutôt comme le pécheur purifié par cent ans de purgatoire et qui va se voir enfin devant la face de Dieu.

« Mon cœur battait avec violence, et tout mon être semblait s'être fait cœur, car je sentais des palpitations partout, dans mes bras, dans mes genoux, dans ma tête. Je ressemblais à une horloge aux mille rouages dont chaque molécule, chaque atôme, recevrait l'impulsion du même *mouvement*.

« Le bruit d'une roue retentissait-il sur le sol de la rue pavée en dalles de lave noire comme toutes les rues de Naples

excepté la rue de Tolède, je mettais la main sur ma poitrine pour que mon cœur ne pût s'en échapper, des tourbillonnements roulaient dans mon cerveau, j'ouvrais les yeux démesurément.

« Quand la voiture avait passé, emportant dans la nuit quelque riche napolitain, j'aurais volontiers pleuré de chagrin. Je me figurais toujours que Marie ne viendrait pas, ou que si elle venait, ce serait pour me faire jeter à la porte par ses valets.

« Parfois même, je m'imaginais que l'horrible vieille m'avait joué; que me voyant si attentif à considérer chaque soir la divine actrice, elle m'avait jeté ces trois mots : *elle vous attendra* : pour obtenir de mon stupide amour une récompense extorquée.

« Mais cette pensée ne résista pas au raisonnement. Était-ce cette femme qui avait pu deviner mon amour? Faisait-elle partie de ce monde où la nouvelle de mon duel avait éveillé tant de curiosité?

« Non! Marie l'avait bien envoyée à moi. J'en aurais mis ma main au feu. Quand on désire, on s'aveugle facilement; et je désirais avec tant d'ardeur que la pensée d'une duperie ne fit que passer dans mon esprit, sans y laisser de traces.

Ainsi, j'étais là depuis dix minutes qui m'avaient semblé dix siècles; j'étais là, tout frémissant d'amour, immobile, fiévreux, lorsqu'une lanterne apparut au bout de la rue. Puis le pas des chevaux sonna sur les dalles; le fouet du cocher claqua dans l'air.

« Mon cœur se serra.

« — Oh! cette fois, ce doit être elle, — pensai-je.

« La voiture en effet s'arrêta devant la porte auprès de laquelle je me trouvais. Le cocher ouvrit la portière. Aux lueurs de la lanterne, je vis une cheville admirable emprisonnée dans un bas de soie blanche, puis une délicieuse jambe, finement modelée. Puis une femme sauta légèrement sur le pavé, éparpillant autour d'elle ce parfum *sui generis* qui porte le trouble dans les sens.

« Pour ne pas tomber, je m'accrochai au marteau de la porte d'entrée; la main de Marie s'appuya sur la mienne. L'actrice fit un soubresaut de frayeur, mais se remettant presque aussitôt :

« — Ah! — fit-elle, de cette voix métallique et vibrante qui

savait électriser la foule, — vous êtes là, monsieur le vicomte de Pern ?

« — Ne m'attendiez-vous pas, madame? — balbutiai-je.

« — Non pas ! C'est vous qui m'attendiez! Vous êtes, monsieur le vicomte, un modèle d'exactitude. Veuillez me suivre !... »

« J'étais tout étourdi de cette gracieuse familiarité qui m'épargnait tout d'abord un ridicule, celui de me présenter gauchement.

« Je suivis donc la séduisante sylphide qui me montrait si gracieusement le chemin.

« Mais jusque dans ce moment même, la vipère de la jalousie se tordit sur mon cœur. Je pensais avec amertume que pour être si libre avec moi, il fallait qu'elle m'aimât bien peu ou que l'habitude lui avait rendu faciles ces sortes d'introductions.

« Marie me précéda dans un étroit escalier de marbre éclairé par un lustre garni d'ornements en cuivre, lequel lustre pendait au plafond, retenu par trois chaînettes dorées. Une dizaine de petites caisses pleines de fleurs s'épanouissaient sur les marches recouvertes d'un tapis.

« Cette apparence de luxe ne me donnait pas une haute idée de la vertu de ma conductrice. J'aurais évidemment préféré un escalier vermoulu garni d'une corde à puits en guise de rampe.

« Marie s'arrêta au premier étage et sonna.

« Une jeune fille à la mine éveillée, une sorte de soubrette vint ouvrir. Elle me sourit comme à une vieille connaissance, et se détourna légèrement pour me laisser passer.

« Après avoir traversé une antichambre complètement dépourvue de meubles et garnie seulement d'une banquette circulaire en velours bleu, nous entrâmes dans un petit salon fort coquet, fort gracieux, mais où nulle richesse n'était étalée, et qui ressemblait beaucoup plus au cabinet de travail d'un savant qu'au boudoir d'une femme à la mode.

« Sur un guéridon de noyer bruni on voyait quelques livres, du papier, de l'encre. Dans l'angle de la chambre, un clavecin se dressait contre le mur, quelques partitions entr'ouvertes dormaient sur l'instrument.

« Un seul objet frappa plus particulièrement mon attention,

« C'était un portrait de jeune homme suspendu au-dessus de la cheminée dans un cadre d'ivoire sculpté. Ce jeune homme, si le peintre ne l'avait pas flatté, était charmant. Il portait cependant le costume des gens du peuple; mais ce costume était rehaussé par la grande mine de celui qui en était revêtu.

« De ce portrait, mes yeux se reportèrent sur Marie. J'oubliai tout, je faillis tomber sur le parquet en voulant saluer ma conductrice.

« Celle-ci se mit à rire d'un rire frais et sonore comme le bruit d'une cascatelle tombant sur un rocher de silex.

« — Allons, mon cher vicomte, — me dit-elle, — ne soyez pas si ému. Vous me feriez croire à votre gaucherie. Per Bacco! Je ne suis pas un démon; regardez-moi bien!...

« — Vous avez plutôt l'air d'un ange! — répondis-je.

« Cette galanterie spontanée, dont l'expression m'était naturellement échappée, parut faire plaisir à Marie. Elle me regarda avec ses deux grands yeux hardis, comme s'ils eussent pu lire dans ma pensée la plus secrète.

« Ma timidité me reprit. Sous ce regard profond et clair, mes yeux se baissèrent malgré moi, et quels que fussent mes efforts pour les rouvrir, je n'y parvins pas. Il me semblait, selon la parole de l'Écriture, que mes paupières se fussent changées en écailles, *tanquam squamæ.*

« Mon trouble fut encore plus grand lorsque pour la seconde fois je sentis la main de ma déesse s'appuyer sur la mienne, et son haleine effleurer mon visage.

« Un tremblement convulsif m'agita. Je frémissais comme une feuille de chêne secouée par le vent.

« — Remettez-vous donc, enfant, — me dit Marie, — et causons comme de bons amis que nous ne sommes pas encore, mais que nous deviendrons sans doute par la suite!

« Ces simples paroles prononcées avec un accent de bonté persuasive me rappelèrent à moi-même. J'osai lever les yeux sur l'enchanteresse. C'était la première fois que je la voyais vêtue *en femme*, si je puis m'exprimer ainsi. Jusque-là je ne l'avais aperçue qu'au théâtre, c'est-à-dire habillée en reine ou en princesse de tragédie avec un sceptre de bois peint et un diadème de carton doré. Aussi le costume qu'elle portait est-il resté gravé dans ma mémoire.

« Avant d'entrer au salon, elle avait laissé sa pelisse entre les mains de sa suivante. Elle était presque en négligé, mais dans un négligé séduisant.

« Sa robe de soie brune avec des manches à la juive tombant jusqu'à terre, dessinait une taille ravissante emprisonnée dans un corsage collant qui s'échancrait jusqu'au milieu de la poitrine et laissait deviner les contours d'un buste divin.

« Ses pieds étaient chaussés de petites mules, mignonnes comme la pantoufle de Cendrillon. Elle avait conservé la couronne de fleurs de son rôle, et ses longues tresses noires retombaient sur des épaules aussi fermes, aussi blanches que l'albâtre.

« Je baissai de nouveau les yeux, mais j'avais eu le temps de me remettre. Je répondis donc sans la moindre hésitation :

« — Je suis votre ami depuis longtemps, madame, seulement vous ne le saviez pas.

« — Vous croyez, — continua Marie. — Il y a fort longtemps que je vous connais. Je pourrais même ajouter : il y a très-longtemps que je sais que vous m'aimez.

« Je fis un brusque haut-le-corps :

« — Vous l'aviez donc deviné, madame, balbutiai-je.

« — Eh ! mon cher vicomte, n'est-ce pas notre métier, à nous, femmes de théâtre, de chercher à constater le nombre des passions réelles que nous faisons naître avec nos passions factices ?

« — C'est vrai, madame, mais peut-être, en agissant ainsi, ne savez-vous pas le bien que vous pourriez faire et le mal que vous faites.

« — Vous ne me connaissez pas. Je ne suis rien moins que coquette. Hélas ! si l'homme que ce portrait représente avait vécu, je n'aurais jamais mis les pieds sur les planches. Vous vous imaginez sans doute que nous sommes heureuses au milieu des ovations dont nous sommes l'objet et des couronnes que l'on nous jette ? Je ne dis pas qu'au moment où de toutes les loges, de toutes les galeries, tombent sur nous les applaudissements et les bouquets nous ne sentons pas quelque joie; mais c'est une satisfaction d'amour-propre, d'orgueil, parfois une rage vindicative contre nos compagnes, mais dès que le rideau s'est abaissé entre le public et nous, nous re-

tombons dans la vie réelle, prosaïque. Nous redevenons femmes après avoir été déesses. Un régisseur stupide est notre Jupiter tonnant. Les intrigues mesquines nous environnent, les basses rivalités s'arment autour de nous. Le premier imbécile venu se retourne en nous voyant passer. On nous ferme les églises, on nous excommunie, notre famille et notre Dieu nous abandonnent. Quelque pure que soit notre vie, on nous considère comme des prostituées. Telle que vous me voyez, il ne se passe pas un jour où quelqu'un ne vienne me marchander une de mes nuits!

« En parlant ainsi, Marie s'animait; moi, dans tout ce qu'elle venait de me dire je n'avais remarqué que deux choses; le souvenir qu'elle accordait à ce portrait suspendu au-dessus de la cheminée, et la dernière parole qu'elle venait de prononcer.

« La colère et la honte montaient comme l'écume à la surface de mon âme.

« — Oh! madame! — m'écriai-je. — Oui! je comprends que vous ne soyiez pas heureuse! Quels sont donc les hommes assez vils pour venir ainsi près de vous, offrir de payer un bonheur que l'amour donne pour rien...

« — Eh! mon Dieu! mon cher vicomte, — répondit Marie, — ce sont vos amis, ce sont de respectables pères de famille, ce sont de nobles vieillards que la mort prendrait peut-être dans mes bras si je les leur ouvrais!...

« — Mais vous ne les leur ouvrez pas?

« — Non! c'est bien ce que me reprochent toutes mes bonnes ennemies de Saint-Charles. Que voulez-vous? Je dédaigne la richesse acquise de cette façon. J'aimerais mieux me jeter dans la mer que d'avoir sur les flots un navire chargé d'or qui me viendrait d'une pareille source.

« — Vous êtes une noble femme!...

« — Je vous ai fait venir pour vous dire le contraire.

« — Comment cela?

« — Écoutez-moi. Je vous l'ai dit; je sais que vous m'aimez, et moi je vous aime aussi.

« Je pris mon front entre mes mains pour qu'il n'éclatât pas!

« — O mon Dieu! vous m'aimez, — m'écriai-je!

« — Oui! je vous aime, — répondit-elle. — J'ai peut-être

eu tort de vous le dire, mais cet amour est déjà ancien, et si je vous l'avoue, c'est que je me sens la force de l'étouffer.

« Je jetai les yeux sur le portrait qui souriait impassiblement.

« Marie continua :

« — Comment ai-je pu vous aimer, je l'ignore? Cela m'étonne d'autant plus que j'ai déjà aimé. L'original de ce portrait était mon fiancé. Comme nous étions pauvres tous deux, il fallait travailler pour nous amasser une dot. Nous nous mîmes courageusement à l'œuvre; pendant ce temps nous vivions ensemble. Il fut mon amant.

« Je poussai un cri douloureux.

« Marie reprit, sans s'occuper de mon émotion :

« — Malheureusement, le travail le tua. Il est mort d'une pleurésie il y a trois ans. Je le pleurai longtemps. Enfin, je vous ai vu, et je l'ai oublié. Voilà mon histoire, elle est bien simple, et je suis franche.

« Mille pensées confuses se heurtaient dans mon cerveau. Je ne savais que répondre.

« Marie continua :

« — Or, voici la résolution que j'ai prise. Je l'ai tenue jusqu'à présent, je la tiendrai toujours. Personne ne sera mon amant; dussé-je mourir d'amour. Si dans la route de la vie, me suis-je dit, je rencontre quelqu'un qui m'aime et que j'aime aussi, peut-être me pardonnera-t-il une faute dont le cœur fut cause, et me donnera-t-il son nom! Autrement, je romps entièrement avec tous les amours de la terre.

« Mon cœur était serré. Cette franchise me plaisait, mais je luttais contre le charme sous lequel cette femme me tenait ainsi.

« — Ne croyez pas, — dit-elle, — que je sois une intrigante qui veut faire ce qu'on appelle une fin, et flétrir par son passé et son avenir le nom de l'honnête homme qu'elle aura trompé. Non! avant de faire la démarche hardie que je fais vis-à-vis de vous, j'ai réfléchi longtemps, j'ai envisagé toutes les faces de l'action à laquelle je me suis déterminée. Je ne tiens ni à votre nom, ni à votre fortune; je ne tiens qu'à vous, et je me sens capable de remplir saintement les devoirs de l'épouse et les devoirs de la mère. Si vous ne m'avez désirée que pour maîtresse, je ne vous en voudrai pas; ma position dans le

monde vous autorise à penser que je pouvais accepter vos offres. Nous serons toujours amis; je me rappellerai même avec plaisir que de tous les soupirants qui venaient papillonner autour de la femme à la mode, c'est vous, vous seul qui m'avez aimée véritablement. Ce sont mes dernières paroles. Je veux que vous réfléchissiez aussi. Allez! Ne me donnez pas de réponse aujourd'hui, elle serait peut-être empreinte de l'exaltation que ma présence a pu produire sur vous; revenez demain.

« Sur ce, Marie se leva de son siége et me donna sa main à baiser.

« Je regagnai mon hôtel, tout chancelant, tout interdit, sans avoir eu la présence d'esprit de balbutier le moindre bonsoir. »

Le capitaine écoutait le récit de M. de Pern avec beaucoup d'intérêt.

— Ma foi, mon cher comte, — dit-il, — cette femme parlait très-honnêtement; si elle était sincère en s'exprimant ainsi, je n'aurais pas hésité à l'épouser, du moins je n'aurais pas songé à lui reprocher sa faute. Elle aurait été pour moi comme une veuve.

— Elle était sincère, — reprit le comte.

« Après une nuit passée dans la plus grande agitation et sans que le sommeil fût venu m'assoupir un seul instant, je me levai de bon matin et j'allai, jusqu'à neuf heures, errer dans la promenade de Villaréal qui touchait presque à la maison de Marie.

« L'actrice paraissait ne pas avoir dormi non plus, car les volets de ses fenêtres étaient ouverts déjà lorsque j'arrivai dans la promenade. Il me sembla même l'avoir vue passer derrière ses vitres, mais, par discrétion, je ne crus pas devoir me présenter chez elle avant l'heure que je vous ai dite.

« Donc, lorsque neuf heures sonnèrent, je montai.

« La soubrette de la veille me reçut avec la même politesse; mais la pauvre enfant ne souriait plus. Malgré ses préoccupations, je ne pus m'empêcher de lui demander la cause de sa tristesse :

« — Hélas! — me répondit-elle, — ma bonne maîtresse va, je crois, s'en aller en France! Elle ne s'est pas couchée, et toutes ses malles sont faites.

« — Veuillez m'annoncer ! — dis-je avec stupéfaction.

« Quelques secondes après j'entrai dans le salon.

« Marie m'attendait. Ses yeux étaient très-rouges. A mon aspect, elle fit un mouvement comme pour aller au-devant de moi ; mais elle fut prise d'une faiblesse et resta clouée sur son fauteuil.

« Les rôles étaient changés. C'était elle qui tremblait maintenant. Moi, j'étais presque hardi. La décision que j'avais prise dissipait ma timidité habituelle.

« — Eh bien ! madame, — lui dis-je, — je viens vous apporter ma réponse.

« Marie n'osait plus lever les yeux; cependant un sourire mélancolique errait sur ses lèvres, ma présence lui apprenait ce que j'allais lui dire.

« — J'ai réfléchi, comme vous me l'avez dit, — continuai-je, — et si vous le voulez bien, je vous prends pour mon épouse devant Dieu.

« Une soudaine pâleur envahit le visage de Marie; si je ne l'eusse retenue dans mes bras, elle se fût évanouie. Mes lèvres touchèrent les siennes : ce fut notre premier baiser.

« Elle rouvrit doucement les yeux.

« — Vous avez donc oublié le passé ? — me dit-elle avec tendresse.

« — Complètement, — répondis-je.

« Elle se redressa, détacha le portrait qui m'avait tant fait souffrir, et après l'avoir embrassé :

« Adieu, Piétro, — dit-elle.

« Puis prenant sur sa table un poignard catalan à manche d'écaille, elle mit en lambeaux le portrait.

« — Que faites-vous donc ? — lui dis-je.

« — J'oublie aussi !... — me répondit-elle. — Ce portrait aurait été pour vous un souvenir malheureux, et pour moi presque un remords.

« Je restai plus de deux heures auprès d'elle. Sa conversation tour à tour spirituelle et tendre me ravissait. Je lui demandai pourquoi tous ces préparatifs dont la soubrette m'avait parlé ; elle me répondit qu'elle ne croyait pas que j'accepterais sa main, et qu'après un refus de ma part elle n'aurait pas voulu rester plus longtemps en Italie.

« Mais comme notre union devait causer quelque scandale, je l'engageai à ne pas défaire ses malles.

« — Nous partirons néanmoins, — lui dis-je, — mais ce ne sera pas pour la France.

« Le jour même, j'avais donné ma démission ; le surlendemain nous partions ; un mois après nous étions unis devant le curé du village de Steinmorn en Hongrie.

« Je m'inquiétai peu des conjectures que l'on faisait pendant ce temps à Naples. Les gazetiers, les colporteurs de nouvelles se riaient de moi, comme je l'ai su depuis. Ils vomissaient contre ma femme les plus affreuses calomnies, et me traitaient tout bonnement d'imbécile. — Quelques-uns, les hypocrites, pleuraient sur l'étoile de la tragédie emportée en croupe par un officier de cavalerie. D'autres, les niais, se figuraient naïvement que j'avais méchamment enfermé ma princesse dans quelque forteresse sombre perdue au milieu des monts Krapacks.

« Pendant ce temps, je m'endormais aux rayons de ma lune de miel. Ma femme était la plus tendre des femmes. J'étais heureux. Peut-être aurais-je pu l'être toujours, mais la Providence, ou plutôt mon mauvais génie en avait décidé autrement.

« J'étais marié depuis quelques mois, lorsque je crus m'apercevoir que Marie devenait plus froide à mon égard, que mes caresses ne lui plaisaient plus. Dès lors j'éprouvai contre elle une sourde colère qui ne se manifestait point encore, mais qui ne demandait que l'occasion d'éclater.

« Mais il m'était impossible de trouver ma femme en faute. Elle était prévenante et douce, et semblait ne pas s'apercevoir de l'état de mon esprit. Elle songeait sans doute qu'à force de soins elle parviendrait à désarmer ce commencement de haine dont elle ne pouvait comprendre le motif.

« Cette douceur, au contraire, m'exaspérait davantage. Dans la patience de Marie, je croyais voir une ironie.

« Pour l'obliger à se fâcher, ou tout au moins à me demander une explication, j'habitai une chambre séparée de la sienne ; puis je me mis à chasser avec fureur. Je partais dès le matin et je ne revenais que fort tard le soir. En rentrant, j'étais maussade, je prétextais de la fatigue, une migraine, quelquefois rien, et je remontais chez moi.

« Paroles dures, dédains, Marie recevait tout avec une mansuétude inaltérable. Il ne lui échappait jamais la moindre marque d'impatience, jamais le moindre mot de reproche.

« Je devins furieux.

« Un soir que, selon mon habitude, je revenais de la chasse, elle s'approcha de moi pour m'embrasser.

« — Essuie, auparavant, la trace des baisers de Piétro, — lui-dis-je avec la barbarie d'un Goth !

« La pauvre femme se mit à pleurer.

« — Oh ! mon Dieu ! — s'écria-t-elle, — tu ne m'avais pas promis cela.

« — Crois-tu, — lui répondis-je brutalement, — que ce ne soit pas pour moi un supplice de tous les instants, que de voir dans ma maison, dans la maison de trente aïeux sévères qui me regardent avec des yeux pleins de colère, la maîtresse d'un bandit napolitain transformée en comtesse de Pern ! Oh ! que mes lèvres se sèchent et tombent en poussière si jamais ces lèvres touchent encore ton front !

« Marie s'agenouila devant moi :

« — Tue-moi, — me dit-elle, car je vois que tu ne m'aimes plus ! Ou plutôt laisse-moi dans ta maison une petite place jusqu'au moment où je t'aurai donné l'enfant que je porte dans mon sein.

« Ces touchantes paroles, loin de m'émouvoir, ne firent que redoubler ma frénésie.

— « Ton enfant lui dis-je, c'est peut-être un bâtard !

« Le lendemain, j'écrivis à la cour d'Autriche que j'étais décidé à remplir n'importe quel emploi près de n'importe quelle cour ; et comme je n'avais pas besoin de protection, je trouvai tout de suite une foule de protecteurs qui s'empressèrent de me recommander au gouvernement.

« La question de ma femme embarrassait un peu. Mais je fis entendre à la cour que j'avais été trompé en l'épousant ; qu'on pourrait facilement annuler mon mariage pour cause de vice de forme, qu'enfin j'étais sur le point de solliciter à Rome l'autorisation de divorcer.

« Je reçus ma nomination à une haute fonction diplomatique avec l'ordre de me rendre en Russie. J'accueillis cette nouvelle avec la plus grande joie, et j'en donnai aussitôt connaissance à ma femme.

« Je lui annonçai de plus la résolution que j'avais formée de la répudier, et j'ajoutai méchamment que j'avais en vue une autre épouse qui ne s'était jamais montrée vêtue d'un maillot en public.

« — Puisses-tu, — me dit-elle avec douceur, — ne pas te repentir de ce que tu vas faire.

« — Est-ce une menace que tu m'adresses? — m'écriais-je.

« — Non! — me dit-elle; — c'est que je t'aime encore et que j'aimerai bien ton enfant. L'étrangère dont tu me parles te rendra les tourments que tu me fais endurer.

« — Du moins elle n'aura pas un Piétro dans son passé.

« Tout ce que je disais à Marie était également infâme!...

« Je partis pour Moscou.

« J'avais laissé Marie à Steinmorn. Pendant que s'instruisait l'affaire de mon divorce, je revins une fois au château pour toucher l'argent de mes fermiers et aussi pour surveiller, par un reste de jalousie, la conduite de celle qui allait cesser de m'appartenir.

« J'en avais du reste des nouvelles de temps en temps, car Christophe, qui est encore à mon service aujourd'hui, était chargé par moi de me faire connaître ce qui se passait en mon absence.

« Le fidèle serviteur s'acquittait fort régulièrement de sa mission; cependant il avait, dans sa dernière lettre, oublié de me dire que Marie avait trouvé un protecteur.

« C'était un grand Italien, noir, basané, qui ressemblait en laid à ma femme. Je fis knouter Christophe et je demandai à Marie d'un ton brusque:

« — Quel est donc ce personnage qui vous sert de cavalier, madame, avec tant de bonne grâce et surtout de persistance?

« — C'est mon frère, — répondit-elle.

« L'Italien entrait dans ce moment; je ne daignai pas le saluer, et je continuai d'interroger Marie.

« — Pourquoi ne m'aviez-vous pas parlé de ce respectable parent?

« — Je ne voulais pas faire entrer ma famille dans la tienne, mon ami. C'est assez de m'avoir prise telle que j'étais; je ne voulais pas te charger de notre pauvreté.

« — Voilà une délicatesse bien singulière, mais qui n'a pas duré longtemps.

« Marie rougit.

« — Quand tu m'as épousée, — dit-elle, — j'avais dix mille livres françaises de rentes, et des bijoux. J'ai vendu mes bijoux et j'ai disposé de mon capital en faveur de mes parents. Je n'ai rien touché de ce qui t'appartient.

« Ne sachant plus que dire, je me retournai vers l'Italien d'un air de mépris suprême :

« — Qui me prouve après tout, — dis-je, — que cet individu soit ton frère? N'est-ce pas plutôt quelque seconde édition de ton ex-amant Piétro, le brigand napolitain!

« L'Italien se posa devant moi en me regardant avec un œil terrible :

« — Et quand cela serait, monstre, — me dit-il, — aurais-tu le droit d'en demander compte à cette malheureuse femme?

« Je n'avais jusque-là examiné que très-légèrement le personnage qui m'apostrophait ainsi. Je complétai en ce moment mes observations physiologiques.

« Jamais, tant que je vivrai, je n'oublierai l'étrange créature que j'avais sous les yeux.

« Imaginez un homme de cinq pieds dix pouces, sec à faire envie aux squelettes d'un musée ostéologique, orné de jambes prodigieusement hautes, avec des genoux cagneux, des pieds larges et plats semblables aux battoirs des lavandières. Posez sur ces deux échalas dépourvus de symétrie un torse creusé par la maigreur sous les aisselles, armé de deux bras gigantesques, descendant plus bas que le milieu de la cuisse; ajoutez-y une tête à épiderme de parchemin, osseuse comme une pétrification antédiluvienne, fendue jusqu'aux oreilles par une bouché édentée. Coiffez cette tête d'un feutre calabrais déchiqueté par un long usage. Enveloppez le reste du corps d'un manteau tout troué, d'une culotte pareille à uu fourreau de parapluie, vous obtiendrez le portrait à peu près exact de mon beau-frère.

« Il me produisit l'effet d'un capitan espagnol mal réussi, ou d'une caricature infernale du peintre français Callot.

« Aussi, au lieu de me fâcher, je ne pus m'empêcher de lui rire au nez de la façon la plus indécente. Je compris dès lors pourquoi Marie ne m'avait jamais parlé de ce frère grotesque, qui ne devait avoir d'autre profession que celle de voleur ou de saltimbanque.

« Mais l'Italien était bien résolu.

« — Je te ferai, misérable, rentrer ce rire dans le gosier, — — dit-il en se ruant sur moi.

« J'étais robuste ; mais malgré le peu d'harmonie qui existait dans les diverses parties de l'architecture humaine de mon beau-frère, je reconnus bientôt l'impossibilité d'une lutte avec lui. Ses doigts crochus armés d'ongles énormes m'étaient entrés dans la chair comme deux tenailles.

« Mon accès d'hilarité fit place à une rage violente. Je parvins à me dégager de ses griffes d'airain, et, tirant mon épée, je me mis sur la défensive.

« — Ah ! ah ! tu veux m'assassiner ! — fit l'Italien. — Prends garde à toi.

« Il tira de dessous son manteau un long poignard qui, emmanché au bout de son bras colossal, pouvait, sans trop d'inégalité, se croiser avec mon épée.

« A la vue de la lutte, Marie voulut se jeter entre nous deux ; mais je la repoussai brutalement.

« — Au nom du ciel, arrête, mon ami, — criait-elle en se tordant les bras, — si le poignard de mon frère te touche, c'en est fait de toi ; la pointe est empoisonnée.

« Je crus que Marie usait d'un vulgaire stratagème pour empêcher le combat ; aussi, je feignis de ne pas l'entendre, et, aveuglé par la fureur, je chargeai frénétiquement mon adversaire.

« L'escrime, telle que nous la comprenons, n'était pas familière à l'Italien, mais il semblait avoir une grande habitude du maniement de son arme. De quelque côté que je plaçasse mon épée, je sentais son fer, et toujours celui qui le tenait m'échappait, soit en rompant, soit en se jetant sur mes côtés par fonds irréguliers.

« Cette tactique me déconcertait. Je me mis à précipiter mes coups au hasard et à imiter les rapides évolutions de l'Italien.

« Nous ressemblions à deux tigres qui s'élanceraient l'un sur l'autre dans leur cage, car nous nous trouvions dans une pièce assez étroite du rez-de-chaussée de mon château.

« Tout à coup je sentis comme un voile humide tomber sur mes yeux. Je portai vivement la main à mon front et je la retirai pleine de sang.

« Un cri de rage s'échappa de ma poitrine. Plus rapide que

jamais, je me ruai sur l'Italien. Les bottes que je portais étaient drues et serrées comme la grêle; je sentis enfin mon fer s'enfoncer dans la chair; je reculai : mon beau-frère tomba pour ne plus se relever.

« Mon épée lui avait traversé la gorge.

« Je jetai sur Marie un regard plein d'un vague sentiment de compassion. Malgré moi, ma nature de gentilhomme se révoltait contre la fermeté haineuse de mon caractère. J'allais tendre la main à ma femme, lorsque je la vis évanouie.

« — Ce n'est pas à cause de moi, — me dis-je.

« Et je sortis de la chambre après avoir froidement essuyé mon épée.

« Je pus entendre l'Italien qui se débattait et qui me poursuivait de l'épithète de lâche.

« J'eus même la curiosité de regarder par la fenêtre. Je vis mon beau-frère se soulever pesamment, se traîner vers ma femme, la faire revenir à elle; puis après lui avoir dit quelques mots à l'oreille, lui glisser dans la main un objet que je ne pus apercevoir, retomber tout de son long sur le parquet et rendre l'âme avec une gorgée de sang noir.

« L'énergie de cet homme, qui faisait reculer ainsi la mort jusqu'à ce qu'il eût dit à sa sœur un éternel adieu, me frappa d'une sorte d'admiration mêlée d'épouvante.

« Je me rendis au village qui avoisinait mon château, et j'entrai chez un de mes fermiers.

« Le chef de la famille était un beau vieillard de quatre-vingt-sept ans, encore droit et ferme comme un canon de fusil, et qui avait autrefois servi l'impératrice Marie-Thérèse et assisté à la bataille de Dettingen.

« A mon aspect, la femme et les enfants poussèrent un grand cri.

« Je ne savais que penser :

« — Holà ! — leur dis-je ; — ne me reconnaissez-vous plus ? Je suis le comte de Pern, votre seigneur et maître.

« Le vieillard s'avança au-devant de moi :

« — Pardon, — me dit-il, — nous ne pouvions vous reconnaître, seigneur ; vous avez le visage tout couvert de sang.

« J'avais effectivement oublié ma blessure.

« Je demandai un linge, de l'eau et du sel. Après m'être

3.

lavé soigneusement, et avoir appliqué sur mon front la compresse traditionnelle :

« — Bonnes gens, — dis-je à mes fermiers, — auriez-vous un lit pour moi? Je suis fatigué, et je désire passer la nuit ici.

« Le vieillard ôta respectueusement son bonnet de laine.

« — Soyez le bien venu, notre seigneur, — dit-il ; — c'est un insigne honneur que vous nous faites. Si vous voulez bien accepter notre repas du soir, nous serons doublement heureux.

« Je n'avais pas faim :

« — Merci, mes amis, — répondis-je ; — je voudrais me coucher, et voilà tout.

« — Votre volonté soit faite, — dit le vieillard.

« Aussitôt une femme encore jeune, qui paraissait être la bru du vieillard, passa dans une chambre contiguë à la cuisine où je venais d'entrer. Elle étendit deux draps bien blancs sur un assez mauvais lit, et vint m'annoncer que ma couche était prête.

« Je me mis au lit, et je ne tardai pas à m'endormir, autant à cause de la fatigue physique que j'avais éprouvée, qu'à cause de la lourdeur de ma tête blessée.

« Lorsque je me réveillai, les oiseaux chantaient; un rayon de soleil, gai comme celui-ci, soulevait dans la chambre où je me trouvais des milliers d'atômes lumineux disposés en colonne, depuis la tête de mon lit jusqu'à une petite fenêtre qui s'ouvrait sur les champs.

« J'essayai de me soulever; mais il me semblait que mille liens invisibles me scellaient à mon lit.

« Je voulus parler, ma voix mourut dans mon gosier; je voulus étendre les bras, — sans l'impression de chaleur suffocante que j'éprouvais, je me serais cru littéralement gelé.

« Mes articulations ne fonctionnaient plus ; mes pieds et mes mains étaient comme paralysés et je ressentais au front une douleur aiguë comme celle qui se produit chez les ivrognes le lendemain d'une orgie.

« J'entendais autour de moi bourdonner les mouches; puis plus loin, dans la chambre voisine, le bruit d'un rouet; je voyais les murs blanchis à la chaux, la vieille gravure collée au pied de ma couche, et représentant je ne sais plus quel saint. En un mot, je voyais tout, j'entendais tout, et je ne pouvais ni parler ni remuer,

— Pardieu ! mon cher comte, — fit Hector en interrompant le récit de M. de Pern, — ce que vous avez éprouvé, je l'ai éprouvé moi-même hier. Ce sont absolument les mêmes symptômes, les mêmes caractères, les mêmes douleurs !

— Je le sais bien, — reprit M. de Pern ; — vous étiez empoisonné, moi aussi, et probablement de la même façon. Mais permettez-moi de continuer.

« Cet état affreux, horrible, inqualifiable, pendant lequel on vit et l'on ne vit pas, à moins que ce que l'on appelle la vie ne soit autre chose que de la souffrance ; cet état, dis-je, dura pendant un temps que je ne pouvais préciser alors.

« Mes fermiers me respectaient trop pour oser me déranger.

« Cependant, après beaucoup d'efforts infructueux, je parvins à soulever le bras à la hauteur de mon front. Horreur !... Je sentis alors que ma tête était grosse comme une bombe énorme. La stupéfaction que me causa une pareille découverte me délia la langue ; je poussai un cri épouvantable.

« Le vieux fermier entra sur-le-champ dans ma chambre :

« — Père Nicolas, — lui dis-je d'une voix presque inintelligible, — courez chercher le médecin ! il n'y a pas de temps à perdre.

« Épuisé par l'effort que je venais de faire, je retombai inerte sur mon lit. Toutes les cloches du monde, depuis celle de Moscou qui pèse trente-six mille livres, jusqu'à celle de Pékin qui en pèse trente mille ; tous les canons fondus depuis la mer Caspienne jusqu'au canal de Saint-Georges, auraient grondé autour de moi, que je n'aurais pas entendu de bruits plus épouvantables que ceux que j'entendais alors.

« C'était un concert de pierres qui se brisaient, d'avalanches roulant au fond des glaciers, de cataractes mugissant dans des gouffres qui se lamentait à cette heure dans mon cerveau.

« J'avais la fièvre, une fièvre effrayante, que vous n'avez pas eue, vous, mon cher Hector, car le siége de votre douleur était dans le bras et non pas dans la tête.

« Lorsque le médecin fut arrivé, qu'il eut palpé ma tête, tâté mon pouls, examiné l'état de ma langue, il secoua la tête :

« — M. le comte est un homme perdu ; — dit-il.

« Et se retournant vers le vieux fermier, absolument comme si je n'eusse plus été en état de l'entendre :

« — Qu'est-il donc arrivé à votre maître ? — demanda-t-il.

« Je fis un nouvel effort plus prodigieux encore que le premier ; et le souvenir de ce qui s'était passé me revenant à l'esprit :

« — J'ai été frappé au front, — m'écriai-je, — par un poignard empoisonné.

« — Bon Dieu !... — s'écria le vieux fermier.

« Et je l'entendis qui courait tout éperdu dans la maison. Bientôt le bruit de ses pas retentit au-dessus de ma tête; puis je le vis un instant après revenir en tenant à la main un petit flacon moins élégant, mais plus large que celui que vous m'avez vu tenir, messieurs.

« Il s'approcha de moi, me pria de fermer les yeux, ce que je fis aussitôt, et il me versa sur le front quelques gouttes de la liqueur contenue dans sa fiole ; puis il frictionna vigoureusement la partie malade, à l'aide d'un morceau d'étoffe.

« La douleur fut terrible. Un instant je crus que j'allais expirer, puis mes yeux se rouvrirent, les bruits que j'entendais se dissipèrent peu à peu ; je m'endormis d'un sommeil profond et réparateur.

« Lorsque je m'éveillai pour la seconde fois, le vieillard était auprès de mon lit, surveillant avec la plus grande sollicitude l'effet de son élixir.

« Malgré la douleur que j'avais éprouvée, pas un des incidents de la scène que je viens de vous raconter ne m'avait échappé. Aussi ce fut avec un vif sentiment de reconnaissance que je tendis la main au vieillard:

« — Vous m'avez sauvé ! — lui dis-je.

« En effet, je me sentais renaître peu à peu. Le brouillard qui enveloppait mon cerveau se dissipait. La force me revenait, et avec elle le souvenir de tout ce qui s'était passé.

« — Vous m'avez sauvé, — dis-je de nouveau au vieux Nicolas. — Je vous remercie. Tout ce que j'ai est à vous ; vous pouvez en disposer.

« — Je ne demande qu'une chose, — répondit le noble vieillard ; — c'est que Dieu vous conserve pour nous le plus longtemps possible. Votre père, monsieur le comte, votre père de regrettable mémoire, commandait mon régiment à Dettingen. Il a toujours été bon pour ses fermiers et ses soldats; vous nous continuerez, je l'espère, sa bienveillance.

« Grâce aux soins de l'honnête Nicolas, en peu de jours je

fus sur pied. Mon premier soin fut de me rendre au château.

« On me dit que, bouleversée par les émotions des jours précédents, Marie venait d'accoucher d'un enfant mort.

« Le malheur de la pauvre femme m'émut. J'eus un instant l'idée d'aller lui demander pardon de ma conduite. Au fond du cœur je savais qu'elle m'aurait pardonné ; mais l'orgueil prit le dessus. Je retournai passer la journée chez mon fermier.

« Le soir, un messager m'apporta deux dépêches, l'une de Rome, l'autre de Moscou. Dans la première, on m'annonçait que le Saint-Père venait de prononcer mon divorce ; dans la seconde, le prince Danielovich m'acceptait pour son gendre.

« Sans savoir pourquoi, je ne crus pas devoir communiquer ces dépêches à ma femme répudiée. Était-ce un reste d'amour qui se réveillait ? Était-ce par jalousie, pour que Marie, se croyant encore ma femme, ne s'abandonnât à aucun autre amour, je n'en sais rien.

« Tout ce que je sais, c'est que je pris les plus minutieuses précautions afin que Marie n'apprît rien de ce qui se passait.

« J'osai même lui écrire une lettre dans laquelle je lui faisais entrevoir que de très-graves motifs avaient pu seuls me déterminer à me séparer momentanément d'elle, mais qu'aussitôt que ces motifs ne subsisteraient plus, je lui reviendrais plus dévoué que jamais.

« Je pensais bien que cette lettre ne produirait aucun effet ; mais, par une hypocrisie dont je m'accuse, j'avais voulu transiger avec ma conscience et chercher peut-être à me tromper moi-même.

« Après cette infamie, je pris cordialement congé de mon vieux fermier qui vint me reconduire discrètement jusqu'au bout du village de Steinmorn.

« Sur le point de me quitter, il me remit entre les mains d'un air fort mystérieux le flacon sauveur.

« — Acceptez ceci, monsieur le comte, — me dit-il. — C'est une liqueur faite avec de l'euphorbe, du venin de vipère, de la ciguë broyée et de l'alcali volatil. Rien n'est plus *souverain* contre n'importe quel poison !

« Je remerciai le vieillard, et je me rendis par le plus court chemin à Kaposvar, où m'attendait la voiture qui devait de nouveau me conduire à Moscou.

« Je ne vous redirai pas en détail, messieurs, ce que je fis une fois arrivé en Russie. Qu'il vous suffise de savoir que je me remariai. La princesse Danielovich était bonne et jolie, mais elle était incapable d'amour ; je n'en avais point non plus pour elle ; aussi notre ménage était-il aussi heureux qu'un ménage peut l'être quand l'amour ne le poétise point.

« Ma nouvelle femme remplissait ses devoirs avec la même solennité qu'elle eût mise à présenter ses respects à la tzarine. Si j'eusse vécu plus intimement avec elle, peut-être eussé-je reconnu qu'un trésor se cachait sous cette froide enveloppe ; peut être eussé-je totalement oublié la pauvre Marie qui consumait dans le deuil les jours sans fin de son veuvage anticipé.

« Mais je la voyais rarement.

« Mes fonctions remplies, je fréquentais beaucoup le monde. A défaut d'esprit, j'avais ce tact à peu près infaillible, cet instinct des usages, qui font ce qu'on appelle les hommes de la bonne compagnie. Puis je dépensais énormément sans jamais compter ; mes fêtes étaient magnifiques ; aussi fus-je en très-peu de temps fort recherché par tout ce que Moscou possédait de maisons aristocratiques.

« Ma femme, de son côté, voyait beaucoup ses parents, et ils étaient nombreux ; puis elle aussi avait des fonctions à la cour ; elle était première dame d'honneur de l'impératrice.

« Je le répète donc, je la voyais rarement.

« Néanmoins, après trois ans de mariage, qui auraient été les plus heureuses années de ma vie, si le souvenir de Marie ne fût venu me troubler au milieu des joies sereines d'une paisible union, ma femme m'avait donné trois enfants que j'adorais et sur lesquels j'avais reporté toute l'affection contenue dans mon cœur.

« C'était trois garçons, tous vigoureux et beaux. Hélas ! je les pleure encore aujourd'hui. Dieu les a punis des fautes de leur père, et en les rappelant à lui, c'est encore moi qu'il a puni le plus !

« L'année suivante, une petite fille, Élisabeth, devait mettre le comble à mes joies paternelles. De mes quatre enfants, c'est la seule qui survive ; c'est la seule que j'aie pu sauver jusqu'à présent du naufrage dans lequel se sont engloutis ses trois aînés.

« Peut-être le destin me garde-t-il pour dernière épreuve

de me faire survivre au dernier de mes rejetons; mais à la face de ce beau ciel que j'ai si souvent invoqué dans mes malheurs, devant vous dont la vie n'a point été tachée comme la mienne, messieurs, je jure que j'ai assez souffert pour que mon expiation soit finie, et que je suis pur aujourd'hui si le repentir peut purifier un coupable. »

Un sanglot profond coupa la voix à M. de Pern.

Hector et Dubuisson se regardaient silencieusement, incertains de l'attitude qu'ils devaient prendre devant le narrateur.

M. de Pern continua :

« A cette heure, c'est-à-dire pendant que ma femme était grosse de mon troisième enfant; une idée étrange me poursuivait; plus je la chassais de mon esprit, plus elle s'obstinait à y revenir.

« Je brûlais du désir de retourner à Steinmorn, de revoir Marie, de constater combien quatre ans l'avaient vieillie, et comment elle avait supporté son veuvage.

« A force de retourner cette pensée dans mon cerveau, je finis par ne plus songer qu'au motif que je pourrais alléguer pour la mettre à exécution.

« Le hasard me fournit de lui-même l'occasion de réaliser ce projet bizarre et dont les résultats devaient être si terribles.

« Le neveu de l'impératrice, lequel me portait beaucoup d'intérêt, et dont la famille paternelle était alliée à celle de ma femme, m'avait promis d'être parrain de mon premier enfant.

« Pour subvenir aux dépenses que je me proposais de faire à l'effet de rendre le plus magnifique possible les fêtes du baptême, je résolus de vendre quelques-unes de mes fermes situées en Hongrie.

« A cette intention, j'annonçai à ma femme mon prochain voyage dans mes terres.

« Elle ne s'y opposa point.

« Je partis donc un beau jour pour Kaposvar, et j'arrivai incognito chez le père Nicolas qui devenait décidément mon hôte.

« Rien n'était changé autour de moi. Malgré ma longue absence on espérait tous les jours me voir revenir. Mes propriétés semblaient même avoir prospéré par les soins d'une main vigilante.

« Les fermiers, qui ne savaient rien de mon divorce, con-

tinuaient à entourer Marie de la vénération la plus grande, de l'affection la plus sincère.

« Chacun faisait son éloge; chacun la disait avenante, douce, sans fierté, très-charitable, peu exigeante. C'était partout un concert de bénédictions sur la pauvre femme que j'avais si lâchement abandonnée.

« Un remords me vint au cœur.

« Je me présentai au château, bien résolu à tout dire à Marie, à implorer son pardon. Je lui aurais cédé tout mon domaine de Steinmorn et je serais retourné pour toujours en Russie.

« Mais à la vue de ma première femme, plus belle que jamais, et dont la pâleur rehaussait encore la beauté mélancolique, toutes mes résolutions s'évanouirent. Je me pris à l'aimer comme autrefois, et je la retrouvais aussi tendre que par le passé.

« — Je savais que tu reviendrais à moi, — me dit-elle, — car tu m'aimais sérieusement et je t'aimais aussi. Tu m'as causé bien des tourments, mais peut-être n'ai-je pas été aussi patiente que j'aurais pu l'être; partant, nous sommes quittes. Oublions nos griefs réciproques et recommençons notre existence!...

« Une telle mansuétude de langage après tout ce que j'avais fait, aurait dû m'ouvrir les yeux, me démontrer qu'on ne devait pas se jouer avec un pareil cœur, ni le broyer comme à plaisir.

« Oh! que de malheurs je me serais épargnés si j'avais dit à la pauvre femme :

« — Non, Marie! je ne suis plus digne de toi! Je t'ai répudiée honteusement; j'ai contracté une autre union. Désormais il n'y a plus rien de commun entre nous. Pardonne-moi, sainte femme!... et laisse-moi te fuir, aller ensevelir loin d'ici mon ignominie et mes remords.

« Oui! Marie m'aurait pardonné. Elle aurait pleuré avec moi; elle se serait revêtue des habits de veuve, et, lorsque dans sa solitude mon souvenir serait venu la visiter, songeant à mon repentir et à mes larmes, elle n'eût jamais songé à me maudire ni à se venger.

« Je fus méchant, faible et lâche.

« — Non!... — me dis-je, — je ne lui ferai pas de confi-

dence. Laissons-la tout ignorer. Si elle savait... elle est fière, elle ne me laisserait toucher ni ses mains ni ses cheveux. Jouissons du bonheur qu'elle peut donner encore. Lorsque j'aurai épuisé la coupe du plaisir, il sera temps de l'instruire de ce que j'ai fait.

« Je restai donc deux mois auprès d'elle, vivant comme autrefois, m'enivrant de ses baisers, oubliant mes enfants et la cour.

« Cependant, à chaque instant, je tremblais que quelque indiscrétion de Christophe, qui m'avait accompagné, ne vînt révéler à Marie l'infamie que je commettais. Puis chaque jour je recevais des lettres de Moscou. On me pressait de revenir; on émettait même une foule de suppositions qui, pour être à peu près fondées, ne laissaient pas que de m'irriter outre mesure.

« Je me vis donc bientôt dans la nécessité de repartir.

« Bourrelé de remords, torturé par toutes les inquiétudes, je sentais que ma position à Steinmorn devenait de jour en jour plus insupportable.

« Le jour où je partis, Marie me dit :

« — Pour soutenir ton rang à la cour de Russie, il te faut de l'argent, beaucoup d'argent même. Ne t'inquiète point. J'ai depuis trois ans entassé tout ce que j'ai pu. Tu trouveras près de quatre cent mille livres dans un grand coffre que j'ai ordonné à Christophe de faire transporter à Kaposvar.

« — A bientôt, Marie, — lui répondis-je tout ému et en l'embrassant. — Si ta naissance répondait à la mienne, je t'emmènerais avec moi; mais tu connais les exigences du monde! Va, dans quelque temps, ma mission sera finie; je te rejoindrai pour ne plus te quitter.

« En disant ces dernières paroles j'étais presque de bonne foi. Élevé par une mère chrétienne et même superstitieuse, je croyais que Dieu ferait un miracle au besoin, pour me rendre libre et me faire retrouver pour jamais la femme que j'avais aimée la première.

« Pendant quelques mois encore, le souvenir de Marie me poursuivait sans cesse; mais l'amitié que me portait ma seconde femme, les fêtes sans cesse renaissantes qui m'entouraient, me distrayaient de cette pensée.

« Je cessai bientôt d'écrire à l'infortunée. Au bout d'un an je ne pensais plus à elle.

« Elle pensait toujours à moi ; elle me le fit bien voir.

« Élisabeth venait de naître. J'avais enfin une fille. De toutes parts les félicitations pleuvaient sur ma femme et sur moi. J'étais ivre de bonheur et de popularité.

« Les plus hauts personnages de l'empire venaient se faire inscrire chez moi. La fière Catherine, qui achève en ce moment d'anéantir la Pologne, et qui à cette époque donnait asile à votre compatriote Diderot, le philosophe cynique, ne dédaigna point de m'envoyer, pour me complimenter, le comte Orloff, qui était alors son amant, et qui est mort fou il y a dix ans.

« Par ordre de la tzarine, un logement me fut accordé à Saint-Pétersbourg, où j'avais suivi la cour, dans l'enceinte même du palais des Empereurs.

« Les fêtes recommencèrent, comme l'année précédente à Moscou, pour le baptême de ma fille, qui reçut le nom qu'elle porte d'une nièce de feu l'impératrice Élisabeth, qui avait fait épouser Pierre III à la tzarine régnante.

« *Hunc mihi prima mali labes*, comme dit Virgile!... C'est à cette époque, messieurs, que commence la longue série des malheurs qui m'ont accablé et que j'avais mérités en partie.

« Le baptême d'Élisabeth fut célébré à Notre-Dame-de-Kazan.

« Comme le prêtre venait de jeter l'eau bénite sur le front de l'enfant, un mouvement se fit dans la foule qui ondula comme la mer. L'escorte d'honneur que l'impératrice m'avait donnée s'écarta. Une femme richement vêtue, pâle, l'œil éclatant, une femme portant un petit enfant dans ses bras, une femme que personne n'avait osé arrêter parce qu'il y avait dans son maintien une puissance et une majesté inouïes, s'avança jusqu'auprès de l'autel, jusqu'auprès de moi.

« — Marie!... — m'écriai-je avec épouvante.

« Le silence le plus profond s'établit dans l'enceinte du temple.

« — Oui, Marie! tu m'as bien reconnue, n'est-ce pas, comte de Pern! Je viens t'apporter aussi un de tes enfants; il n'a pas encore reçu le baptême.

« A ces mots une immense clameur s'éleva dans la foule,

Tous les parents de ma femme se retirèrent indignés. Le vide se fit autour de moi comme autour d'un lépreux!

« Je regardai Marie.

« Ce n'était plus la douce femme qui m'avait pardonné mon oubli, mes jalousies et la mort de son frère. Je la revoyais telle que je l'avais vue au théâtre de Saint-Charles, jouant les rôles de Phèdre, d'Hermione ou de Camille, dans les tragédies traduites de vos compatriotes.

« Sa figure était bouleversée par une expression implacablement haineuse. Deux éclairs continus flamboyaient dans ses yeux; ses lèvres pâles tremblaient.

« — Misérable! — s'écria-t-elle. — Ce n'était pas assez de m'avoir broyée comme tu l'as fait; il fallait encore que tu joignisses l'hypocrisie à la bassesse, à la lâcheté!... Scélérat! tu auras un terrible compte à rendre à celui dont tu souilles en ce moment la demeure par ta présence. Mais je devancerai l'œuvre de vengeance du Seigneur, et si les morts reviennent pour torturer les vivants, moi qui ai l'âme et le corps brisés, moi qui n'ai plus que quelques heures à vivre, je viendrai sous mon linceul te reprocher éternellement ton crime. Va! je te maudis!...

« Après ces foudroyantes paroles, dont j'ai retenu jusqu'ici la moindre syllabe, Marie sortit de la cathédrale, et depuis je ne l'ai plus revue sous sa forme humaine. Elle est morte aujourd'hui, mais elle existe encore pour moi. Du fond de son tombeau elle se lève chaque jour, chaque semaine, chaque mois, elle me suit partout; elle vient me demander une nouvelle victime. Elle traîne la mort autour d'elle dans les plis de son suaire: au moment où je parle, elle m'entend, elle m'écoute, elle rit de son rire infernal...

A ces mots, comme si M. de Pern eût réellement évoqué le fantôme dont il parlait, un éclat de rire sec, nerveux, strident, éclata à quelque distance des trois hommes et les fit tressaillir.

— Tonnerre et sang! — s'écria le capitaine, — n'est-ce pas ce drôle de Christophe qui se permet de rire de la sorte.

Christophe apparaissait en effet pour la seconde fois dans le jardin.

— Non, ce n'est point lui, — fit M. de Pern, en arrêtant par

le bras le capitaine qui allait demander au valet raison de son inconvenance.

— Laissez donc, monsieur le comte! — reprit Dubuisson. — Je vous dis que c'est ce drôle!

Et haussant la voix :

— Approchez ici, maître Christophe! — dit-il.

Christophe obéit d'un air d'incomparable candeur. Il vint se poser devant le redoutable capitaine, en roulant son bonnet dans sa main.

— Faites-moi le plaisir, — continua Dubuisson, — de rire comme vous venez de le faire tout à l'heure!

Christophe ouvrit de grands yeux.

— Moi, — dit-il, — rire tout à l'heure!... Ah! Et pourquoi, mon Dieu?

— Riras-tu, coquin?

— Si cela vous fait plaisir, je le veux bien, monsieur Dubuisson!

Le valet se mit à rire en effet, à se tordre, à faire les grimaces les plus grotesques; mais ce rire large, plein, sonore, ne ressemblait pas au rire funèbre qu'on venait d'entendre.

— Va-t'en, Christophe! — dit M. de Pern.

Le valet s'éclipsa.

— Eh bien, que vous disais-je! — ajouta le comte. — N'est-ce point étrange?

Dubuisson tenait à son idée.

— Ce Christophe, — pensait-il, — est un rusé matois, mais patience!

Et il pria le comte d'achever son histoire.

— Je vous dis donc, — reprit M. de Pern, — que Marie n'est plus de ce monde et qu'elle existe encore. Elle est devenue ce que nous appelons en Hongrie un vampire!

« Mais je poursuis mon récit :

« Dès que Marie eut disparu, ma présence d'esprit me revint, comme à Jean-Jacques Rousseau, un peu tard. J'aurais en ce moment pu répondre de façon à annihiler ou à peu près l'accusation de ma femme, et ma justification eût été parfaitement acceptée, car chacun de mes parents était disposé et avait intérêt à recevoir une justification quelconque.

« Mais il n'était plus temps.

« La cathédrale était vide pour moi; c'est-à-dire qu'il ne

restait plus sous la voûte sacrée que des étrangers, et ces étrangers, malgré l'immense dissolution qui régnait à la cour de Catherine II, m'étaient presque tous hostiles.

« Telle était ma situation d'esprit que je ne sus dans ce moment ni qui avait emporté ma fille, ni comment je me trouvais ainsi, seul, au milieu de tout ce monde.

« Je m'étais agenouillé sur un prie-Dieu garni de velours vert et que j'avais fait fabriquer le plus somptueusement possible, exprès pour cette occasion.

« Je me relevai machinalement, et je repris le chemin du palais.

« Quelques murmures sourds circulaient bien autour de moi lorsque je sortis de l'église, mais je n'avais pas l'abord rassurant, aussi personne n'osa manifester d'une façon tant soit peu hardie l'antipathie que j'inspirais à la multitude.

« Un seul homme me heurta sous le porche de l'église; je levai mon épée pour lui asséner un coup de pommeau sur les épaules, mais je reconnus mon fidèle Christophe qui venait au-devant de moi.

« — Ah! quel malheur, monsieur le comte!... — me dit-il.

« — Quoi donc? — lui répondis-je.

« — On vous jette à la porte du palais comme un vil esclave. Vos meubles sont déjà dans la rue.

« — Et qui a fait cela?

« — C'est l'impératrice elle-même qui l'a ordonné, et c'est M. de Potemkin qui a chargé ses valets de cette exécution!

« J'étais fou.

« Je courus au palais et je me présentai devant le comte, qui fut prince depuis, et après rien.

« C'était un homme superbe, avec l'air d'un roi, la taille d'un géant, la figure d'un Adonis. Une fine moustache blonde estompait sa lèvre supérieure, relevée avec un air de suprême arrogance.

« — Qui êtes-vous? — me dit-il, sans daigner se lever.

« — Le comte de Pern, — répondis-je d'une voix sombre, — c'est-à-dire un homme qui ne fait pas du lit d'une reine le piédestal de sa fortune, et qui ne craint pas ces bâtards du sort dont l'illustration ne remonte que jusque dans une alcôve.

« M. de Potemkin me regarda avec un œil bleu d'une douceur singulière.

« — Vous êtes un fou! — me dit-il d'un ton de pitié.

« — Et vous un lâche !... — lui répondis-je.

« — Bah! — reprit-il, — est-ce que j'aurais trahi ma maîtresse et ma femme!... monsieur de Pern, je vous engage à vous faire administrer de l'ellébore et des douches, c'est le seul conseil que je puisse vous donner.

« — Vous vous battrez avec moi!...

« — Oh! pour cela, non! Pourquoi voulez-vous que je me batte avec vous? Est-ce que vous êtes quelque chose? Est-ce que vous pouvez m'empêcher d'arriver où je veux? Laissez-moi donc en paix, mon cher, et ne m'immiscez point dans vos querelles de ménage!

« — Vous êtes un lâche!... — répétai-je d'une voix éclatante de colère.

« M. de Potemkin ne se fâcha nullement de cette nouvelle injure, seulement il me saisit par le bras, et me montrant sa porte :

« — Faites-moi le plaisir de me laisser seul! — dit-il.

« Ma figure se bouleversa. Je m'élançai sur le favori de la tzarine et je le frappai au visage.

« Son œil bleu lança une étincelle qui s'éteignit aussitôt. Il allongea le bras, sonna; deux valets se présentèrent :

« — Jetez-moi ce drôle à la porte, — leur dit-il; — et apportez-moi de l'eau afin que je me lave la figure!

« Avouez, messieurs, qu'on ne pouvait être plus froidement insolent. Lorsque les valets m'eurent jeté sans plus de façon au milieu de la rue, l'idée me vint d'attendre le prince et de le provoquer encore, ou de l'assassiner s'il ne répondait pas à mon défi.

« Mais il me tardait de savoir où ma femme s'était réfugiée, et surtout où je pourrais retrouver mes enfants.

« Je courus chez le prince Danielovich.

« Là, une scène plus poignante encore m'attendait.

« Le vieux moscovite était assis dans un grand fauteuil ouaté.

« Il se leva gravement à mon approche.

« — Asseyez-vous, Monsieur, — me dit-il avec une politesse solennelle.

« Je remarquai que mon beau-père était vêtu de son uniforme des grands jours; tous ses ordres s'épanouissaient sur sa poitrine.

« Son épée d'amiral était posée en travers sur ses genoux. Quand il se fut levé, il la plaça sur une haute cheminé de marbre, et s'appuyant sur un des angles de cette cheminée :

« — Vous comprenez, monsieur, — me dit-il, — que tout est fini entre nous. Avant d'être ce que nous sommes nous étions des gens d'honneur, et c'est surtout à cette qualité que nous tenons. »

« Je n'osais pas respirer.

— « Or, — continua mon beau-père, — nous avons fait une faute grave. Tous mes aïeux, monsieur, en frémissent dans leur tombe respectée. Vous nous avez tout simplement déshonorés, monsieur !...

« Je me récriai :

« — Silence ! — fit le vieillard d'une voix terrible. — Je sais ce que je dis, et la preuve, je vais vous la donner.

« Et il s'avança plus près de moi encore : son doigt tendu touchait ma poitrine.

« — Regardez bien, — reprit-il, — monsieur ! Cette plaque, cette croix à huit pointes qui brille sur mon sein, c'est l'ordre de Saint Alexandre Newski, fondé par Pierre-le-Grand pour récompenser le mérite militaire. Cet ordre, vous l'avez flétri.

« Il arracha sa croix et la jeta sur le parquet.

— « J'en suis indigne ! dit-il. — Celle-ci, c'est la croix de Saint-Vladimir. Je ne mérite plus de la porter !

« Il l'arracha également.

— « Cette dernière, — continua-t-il, — c'est l'Étoile-Polaire. Je l'ai reçue des mains du roi de Suède, Gustave III, le jour même où il succéda à son père Adolphe-Frédéric. Je ne la mérite plus.

« Il la foula aux pieds comme les autres.

« Et se tournant du côté de la porte d'un petit cabinet situé auprès de son salon :

— « Ici, monsieur, — ajouta-t-il, — se trouvent votre femme, encore malade, et vos quatre enfants. Prenez-les. Emmenez-les tous chez vous en Hongrie, je vous l'ordonne ! Ma fille ne se séparera pas de son mari, parce qu'elle doit le suivre. Si nous nous sommes trompés, tant pis pour nous et tant pis pour elle. Rappelez-vous seulement que si jamais vous remettez les pieds en Russie, si jamais vous osez recourir à nous en quelque occasion que ce soit, si jamais vous dites que vous

êtes allié à la famille des Danielovich, et que nous le sachions, nous saurons vous atteindre !...

« Après ces paroles, le vieillard me tourna le dos et passa dans une autre pièce, en sifflotant un air de chasse entre ses dents.

« J'étais atterré.

« J'entrai dans le cabinet que m'avait indiqué mon beau-père.

« A ma vue, mes pauvres enfants se mirent à sourire en me tendant les bras !

« Leur âge ne leur permettait pas encore de comprendre toute l'étendue de mon crime ni toute l'étendue de leur malheur. Innocentes créatures ! leur accueil naïf me fit oublier un instant tous les affronts que je venais de recevoir, toutes les craintes que m'inspirait l'avenir, tous les désespoirs que mes ennemis me préparaient.

« Je les embrassai avec frénésie. Je les arrosai de mes larmes. Je baisai mille fois leurs petites mains qui m'étreignaient.

« Rendu plus fort par ces caresses, je m'avançai près du lit de ma femme. Je m'attendais à une tempête de cris, à un orage de récriminations. Rien !... Elle était parfaitement calme.

— « Monsieur, — me dit-elle, — je n'ai pas à juger ici votre conduite ; d'autres l'ont appréciée pour moi. Il ne vous reste donc plus qu'à quitter ces lieux, qui vous rappelleraient, ainsi qu'à moi des souvenirs malheureux. Aussitôt que je serai guérie, nous nous rendrons dans vos domaines de Hongrie. Seulement, je désire que nous n'allions pas à Steinmorn.

— « Nous irons dans mon château de Kaposvar, — dis-je en sanglottant, — et peut-être, en voyant mon repentir, me pardonneras-tu une faute d'un instant.

— « Peut-être... en effet, — murmura la fière enfant des Danielovich.

« Aucun incident ne marqua les premiers temps de notre séjour à Kaposvar.

« Ma femme semblait avoir tout oublié ; mais elle ne vivait plus que pour ses enfants. Elle me considérait comme un protecteur et comme un ami. Je n'étais plus en réalité son époux.

« Il me semblait cependant que sa santé s'altérait. Souvent elle chancelait comme si tout le sang qui alimente le torrent

de la circulation fût retourné brusquement vers sa source. Souvent une sueur froide coulait sur son front.

« J'attribuais au chagrin cette lente décomposition dont je remarquais de plus en plus les ravages.

« Au bout de deux ans, en effet, ma femme semblait avoir vieilli de vingt ans. Ses longs cheveux tombaient l'un après l'autre ; ses yeux se creusaient, un cercle de bistre entourait les orbites. Leurs pommettes devenaient saillantes ; l'épiderme se ridait.

« Je n'osais interroger ma femme à cet égard, dans la crainte d'éveiller en elle de pénibles souvenirs ; mais je l'engageais à se bien soigner. Un médecin très-distingué qui habitait la ville venait de temps en temps dîner avec nous. Je l'avais prié de bien examiner, *de visu*, la situation de ma femme, et de me faire connaître secrètement le résultat de ses investigations.

« Il me répondit qu'elle n'était pas physiquement malade ; que le moral seul était affecté et qu'il réagissait.

— « Vous ne la conserverez pas longtemps, — ajouta-t-il, la lame usera le fourreau.

« Elle végéta cinq ans encore. Pendant ce temps, je n'entendis jamais parler de Marie. J'avais envoyé Christophe dans toutes les villes du pays ; mais, malgré son activité, ses recherches, il ne put retrouver la trace de ma première épouse.

« Un soir, que je m'étais couché de bonne heure, il me sembla entendre des sanglots dans la chambre de ma femme. Je me rhabillai promptement et je courus dans le corridor qui séparait mon appartement de celui de la fille de Danielovich.

« En mettant le pied sur le seuil de ma porte, je fus ébloui par une lumière soudaine, et, au fond du corridor, dans un cercle lumineux, j'aperçus, — mes cheveux se dressent encore à ce souvenir, — j'aperçus Marie pâle, immobile, vêtue d'un suaire, me regardant fixement et me montrant du doigt la porte de la chambre de ma femme.

« J'étais brave ; mais cette apparition était tellement étrange, tellement inattendue, que je me mis à trembler de tous mes membres ; ma gorge se serra comme si elle eût été prise entre les deux mâchoires d'un étau. Un râle lugubre gronda dans ma poitrine et ne put se faire jour.

« Je chancelai, et j'allai tomber en reculant au milieu de ma chambre.

« Lorsque le sentiment et la raison me revinrent, je regardai de nouveau dans le corridor ; mais la lumière était éteinte ; je ne vis que les ténèbres épaisses qui flottent dans les nuits sans lune.

« J'allumai une bougie et je me rendis chez ma femme.

« Elle était vêtue d'un peignoir et se tenait assise sur son lit.

— « Ma fin approche, je le sens ; — me dit-elle en me tendant la main pour la première fois depuis notre départ de Saint-Pétersbourg. — Dieu lui-même s'est chargé de m'annoncer ma mort. Tout à l'heure, j'ai vu dans cette chambre entrer le fantôme d'une femme, dont la main décharnée me montrait la terre. C'est un avertissement que j'ai compris. Adieu, mon ami ! Avant de paraître devant mon juge, je te pardonne. Élève bien nos enfants; et quand ils seront grands, dis-leur qu'ils avaient une mère qui les aimait beaucoup. Alexandre est presque un homme, garde-le auprès de toi ; il sera l'appui de ta vieillesse. Paul est taillé pour être un soldat ; dirige-le vers ce but. Quant à Ivan, je le crois intelligent : il entrera dans la diplomatie. Je ne dis rien de ma petite Élisabeth ; elle ne quittera pas non plus son père !...

« Je poussai un profond soupir et je baisai la main que me tendait la mourante.

« — Fais venir mes enfants et mes domestiques, — ajouta-t-elle.

« J'obéis à sa demande. Bientôt tout le personnel de ma maison fut réuni autour d'elle. Bien qu'elle eût toujours été très-froide pour les gens attachés à son service, elle en était généralement aimée.

« Ce fut par eux qu'elle commença.

« — Avant de vous quitter pour jamais, mes amis, — dit-elle d'une voix grave et encore ferme, — je viens vous demander si vous avez quelque reproche à faire à votre maîtresse qui va mourir. Parlez sincèrement ; ne cachez rien. Je jure pour mon mari, ici présent, qu'il ne se souviendra plus demain de ce que vous m'aurez dit.

« Un silence profond répondit seul à ses paroles.

« La scène ne manquait pas de cette grandeur simple et vraie qui seule constitue la majesté.

« Une mourante était sur son lit, couverte d'un léger vête-

ment qui ressemblait déjà à un suaire. Elle était résignée à franchir cet abîme qui sépare la créature de son créateur. La mort ne lui apparaissait point sous les terribles couleurs qu'elle revêt pour effrayer le méchant ou l'impie à son dernier moment. Elle avait l'air de se préparer à faire un long voyage. Son attitude seule aurait prouvé l'immortalité de son âme. Elle ne disait pas adieu, elle disait : au revoir, sûre de retrouver dans un autre monde les personnes qu'elle avait aimées ou connues dans celui-ci.

« Dans un coin de la chambre, quatre enfants dont l'aîné n'avait pas dix ans se pressaient autour de leur père. Les deux plus grands pleuraient comme s'ils eussent déjà compris l'étendue de la perte qu'ils allaient faire, les deux autres, encore incapables de raisonner, pleuraient aussi de voir pleurer leurs aînés.

« Autour du lit une vingtaine d'hommes et de femmes, serviteurs plus ou moins dévoués de la malade, se tenaient dans des attitudes respectueuses et dolentes.

« Une lampe de cuivre, dont les rayons étaient tamisés par un épais globe de verre, éclairait faiblement toutes ces physionomies que la douleur vraie ou fausse marquait de son empreinte.

« Ma femme répéta ce qu'elle venait de dire.

« Un vieillard, le plus ancien serviteur de la famille, s'approcha du lit de la mourante :

« — Madame, — dit-il en comprimant avec peine ses sanglots, — vous avez été bonne pour nous, nous vous bénissons. Si vous mourez, bien que votre jeunesse nous eût fait croire que nous vous aurions plus longtemps pour maîtresse, vous n'emporterez de la terre au ciel que des regrets et le souvenir de vos bonnes œuvres. Adieu, madame. De tous les serviteurs ici présents, c'est moi qui le premier irai vous retrouver. Puissé-je être placé auprès de vous dans la demeure de Dieu, comme je l'ai été dans celle des hommes.

« Ces touchantes paroles prononcées par un simple paysan dont l'âge dépassait déjà de plus de dix ans les limites de la durée de la vie humaine, firent sur tous les assistants et sur moi en particulier la plus profonde impression.

« Je me découvris devant le centenaire comme je l'aurais fait devant un roi.

« Une larme tremblait dans les cils de la mourante :

« — Voici mes dernières volontés, — dit-elle d'une voix émue. — Vous, mon père, par l'âge et l'affection, vous qui venez de me bénir au nom de tous ceux qui m'entourent, vous prendrez après ma mort deux cent mille livres dans ma succession Vous en distribuerez cent mille entre mes serviteurs, et vous donnerez les cent mille autres à l'évêque de Kaposvar pour qu'il les répande sur les plus pauvres familles du Comitat. A vous personnellement je ne donne rien; je sais que cette exception vous sera agréable.

« — Oh! madame, — s'écria le vieillard en s'agenouillant devant la funèbre couche; — vous m'avez bien compris et je vous remercie !...

« Après qu'ils eurent fait chacun en particulier leurs adieux à la pauvre femme qui se considérait déjà comme morte, les domestiques se retirèrent; nous restâmes seuls, les enfants et moi, auprès du lit de la mourante.

« Elle prit les enfants l'un après l'autre dans ses bras, les couvrit de baisers et de caresses. Elle ne craignait plus de cacher sa douleur; ses larmes coulaient le long de ses joues, et elle ne les essuyait pas.

« — O mes enfants, — leur dit-elle, — vous allez ne plus avoir de mère. Mais du haut du ciel je veillerai toujours sur vous. Aimez bien votre père. Il vous dira quels exemples il faut suivre et aussi quels exemples il faut éviter !...

« Ces paroles me firent frissonner. D'un mot, ma femme venait de se venger, et l'allusion qu'elle venait de faire me causa autant de peine que toutes les calamités qui se sont appesanties sur moi dans la suite.

« Elle m'appela à mon tour, m'embrassa tendrement et demanda un prêtre.

« J'envoyai à l'instant même à Kaposvar.

« Vers six heures du matin, l'âme de la pauvre femme purifiée par le sacrement suprême s'envola vers son Dieu.

« Voilà mon premier malheur. Je restais seul, sans joie, sans amour, que la joie que me donnaient mes enfants et que l'amour qu'ils m'inspiraient. Bien que je n'eusse jamais été violemment épris de ma femme, et que sa froideur dans les dernières années m'eût peu à peu détaché d'elle, je l'aimais

comme la mère de mes enfants. Sa mort fit autour de moi un vide immense.

« C'est à partir de cette époque que les apparitions de Mario devinrent plus fréquentes.

« Il ne se passait pas de semaine que je ne l'aperçusse, soit au carrefour de quelque forêt, soit sur une route que je suivais, soit dans mon château. Elle s'attachait à tous mes pas, savait d'avance toutes mes démarches, devinait toutes mes pensées.

« Sa présence se manifestait même par des faits en apparence futiles, mais qui ne laissaient pas que de m'inspirer la plus profonde terreur et de me tenir constamment l'esprit occupé de ma première femme.

« Ainsi, prenais-je un livre dans ma bibliothèque; si je le laissais sur ma table je le retrouvais couvert de boue. Il m'arrivait souvent, lorsque j'entrais dans la salle à manger, de voir la vaisselle et l'argenterie bouleversées, comme si un animal furieux eût renversé la table. Un jour mon salon était plein d'épines ; un autre jour mon lit avait changé de place.

« Ces funèbres jongleries du spectre ne s'adressaient pas seulement à moi. Certain soir Christophe entra dans ma chambre à coucher, tout pâle, tout échevelé; je lui demandai ce qu'il avait :

« — Hélas ! monsieur, — me répondit-il, d'un ton si piteusement bouffon que je ne pus m'empêcher de rire, — voilà une heure que je fuis de coin en recoin, pour éviter des volées de coups de bâton qui me pleuvent sur les épaules je ne sais d'où. J'ai le dos tout meurtri !...

« Je regardai les épaules de mon valet, elles étaient en effet meurtries comme s'il eût reçu la plus verte correction que puisse administrer une branche de bouleau.

« Cette bastonnade mystérieuse l'avait tellement épouvanté qu'il ne voulait plus rester au château. Il me demanda même une permission d'un mois que je lui accordai très-volontiers.

« Mais vous souriez, capitaine, vous haussez les épaules. Les Français, depuis Voltaire surtout, sont des esprits forts qui à force de ne plus croire au diable, aux spectres, aux vampires, finiront par ne plus croire à Dieu.

« Moi, messieurs, j'ai été assez puni pour croire. Je ne souhaiterais pas à mon plus grand ennemi une démonstration pareille à celle que j'ai reçue de l'existence de ces êtres surna-

turels qui sont à la fois vivants et morts, tangibles et impalpables, presque toujours funestes.

« Dans tous les temps, les peuples ont cru à ce qu'on appelle les revenants. Les anciens avaient leurs larves, leurs lémures, leurs ombres. Au moyen âge les lycantropes erraient dans les hameaux, les gnômes construisaient sous la terre leurs grottes de cristal. Les sylphes étaient dans l'air, les salamandres dans le feu, les ondins sur les eaux.

« La nuit, les follets égaraient les voyageurs, les lutins jouaient dans le foyer; les goules rongeaient le crâne des morts, les djinns couraient en longues bandes, les farfadets descendus des montagnes d'Écosse glapissaient autour des chaumières, les vampires suçaient le sang des vivants.

« Depuis Hérodote jusqu'aux savants rabbins Akiba qui composa l'Yetzira et Ben-Yokaï qui composa le Zohar; depuis Méric Casaubon qui vivait vers l'an 1600, jusqu'à l'abbé Thiers qui mourut en 1703, une foule de docteurs ont établi d'une façon irréfutable et par des faits la réalité de l'existence de ces êtres.

« Ne savez-vous pas que, en ce qui concerne plus particulièrement les vampires, saint Augustin et Tertullien, le premier dans ses œuvres de polémique, le second dans son traité *de Resurrectione*, disent que l'on plaçait dans les cimetières des tables chargées de mets, pour que les morts pussent manger? Ne trouve-t-on pas, en effet, dans les vieux tombeaux des deuxième, troisième et quatrième siècles de notre ère, des vases d'argile et de verre renfermant des ossements de quadrupèdes et de volailles qui ne pouvaient qu'avoir été offerts aux défunts pour leur nourriture?

« Contesterez-vous le témoignage des plus graves personnages qui, pour établir l'existence des vampires, s'appuient sur des actes ayant tous les caractères de l'authenticité?

« L'historien grec Phlégon, qui vivant au deuxième siècle, jouissait de toute la faveur d'Adrien, — un empereur philosophe, — affirme, dans son Traité *de rebus mirabilibus*, qu'il a connu à Tralles, en Asie, une femme vampire!

« C'était une fille nommée Philinniun. Elle quittait chaque nuit son tombeau pour venir chez son amant qui se nommait Machates. Elle continua d'agir de la même façon jusqu'au moment où elle fut surprise par sa mère. Alors, après avoir reproché à celle-ci le bonheur qu'elle venait de lui faire per-

dre, elle tomba sur le plancher et rendit définitivement le dernier soupir.

« On courut au mausolée où elle avait été enterrée. On y trouva une coupe d'or et un anneau que Machates lui avait donnés la veille.

« Dom Augustin Calmet, qui est votre compatriote et presque notre contemporain, puisqu'il vient de mourir en 1757, ne raconte-t-il pas, dans son *Traité des apparitions*, une foule de faits analogues?

« Enfin, quoi qu'on puisse en penser, je crois et je continue mon récit :

« Depuis longtemps déjà, je m'étais préoccupé de la disparition de Marie. Le jour du baptême d'Élisabeth, j'avais lu dans les yeux de ma première femme une détermination irrévocable. Aussi, craignant une vengeance que le réveil de sa nature italienne me présageait, j'avais pris toutes sortes d'informations pour savoir où Marie s'était retirée.

« J'entretenais à cet effet une foule d'émissaires à qui je n'avais pas confié mon secret, mais qui avaient reçu de moi assez de renseignements pour ne pas passer auprès de l'excantatrice sans la reconnaître.

« Pendant quelques années, soit que ces émissaires eussent agi mollement, soit que la retraite de Marie eût été fort éloignée des grands centres de population, je n'appris absolument rien de nouveau à son sujet.

« Les lettres qu'on m'écrivait étaient très-vagues. Un seul de ces agents m'apprit qu'il avait vu ma femme à l'agonie dans je ne me souviens plus quelle ville d'Italie.

« Ce récit était inexact. En effet, quelque temps après le retour de Christophe, un agent d'affaires italien, un certain Pigallo ou Pigalli, qui résidait à Pesth, m'apprit que Marie était morte depuis quelques années et qu'elle s'était fait ensevelir sous un nom d'emprunt.

« J'avais lu dans plusieurs ouvrages, et notamment dans dom Calmet, que pour détruire le vampire il fallait lui percer le cœur avec un pieu, ou brûler le cadavre; dès-lors mes recherches n'eurent plus d'autre but que de découvrir le lieu de sépulture de Marie; car l'idée m'était venue que Marie s'était transformée en vampire, et qu'elle était la cause probable de la mort de ma seconde femme.

« Mes doutes devaient bientôt se transformer en certitude.

« En changeant d'habitation, je crus que je dépisterais les poursuites du fantôme ; en conséquence, j'envoyai Christophe préparer, pour me recevoir avec mes enfants, un vieux château fort solitaire, fort délabré, que je possédais sur la Drave, à quelque distance d'Eszec en Esclavonie.

« Christophe resta absent quinze jours pendant lesquels Marie m'apparut encore une fois.

« Hélas ! c'était pour m'annoncer un second malheur !...

« Yvan, mon dernier garçon, tomba malade absolument comme sa mère : mêmes symptômes ! même affaiblissement progressif ! Mais la frêle constitution de l'enfant ne put résister bien longtemps au mal mystérieux qui le minait.

« En dix jours j'eus un nouveau suaire à préparer. Yvan mourut dans des douleurs atroces, sans que les médecins eussent pu déterminer la nature de sa maladie.

« Le soir même de son enterrement, comme je revenais brisé du cimetière, je lus contre la porte du château, écrit en lettres rouges, ce mot qui me fit tressaillir :

« — *Deux !...*

« Qui avait écrit cela? Je ne pouvais en douter. Aussi je tombai dans un état voisin de la démence. Pendant une semaine j'eus le délire. On m'a raconté depuis que j'effrayais tout le monde. Devant mes yeux, je ne voyais que des spectres. Je ne prononçais que des phrases entrecoupées, dans lesquelles on distinguait seulement les mots : Marie, — mort, — sang, — vampire !

« Cependant je dus songer à mes autres enfants.

« Avant même que la fièvre ne m'eût quitté, je partis pour l'Esclavonie, et je m'établis dans mon château de la Drave, que mon fidèle Christophe m'avait fait restaurer d'une façon assez convenable.

« Je vécus là pendant un an sans que le spectre fît la moindre apparition. Je croyais en être débarrassé pour toujours. N'eût été l'affreux souvenir qui me rongeait le cœur, j'aurais pu m'estimer presque heureux.

« Ma petite famille grandissait autour de moi comme une volée de perdreaux autour de leur père. Alexandre était aussi fort que moi ; Paul grimpait aux arbres avec l'agilité d'un écureuil. Élisabeth me distrayait de mes anciens souvenirs de

deuil par son caquet naïvement spirituel, sa gentillesse et sa bonté.

« D'un autre côté, les pertes pécuniaires que j'avais faites pour avoir complètement négligé mes affaires depuis quelques années, commençaient à me devenir moins sensibles. Je prévoyais donc que mes enfants seraient un jour à même de remplir avec éclat et magnificence n'importe quelle haute fonction dans les armes ou dans la diplomatie!

« Vains projets!... rêves absurdes!... espoir illusoire! Un souffle vint qui renversa tout!... Vous me comprenez, messieurs. Je n'étais pas encore à moitié chemin du sentier de malheur que j'étais destiné à suivre jusqu'aujourd'hui.

« Ma nouvelle habitation ne se recommandait ni par le comfortable ni par la richesse; mais elle suffisait.

« J'avais un grand parc, de beaux arbres, une pièce d'eau sur laquelle Alexandre exécutait les plus hautes manœuvres navales dans un bateau dont mon second fils était capitaine. Ce qui signifie que Paul se contentait de commander, tandis que son aîné remplaçait tout un équipage.

« L'augmentation du personnel de ma maison contribuait encore à chasser, autant qu'il était possible, mes craintes pour l'avenir. Cette augmentation ne portait cependant que sur une seule personne ; mais comme M. de Vendôme, cette seule personne valait toute une armée... de grotesques.

« C'était le précepteur de mes enfants, un Français cosmopolite, à la fois bateleur, savant, professeur de danse et d'escrime, vrai Gil-Blas, plein, du reste, de verve, d'entrain et d'esprit.

« Il était, je crois, d'origine gasconne. Il est aujourd'hui attaché au prince de Schwartzemberg.

« Ce prodigieux personnage se métamorphosait comme feu Protée. Après avoir donné avec toute la gravité possible une leçon de grammaire latine à Alexandre et de mathématiques à Paul, il grimpait à un mât de cocagne, ou luttait de vitesse avec mes fils.

« Le soir, il offrait à ses élèves, quand ils avaient été sages, une séance d'escamotage fort compliquée, qui les divertissait beaucoup, et à laquelle j'assistais moi-même avec un très-grand plaisir.

« Je n'ai jamais connu quelqu'un qui fût plus preste, plus agile, sachant mieux *se retourner*, selon l'expressive épithète qu'Homère applique à Ulysse : POLUTROPOS. C'est avec le plus

grand regret que j'ai dû me séparer de lui; mais sa fierté toute méridionale ne lui permettait pas, disait-il, de rester avec moi sans aucun titre, lorsque la mort de ses élèves eut fait de force cesser ses fonctions de précepteur.

« Grâce donc aux innombrables talents de cet *omnis homo*, mes enfants se développaient intellectuellement et physiquement dans d'excellentes conditions.

« Le chevalier de Bourrasol, c'était le nom du précepteur, était fort instruit, malgré la diversité de ses connaissances; aussi Alexandre et Paul auraient-ils pu rivaliser avec les meilleurs élèves de leur âge de nos universités, comme ils les auraient dépassés certainement tous, soit pour faire l'exercice au trapèze dans un gymnase, soit pour sauter sur un cheval lancé au galop.

« Hélas! cette vie paisible ne devait pas durer longtemps.

« Un jour, je me promenais dans le parc, il me sembla entendre derrière moi le frôlement d'une robe; je me retournai.

« C'était Marie.

« Cette fois, je m'évanouis!

« Mais pourquoi, messieurs, vous redire dans tous ses détails ma lamentable histoire? Vous savez déjà ce qui arriva. Paul mourut le premier, comme étaient morts son frère et sa mère; Alexandre lutta plus longtemps; il n'est mort qu'il y a deux ans!... Elisabeth seule me reste. Et elle est condamnée à mourir dans un mois! »

En achevant ce lugubre récit, le comte de Pern se mit à sangloter, sans prendre le souci de cacher sa douleur.

Hector, atterré, ne pouvait rien dire.

Le capitaine se leva de son banc, et se posant devant M. de Pern dans la puissance de sa franchise :

— Comte de Pern, — lui dit-il avec une émotion contenue, — je vous remercie pour Hector et pour moi de votre confiance en nous. Vous nous avez donné la plus grande preuve d'amitié que l'on pût donner. Permettez-moi, permettez à un vieux soldat qui sait la vie, de vous exprimer franchement son opinion : vous avez été lâche, vous avez été criminel; aujourd'hui vous êtes absous. J'ai toute ma vie été loyal; eh bien! je n'hésite pas à vous donner la main.

Hector, dans un élan qu'il ne put comprimer, imita en l'exa-

gérant le mouvement du capitaine, il se jeta au cou de M. de Pern :

— J'aime votre fille ! — lui dit-il, — je la sauverai.

— Dites : nous la sauverons, — fit Dubuisson : — je veux ma part dans ceci ; d'autant plus que je sais déjà bien des choses.

Le comte fondait en larmes.

— Oh! mes amis ! — s'écria-t-il, — si vous pouviez faire que ce spectre rentre dans sa tombe ; qu'Elisabeth vive !... Oh ! je ne sais pas ce que je pourrais faire pour vous !

— Bon ! Moi, je le sais, — fit le capitaine.

Et se retournant vers Hector :

— Voulez-vous ce que je veux ? — ajouta-t-il.

— Certainement.

— Eh bien ! que le comte me donne carte blanche, et je m'engage, sur ma tête, à mener cette affaire à bien.

— Quoi ! — dit M. de Pern, — vous voudriez lutter contre un être surnaturel?

Dubuisson haussa les épaules.

— Vous avez de l'esprit, de la fermeté, du bon sens, mon cher comte ; mais, parole d'honneur, quand vous me parlez de gnômes, de vampires, etc., je suis fondé à croire que vous êtes atteint d'une folie passagère. Moi, je vous jure, et vous devez me croire car je ne jure jamais que quand je suis certain d'une chose, je jure que si vous avez revu Marie, c'est qu'elle existe encore !

— Mais, — s'écria le comte, — je l'ai revue encore hier soir !...

— Elle vous a parlé ?

— Longuement.

— Que vous a-t-elle dit ?

— Que ma fille serait morte dans un mois si elle n'était pas dans huit jours au couvent des Bernardines de Saltzbourg.

— Bon ! Il y a un piége par là-dessous. Vous nous dites que vous avez fait faire des recherches en Hongrie pour savoir si Marie était morte ?

— C'est vrai.

— Quels sont vos derniers renseignements ?

— Ceux d'un nommé Hans Raab qui habite Pesth. Je vous donnerai, si vous voulez, la longue lettre qu'il m'a écrite.

— Je le veux bien. Nous lirons cela ensemble, Hector.

— Oui, — dit le jeune homme.

— Le plus pressé, maintenant, — ajouta le capitaine, — c'est d'éloigner tout danger de la personne de mademoiselle Élisabeth.

— C'est le plus pressé, en effet, — répondit le comte.

— Comme vous m'avez donné carte blanche...

— Oh ! certainement, capitaine !...

— Je vais organiser un moyen de défense et me faire ici commandant de place.

— Faites!...

— Voulez-vous me suivre?

Hector et M. de Pern suivirent Dubuisson.

Le comte, très-abasourdi de l'aplomb du capitaine, le regardait avec de grands yeux effarés, comme on regarde un homme qui va tenter l'assaut d'un rocher à pic.

Cependant, il y avait dans le vieux soldat une telle apparence de conviction que M. de Pern osait espérer.

Dubuisson monta donc dans l'appartement d'Élisabeth, accompagné d'Hector et de M. de Pern.

Le capitaine entra immédiatement en matière :

— Mademoiselle, — dit-il à la jeune fille d'un ton qu'il essaya de rendre plaisant, — je n'ai été jusqu'à présent que le capitaine Dubuisson, c'est-à-dire un vieux soldat bourru qui ne vaut pas grand'chose ; maintenant ma situation est changée, je suis général...

— Bah !

— Et qui plus est, mademoiselle, gouverneur de votre demeure et de tous ceux qui s'y trouvent...

— On ne pouvait, du reste, monsieur Dubuisson, choisir un gouverneur que nous aimions mieux.

— Ta ! ta ! — fit le capitaine ; — j'en connais un qui vous conviendrait beaucoup, mais...

Élisabeth rougit.

— Mais, — continua le vieux soldat, — il n'est pas question de cela aujourd'hui. Nous parlerons de cet autre gouverneur dans un mois d'ici, lorsque j'éprouverai le besoin de prendre ma retraite. Or, mademoiselle, mes nouvelles fonctions m'imposent le devoir de vous faire subir un interrogatoire, que je chercherai d'ailleurs à rendre le plus bref et le moins ennuyeux possible.

Élisabeth comprit instinctivement la gravité de la circonstance. Elle avait deviné, à l'attitude d'Hector et du capitaine, que M. de Pern leur avait fait confidence du mystère qu'il lui cachait à elle-même.

— Interrogez-moi, capitaine! — dit-elle d'une voix émue.

— Général, général! — fit Dubuisson.

— Comme vous voudrez.

— Veuillez donc me dire, mademoiselle, si depuis quelque temps vous n'avez rien remarqué d'étrange autour de vous, lorsque vous êtes seule dans votre chambre?

— Hier, — dit la jeune fille...

Et elle regarda son père comme pour lui demander s'il fallait raconter ce qu'elle avait vu.

M. de Pern comprit.

— Inutile, ma fille, — répondit-il à cette interrogation muette; — ces messieurs savent à quoi s'en tenir à ce sujet. Parle simplement de ce qui te regarde personnellement.

— Eh bien! monsieur Dubuisson, — reprit la jeune fille, — je n'ai jamais rien remarqué d'extraordinaire. Seulement, il m'est arrivé plusieurs fois, lorsque poursuivie par l'insomnie je me mettais la nuit à ma fenêtre ou à celle du belvédère, de voir comme des ombres qui se glissaient dans le jardin...

— Et ces ombres, — continua le capitaine, — ne vous faisaient-elles pas l'effet de ressembler à des personnes que vous connaissiez?

— Je ne pouvais distinguer que très-imparfaitement.

— Mais que remarquiez-vous enfin? Étaient-ce des ombres d'hommes ou des ombres de femmes?

— Elles passaient assez loin, vous ai-je dit. Leur démarche indiquait plutôt des personnes de mon sexe.

— Et toutes les fois que vous les avez aperçues, leurs allures étaient les mêmes?

— A peu de chose près.

— Les voyiez-vous longtemps?

— Non. Elles ne faisaient que passer. Elles allaient jusqu'auprès du mur du jardin; là elles disparaissaient.

— Parbleu! on leur ouvrait la porte! Entendiez-vous quelque bruit autour de ces ombres?

— Très-peu. — Un simple frôlement. Elles avaient l'air de glisser plutôt que de marcher.

— Vous aviez peur, alors ?

— Dans le commencement. Plus tard, j'y étais habituée.

— Et quand avez-vous commencé à voir ces apparitions?

— A Eszec ?... lors de la mort de mes deux frères.

— C'étaient les mêmes ombres que maintenant ?

— Absolument les mêmes.

— Y a-t-il longtemps que vous ne les avez aperçues.

— Juste seize jours !...

M. de Pern soupira.

— C'est le jour ou plutôt la nuit, — dit-il — de l'avant-dernière visite du fantôme.

— Ma foi, monsieur le comte, — dit à son tour Hector ; — j'ai vu la même chose que mademoiselle Élisabeth ; mais il y a plus longtemps. Je n'avais pas encore l'honneur de vous connaître. Je me trouvais... par hasard...

— Bon ! — fit Dubuisson, — on sait ce que c'est que ce hasard-là.

Hector rougit à son tour :

— Je me trouvais donc auprès du mur d'enceinte du jardin. Je vis des ombres qui s'agitaient comme des linceuls au vent; puis j'aperçus votre tête, mademoiselle, à la fenêtre du belvédère; puis ces ombres s'évanouirent et vous descendîtes vous-même dans le jardin avec votre père.

— C'est vrai, — fit le comte ; — je me rappelle fort bien cette circonstance ; mais je ne me figurais pas que quelqu'un eût pu m'apercevoir, à moins que ce quelqu'un ne fût monté sur le mur.

Hector rougit de nouveau jusqu'aux oreilles.

— J'étais en effet sur le mur, monsieur le comte. La curiosité...

— Allons, — interrompit Dubuisson, — c'est bien ; je vous dis que nous parlerons un jour de tout cela. Laissez-moi, messieurs, continuer mon interrogatoire. Je passe maintenant des morts aux vivants. Quelles sont, mademoiselle, les personnes que vous voyez le plus habituellement?

— Mon père, d'abord !...

— Je parle de vos domestiques.

— Ma femme de chambre.

— Qu'est-ce que cette femme de chambre?

— Vous l'avez déjà vue souvent, capitaine.

— Oui. Mais je vous demande comment elle se conduit; quel est son caractère?

— Elle n'a qu'un seul défaut. Elle est excessivement bavarde.

— Passons. Qui voyez-vous encore?

— Christophe.

— Ah! Et quel rôle ce Christophe joue-t-il autour de vous?

— C'est le plus ancien et le plus fidèle serviteur de mon père.

— Bon! Vous parle-t-il souvent?

— Presque jamais; excepté pour le service.

— Comment s'acquitte-t-il de ce service?

— Très-bien! surtout depuis que je suis seule. Il a reporté sur moi l'affection qu'il avait pour mes frères; aussi, n'ai-je besoin que de sonner une seule fois, il accourt.

— Essayez de le faire venir!

Élisabeth sonna. Les dernières vibrations de la clochette retentissaient encore que Christophe entrait dans la chambre.

A la vue des trois personnages qui entouraient la jeune fille, il fit un mouvement de surprise; mais se remettant aussitôt:

— Que désire mademoiselle? — dit-il?

— Le verre d'eau sucrée que je vous ai demandé, — répondit Élisabeth.

Christophe remonta bientôt avec un verre, un sucrier et une carafe sur un plateau.

Le capitaine s'empara du tout, et versant lui-même de l'eau dans le verre, il y jeta deux morceaux de sucre.

— Avalez-moi cela, — dit-il au valet.

Christophe sourit et absorba d'un seul trait le contenu du verre.

— Me serais-je trompé? — pensa le capitaine, — Non! mais le gaillard est un rusé matois.

Il ajouta à haute voix:

— Christophe, monsieur le comte vous ordonne de me préparer le belvédère, et de me le transformer en chambre à coucher.

Christophe regarda le comte.

— Obéissez, — fit simplement M. de Pern.

Le valet sortit.

— Maintenant, — dit le capitaine, — vous plairait-il, monsieur le comte, de nous faire visiter vos chambres...

— Lesquelles?

— Les vôtres, puis celles de vos domestiques.

— Je le veux bien.

M. de Pern précéda ses deux amis d'abord dans son salon auquel Dubuisson n'accorda pas la moindre attention; puis dans sa bibliothèque qui ne présenta l'objet d'aucune remarque; puis dans la chambre à coucher que le capitaine inspecta minutieusement sans rien y découvrir d'insolite.

— Dans quelle pièce, — demanda-t-il au comte, — le fantôme vous apparaît-il?

— Dans celle-ci, — dit le comte.

Et il ouvrit la porte de son cabinet.

—Vrai théâtre de revenant,—fit le capitaine d'un ton goguenard, tout en examinant curieusement le cabinet qui, nos lecteurs le savent, était éclairé de jour comme de nuit par une lampe de cuivre!

Nous avons déjà dépeint la physionomie de ce lieu de retraite; ajoutons un coup de brosse à notre tableau.

C'était une pièce géométriquement carrée, avec un plafond de ce blanc bleuâtre que produit le lait de chaux. Au milieu du plafond s'épanouissait une couronne de plâtre bronzé, d'un goût assez médiocre. Un encadrement en noir ceignait le plafond.

Les murs étaient simplement tapissés de papier. L'humidité suintait au travers et dessinait sur les parois grisâtres de fantastiques arabesques.

Ce cabinet était parqueté en *point de Hongrie*, c'est-à-dire d'une manière extrêmement originale et riche. Les feuilles clouées sur des lambourdes en chêne formait un plancher composé lui-même avec du bois d'ébénisterie.

Aucun ornement, du reste. — Pas la moindre moulure. — Pas le moindre dessin mosaïste.

Le capitaine furetait autour de cette pièce, comme un limier autour de la piste d'un cerf. Il regardait comme on flaire; il flairait comme on analyse; il analysait comme on devine.

Mais tout fut infructueux.

Il eut beau frapper les murs avec le pommeau de son épée; battre du talon le parquet; sonder chaque fissure avec la pointe d'un couteau. Le cabinet formait, si nous pouvons nous exprimer ainsi, un tout parfaitement homogène et dont les parties correspondaient à l'ensemble.

Cependant il remarqua que les fissures étaient très-nombreuses; que le sol de ce cabinet, lorsque l'on frappait le sol, rendait un son uniformément creux; mais comme ce son était le même partout, il ne croyait pas devoir faire enlever le bois pour découvrir une cachette quelconque. C'était une dépense assez grande, et le capitaine n'avait pas assez de certitude pour induire le comte dans des frais qu'il supputait lui-même avec cette justesse mathématique dont les appointements réguliers d'un vieux soldat donnent l'instinct à celui qui les touche.

Il se contenta donc de prendre note dans sa mémoire de tout ce qu'il voyait, de tout ce qui lui paraissait intéressant.

Puis il quitta les appartements du maître pour aller visiter l'habitation des domestiques.

— Avez-vous jamais, — demanda-t-il au comte, — fait une perquisition dans le domicile de vos valets?

— Non! — répondit M. de Pern.

— C'est à tort. Rien ne prouve plus le dévouement d'un serviteur que l'aspect de la chambre qu'il habite.

— Je ne vous comprends pas.

— Vous verrez! je vous expliquerai mon idée.

Les trois hommes montèrent au second étage.

La maison louée à M. de Pern par l'honnête M. Brown, ressemblait à toutes les villas allemandes, même à celles qui ornent aujourd'hui, non loin de Coblentz, la gracieuse vallée de la *Lahn*, c'est-à-dire que cette maison n'avait que deux étages bas, écrasés l'un sur l'autre, si bien qu'on avait cru devoir appeler belvédère une logette qui, à Paris, aurait été à peine plus élevée que l'entresol.

Cette logette ne méritait le nom imposant qu'on avait bien voulu lui donner que parce qu'elle formait saillie sur le jardin et se trouvait ainsi complètement isolée des autres pièces.

En visitant le belvédère, Dubuisson enchérit encore sur la fastueuse dénomination dont on le qualifiait.

— Ce sera mon *observatoire*, — dit-il.

De là, M. de Pern, Hector et le capitaine entrèrent dans les chambres des domestiques.

Celle de la femme de chambre n'avait rien de remarquable. Une vieille commode en noyer, garnie de fermoirs en cuivre, contenait quelques hardes et deux ou trois volumes français d'une moralité très-suspecte.

Sur la cheminée, une quinzaine de flacons bien rangés renfermant des essences et des pommades, prouvaient que malgré son âge fort raisonnable, la maîtresse de céans n'avait pas complètement renoncé aux coquetteries qui sont le privilége de la jeunesse.

Un grand sabre de cavalier pendait à un clou. Dubuisson ne put jamais s'expliquer décemment la présence de cette arme de guerre dans le domicile d'une vieille demoiselle; mais il eut le bonheur de se rappeler que quinze ans auparavant les hussards du grand Frédéric avaient passé par là pour retourner à Berlin.

Tout cela n'était pas de nature à faire croire au capitaine que la femme de chambre s'occupait de nécromancie ou de vampirisme. Il y avait, d'ailleurs, dans ce réduit, une telle négligence d'arrangement, que le digne capitaine se crut obligé de réserver une grave semonce à la vieille demoiselle.

Les visiteurs entrèrent ensuite dans l'habitation d'un vieux drôle nommé Dominique, lequel remplissait les fonctions altérantes de sommelier et d'échanson.

Là régnait un désordre encore plus pittoresque. Mais ce désordre n'était nullement un effet de l'art. Des tessons de bouteilles cassées s'accumulaient dans un coin. Quelques verres, teints en rouge à force d'avoir servi, élevaient sur une table tachée de vin leur cylindre poli; deux haut-de-chausses vénérables, une veste de droguet à pans coupés, de grandes guêtres grises, le tout troué, déchiqueté, effrangé comme une collection de vieux étendards, étaient éparpillés, les culottes sur une malle, la veste sur le lit, les guêtres dessous.

— Passons; — fit Dubuisson, — celui-ci n'est qu'un ivrogne!

Restait le domicile de Christophe.

Il ne ressemblait nullement au logement de la femme de chambre et du sommelier; c'était simple, mais propre; rien ne traînait, les hardes étaient soigneusement rangées. Il y avait dans toute cette chambre de garçon quelque chose qui révé-

lait l'homme sobre de paroles, discret, laborieux, peut-être sournois.

Les armoires étaient fermées, mais les clés étaient dans les serrures.

Le capitaine ne se fit aucun scrupule de tout visiter; mais à son grand étonnement il ne trouva rien absolument qui pût corroborer la mauvaise opinion qu'il avait de cet homme.

Des clous, des marteaux, deux scies, quelques outils, voilà tout ce qui frappa plus particulièrement les yeux du visiteur.

— Est-ce que Christophe serait menuisier? — demanda-t-il au comte.

— Hélas! c'est lui, — répondit M. de Pern, — qui a fabriqué le cercueil de mes enfants.

— C'est peut-être bien lui, — pensa le capitaine en frissonnant, — qui les a couchés dans leurs tombes!...

Il recommença trois fois ses investigations, mais elles demeurèrent infructueuses comme la première.

Dubuisson devenait furieux.

— C'est bien, monsieur le comte, — dit-il; — cependant, je suis content, et je vous jure que tant que je serai ici le fantôme n'apparaîtra pas.

— Dieu vous entende, mon cher ami, — fit M. de Pern.

Ils redescendirent tous trois au salon.

— Vous plaît-il maintenant, — continua le comte, — de lire la dernière dépêche d'Hans Raab?

— Ah! oui, — dit le capitaine. — Donnez-nous-en connaissance.

M. de Pern lut à haute voix la lettre que nous connaissons.

Au nom de Lorchet, le vicomte fit un bond de surprise.

— Pardieu! — dit-il, — je connais très-intimement ce drôle.

— Ce Lorchet!... — fit le comte en ouvrant de grands yeux.

— Lui-même, mon cher comte. J'ai eu l'honneur de l'avoir pour compagnon dans la prison de Vesoul.

— Le baron de Lorchet?...

— Précisément. Mais il n'est guère plus baron que je ne suis chanoine. C'était un farouche brigand, haut de cinq coudées, large comme cette porte; un hercule auprès duquel M. de Trenck eût pâli. Tiens! ce diable de Lorchet, où s'était-il fourvoyé, bon Dieu!

— Oh ! mon cher vicomte ! vous dites *s'était*... Est-ce qu'il serait mort ?

— Je ne crois pas. J'ai dit *s'était*, parce qu'il est, depuis, revenu à de meilleurs sentiments. Il paraît que je lui inspirais une terreur telle, que le coquin s'est converti.

— Ah ! si nous pouvions le trouver !...

— C'est possible !...

— Vous croyez !

— Parbleu. Il est peut-être encore en Franche-Comté.

— Demain... aujourd'hui même, j'enverrai quelqu'un !

— J'irai moi-même, mon cher comte ; d'autant plus que je brûle de savoir ce qui se passe maintenant en France.

— Vous irez ?...

— Dès demain, mon cher comte !

— Songez que, s'il vous arrivait malheur, nous serions inconsolables. Puis, vous n'êtes pas encore remis de votre blessure.

— Je suis guéri tout à fait. Quand on ne meurt pas de ces blessures-là, elles se cicatrisent sans convalescence.

— Je m'en rapporte à monsieur Dubuisson.

— Oui, — dit le capitaine ; — vous pouvez entreprendre ce voyage. Je suis en mesure de vous faire donner un sauf-conduit.

Mais continuez votre lecture, mon cher comte.

M. de Pern lut la lettre jusqu'au bout.

— Ceci est assez singulier, — fit le capitaine. — L'essentiel est de découvrir, comme vous le dites, ce Lorchet. Pendant qu'Hector chevauchera du côté de la France, moi, qui n'ai plus l'activité de la jeunesse, mais qui ai quelque expérience, je veillerai sur le trésor du comte... sur le vôtre aussi, mon cher Hector.

M. de Pern tendit la main au jeune homme.

— *Si qua aspera fata resolvas*, — lui dit-il, — *tu Marcellus eris.*

Hector comprit.

Il se jeta dans les bras de M. de Pern.

— Nous réussirons, — dit-il.

Et, embrassant à son tour le capitaine, il ajouta :

— Veillez bien, mon cher Dubuisson !

— Je vous en réponds ! — fit le capitaine. — Maintenant,

mon bon Hector, si vous retournez au château, veuillez m'envoyer Joseph; il n'y a qu'à lui que je me fie, parce qu'il est intelligent et qu'il vous aime. Pour vous accompagner en France, vous prendrez Yvonnet, il vous servira bien; mais ici, il pourrait me gêner par sa stupidité.

Hector prit congé du comte et du capitaine.

Dès qu'il fut parti, Dubuisson entra en fonctions. Il appela tous les domestiques mâles et femelles du comte dans la cour, même ceux qui n'avaient pas de chambres dans l'intérieur de la villa, les piqueurs, le jardinier et les palefreniers.

— Çà, mes drôles et drôlesses, — leur dit-il, — c'est moi qui suis le maître ici, au nom de la République française. Vous allez donc m'obéir comme de simples soldats et des cantinières à leur colonel. D'abord, j'ai quelques reproches à adresser à deux d'entre vous. Où est la femme de chambre de mademoiselle Élisabeth?

L'inculpée sortit timidement du groupe :

— Faites-moi le plaisir, vieille coquette, — lui dit-il, — d'aller au pas ranger votre chambre, qui ressemble, sans exagération, à l'écurie d'un Circassien. Après cela, vous vous débarbouillerez; vous m'enlèverez cette peinture ridicule qui vous empâte les joues. Si vous devenez plus convenable je vous marierai avec Yvonnet, vous savez, mon prévôt d'armes.

La femme de chambre ne savait si elle devait pleurer ou sourire; mais elle réfléchit qu'en se fâchant elle ne gagnerait rien; aussi fit-elle une petite moue insignifiante. Puis elle se retira derrière le groupe.

— Arrive ici, Dominique, — continua Dubuisson.

Un frémissement parcourut la petite assemblée. Dominique passait pour avoir la faveur du maître. C'était un homme important et qui pesait sur les autres valets de toute la hauteur de ses majestueuses fonctions.

Il s'approcha d'un pas lourd, se grattant l'oreille, passant sa langue sur ses lèvres.

— Présent! — dit-il en faisant le salut militaire pour amadouer le capitaine.

— Il paraît, maître Dominique, — fit Dubuisson d'un air grave, — que tu te permets de boire le vin de ton maître?..

— Moi! monsieur...

Digitized by Google

— Oui, toi, scélérat! Combien en as-tu consommé de bouteilles ce matin?

— Oh! je vous jure que je ne bois jamais que le soir.

— Tu mens! attendu que tu trébuches déjà.

Dominique se redressa.

— Voyez si je suis d'aplomb! — dit-il.

— Essaie un peu de faire ce mouvement-ci!...

Et Dubuisson mit son coude droit sur son genou, puis il posa son pouce sur son nez.

— Ce n'est pas malin! — dit le sommelier.

Il posa lui-même son pouce sur son nez; mais, malgré ses contorsions, ses pirouettes, ses jurements, il ne put jamais parvenir à placer son coude sur son genou.

Tous les assistants riaient à gorge déployée; seul, le malheureux échanson ne riait pas. Son orgueil révolté bouillonnait dans sa poitrine comme le vin nouveau dans la cuve. Il se retourna vers les autres domestiques, montrant un visage tout bleui par la rage et par les inutiles efforts qu'il venait de faire.

— Tu vois bien, ivrogne, — reprit Dubuisson, — que tu n'es pas capable de tenir l'équilibre. La première fois que je te vois ivre, je te condamnerai à boire dix pintes d'eau dans ta journée.

Dominique était atterré.

— Va-t'en dans ta chambre maintenant, et enterre les bouteilles cassées dont tu as jonché ton plancher, vieil Anacréon!

Puis le capitaine se retourna vers Christophe :

— Vous, maître Christophe, — lui dit-il, — je suis très-satisfait de vous. Aussi je vous donne un mois de congé, que vous emploierez comme bon vous semblera.

Christophe se retira et murmura un remerciement inintelligible.

— Ceci, — pensa le capitaine, — n'a pas l'air de lui faire plaisir.

Il ajouta à haute voix, en s'adressant à tous les valets :

— Quant à vous, retournez à votre besogne, et ne vous éloignez plus d'ici sans ma permission. Allez!

Les domestiques se retirèrent. Christophe resta seul sur un signe que lui fit le capitaine.

— Mon ami, — lui dit le vieux soldat, — je prierai M. Brown

de vous donner un logement chez lui pendant le mois de congé que je vous ai accordé, si toutefois vous voulez passer ici le temps de ce congé. Je vous dis cela, parce que j'ai besoin de votre chambre.

— Oh! monsieur, — fit le valet, — c'est trop de bonté; je trouverai moi-même un logement; du reste, j'ai l'intention de voyager un peu pendant ce mois. J'ai quelques économies et je n'ai jamais vu l'Italie. J'irai peut-être à Milan. On dit que c'est très-beau.

— A votre aise.

— Vous me permettrez d'emporter mes effets?

— Pardieu! vous êtes parfaitement libre.

— Comme je ne veux pas perdre de temps, je vais m'apprêter de suite!

Christophe quitta le capitaine et monta dans sa chambre. Arrivé là, il ferma la porte à double tour et s'assit sur son lit.

Sa figure, couverte habituellement d'un impénétrable masque de candeur et de simplicité, s'était transformée tout à coup. Le tigre avait jeté sa peau de mouton. Pâle, les yeux étincelants, les cheveux hérissés, la lèvre tremblante, les poings crispés sur ses hanches, il ressemblait au démon tentateur lorsqu'il songeait à chasser Adam du Paradis terrestre.

— Enfin, — dit-il, — je touchais au but; malgré tout ce que j'ai promis à Marie, j'allais mettre mon pied sur la gorge du comte, l'étrangler et lui dire : Je me suis vengé! c'est moi qui ai empoisonné tes enfants, qui ai secondé ta femme dans son œuvre de destruction!... Et voilà que l'édifice si longuement, si patiemment élevé, va peut-être crouler!... Oh! ce capitaine, je le hais! cet Hector, je l'abhorre!... Cette Élisabeth, de qui j'avais presque pitié... eh bien! elle me fait horreur! je la déteste presque autant que son père! Oh! je me serais résigné vingt ans à une existence de laquais; à l'entendre chaque jour, à chaque minute me dire : Christophe, fais ceci, fais cela. J'aurais sacrifié tous les bonheurs de la vie à ce seul bonheur : la vengeance! et cette vengeance m'échapperait!

Et le Hongrois se roula sur son lit dans un accès de rage épileptique.

— Oh! non, elle ne m'échappera pas, — reprit-il avec une recrudescence de fureur. — Quand je devrais remuer la terre pour en faire sortir des monstres, comme j'ai remué l'enfer

de la haine d'une femme pour en faire sortir des fantômes! Puis, si l'on me découvre, si, après tant d'années passées à prouver mon dévouement et à en enraciner la conviction dans l'âme du comte, on devine que ce dévouement n'a jamais été qu'un calcul, eh bien! je leur réserve à tous quelque chose d'épouvantable qui les foudroiera!

Après cette véhémente imprécation, Christophe sauta de son lit.

— Il n'y a peut-être rien de perdu! Ils n'ont encore que des soupçons; il faut les détruire!... Allons! Voyons d'abord s'ils ne jouent pas eux-mêmes quelque comédie pour me perdre! voyons s'ils n'ont rien découvert!

Le Hongrois se coucha à plat ventre sous son armoire, chercha une rainure qui faisait le prolongement des rainures du plancher. Sa main toucha un bouton ingénieusement caché; le plancher céda et s'enfonça dans la terre.

— Ils ne l'ont pas trouvé, — dit-il.

Ensuite, il retira la trappe à lui, la ferma, puis enleva d'un coup de marteau le bouton qui ne pouvait désormais plus lui servir. Il était alors impossible de rouvrir la trappe sans en briser le couvercle.

Cette besogne faite, Christophe se releva; mais tout à coup il se frappa le front!

— Je me suis trop hâté, malheureux! — s'écria-t-il!... — Et la trappe du cabinet!...

Dans sa précipitation, Christophe avait en effet oublié que cette trappe correspondait avec celle du cabinet, à l'aide d'un couloir souterrain, il aurait dû fermer celle du cabinet avant celle de sa chambre.

Mais il réfléchit que nulle perquisition ultérieure ne serait probablement faite et que le bouton de la trappe du cabinet se trouvant à l'intérieur, il était à peu près certain qu'on ne la découvrirait pas.

Aussi lorsqu'il redescendit, muni de quelques effets, il était presque rassuré.

Il alla faire ses adieux à M. de Pern qui lui serra fort amicalement la main, puis à Elisabeth, enfin au capitaine lui-même.

— Hypocrite! — murmura le vieux soldat, en regardant le valet descendre l'escalier du perron avec son léger bagage sur l'épaule.

Si cependant je m'étais trompé, — ajouta-t-il.

Et il se mit à se promener à grands pas dans le belvédère.

— Non! — dit-il après quelques instants de réflexions. — Non! je ne me suis pas trompé! Que diable! j'ai pendant vingt-cinq ans étudié des milliers de physionomies, et jamais sur aucune d'elles comme sur celle de ce coquin, je n'ai remarqué l'astuce, la profondeur, la méchanceté tenace, sournoise et basse.

Joseph le garde-chasse entrait alors dans la cour de la villa. A sa vue, le capitaine parut encore plus raffermi dans la mauvaise opinion qu'il avait de Christophe; car entre les deux domestiques, il avait fait une rapide et décisive comparaison.

Joseph était des pieds à la tête un véritable Franc-Comtois.

Le type de son visage n'était pas précisément beau. C'était une face carrée, rappelant un peu celle du bœuf, percée de deux grands yeux qui exprimaient la franchise et l'audace. La bouche large, un peu étonnée, indiquait la naïveté, tandis que le développement du front excluait l'idée d'intelligence.

En somme, Joseph représentait le type le plus parfait du paysan fidèle et hardi.

Dubuisson l'appela.

— Avez-vous rencontré Christophe? — lui demanda-t-il.

— Le valet de chambre du comte? — fit le garde-chasse.

— Oui!

— Je viens en effet de l'apercevoir.

— Vous ne lui avez rien dit?

— Absolument rien. Ce grand pandour d'Allemand me fait l'effet d'un ours gris; j'ai toujours envie de lui envoyer une balle entre les deux yeux ou de le faire danser à coups de bâton.

— Est-ce qu'il vous aurait fait quelque mal?

— Lui!... Je voudrais bien voir cela!...

— Vous me paraissez, Joseph, ne pas avoir pour cet honnête serviteur toute la sympathie qu'il mérite?

— Moi, capitaine, je ne lui en veux pas, mais je suis très-éloigné de l'aimer.

— Voulez-vous m'obliger, Joseph?

— Vous savez que je suis entièrement à vos ordres et surtout depuis aujourd'hui.

— Eh bien! faites-moi le plaisir de suivre ce gaillard à distance et de me dire où il sera entré.

IV

LE BURG.

Quatre heures venaient de sonner au clocher d'Himmelberg, lorsque Cristophe sortit de la villa. Ainsi que nous l'avons dit, le printemps liquidait son arriéré de beau temps, en arrêtant, plus que de coutume, le radieux soleil de mai sur la cime des grands-arbres.

L'empoisonneur suivait d'un pas tranquille le chemin du château.

A le voir ainsi de loin, courbant sa haute taille sous sa valise, appuyé sur un bâton qui lui servait moins de soutien que de moyen de défense, on eût dit l'immortel colporteur poétisé par Fenimore Cooper, sous le nom d'Harvey Birch, dans son roman de *l'Espion.*

Sous cette paisible apparence, jamais on n'eût deviné quel tumulte de pensées orageuses grondait dans cette âme, profonde comme un lac, dont la surface paraît immobile.

Le remords ne venait point jeter derrière ses projets son

Digitized by Google

ombre menaçante. Il l'avait étouffé depuis vingt ans sous le poids des humiliations qu'on lui faisait involontairement subir, et qu'il ressentait avec d'autant plus de force qu'il se demandait parfois s'il ne devait pas hâter l'heure de sa vengeance, puisqu'il pouvait anéantir d'un coup tous les auteurs de ce qu'il considérait comme des maux réels.

Il suivait, disons-nous, le chemin du château.

Depuis son départ de la villa, sentant qu'on le surveillait peut-être, il ne s'était pas retourné une seule fois. Dès qu'il fut arrivé à mi-côte du monticule, il laissa tomber sa valise, pour trouver, en la ramassant, un prétexte pour se retourner.

Voyant la route tout à fait déserte derrière lui, il marcha d'un pas plus rapide, franchit un étroit ravin creusé au flanc de la montagne comme par le coup d'une hache de géant, abandonna brusquement le sentier qui le traversait et se jeta dans la forêt dont nous avons parlé au deuxième volume de cette histoire.

Là, il grimpa sur un arbre, et jeta un nouveau regard sur le chemin qu'il venait de parcourir.

Un berger d'Himmelberg le suivait à la tête d'un grand troupeau de bœufs à cornes noires, ces vifs et prestes animaux qui ressemblent aux bœufs français comme le zèbre ressemble au cheval.

Plus loin, à peu de distance de la villa, venait un charretier monté sur le devant d'une lourde carriole qui paraissait se diriger du côté du château. Malgré son apparence de pesanteur, cette carriole marchait bon train.

Christophe ne s'en inquiéta pas.

— Ils n'ont pas cru devoir me poursuivre. — pensa-t-il.

Il descendit alors de son arbre et s'engagea dans la forêt.

Pendant quelque temps il marcha sans entendre d'autre bruit que celui de son pied broyant les branches mortes. Les derniers rayons du soleil pénétrant à travers les voûtes de la forêt qui commençait à reverdir, pareils à une pluie d'or, tombaient sur le front du misérable.

Plus il avançait, plus l'astre magnifique s'assombrissait.

Lorsque le disque lumineux eut pâli tout à fait, que les nuages de pourpre du couchant se furent teints de cette couleur de cuivre rouge qui fait ressembler le soir ces nuages à de gigantesques cymbales, le silence du bois sembla s'enfuir avec le

jour ; des bruits indistincts s'élevèrent dans l'éloignement.

C'étaient les grelots qui tintaient au cou des vaches, les trompes des bergers qui sonnaient; les cloches qui jetaient l'Angelus aux échos des villages chrétiens.

Au milieu de toutes ces voix, Christophe crut entendre un bruit plus rapproché, pareil à celui d'un fusil qu'on arme.

— C'est quelque affûteur, — pensa-t-il.

Et il pressa le pas.

Mais, au bout de quelques instants, le même bruit se fit entendre de nouveau.

— On me suit, — se dit l'empoisonneur avec une sorte d'effroi.

Il se jeta au plus épais de la forêt, fit trois ou quatre retours sur sa propre piste, comme le loup traqué par les chasseurs, prit, quitta, reprit, requitta le sentier garni de fraises en herbe qui traversait le bois, puis, après une multitude d'inutiles circuits, parvint au pied du vieux burg, dont la nuit qui s'avançait, baignait d'ombre la silhouette sévère.

L'aspect de ces ruines, vues à cette heure de la soirée, en imposa au Hongrois lui-même.

C'étaient quatre pans de murs sombres, hauts comme des tours, délabrés, lézardés, majestueusement solitaires. La végétation n'osait pas croître autour de ces géants de pierres. Quelques buissons rabougris, cramponnés aux fentes des roches comme des chèvres qui tremblent, se tordaient sous la base de l'antique monument, pareils à des serpents écrasés sous le pied d'un colosse.

Christophe mesura de l'œil ces hauts débris. Puis il se retourna, cherchant à sonder du regard l'épaisseur de la forêt ; mais soit qu'il se fût trompé, soit que l'individu qui le suivait se fût caché dans le bois, il ne vit rien que les grands arbres dont les cimes s'agitaient l'une contre l'autre, et des linceuls d'ombres qui flottaient plus compactes à mesure que l'heure s'avançait.

— Personne, — dit-il.

Il se leva silencieusement, gravit le rocher au sommet duquel s'étalaient les imposantes ruines du burg, jeta un nouveau coup d'œil au-dessous de lui et disparut comme un de ces mauvais génies dont parlent les *Mille et une Nuits.*

A peine avait-il disparu, qu'une exclamation jaillit de la forêt.

— Où diable a-t-il donc passé? — fit une voix irritée qui ne se donnait plus la peine de mettre une sourdine à son intonation.

Et la silhouette du garde-chasse se dessina en vigueur sur le fond grisâtre du roc.

Le digne homme ressemblait au limier qui vient de perdre une piste.

Il errait; il se retournait, semblait flairer le sol, examinait chaque brin d'herbe à la façon des Loups-Pawnies dans les savanes américaines.

Arrivé dans l'endroit où il avait vu disparaître Christophe, ses facultés déjà tendues extrêmement redoublèrent encore de concentration. Il avait l'air de s'enfoncer dans le sol, comme le sanglier qui déterre un tubercule.

Là, le rocher expirait; et les dernières couches végétales du monticule prenaient naissance pour descendre par une douce déclivité jusqu'au pied de la roche.

Christophe n'avait pu cependant entrer dans la terre.

Cette réflexion se présenta naturellement à l'esprit du garde-chasse, mais elle ne faisait que redoubler son embarras et son dépit.

— Ce n'est pas un être humain que ce drôle-là, — fit Joseph visiblement inquiet. — Si j'étais aussi bête que la vieille Tiennette, la mère du maître d'école de chez nous, il est certain que je prendrais ce Christophe pour un revenant, ou tout au moins pour un bon ami de M. Satan. Mais non! il a un corps tout comme moi; il faut que le corps se soit introduit quelque part.

Il continua donc ses recherches avec une vivacité fiévreuse; mais elles furent complètement inutiles.

Or, Joseph était un homme de sens qui raisonnait d'une façon fort... raisonnable. Quand il reconnut l'inutilité de ses efforts, Il établit sa position vis-à-vis de lui-même.

— Il est possible, — dit-il, — que je me sois trompé, la nuit ne m'a pas permis de distinguer les objets d'une manière convenable; elle ne me permet même pas de continuer mes investigations. Bonsoir donc, les voisins; vous pouvez vous vanter de m'avoir fait enrager; mais il n'y a rien de perdu. Que

Belzébuth me casse les reins à coup de manche de fourche si je ne parviens pas à vous trouver !

Après ce pittoresque blasphême, Joseph jeta son fusil sur son dos et regagna la villa en chantant à gorge déployée. Sur le chemin, il rencontra le charretier qui s'en retournait.

— Hohé !... — lui dit-il, — aurez-vous encore une place pour moi ?

— Oui, mon vieux, tant que vous voudrez. Eh bien ! avez-vous tué votre lièvre ?

— Ma foi, non. Le coquin s'est retiré dans son terrier ; mais quand j'aurai mon chien, je le relancerai.

Le mot *chien* suscita une idée dans le cerveau du garde-chasse.

— Tudieu !... — dit-il en se frappant le front, — je le tiens !...

— Quoi donc ? — demanda le charretier étonné de l'exclamation de son compagnon de voyage.

Joseph avait la main dans sa poche.

— C'est un petit écu, — répondit-il, — que je croyais avoir perdu et que je destinais à vous payer quelque chose au premier cabaret.

Le charretier alléché fit claquer sa langue contre son palais, et son fouet dans l'air ; puis son cheval partit au galop.

Nous serons plus adroits que Joseph, et nous retrouverons la piste de l'empoisonneur.

Arrivé au pied du burg, Christophe avait fait un brusque détour. Caché par un buisson, seul indice de végétation que la nature sauvage de ces lieux eût permis de se produire pour rappeler la nature cultivée, il s'était jeté à plat ventre, puis il avait poussé le ressort d'une petite porte de chêne garnie de feuilles de cuivre imitant parfaitement la couleur du rocher, et dissimulée d'une façon ingénieuse.

La porte avait cédé, et Christophe, après l'avoir repoussée, gravit un petit escalier souterrain qui conduisait dans les caves du vieux burg.

Au bout de cet escalier se trouvait un étroit corridor, et à l'extrémité de ce corridor, une autre porte à travers laquelle filtrait un rayon de lumière.

Christophe frappa trois petits coups.

— *Quis es ?* — demanda une voix vibrante.

— *Ego*, — fit Christophe.

La porte s'ouvrit.

L'empoisonneur entra dans une vaste chambre voûtée, éclairée par un lustre de grand prix suspendu au plafond.

Cette pièce ne recevait dans le jour d'autre lumière que celle qui pouvait y pénétrer par une sorte de cheminée assez haute, dont l'orifice s'ouvrait au milieu des ruines.

Elle était plus somptueusement meublée qu'on n'aurait pu l'imaginer. Les tables en vieux chêne n'avaient pu passer par la porte du rocher; on les avait sciées, et à l'aide de vis intérieures, on était parvenu à les rétablir de telle façon que les solutions de continuité n'apparaissaient pas même aux yeux les plus exercés.

Les autres meubles avaient subi la même mutilation et le même raccommodage; ils ne s'en portaient pas plus mal, résultat qui faisait le plus honneur aux talents de maître Christophe.

Auprès d'une table chargée de vieux livres poudreux, de fioles, de cornues, de papier blanc, un homme travaillait dans l'attitude de la méditation la plus profonde.

C'était le chevalier Orsini.

Malgré sa grande jeunesse, le fils de Marie ressemblait en ce moment à un vieillard. Son front, blanc et poli comme une tablette de marbre, était sillonné de rides produites par le froncement perpétuel de ses sourcils; les os de ses mâchoires s'accusaient prodigieusement sous les joues. Ses longs cheveux noirs, inondés par la blanchâtre lueur du lustre, flottaient en désordre sur ses épaules, avec cette pâle nuance qui naît du choc de la lumière contre les objets très-noirs.

Au bruit des pas de Christophe, il tourna vers lui sa tête pâle et mélancolique.

— Asseyez-vous, mon ami, — dit-il. — Quel est le motif qui vous amène ici?

Christophe ne voulut pas s'asseoir et il répondit:

— Un motif très-grave... — Nous sommes sur le point de nous perdre. Nos mines ne sont pas encore éventées, mais elles vont l'être.

Orsini se tourna tout à fait vers Christophe.

— Expliquez-vous, — fit-il en prenant l'attitude de l'attention la plus profonde.

— Le capitaine Dubuisson a reçu les confidences du comte. Et ce capitaine est un homme qui ne croit à rien...

— Je le connais. Ensuite ?

— Ensuite... c'est tout.

— Tout ? Alors je ne vois pas de quelle façon nous sommes perdus.

— Ne vous endormez pas, monsieur le chevalier !... La situation est plus critique que vous ne le pensez. Il se prépare quelque chose de sombre, quelque chose d'inconnu, mais dont j'ai le vague pressentiment ! Croyez-moi, monsieur le chevalier, ne vous endormez pas.

— Articulez des faits !...

— Mais si j'avais un fait à articuler, ce serait notre perte certaine !... D'un seul fait, on les déduirait tous.

Orsini réfléchit un instant.

— Ce que vous dites est possible, Christophe; mais que m'importe maintenant ? Mon existence est brisée ! Je n'ai plus de haine que contre un seul homme.

— Hector, je comprends !

— Oui, Hector de Saint-Brice ! C'est bien lui. Mais ne prononcez plus ce nom devant moi !...

— La haine que vous avez contre cet homme doit réagir sur ceux qui le soutiennent... sur ceux ou... celles qui l'aiment.

Ces mots de Christophe valaient un coup de poignard. Orsini baissa la tête sur sa poitrine.

— Non ! je ne la détesterai jamais !

— A votre aise, mon cher chevalier ! Mais je vous préviens que d'ici à quelques jours il faudra frapper un grand coup. Celui dont vous ne voulez plus entendre le nom se prépare pour un voyage... je ne sais où. Mais ce voyage a nécessairement un but.

— Il faut le savoir.

— Je le saurai, bien que je ne doive rentrer que dans un mois à la villa.

— Où prétendez-vous habiter ?

— Ici.

— Comment se fait-il que vous ayez quitté le service du comte de Pern en ce moment ?

— J'y ai été forcé. C'est encore ce Dubuisson qui, je ne sais sous quel prétexte, a cru devoir me donner un congé d'un

mois. J'ai déclaré, pour ne pas éveiller les soupçons, que je voyagerais pendant ce temps; et je voyage.

— Vous vous êtes engagés, ma mère et vous, Christophe, dans la plus stupide entreprise qu'esprit d'idiot ait jamais imaginée ! Je vous demande pardon de cette expression, mais elle rend parfaitement ma pensée. Vous voulez vous venger? Que votre vengeance tombe comme la foudre, ou qu'elle soit si bien tramée que rien ne puisse en rompre les fils. Au lieu de cela, vous me tissez une toile d'araignée que la moindre mouche peut briser; vous inventez je ne sais quelle ridicule histoire de vampire dont la moindre faute peut faire découvrir l'imposture. Eh bien ! achevez votre œuvre ensemble. Moi, j'élabore la mienne dans le silence et dans la nuit.

— Mais, malheureux! vous êtes en tiers dans tout ce qui peut nous arriver !... heur ou malheur ! Rappelez-vous bien cela !...

Un timbre résonna tout à coup dans la chambre.

— C'est ma mère, — dit Orsini.

Marie apparut sur le seuil.

Ce n'était plus la splendide actrice du théâtre de Saint-Charles, ni la femme énergiquement et violemment belle de Notre-Dame-de-Kazan. Elle était vieille, ridée, brunie; ses yeux étaient cerclés de bistre; mais elle avait encore la démarche imposante et le geste fier.

Christophe lui raconta en détail ce qu'il venait de dire en substance au chevalier. La comtesse fut de l'avis de Christophe. Elle trouva que la situation était fort grave.

— Il ne faut pas, — dit-elle, — échouer quand on arrive au port. Redoublons d'efforts. Au lieu de vous enfermer ici, Christophe, il est bon que vous vous mettiez à la poursuite d'Hector.

— Pardon, ma mère, — interrompit Orsini; — c'est moi qui suivrai cet homme!

— Pourquoi pas Christophe?

— Il vaut mieux que Christophe ne s'éloigne pas. Il pourra vous rendre ici de très-grands services; moi je vous serais plus nuisible peut-être qu'utile.

— Comme vous voudrez, chevalier.

— Comme tu voudras, mon fils!

— Je veux même, — ajouta Orsini, — surveiller moi-même le départ de cet homme. Demain, je sortirai par le burg.

Christophe jetait d'un air endormi les yeux autour de lui.

— Je suis fatigué, — dit-il.

— Je comprends, — fit le chevalier. — Comme je veux travailler toute la nuit, vous prendrez mon lit.

Christophe souhaita immédiatement le bonsoir à ses hôtes, et se retira dans une petite chambre latérale.

Orsini resta seul avec sa mère.

Marie se posa devant son fils dans une attitude pleine de tristesse et de bienveillance affectueuse.

— Tu es décidé à partir, mon enfant ? — lui dit-elle.

— Oui, ma mère ! Mais vous ne m'avez pas dit le secret qui vous pèse, et je vais me remettre en chemin, sur la route de votre vengeance, avec une arrière-pensée qui m'oppresse.

— Je te dirai tout ! Mais tu ne m'as pas comprise, lorsque je t'ai dit : Éloigne-toi d'elle ; un abîme vous sépare ! Crois-moi, mon enfant ! oublie !... Oublie cette femme ; déteste-la même. Comment oserais-tu te présenter devant elle, toi, dont la mère a médité la ruine de sa famille et a fait mourir sa mère et ses trois frères ? O mon fils ! à quoi m'auraient servi les vingt ans que je viens de passer vivante et morte !... Ne désole pas ta mère ! Ne fais pas de sa vie un enfer comme celui qui l'attend sous terre après sa mort.

Orsini se leva, prit la main de sa mère, et après avoir baisé respectueusement cette main restée encore belle :

— Je l'aime, — dit-il. — Fût-elle ma sœur, je l'aimerais encore !

— Malheureux ! — s'écria la comtesse.

Elle posa ses mains sur son front pour en cacher la livide pâleur.

— Il faut absolument qu'elle meure, — murmura-t-elle. — Je n'ai jamais reculé devant le crime ; mais j'ai horreur du sacrilége. Elle mourra !

Et, sans ajouter une seule parole, la comtesse retourna dans sa chambre, glissant sur le tapis qui recouvrait le sol comme un de ces fantômes dont elle avait tant de fois endossé, pour ses projets sinistres, le lugubre uniforme.

Orsini, accoudé sur la table, travailla jusqu'au jour.

V

RECOMMANDATIONS.

Le soleil se levait, lorsque Hector, suivi d'Yvonnet, arriva chez le comte de Pern.

Ils étaient montés sur deux chevaux robustes, dont l'un appartenait à la race percheronne, le second à la race mecklembourgeoise. Hector avait à peu près repris sa bonne mine. Il manœuvrait sa monture avec la dextérité des paladins du moyen-âge. Quant à Yvonnet, il n'avait rien perdu de sa gaucherie native. Huché sur son grand mecklembourgeois, les jambes pendantes, le dos courbé, il ressemblait à l'honnête Sancho Pança, l'un des plus mauvais cavaliers des romans espagnols.

Le capitaine, du haut de son belvédère, les avait vus venir. Il se tenait à leur arrivée sur le perron de la villa, et riait aux larmes de l'allure singulière de son valet.

— Sacrebleu ! — s'écria-t-il dès que le Breton, respectueux à l'égard de son maître, se fût laissé glisser de cheval, — qui

diable t'a pourvu d'un pareil maintien, mon drôle? Je n'ai jamais vu semblable caricature de ma vie!

Yvonnet se dandinait sur les hanches.

— Ah! mon capitaine, — répondit-il, — c'est que, voyez-vous, j'ai comme ça, dans le dos...

— Qu'est-ce que tu as dans le dos?

— Un clou, mon capitaine.

— En quoi un clou dans le dos t'empêche-t-il de te tenir convenablement à cheval?

— C'est que le clou que j'ai dans le dos, n'est pas précisément dans le dos.

Dubuisson se mit à rire de nouveau, et, tendant la main à Hector :

— Pardon! — lui dit-il; — mais voyez comme je tiens à votre considération. J'aurais voulu qu'Yvonnet vous fît honneur. Malheureusement, c'est impossible! et cela tient à un *clou*.

Pour faire plaisir au capitaine, le Breton crut devoir éclater de rire en entendant la plaisanterie *pointue* qui venait d'échapper à son maître. Mais Dubuisson avait repris toute sa gravité.

Il emmena Hector à l'écart.

— Mon cher vicomte, — lui dit-il, — vous devez, puisque vous êtes jeune et savant, vous rappeler une histoire qui est déjà pas mal vieille : celle de Jason.

— Qui avait une femme appelée Médée.

— Précisément.

— En quoi cette histoire peut-elle me toucher, mon cher capitaine?

— Écoutez!... Ce Jason, si j'ai bonne mémoire, allait avec quelques amis appelés Argonautes, à la conquête de la Toison-d'Or.

— Vous avez, en effet, bonne mémoire.

— Mais... prenons un exemple plus récent Vous savez aussi l'histoire de ces chevaliers qui parcouraient la terre pour trouver le Saint-Graal?

— Oui.

— Eh bien! mon cher Hector, vous êtes absolument dans la même position que Jason et Lancelot. Vous allez aussi à la conquête d'une Toison-d'Or et d'un Saint-Graal qui s'appelle Élisabeth de Pern...

— Oh! capitaine, je ferais pour cela le tour du monde! Mais si j'avais la certitude qu'Élisabeth pût m'aimer un jour...

— Agissez comme si vous en étiez sûr. Je sais ce que je dis. Élisabeth sera votre femme, le jour où nous aurons débarrassé son père de toutes ces trames sanglantes et ridicules qui l'entourent. La jeune fille n'a pas l'air de vous dédaigner. Je chercherai à raviver votre souvenir dans sa mémoire, si, ce dont je doute, ce souvenir menaçait de s'éteindre pendant votre absence.

— Vous savez que déjà je vous suis tout acquis, mon cher Dubuisson; mais si vous obtenez ce résultat, je vous considérerai comme mon second père.

— Je vous promets que je l'obtiendrai.

— Adieu donc, mon brave ami, ou plutôt au revoir!

— Ce que je vous ai dit, mon cher vicomte, je ne vous le répèterai pas; mais permettez-moi de tirer une conclusion pratique des deux vieilles histoires que je vous ai citées. Vous n'ignorez pas combien de périls ces deux héros eurent à traverser. Des dangers vous menacent aussi. Je ne sais pas lesquels. Mais cette femme doit être douée d'une rare puissance d'intrigue pour avoir joué le premier rôle dans un drame aussi faible pendant vingt ans, et s'en être tirée sans que, jusqu'à présent, un sifflet intelligent ait démontré la fausseté de son jeu.

— C'est vrai.

— Soyez donc prudent; vous n'êtes qu'héroïque et ce n'est pas la qualité essentielle. Défiez-vous de tout le monde, de votre bon cœur en particulier. Yvonnet est une brute; mais il se défiera de tout et se laissera moins prendre que vous. Je lui donnerai, du reste, toutes les instructions nécessaires. Maintenant, prenez cette lettre; elle vous ouvrira toutes les portes. Je vous y désigne sous le nom de Marius Berly, patriote distingué...

— Je me rappellerai ce nom.

— Vous aurez soin de dire que vous avez révolutionné une foule de pays. Plus vous mentirez, plus vous serez cru. Le peuple français croit aux fables des *Mille et une Nuits*, et il ne croit pas en Dieu. Ne craignez donc pas de faire sonner très-haut vos exploits démocratiques. Insinuez même aux plus farouches que vous avez inventé une guillotine à vingt coupe-

rets. Ceux qui ne vous estimeront pas au fond du cœur vous craindront du moins, et c'est tout ce qu'il vous faut. Dans toutes vos phrases, parlez de la liberté, de l'émancipation. En dînant convenablement, flétrissez en style emphatique ceux qui spéculent sur la misère du peuple ; posez-vous en stoïcien. Prenez vos exemples dans les républiques anciennes ; ne prononcez jamais le mot roi ; dites tyran. A l'aspect d'un temple, ne dites pas : Voilà une église ; dites : Voilà un monument de la superstition de nos stupides aïeux. Enfin, soyez raide comme un pieu, tranchant comme une lame de rasoir, vertueux comme Robespierre. Avec cette recette, on arrive à tout par le temps qui court. Pour peu que vous le vouliez, vous serez représentant du peuple avant deux mois. Tous ceux qui sont représentants ont procédé de la même façon. Sur ce, mon cher vicomte, allez faire vos adieux au comte et à sa fille ; je vais un peu presser la tête de mon Breton pour en faire sortir un peu d'intelligence.

Hector s'éloigna.

Le capitaine cria :

— Yvonnet !!!...

Le valet s'approcha en décrivant un mouvement de conversion, et portant la main droite, la paume en l'air, au niveau de sa casquette de voyage :

— Voilà, mon capitaine ! — dit-il.

— Approche ici, vaurien !

Yvonnet avança de quelques pas encore.

— Tu sais que tu vas en France ?

— Je n'en sais rien, capitaine ; mais ça m'est égal, j'obéis à l'ordre.

— Très-bien ! Alors, tu ne tiens pas plus à un pays qu'à un autre ?

— J'aimerais mieux retourner à Quimper... Mais, au fait, c'est pas des hommes civilisés, chez nous. Ils ne connaissent que leurs patenôtres et leurs aristocrates de nobles.

— Je suis heureux de te voir dans ces sentiments...

— Oui ! c'est que moi, capitaine, je ne suis pas si bête qu'eux. J'ai vu du pays avec les armées de la sainte Convention !

— Tu te conduiras donc très-bien avec ton nouveau maître ?

— M. Hector ?...

— Hector!... Il ne s'appelle pas Hector; il s'appelle Marius.
Yvonnet ouvrit de grands yeux.

— Oui, — reprit Dubuisson; — il s'appelle Marius. Mais comme c'est un nom républicain et qu'il se trouve ici dans un pays d'émigrés, il a changé son nom contre celui d'Hector, et il a pris le titre de vicomte.

— Ah! quand je reviendrai, au lieu d'Yvonnet, je me ferai appeler Louis XVI; on ne me soupçonnera pas d'être patriote.

— Comme tu voudras. Mais retiens bien ceci. Quand on te demandera comment se nomme ton maître, tu répondras : Marius Berly. Puis, il faut ne pas répondre aux autres questions.

— C'est cela. Je dirai aux curieux que je suis muet.

— Imbécille ! Ils entendront bien le contraire.

— Alors je dirai que je suis sourd.

— Cela vaut mieux. Tu pourras même, si tu le veux, dire que tu es idiot.

— Oh ! capitaine, personne ne le croirait.

— Je t'affirme que si. Seriez-vous devenu orgueilleux, monsieur Yvonnet ?

— Ça sera comme vous voudrez, capitaine.

— J'aime ta soumission. Aussi je vais te donner, pour ta récompense, un nouvel avis et un droit.

— Ah ! un droit et un avis !...

— Oui. D'abord, si l'on te demande où vous allez...

— Parbleu ! je répondrai : Devant nous.

— Non. Tu diras : Nous allons révolutionner quelque chose.

— Oh ! révolutionner, c'est mon fort. Je révolutionnerais le grand Turc et le pape !...

— Ensuite, si, pendant la route, des badauds, des gueux, des gens mal intentionnés, viennent flâner autour de ton maître, tu dégaîneras et tu les rosseras d'importance, me comprends-tu ?

— En tierce, capitaine; un battement tiré droit, avec un dégagement en quarte ou en sixte et contre-riposte !

— Est-ce que tu deviens fou ?

— Mais, capitaine !...

— Quel est cet affreux galimathias ?

— Ce sont des termes d'escrime que je vous ai entendu prononcer.

— Fais-moi le plaisir de ne plus les répéter.

— Je me contenterai de taper.

— Oui.

— Ah! c'est que je suis plus fort au bâton qu'à l'épée.

— Tu prendras un bâton, alors. C'est le droit que je te concède.

— J'en userai.

— Ensuite, tu crieras de toutes tes forces: A bas les aristocrates!...

— Ça, c'est très-facile.

Et comme preuve, Yvonnet se mit à hurler de toute la force de ses poumons la formule imprécatoire.

— Magnifique! — fit le capitaine; — si les républicains ne sont pas contents, c'est qu'ils seront difficiles. Maintenant, il est entendu que si quelqu'un attaque ton maître, tu te fais tuer.

— Parbleu cela va sans dire; seulement je ne me ferai tuer que le plus tard possible: j'aime mieux tuer les autres.

— Excellente méthode pour vivre longuement, mon cher!

— Vous me permettez d'en user, capitaine.

— Tant que tu voudras. Et si, lors de ton retour, je suis content de toi, je te décorerai d'un ordre que j'inventerai spécialement à ton intention, l'ordre du Buisson, par exemple.

— Oui; pour faire voir que ceux qui s'y frotteront s'y piqueront.

— C'est cela même. Tudieu! je crois que ton intelligence s'ouvre.

— Ah! capitaine, c'est l'effet des leçons que je donne.

— Oui. On apprend plus en donnant qu'en recevant des leçons, Ce que tu me dis là te réhabilite dans mon estime; aussi je vais te donner immédiatement une preuve de confiance.

Yvonnet se redressa dans la force de son orgueil.

— Voici, — reprit Dubuisson, — une bourse assez rondelette.

Et il la remit entre les mains du valet.

— Cette bourse, mon ami, ne m'appartient pas; tu sais que je ne suis pas riche; elle vient d'une personne qui veut beaucoup de bien à celui que l'on appelait tout à l'heure encore Hector. Cette personne désire rester inconnue. Tu comprends, n'est-ce pas?

— Oh ! je comprends toujours !... Une personne qui veut rester inconnue... Parbleu ce n'est pas malin.

— Tu garderas donc précieusement cette bourse ; tu commanderas les meilleurs repas, et tu auras soin d'en payer les trois quarts, sans que monsieur... te rappelles-tu son nom ?...

— Oh ! très-bien ! M. Olibrius Berline !...

— Marius...

— C'est la même chose... Olibrius ou Marius, ça finit toujours en us...

— Ce n'est pas la même chose du tout. Il ne faut pas oublier : c'est Marius Berly.

— Bon, cette fois-ci, je te tiens : Marius Bernique.

— Berly ! imbécille !...

— Berly tant que vous voudrez, capitaine ! N'ayez pas peur, je le répéterai tant de fois que je le saurai.

— Bon ! Tu payeras donc les trois quarts de la dépense, dans chaque auberge, sans que M. Berly s'en aperçoive...

— Oui, je payerai quand il ne sera pas là.

— Tu m'as compris. Il ne me reste plus qu'à te dire ceci si tu fais des bêtises, prends garde à toi. M. Marius ne badine pas ; mais s'il a la bonté de ne pas t'écorcher, je ne me ferai, moi, aucun scrupule de te traîner à la queue de mon grand cheval noir.

— Oh ! diable ! capitaine. Tout autre cheval, ça serait supportable ; mais le noir, non ! c'est mon ennemi. Je crois même que le clou que j'ai quelque part dérive d'un des clous d'un fer de derrière de cet animal damné.

Dubuisson ne put s'empêcher de rire.

— Allons, — dit-il, — je vois que tu n'encourras pas la peine que je t'ai promise. Sérieusement, Yvonnet, rappelle-toi que je ne serai pas content de toi s'il arrive quelque chose à ton maître.

Le Breton s'inclina devant Dubuisson.

— Soyez tranquille, capitaine, — dit-il.

Yvonnet avait prononcé ces mots avec un accent de conviction profonde. Aussi Dubuisson ne crut-il pas devoir insister. Il se contenta de donner une poignée de main à son valet qui pleura presque d'orgueil.

En ce moment Hector, accompagné de M. de Pern et d'Elisabeth, descendait l'escalier du perron.

Le comte était grave et ému.

Une explication décisive avait eu lieu.

— Mon cher vicomte, — avait dit M. de Pern ; — je sais que vous aimez ma fille. Votre amour pur, discret et dévoué m'a plu. Je suis fondé à croire qu'Elisabeth ne voit pas non plus cet amour d'un œil indifférent. Vous avez accepté une mission difficile. Si elle réussit, ma fille est à vous. Si elle ne réussit pas, Elisabeth ne peut être à personne qu'à la mort ou à Dieu. Vous comprenez dans quelle position exceptionnelle je me trouve ; vous comprenez aussi pourquoi je mets une condition à votre mariage.

Elisabeth avait été moins expansive; mais la rougeur inusitée de ses yeux et de ses joues, les battements précipités de son sein, les regards qu'elle jetait à la dérobée sur le vicomte, prouvaient surabondamment qu'elle partageait en tout point l'opinion de son père.

Arrivée au pied du perron, elle tendit sa main blanche à Hector, et pour unique adieu elle lui jeta ce mot :

— Réussissez !

Le jeune homme comprit : il baisa la main qu'on lui présentait.

— Je réussirai, — dit-il.

Puis il serra le comte et Dubuisson dans ses bras et se mit légèrement en selle, et il s'éloigna dans la direction du Rhin sans se retourner une seule fois.

— Pauvre garçon, — fit Dubuisson ; — il ne se retourne pas pour que nous ne voyions pas qu'il pleure.

— Croyez-vous qu'il restera longtemps ? — demanda Elisabeth d'une voix tremblante.

— Quinze jours, un mois, peut-être moins, peut-être davantage ; mais il écrira fréquemment.

Le comte était rentré dans ses appartements ; Elisabeth remontait l'escalier avec le capitaine.

— Monsieur Dubuisson, — lui dit-elle à voix basse, — croyez-vous qu'il n'y ait pas de danger pour Hector?

— Avec de la prudence, il échappera à tous les périls.

— Oh ! si vous aviez voulu me croire !...

— Eh bien ! mademoiselle ?

— J'aurais envoyé Christophe avec lui. Christophe est un

garçon précieux sous tous les rapports; discret, prudent, sensé.

Le capitaine prit un air excessivement grave :

— Mademoiselle, — dit-il, — je regrette de ne pas être de votre avis. Christophe est tout simplement un coquin; l'avenir vous le prouvera. Défiez-vous, en attendant, de lui et de tout ce qui vient de lui.

— Je vous obéirai, mon cher gouverneur. Mais je crois que vous avez des préventions contre lui.

— Je souhaite, mademoiselle, qu'il parvienne à se laver de mes soupçons. Je serai le premier à lui en demander pardon.

— Savez-vous où il est maintenant?

— Il est sans doute où sont vos ennemis.

Élisabeth poussa un soupir et rentra à son tour.

Dubuisson ne s'endormit pas; il avait pris au sérieux son poste de gouverneur. Il fit dans la villa sa visite accoutumée, visite qu'il renouvelait, du reste, quatre ou cinq fois par jour.

Joseph, de son côté, faisait une ronde aux heures où le capitaine n'en faisait pas. Il avait reçu l'ordre du gouverneur de consigner sur une feuille de papier, appelée pompeusement feuille de rapport, et déposée chaque soir entre les mains de Dubuisson, le résumé des observations qu'il avait pu faire.

Jusqu'alors la feuille était restée blanche.

La visite terminée sans qu'elle eût amené le moindre résultat, Dubuisson se préparait à regagner son belvédère, lorsque Dominique l'arrêta.

— Capitaine! — dit-il.

— Eh bien?

— Voulez-vous me permettre de vous faire une confidence?

— Volontiers, mon ami, — fit le capitaine qui dressa l'oreille.

— Eh bien! je me suis promis de ne plus boire; mais il y a une chose qui me trouble. Vous savez! J'ai sur ma tête une grave responsabilité. Mes fonctions m'élèvent évidemment au-dessus des palefreniers.

— Voyons, expliquez-vous?

— Eh bien! l'affaire d'hier a porté un coup épouvantable à ma position vis-à-vis des autres domestiques.

— En quoi puis-je vous être utile?

— Voici, capitaine!... Vous savez le tour que vous vouliez me faire faire hier?...

— Quel tour? — fit Dubuisson, qui ne savait où le brave sommelier voulait en venir, et qui avait oublié la décisive expérience de la veille.

— Vous savez? ce tour du coude sur le genou et du pouce sur le nez.

Le capitaine se rappela et se mit à rire.

— Eh bien! monsieur Dubuisson, — ajouta l'honnête ivrogne, — je vous demanderai la faveur de rassembler encore les domestiques et de m'ordonner de nouveau de faire ce tour.

— Je vous le promets, — répondit le capitaine en continuant de rire à gorge déployée; — mais dans huit jours, si vous ne vous enivrez pas.

VI

LES DE FIOLES.

Au moment où le vicomte quittait ses amis d'Himmelberg, non sans avoir serré la main en passant à l'excellent M. Brown, que ce départ précipité avait étonné au plus haut point, un cavalier, complètement vêtu de noir, le visage caché sous un large feutre à bords rabattus, venait de traverser le Rhin au gué, et se dirigeait vers Coblentz par une route parallèle à celle que suivait Hector.

C'était le chevalier Orsini.

Une valise gonflée reposait sur la croupe de son cheval. Sous le manteau du cavalier, relevé par le fourreau d'une large épée, on voyait à la hauteur de la ceinture, chaque fois que le vent dérangeait les plis de ce vêtement, la crosse luisante de deux pistolets presque aussi longs que ceux que les cuirassiers placent dans les fontes de leur selle.

Un étroit baudrier, formé d'une seule bande de cuir souple, supportait une sorte de couteau de chasse à manche d'écaille, et dont la lame se recourbait comme celle d'un cimeterre.

Digitized by Google

Arrivé en face de la villa, Orsini arrêta sa monture dont les pieds de fer fouillaient l'arène humide du fleuve. Un sentiment impossible à analyser crispait tous les muscles de sa face de bronze. Ses yeux fixés sur l'habitation du comte avec une étrange immobilité regardaient un point unique, la petite fenêtre du belvédère sur les rebords de laquelle Élisabeth venait parfois s'accouder.

Mais la jeune fille n'y était pas. Le terrible capitaine avait fait du belvédère son domicile, et en ce moment il achevait sa visite.

Orsini resta longtemps. Quand il vit que cette longue station était inutile, il poussa un soupir. Ses doigts s'élevèrent jusqu'au niveau de sa bouche comme pour envoyer un baiser à la mystérieuse fée qui hantait la villa.

Mais la pensée qu'on l'observait du sommet du burg lui vint à l'esprit. Il rougit comme un enfant pris en faute. Ses yeux se dirigèrent malgré lui vers les hauteurs du sombre édifice.

Une forme blanche se détachait en vigueur sur le fond brun du monument. Orsini poussa un cri d'aigle blessé, secoua son manteau, s'assura que ses armes étaient bien à leur place, enfonça ses éperons dans le ventre de son cheval, et s'élança vers Coblentz dans un tourbillon de sable soulevé par les sabots de son coursier qui galopait avec furie.

Après quelques minutes d'une course frénétique, cheval et cavalier avaient disparu.

La forme blanchâtre qui semblait incrustée dans les murailles du burg, sortit lentement de son cadre de pierres sombres; elle descendit un escalier de rocher, et parut s'abîmer dans les profondeurs de la montagne entr'ouverte.

C'est là que nous retrouverons la comtesse Marie et Christophe, son âme damnée.

La première est assise sur le fauteuil qu'occupait Orsini la nuit dernière. Elle est vêtue d'une grande robe de laine blanche, plus semblable à un peignoir qu'à une robe; ce vêtement est serré à la taille à l'aide d'une cordelière de même couleur.

Christophe est auprès d'elle, vêtu comme un servant de laboratoire chimique. Un grand tablier de toile bleue lui couvre la poitrine et descend plus bas que ses genoux.

Debout auprès de Marie, il plonge ses yeux dans les siens

pour chercher dans l'âme de la comtesse sa pensée la plus secrète et la plus profonde.

Ces deux créatures bizarres, qui se rencontraient sur l'âpre sentier d'une vengeance identique, qu'une communauté de haines et de crimes avait jetées l'une auprès de l'autre des deux extrémités de la société humaine, comme la tempête qui, en bouleversant l'Océan, rend les vagues du fond de la mer voisines de celles de la surface, ces deux êtres, disons-nous, se comprenaient parfaitement sans avoir besoin de traduire leur pensée en paroles.

Un signe, un geste, un clin d'œil leur suffisait.

— Vous pensez à votre fils, madame la comtesse, — dit Christophe.

— Oui, — répondit Marie en feuilletant un vieux volume dont la date d'impression remontait presque à l'époque d'Ulrich Gering; — il a été plus fort que je ne le supposais.

— Il n'est pas allé chez M. de Pern?

— Non! Je l'examinais avec cette lunette qui a, dit-on, appartenu au Père Reitha (1), et qui est excellente. Il n'a pas suivi le chemin du château. Après avoir longé le fleuve, il l'a traversé.

— Et il ne s'est pas arrêté?

— Un instant; puis il est reparti avec la rapidité de la foudre...

— C'est bien. Nous en sommes débarrassés pour quelque temps : rien alors ne peut plus nous entraver.

— Non!... Du moins de ce côté. Mais puisque le comte se doute de quelque chose, et que ce capitaine maudit gouverne la maison, Élisabeth doit être bien gardée.

— Nous trouverons un moyen, Marie, — fit le valet.

C'était la première fois que Christophe se servait de cette appellation familière. La fière Italienne redressa la tête; ses yeux flamboyèrent; mais ce regard s'éteignit aussitôt.

— Vous pouvez simplement m'appeler Marie, comme je vous appelle Christophe, — dit-elle d'une voix légèrement émue. — Nous sommes frères, je le comprends, par le poids que nous portons ensemble sur notre conscience.

— Je suis magnat, madame; mon père était noble. En vous

(1) Inventeur d'une lunette astronomique.

appelant Marie tout court, je rétablis l'égalité entre nous.

— Est-ce que cela m'importe après tout? Voilà vingt ans que je n'appartiens plus à l'humanité : je suis morte, bien morte! Un cadavre en vaut un autre. Douteriez-vous de ce que je dis?

— Non, madame!

— Oh! vous ne savez pas encore jusqu'à quel point je suis morte?

— Je le suis plus que vous.

— Bah!

— Oui, Marie, vous avez encore une affection : votre fils. Vous aimez ce jeune homme comme vous détestez; c'est-à-dire avec fougue, avec passion! Vous briseriez même la trame de vos vengeances pour lui faire plaisir. Vous vous tueriez pour lui. A votre tour, ne vous défendez point; je vous ai vue pleurer lorsque vous lui eûtes défendu d'aimer sa sœur. J'ai assisté, comme un spectateur attentif et inquiet, à toutes vos luttes intérieures contre la pensée d'un inceste. Un instant j'ai cru que vous laisseriez aller les choses. Vous n'avez pas même osé dire au chevalier : Élisabeth est ta sœur!

— Où voulez-vous en venir?

— A ceci : que moi seul je suis véritablement mort, car je n'aime personne; pas même vous, que j'ai si longtemps servie; pas même le chevalier, que j'ai vu grandir. Ceux que je ne hais pas me sont indifférents.

— Si les morts peuvent souffrir, l'affection que j'ai pour mon fils est la plus grande de mes tortures.

— Comment l'entendez-vous?

— Parce que, sans mon fils, ma vengeance serait consommée depuis longtemps.

— De quelle façon, ce fils est-il donc un obstacle?...

— Quand je pense aux vides que je fais, je songe instinctivement à celui qui se ferait autour de moi si le chevalier venait à mourir. Mon cœur s'attendrit; je retarde l'heure de mes vengeances.

Christophe frissonna, comme si un sentiment, depuis longtemps éteint dans son cœur, se fût rallumé tout à coup; ses yeux se remplirent de larmes brûlantes; mais ces larmes ne coulèrent point. Par un énergique effort de volonté, il parvint à les refouler vers leur source.

— Trève à tout cela ! — dit-il. — Plus tard nous nous repentirons, s'il y a lieu. Que lisiez-vous donc avec tant d'attention, Marie ?

Marie passa sa main sur ses yeux comme pour dissiper une ombre qui les voilait :

— C'est un ouvrage fort rare et fort curieux, — répondit-elle. — Il est intitulé : *Arcanum Locustæ.*

— Cela veut dire ?

— *Le Secret de Locuste.*

— Qu'est-ce que ce Locuste ?

— C'était une célèbre empoisonneuse romaine, comme la Voisin et la Brinvilliers furent des empoisonneuses françaises.

— Et ce secret ?

— C'est la composition d'un poison effrayant, qui tue lentement, sûrement, sans laisser de traces, et par conséquent sans compromettre celui qui s'en sert, je veux dire celui qui l'administre.

— Beau secret, madame; et vous le connaissez ?

Marie montra une fiole pleine d'une liqueur jaunâtre et fort limpide.

— Voilà, — dit-elle. — Il suffit de quelques gouttes de cet élixir de mort pour produire sur la personne qui les avale une stupeur profonde, voisine de l'abêtissement. Les premiers symptômes qui se manifestent sont des étourdissements insignifiants; puis le *coma* se déclare, les muscles se contractent, la respiration devient de plus en plus difficile.

— Ces symptômes se présentent dans tous les cas d'empoisonnement par les narcotiques, comme l'opium et la jusquiame.

— Ces deux substances entrent en effet dans la composition de ce poison; mais elles ne sont pas les seules. Il faut y ajouter le jus de certaines herbes que je me suis procurées, puis de la morphine, de la digitale, de l'ellébore, de la strychnine, de la belladone, etc.

— Mais cette fiole doit vous coûter excessivement cher ?

— Que m'importe ? Ne suis-je pas excessivement riche ? Il me reste encore quatre cent mille livres à dépenser avant de mourir : j'ai mis en sûreté autant pour mon fils; je puis donc consacrer vingt mille livres à l'acquisition d'un poison aussi précieux.

— Vingt mille livres ! — fit le Hongrois en réfléchissant, — Et vous n'avez que cette fiole?

— Cette fiole seule.

— Je ne puis vous l'acheter.

— Que dites-vous donc, Christophe? Cette fiole est pour vous comme pour moi.

— Vraiment ?

— Je m'étonne de votre étonnement. Cette fiole, avez-vous oublié à qui je la destine ?

— Elisabeth ?

— Certainement. Lorsque mon fils reviendra, il faut que mademoiselle de Pern ait cessé d'exister. Son amour ne survivra pas à celle qui l'a inspiré.

— Peut-être madame!...

— Que craignez-vous donc ?

— Je ne crains rien; j'agirai. Seulement je vous préviens, Marie, que votre fils a votre caractère. Il est implacable comme le temps. Il ne reculerait pas plus devant un inceste que devant un parricide.

— Vous m'épouvantez, Christophe!

— Quoi! vous avez encore la faiblesse de vous épouvanter? Décidément les femmes ne sont pas aussi fortes que les hommes.

— Si je m'épouvante, Christophe, ce n'est pas que je craigne pour moi, mais c'est pour lui. Ne me comprenez-vous pas? J'assume sur ma tête la plus sanglante responsabilité; je me cloue moi-même au plus terrible de tous les piloris, celui de la conscience; eh bien! est-ce que je faiblis? est-ce que je n'entre pas au contraire de plus en plus dans le sang? Mais lui!... Vous savez, Christophe, que ce n'est qu'à la dernière extrémité que je l'ai mis de moitié dans ma vengeance. Je voulais qu'il restât pur de tous mes crimes, qu'il n'eût contre la société aucune haine! Oh! s'il avait mauvais cœur!... Voilà, Christophe, ce qui m'épouvante!

L'empoisonneur ne répondit rien. Il tenait la fiole dans sa main, et plaçant le verre entre ses yeux et la lampe, il contemplait la limpidité de l'effrayante liqueur,

Après un instant de silence :

— Croyez-vous, Marie, — dit-il, — qu'il y ait là assez de liqueur pour empoisonner deux personnes?

— Oui, à moins qu'une de ces personnes ne soit douée d'un

tempérament d'Hercule. Vous avez donc une vengeance personnelle à exercer ?

— Je tiens à me débarrasser de ce Dubuisson ; mais il est dur et fort comme un cheval.

Marie chercha dans un casier : elle découvrit une nouvelle fiole sur laquelle on lisait : *Liqueur de succession.*

— Prenez cela, — dit-elle, — c'est plus prompt.

Christophe enveloppa soigneusement les deux fioles et les cacha dans la poche de son tablier.

— Que prétendez-vous faire maintenant — lui demanda la comtesse.

— Réfléchir, — répondit Christophe, — et trouver le moyen de rentrer chez M. de Pern.

— N'avez-vous pas dit au capitaine que vous partiez pour l'Italie ? il aura des soupçons !

— J'entrerai sans qu'il me voie.

— De nuit ?

— De nuit ou de jour, peu importe, pourvu que je rentre.

— C'est bien ! Je sais que vous êtes homme d'imagination. Mais il faut vous y prendre le plus tôt possible.

— Il me vient une idée. Je vais la mettre immédiatement à exécution.

— Puis-je la connaître ?

— Pas maintenant.

— Et pourquoi donc ?

— Parce que si elle ne réussit pas, j'en serais pour mes frais de confidence.

Sur ce, Christophe souhaita le bonjour à la comtesse et passa dans la pièce latérale qui, après avoir servi de chambre à coucher au chevalier, était devenue l'habitation de l'empoisonneur.

Marie, restée seule, plongea dans ses mains sa tête pâle. La clarté de la lampe baignait d'ombre les contours de ses épaules desséchées et formait avec la clarté du jour qui tombait, ainsi que nous l'avons dit, d'une ouverture creusée dans le roc, une de ces lumières étranges qu'on ne voit que dans les lieux souterrains où l'air est saturé d'azote.

Le passé se dressa devant elle comme un spectre.

Elle se revit au théâtre de Saint-Charles, adulée, encensée, applaudie, entourée d'adorations et d'hommages, reine par le talent et la beauté, reine par le diadème de carton doré qu'elle

portait chaque soir sur sa tête; reine par ce diadème plus beau de longs cheveux soyeux qu'elle élevait chaque matin sur son front.

De cette enivrante époque, il ne lui restait plus qu'un souvenir confus, un écho qui allait s'affaiblissant. L'âge était venu. Ses longs cheveux avaient suivi son diadème de carton, La main impitoyable du temps, en effaçant les roses de son teint, avait laissé dans les rides l'empreinte de ses doigts.

Plus d'amour, partant plus de joie. — Rien ne chantait dans cette cage qu'on appelle le cœur, et qui est si pleine d'harmonie quand elle emprisonne cet oiseau qu'on appelle l'amour. L'avril de la vie avait fait place au triste novembre de l'âme.

« . . . . Le froid noir de novembre
Condamne le poète à l'exil de la chambre. »

a dit Hégésippe Moreau; l'amour n'est-il pas le plus grand poète?

Elle se revoyait aussi épouse, tour à tour aimée et délaissée, heureuse et misérable. L'époque à laquelle le comte de Pern l'avait trahie si lâchement lui semblait heureuse, en comparaison de ce qu'elle traversait.

— Ah! — se disait-elle avec amertume, — si j'étais restée solitaire dans le château qu'il m'avait donné, seule avec le souvenir de mon bonheur d'un jour et avec cet enfant qui aurait grandi dans la vertu, environné du respect, de l'affection, de la pitié de tous? Je vivrais aujourd'hui sans remords, Mon mépris m'aurait assez vengée! Non! j'ai préféré la voie tortueuse du crime! et tout me retombe sur la tête!...

Elle redressa le front comme si effectivement le poids de ses souvenirs l'eût fait fléchir.

— Va! — dit-elle, va! — lâche que tu es! Pourquoi faire ce retour poignant sur un temps qui s'est enfui irréparablement, — *irreparabile tempus*! — Pourquoi te repentir avant d'avoir achevé ton œuvre? Le bûcheron laisse-t-il le chêne à moitié coupé? Poursuis. Marie! marche? En vain tu voudrais t'arrêter, une main invisible te pousse. Il faut que tu poses la dernière pierre à ton édifice d'infamie et de deuil!...

Elle se leva frémissante, l'œil en feu, la poitrine haletante, et se mit à se promener d'un pas fébrile dans le sombre appartement.

En ce moment Christophe sortait de sa chambre :

— Toujours ces luttes ! murmura-t-il.

— Toujours, fit la comtesse ; mais je remporte la victoire !...

Elle se mit à examiner son complice.

Christophe avait changé de tenue. Il était en costume de voyage. Une casquette de loutre couvrait sa tête ; il se drapait dans un ample habit de drap vert, surmonté d'un collet rabattu comme celui de nos cochers modernes. De hautes guêtres grises montaient jusqu'au-dessus de ses genoux.

Il n'était pas armé.

— Est-ce que vous partez aussi ? — demanda la comtesse avec étonnement,

— Je pars en effet, — répondit Christophe.

— Pour longtemps ?

— Peut-être ne reviendrai-je pas ici avant quelques jours.

— Ah ! Et où serez-vous donc ?

— Chez M. de Pern.

— Bah !

— Ne vous l'ai-je pas dit ? A moins que mon idée ne puisse se réaliser convenablement.

— Vous êtes toujours disposé à la plus entière discrétion ?

— Plus que jamais.

— Puis-je du moins savoir où vous allez ?

— Oui ; je vais à Schwartzwald.

— Diable ! Mais savez-vous que vous ne prenez pas du tout le chemin d'Himmelberg ?

— Je le sais. Je tourne le dos à la villa ; mais c'est précisément le moyen d'arriver plus tôt chez M. de Pern.

— Je ne vous comprends plus. Vous tournez décidément au sphynx, et je ne suis pas un Œdipe.

— Vous aurez le mot de l'énigme.

— J'avoue que cela m'intrigue singulièrement.

— Allons, madame la comtesse, vous n'êtes pas morte du tout. Vous avez encore toutes les passions des femmes, y compris la curiosité.

— Vous êtes un homme singulier.

— Et vous, madame, une femme bien étrange !

Un pâle sourire erra sur les lèvres de la comtesse. Elle tendit sa main à l'empoisonneur qui la baisa fort galamment.

— A quelques jours, madame ! — dit-il.

— Et vous me rapporterez la nouvelle de...

— Je comprends.

— Vous me le promettez?

Christophe serra les fioles contre sa poitrine.

— Je vous le promets, — dit-il, — à moins qu'un concours de circonstances...

— Alors, j'y compte, — fit Marie.

Digitized by Google

VII

SCHWARTZWALD.

Schwartzwald est un gros bourg allemand, d'assez bonne physionomie. L'unique rue qui le coupe en deux est large, bien percée, bordée de boutiques où l'on vend du tabac, des dentelles et des montres, dont l'origine suisse est douteuse. Il y a deux mille habitants et vingt brasseries.

Là, depuis l'âge de cinq ans jusqu'à la mort, tout le monde fume, boit, joue aux cartes, fait du tapage ou souffle dans un trombonne, ce qui est la même chose. L'été on danse en plein air; l'hiver on danse dans une grange. La valse fait rage.

Ce n'est pas que les femmes soient jolies. Non! Seulement elles possèdent toutes à un plus ou moins haut degré cette beauté plantureuse et charnue qui constitue un des éléments les plus ordinaires du robuste type germain.

Ce n'est pas non plus que les hommes soient excessivement gais. Ils possèdent cette gaieté lourde qui ressemble à l'ivresse produite par la bière. Mais le bruit a passé dans leurs habitu-

des ; ils ne s'amusent pas quand la gamme de leur vacarme ne s'élève pas aux notes aiguës du charivari.

Christophe arriva dans ce bourg distant de six lieues d'Himmelberg, vers la tombée de la nuit.

Les lanternes graisseuses des auberges brillaient déjà autant qu'elles peuvent briller. Un ouragan de cris orgiaques, entrecoupés de chocs de verres et d'éclats de rire, s'échappait par rafales des brasseries et des cabarets.

Christophe fit choix de l'établissement qui lui parut le plus bruyant ; c'était une sorte de taverne horriblement enfumée, dans laquelle une douzaine de gens, à moitié ivres, jouaient au *rams*, tandis qu'une douzaine d'autres personnes, debout derrière les joueurs, riaient d'une façon homérique et hurlaient abominablement chaque fois qu'un des *ramseurs* était capot.

L'empoisonneur entra d'un pas grave et demanda une choppe de bière qui lui fut servie aussitôt. Il alla s'asseoir seul à une petite table de sapin veiné de marbrures jaunes, placée à l'un des angles de la salle.

Il comprit bientôt que son arrivée avait fait sensation.

Le bruit s'était apaisé comme par enchantement. Les joueurs continuaient leurs parties en silence. Quelques-uns des curieux, détournant leur attention de la table de jeu, l'avaient reportée sur l'étranger.

Christophe supportait admirablement tous les regards. Il savourait le contenu de sa choppe en véritable dégustateur, sans s'inquiéter des commentaires plus ou moins bienveillants dont il était l'objet.

Lorsqu'il eut à peu près absorbé la moitié de son verre, il vint se poser sans affectation devant la table des *ramseurs*.

Ceux-ci se voyant surveillés redoublèrent de silencieuse attention. On n'entendait plus dans la salle que ces mots prononcés par des voix rauques et gutturales :

— Pique, — trèfle, — cœur, carreau, — atout. — Je fais deux levées. — Rams. — Garçon, du feu ! — Garçon, de la bière !...

Après une brillante partie, Christophe crut devoir exprimer à haute voix son admiration. Il frappa sur l'épaule du gagnant, — un gros homme taillé comme M. Brown, en plein chêne.

— Bien joué ! dit-il.

Le gros homme remercia d'un coup d'œil, tandis que ses partenaires regardaient l'intrus d'un air passablement hostile.

Une nouvelle partie s'engagea. Le gros homme *ramsa* tous ses adversaires.

Les yeux de ceux-ci devenaient de plus en plus menaçants en regardant l'étranger, qui se préoccupait très-peu, en apparence, des sentiments des joueurs.

— Allons ! — fit le gros homme, que le gain mettait de belle humeur, — je joue encore un *moose* (1) !...

Et se tournant vers Christophe :

— Accepterez-vous un verre avec nous ? — dit-il.

— Volontiers, — répondit l'empoisonneur, — à condition que ces messieurs voudront bien me permettre de vous soutenir pour la moitié du moose.

Les joueurs firent d'assez mauvaise grâce un signe d'assentiment.

On battit les cartes ; on coupa.

— Il tourne de cœur !... — dit celui qui *faisait*.

Le gros homme avait la quinte majeure en *atout*. Trois de ses partenaires *allaient*.

— Vous êtes tous *ramsés*, — dit-il en étalant ses cartes sur la table.

Et il se mit à rire bruyamment.

Un des joueurs jeta ses cartes sur le plancher, avala le contenu de son verre d'un seul trait, et reposa ce verre avec fracas sur la table.

— Il a un bonheur insolent ! — s'écria-t-il.

Le gros homme rit de plus belle.

— Père Clauss, — fit le joueur irrité, — je ne sais pourquoi vous riez de la sorte ! si c'est pour vous moquer de moi, vous n'avez qu'à le dire.

— Je ne me moque pas de vous, monsieur Gartner : — répondit le père Clauss, — seulement votre colère me semble risible.

— Diable ! — dit Christophe en se mêlant à la conversation, — ce ne serait pas beau de se fâcher pour un moose de bière, j'aimerais mieux le payer.

(1) Mesure allemande qui contient à peu près deux litres.

M. Gartner tourna sur l'étranger ses gros yeux furieux.

— Notre jeu ne vous regarde pas, monsieur, — dit-il, — attendu que nous n'avons pas l'honneur de vous connaître.

— Gartner a raison, — fit un chœur de joueurs mécontents.

— Alors, — riposta Christophe, pourquoi avez-vous accepté que je *soutienne* M. Clauss?

Les joueurs se regardèrent entr'eux.

— Tiens! c'est parbleu vrai, — dit le gros homme, — vous avez accepté!

— Il vous convient bien, monsieur Clauss, — reprit M. Gartner, — vous qui êtes du pays, de prendre le parti de cet individu.

— Parbleu! — dit un autre joueur, — ce monsieur veut payer le moose. Est-ce qu'il croit que nous ne sommes pas bons pour le payer nous-mêmes?

— C'est une insulte qu'il nous fait.

— C'est un impertinent!

— A-t-on jamais vu un homme comme ça? Qui est-ce qui le connaît? On ne sait d'où ça sort et ça se mêle au jeu d'honnêtes commerçants!...

— C'est vrai! qui nous prouve que ce n'est pas quelque chevalier d'industrie venu ici pour nous duper?

— Allons! allons! messieurs; — fit le gros homme d'un ton conciliateur, — Ce monsieur, après tout, ne vous a fait aucun mal.

— Il ne manquerait plus que cela! — s'écria M. Gartner.

— Qu'il y vienne un peu.

— Il recevrait la plus belle rossée qui fut jamais tombée sur les épaules d'un fripon!

— Je ne vois pas pourquoi nous sommes si patients!...

Deux ou trois des joueurs s'étalent déjà levés. Armés de brocs, ils menaçaient Christophe.

L'empoisonneur s'était composé une figure toute bouleversée. Il recevait, d'un air effrayé, l'avalanche de menaces et d'injures qui lui roulait sur la tête, et il se rapprochait de plus en plus de M. Clauss.

Mais voyant la tournure que prenaient les choses, le gros homme opérait une retraite prudente.

— Après tout, — balbutia-t-il, — je ne connais pas ce monsieur ; c'est peut-être un malhonnête homme.

Repoussé d'un côté, insulté de l'autre, Christophe se réfugia dans son coin.

— Je ne vous demande rien, messieurs, — dit-il d'une voix qu'il essayait de rendre tremblante. — Laissez-moi tranquille, de grâce.

Mais les joueurs, qu'une démonstration hardie eut peut-être tenus en respect, redoublèrent de malveillance en remarquant la lâcheté présumée de l'empoisonneur. Ils sortirent de leur banc et formèrent autour de Christophe un cercle qui se rapprochait de plus en plus.

— Vous êtes un coquin, monsieur ! — disait l'un.

— Vous êtes un coquin ! — disait l'autre.

Le propriétaire de l'établissement accourut au bruit :

— Qu'est-ce qu'il y a donc, messieurs ? — demanda-t-il d'un air tout effaré, les bras retroussés, les jambes arc-boutées comme celles d'un athlète qui se prépare à la lutte.

— C'est cet étranger ! — fit M. Gartner. — Il se permet de se mêler à notre jeu pour nous insulter !

— Ne l'écoutez pas!... — s'écria Christophe tout tremblant.

— D'abord, monsieur, — dit le brasseur en saisissant l'intrus au collet, — vous allez me payer la choppe que vous avez bue.

Christophe s'empressa de solder l'irascible débitant.

Celui-ci voyant qu'il n'avait rien à perdre, lâcha le collet de l'empoisonneur et se contenta de lui dire :

— Restez à votre table et n'interrompez plus ces honnêtes gens.

Cette conclusion toute pacifique ne satisfaisait pas la rancune de M. Gartner. Il sortit et rentra bientôt après accompagné de deux militaires appartenant à la maréchaussée prussienne, et d'un agent de la police municipale.

A cette apparition, les joueurs s'écartèrent en se frottant les mains.

M. Gartner conduisit tout droit l'agent vers Christophe.

— Voilà donc, — s'écria solennellement le policier, — l'abominable perturbateur du repos de mes concitoyens !...

— Ecoutez-moi, monsieur ! — fit le Hongrois d'un ton suppliant.

— Silence ! — reprit l'agent avec un geste plein de majesté. — Vous ne devez ouvrir la bouche qu'autant que je vous en octroie l'autorisation légale. Je représente ici, monsieur, et ne l'oubliez jamais, je représente les magistrats chargés de l'interprétation et de l'exécution des lois immuables qui régissent la société et les individus. Mes fonctions, monsieur, m'obligent à ne faire acception ni de choses, ni de personnes. Or, comme conséquence de ce que dessus, je vous requiers de me décliner illico vos noms et prénoms !...

Toute la galerie était respectueuse et muette. L'éloquence du policier avait fait sur les joueurs l'effet d'une douche d'eau glacée sur le cerveau d'un fiévreux. Ils attendaient dans le silence et le recueillement.

M. Gartner, seul, incapable de modérer l'expression de son contentement, ne put s'empêcher de s'écrier en touchant le coude de l'agent de police :

— Monsieur le magistrat, vous parlez aussi bien que Cicéron !

— Cicéron !... — fit l'agent d'un ton de hauteur et de mépris ; — je ne connais pas ce fonctionnaire; mais permettez-moi de vous dire, monsieur, que je sais ce que je vaux.

M. Gartner s'éloigna tout confus.

— Je vous requiers, — répéta l'agent en examinant fixement le Hongrois, — de me décliner vos nom et prénoms.

— Je me nomme Christophe, — répondit le Hongrois.

— Ceci, monsieur, n'est pas un nom; je vous requiers itérativement de me décliner votre nom authentique.

— Je n'en ai pas d'autre.

— Vous refusez de rechef de répondre à ma demande, nonobstant double invitation de ma part.

— Je vous affirme, monsieur, que je n'ai absolument que ce nom.

— Bien, monsieur ! une pareille obstination vous sera aussi *pernicieuse*... que... *nuisible*.

— Je vous jure, monsieur...

— Ne jurez pas !... Un faux *serment* vous entraînerait au *parjure*, monsieur ! Quel est le pays qui vous a donné le jour ?

— Pesth, monsieur.

— Vous répondez *peste!*... Je crois en effet, monsieur, que des particuliers comme vous doivent dériver originairement d'une ville qui porte le nom d'un fléau !...

L'agent se retourna pour jouir de l'effet que ce spirituel calembour venait de produire sur l'auditoire. Quand les bravos et les éclats de rire eurent cessé, le fonctionnaire continua :

— Pesth est, — dit-il, — une ville de Bohême.

— Non, monsieur ; de Hongrie.

— Je ne me trompe jamais, monsieur! Hongrie ou Bohême, c'est absolument la même chose; ça appartient au roi de Prusse.

— A l'empereur d'Autriche !

— Je sais ce que je dis; ce qui est à l'Autriche est à la Prusse, et réciproquement. Vous mettez dans vos réponses, un esprit de contradiction qui me prouve que vous êtes criminel. Quel est votre domicile habituel ?

— Himmelberg.

— Que faites-vous à Himmelberg?

— Je suis homme de confiance de M. le comte de Pern.

— M. le comte de Pern a bien mal placé sa confiance, monsieur. Qu'est-ce que ce comte de Pern?

— C'est un millionnaire hongrois, ancien ambassadeur de Sa Majesté l'empereur d'Autriche en Russie.

A cette pompeuse qualification, les joueurs regardèrent Christophe avec des yeux moins hostiles. L'agent lui-même semblait assez mal à son aise et regrettait presque les expressions dont il venait de se servir.

— Monsieur, — dit-il d'un ton plus doux, mais sans rien perdre de la majesté de son attitude et de ses paroles, — je suis investi par l'autorité royale d'une mission importante, mais parfois bien délicate. Dans les balances que je tiens d'une main ferme, j'ai des poids égaux pour tout le genre humain. Vous excuserez donc l'inflexibilité salutaire de mes rigueurs verbales; et quel que soit le résultat de ce qu'en ce moment j'exécute et je perpètre à votre égard, vous voudrez bien faire une distinction favorable entre l'homme et le fonctionnaire.

Christophe ne comprenait pas un mot au galimathias de l'agent de police; mais il vit bien que la sévérité du verbeux commissaire se relâchait.

— Idiot! — pensait-il. — Ils sont tous les mêmes? Qu'on leur fasse sonner à l'oreille le bruit d'un sac d'écus, ils accourent comme des papillons à la lumière!

— Quoi qu'il en soit, — continua l'agent, — avez-vous quelques papiers constatant la qualité que vous vous êtes attribuée?

— Aucun, — répondit Christophe.

— Ceci, monsieur, change complètement votre situation que j'aurais adoucie. Je me vois forcé, malgré moi, de vous maintenir en état d'arrestation jusqu'à ce qu'il soit prouvé que vous appartenez à M. l'ambassadeur.

— Faisons mieux, — dit l'empoisonneur. — Je m'engage à payer votre déplacement et celui de ces deux militaires. Prenez une voiture et veuillez m'accompagner jusqu'à Himmelberg.

— C'est une idée. Mais cela vous coûtera quelque chose comme quarante livres de France. Etes-vous en mesure de me payer d'avance?

Christophe tira de sa poche une petite bourse verte pleine d'or.

— Voilà cinquante livres, — dit-il. — Nous en dépenserons bien dix pendant le trajet.

L'agent de police soupesa les pièces d'or, les fit sonner, et lorsqu'il eut reconnu qu'elles étaient bonnes, il les empocha vivement; et se tournant vers les deux soldats qui l'accompagnaient :

— Gardez ce monsieur à vue, — dit-il, — mais avec tous les égards dus au rang de l'homme éminent qui l'a choisi pour son premier domestique. Vous m'entendez, n'est-ce pas?

Les soldats s'inclinèrent, et l'agent de police alla louer lui-même une voiture et deux chevaux.

Vingt minutes après, le roulement de la voiture annonça que tout était prêt pour le départ de Christophe. Le policier reparut, suivi d'un vieux conducteur à visage couperosé, lequel conducteur faisait une fort laide grimace et murmurait des jurons à l'adresse des gens qui ne se font aucun scrupule de forcer de pauvres postillons à galoper toute la nuit.

Un immense verre de kirchenwaser, que paya généreuse-

ment Christophe, dérida quelque peu la physionomie du conducteur.

On partit.

A chaque clocher, Christophe faisait arrêter la voiture et offrait des rafraîchissements à l'agent, aux militaires, au conducteur. Les dix livres y passèrent; mais ce fut encore Christophe qui les tira de sa bourse.

Cette générosité excitait le postillon.

Il fouettait perpétuellement ses deux rosses, accompagnant chaque coup de fouet des plus pittoresques jurons que contient le vocabulaire des basses locutions germaniques. Il aiguillonna si bien lesdites rosses qu'on arriva vers dix heures et demie du soir à la villa.

La lumière brillait encore à travers les vitres.

L'agent de police descendit de la voiture et frappa à la porte d'entrée dont le marteau retomba bruyamment.

— Qui est là? — fit une voix rude, que Christophe reconnut pour être celle du capitaine.

— Au nom de la loi, ouvrez! — dit le policier.

— Voyons, voyons! — répondit Dubuisson, — comment est faite la loi de ce pays-ci!...

Il ouvrit la porte.

M. de Pern et Élisabeth qui avaient entendu le bruit de la voiture, craignant qu'il ne fût arrivé quelque malheur à Hector, accoururent presque sur les pas de Dubuisson. La jeune fille tenait par la main la petite Rose, qui était depuis quelques jours revenue auprès de son amie.

A l'aspect de l'homme de police revêtu de son uniforme et des deux militaires qui le suivaient, Dubuisson gronda.

— Qu'est-ce que vous voulez? — demanda-t-il brusquement.

— Monsieur le comte de Pern, — répondit l'agent.

— C'est moi, — fit le comte en s'avançant une bougie à la main.

L'agent de police s'inclina très-humblement.

— Monseigneur, — dit-il, — nous avons arrêté ce soir à Schwartzwald un homme voyageant sans papiers, et qui s'est dit attaché à votre service.

— Quel est cet homme? — demanda le comte.

— C'est moi, mon bon maître, — fit l'empoisonneur, d'une

voix qui semblait pleine de sanglots ; — c'est moi, votre fidèle Christophe.

— Christophe !... — dit le comte. — Comment diable t'es-tu fourré dans un pareil guêpier ?

— Eh ! monsieur le comte, je ne savais pas que pour aller en Italie j'avais besoin de papiers.

— Monsieur le comte, — reprit l'agent, — reconnaissez-vous que cet individu est à votre service ?

— Certainement.

— Alors, monsieur Christophe, je vous déclare libre.

Christophe fondait en larmes.

— Pauvre garçon ! — murmura la jeune fille.

— Canaille ! — pensa Dubuisson.

Les chevaux n'en furent pas moins mis à l'écurie. On donna des lits à l'agent de police et aux militaires. Quant à Christophe, le capitaine lui fit arranger une couchette dans la chambre de Joseph, laquelle avait été habitée antérieurement par l'empoisonneur.

Dubuisson rentra dans son belvédère d'un air extrêmement maussade.

— C'est un nouveau tour de ce coquin, — dit-il ; — mais il ne sortira plus d'ici que je ne sache où il va, et gare à lui si je remarque quelque chose !..

VIII

MAYENCE.

De Coblentz à Strasbourg la route est longue. Il faut six jours à un cavalier ordinaire pour faire ce trajet, qui n'est pas moindre de soixante lieues. Il en fallait quatre à Hector.

La première nuit, il coucha à Mayence.

Yvonnet, suivant à la lettre les instructions du capitaine, ne se tenait pas un instant tranquille pendant la route. Armé d'un énorme gourdin qu'il maniait avec la dextérité particulière aux paysans bretons, il formait une respectable arrière-garde.

A chaque instant il se retournait pour voir s'ils étaient suivis. Le moindre individu qu'ils rencontraient devenait l'objet de l'examen malveillant du prévôt d'armes.

A Mayence, il récapitula ses hauts faits.

Il avait rossé un mendiant qui s'était permis de tendre la main à son maître; en revanche, il devait porter à son passif un coup de cravache qu'Hector lui avait donné pour prix de

sa trop grande promptitude. En second lieu, il avait poursuivi dans les champs deux campagnards qui l'avaient regardé de trop près; enfin, aux portes mêmes de Mayence, il s'était fâché sérieusement contre le portier-consigne, dont les questions lui avaient paru impertinentes.

Hector se vit obligé de rappeler le Breton à des sentiments plus humains.

— En continuant ainsi, mon garçon, — lui dit-il, — il est probable que nous serons écharpés avant d'arriver à Strasbourg. Je te promets donc, pour éviter une aussi déplorable extrémité, de me mettre du côté des gens que tu attaqueras.

Yvonnet secoua la tête.

— Je m'entends, — fit-il d'un air mystérieux et en accompagnant ces mots d'un geste malicieux.

— Qu'est-ce que cela signifie, maître drôle? — demanda le vicomte.

— Beaucoup de choses, monsieur Babrius Merly!

— Marius Berly, idiot!...

— C'est la même chose. Mais je sais ce que je sais.

— Je n'aime pas, entends-tu bien, ces sortes de réticences! Tu vas me dire immédiatement ce qui se passe dans ton cerveau d'imbécille. Dans le cas où tu croirais devoir emprisonner cela dans ledit cerveau, je trouverai moyen de l'en faire sortir bon gré mal gré.

Et le vicomte appuya son argument par un mouvement fort significatif de sa cravache.

Yvonnet baissa le dos et mit ses deux mains contre ses oreilles dans l'attitude d'un homme qui s'attend à recevoir une correction; mais il n'était pas Breton pour céder si facilement.

— Je sais ce que je sais, — répéta-t-il.

Cette obstination, au lieu d'irriter Hector, le fit rire. Il piqua des deux et entra dans la ville sans rencontrer d'autres obstacles que les questions du portier-consigne dont nous avons parlé.

La vieille cité de Drusus, abandonnée depuis l'année précédente par les Prussiens, avait en ce moment une garnison française qui devait bientôt s'illustrer par une des plus belles défenses des guerres modernes.

Sur le pont de bateaux qui relie cette ville à celle de Cassel, et qui a près de deux mille pieds de longueur, passaient et re-

passaient des uniformes républicains. Quelques soldats se promenaient dans les rues avec cet air d'audacieuse insouciance qui caractérise l'armée française. Personne, d'ailleurs, ne s'occupait des deux cavaliers. Mais la vue du tricorne patriotique orné de la cocarde, faisait sur maître Yvonnet une impression qu'il ne put longtemps dissimuler.

Arrivé devant l'église Saint-Jacques, transformée par les républicains en corps-de-garde, il aperçut un poste de cette terrible infanterie dont les drapeaux flottèrent pendant quinze ans sur les murs de toutes les capitales de l'Europe. C'était précisément un détachement de la demi-brigade que commandait naguère le capitaine Dubuisson.

Yvonnet reconnut le sergent; le sergent reconnut Yvonnet.

— Thomas! — s'écria le Breton.

— Yvonnet! — fit le sergent.

Les deux hommes se précipitèrent dans les bras l'un de l'autre, au grand désappointement d'Hector, qui craignait quelque stupide indiscrétion de la part de son valet.

Mais tous les vicomtes du monde n'eussent pu empêcher le prévôt de *parade*, comme l'appelait Dubuisson, de donner l'accolade au sergent qui, du reste, sortait comme Yvonnet des landes du Finistère.

— Que diable es-tu devenu, mon pauvre *pays*? — demanda le sergent doublement heureux de revoir un compatriote et un ancien compagnon d'armes.

— Je suis toujours au service du capitaine, — dit-il; — il m'a prêté provisoirement à l'un de ses amis.

— Ah! c'est ce jeune cavalier qui a si bonne mine?

— Précisément. Et c'est un dur! un vrai patriote!

— Vraiment?

— Il vient de révolutionner au moins cent cinquante lieues de pays!

— Diable!

— C'est comme ça; et il va à Paris chercher une récompense.

— Tu gagneras sans doute quelque chose à cela?

— On me fera sergent comme toi, si je veux reprendre du service.

— Si j'ai un conseil à te donner, mon cher Yvonnet, c'est de ne point en reprendre.

— Bah! Et pourquoi donc?

— Parce que c'est dangereux. On est toujours en campagne; toujours sur le qui-vive; toujours des escarmouches; pas une bonne bataille. On s'ennuie comme des melons sous une cloche! Regarde la belle existence!... Me voilà planté là pour reverdir. Il nous est défendu de nous promener seuls dans la ville, où l'on ne nous voit pas d'un bon œil. Tonnerre! J'aimerais mieux avoir la caboche cassée en deux par un biscaïen que de rester un an ici. Je suis comme un homme de bois sur lequel on aurait mis un tricorne.

Le sergent poussa un profond soupir.

— Nous sommes un peu pressés, — fit Yvonnet. — Nos chevaux ont fait au moins treize lieues dans la journée; il tarde peut-être à mon maître de se reposer.

— Connaît-il la ville?

— Je ne crois pas.

— Tu ne sais donc pas dans quel hôtel il veut descendre?

— Non.

— Allez donc là-bas, au coin de la rue, à l'*Hôtel de Gutenberg*. Si vous êtes riches...

— Nous le sommes.

— Vous serez très-bien soignés. J'irai te trouver ce soir.

— J'y compte.

Yvonnet qui était descendu de cheval, se remit en selle, et, après avoir serré la main au sergent, il rejoignit Hector qui mordait d'impatience le pommeau de sa cravache.

— Ah çà! maître drôle, — dit-il au Breton, — pour qui me prends-tu donc?

— Pardon, monsieur Varus Terny...

— Marius Berly!...

— C'est la même chose... Mais c'était le sergent Thomas...

— Qu'est-ce que tu me chantes avec ton sergent? Voilà un quart d'heure que tu me fais faire le chevalier de gouttière au milieu d'une rue où tout le monde me regarde comme une bête curieuse!...

— Pardon! Je demandais au sergent Thomas des renseignements...

— Quels renseignements?

— Vous ne connaissez pas d'hôtellerie ici?

— Comment, drôle? J'ai déjà passé plusieurs fois à Mayence. Nous allons coucher à l'hôtel de Gutenberg.

— Tiens! c'est précisément celui que le sergent m'a désigné. C'est là-bas, au coin de la rue.

Hector poussa silencieusement son cheval dans la direction de l'hôtel susdit, tandis qu'Yvonnet, à qui le souvenir de sa consigne revenait à l'esprit, menaçait de ses regards et de son gourdin les Mayençais qui l'approchaient de trop près.

Au moment où ils faisaient leur entrée dans la cour de l'hôtel, le chevalier Orsini débouchait par une rue qui aboutissait vis-à-vis le corps de garde. Son costume noir était tout poudreux; son cheval ruisselait de sueur.

Depuis Coblentz, il suivait de loin les deux cavaliers. Tour à tour il les avait vus disparaître au détour de la route, puis entrer dans un village, puis en sortir, reprendre leur chemin et galoper vers Mayence.

Il se doutait bien qu'ils coucheraient dans cette ville. Mais pour ne pas être aperçu, il avait retardé d'abord l'allure de son cheval; ensuite il avait fait un grand tour et était entré dans Mayence par une porte opposée.

Il avait ainsi perdu momentanément de vue le vicomte et son domestique.

Comme Yvonnet, il mit pied à terre devant le corps de garde et demanda le sergent.

Thomas reparut sur le seuil du poste.

— Est-ce qu'il n'est pas passé, — demanda-t-il au militaire, — deux cavaliers dans cette rue tout à l'heure?

— Pourquoi cette question? — fit le sergent qui ne s'expliquait pas comment Orsini n'avait point vu Hector et Yvonnet.

Un éclair brilla dans les yeux du chevalier; mais, réfléchissant à sa position dans une ville au pouvoir des Français, il reprit plus poliment :

— C'est que j'ai fait route avec eux depuis Coblentz et que je désirerais les rejoindre.

— Comment sont faits ces deux cavaliers?

— Il y a un jeune homme un peu plus grand que moi, et une espèce de rustre qui lui sert de domestique.

— Rustre toi-même, citoyen! — s'écria le sergent. — Apprends à modérer tes expressions. Cet homme n'est pas un rustre!...

Orsini pâlit de stupéfaction. Sa main serra furieusement la bride de son cheval qui, malgré la fatigue, se cabra. Mais la réflexion prit encore le dessus.

— Je dis rustre, parce qu'il est vêtu comme les paysans; mais puisque vous trouvez le terme déplacé, je le retire. Veuillez donc me faire savoir où sont allés mes deux camarades.

— Hôtel Gutenberg, — fit le sergent en pirouettant sur ses talons.

Orsini n'en demanda pas davantage. Mais au lieu de se diriger vers l'hôtel indiqué, il reprit la rue qu'il venait de parcourir, après avoir constaté que le sergent était rentré dans le corps de garde.

Il mit de nouveau pied à terre devant un autre poste français. Là, il s'informa de la demeure du général commandant la place.

On la lui indiqua.

Cet officier supérieur habitait l'ancien palais de l'Ordre-Teutonique. C'était un de ces rudes soldats que la République avait faits hommes et que l'Empire devait faire géants.

Orsini se rendit sans retard chez le général.

Celui-ci était occupé, lorsque le chevalier se fit annoncer, à consulter un plan des fortifications de la ville. Il pointait avec une longue épingle à tête d'or les endroits qui lui paraissaient les plus faibles, et il s'entretenait avec un de ses officiers de la possibilié de défendre la place, dans le cas probable d'un assaut.

Malgré cette grave occupation, il ne fit pas trop attendre le chevalier. A cette époque, le moindre renseignement était précieux.

— Que désires-tu de moi, citoyen? — fit le général, en se conformant au mode de tutoiement adopté par les républicains.

— Monsieur, répondit le jeune homme en s'inclinant et sans attacher la moindre attention au ton familier du vieux militaire, — je suis chirurgien en chef des armées de Sa Hautesse le sultan Sélim III. Veuillez prendre connaissance de cette lettre, qui m'accrédite en qualité d'envoyé secret auprès de la République française.

Le général se leva, offrit poliment un siége au chevalier, et repoussant la lettre qu'il lui présentait :

— Je vous crois sur parole, monsieur, — dit-il, — et je vous demande pardon du tutoiement.

Orsini sourit.

— Je sais! — dit-il. — Et quoique élevé dans un monde aristocratique, je comprends l'amour de l'égalité. Je suis même partisan très-sincère des nouvelles idées que votre glorieuse révolution a fait éclore; mais je vous sais gré toutefois, de vouloir bien me permettre de vous traiter comme du temps de l'ancien régime.

Cette phrase avait été prononcée avec un accent irréprochablement français. Le général s'inclina :

— Si vous êtes ottoman, monsieur, — dit-il — je vous félicite de la manière pure et distinguée dont vous parlez notre langue.

— Je suis Napolitain, général; j'ai voyagé quelque temps en France pendant ma jeunesse. D'ailleurs cette question doit peu vous intéresser.

— Elle m'intéresse au contraire beaucoup, monsieur; mais je soupçonne que c'est vous qui ne voulez pas perdre de temps. Veuillez donc m'expliquer le motif de votre visite.

— Il est implicitement contenu dans les paroles que je viens d'avoir l'honneur de vous dire. Je vous ai avoué l'admiration que je professe pour les maximes républicaines et pour le gouvernement de la Convention. Cette opinion est entièrement partagée par Sa Hautesse, dont le caractère doit vous être connu?

— Oui! le sultan est aussi partisan du progrès qu'on peut l'être dans sa situation, en présence des guerres extérieures qu'il a à soutenir et des haines que son amour même du progrès a soulevées à l'intérieur.

— Vous avez mis le doigt sur la plaie, général! Voilà l'inconvénient réel et doublement dangereux. On vient de signer naguères avec l'Autriche la désastreuse paix d'Iassi, qui nous enlève Otchakow. A peine la frontière turque est-elle libre des troupes étrangères, que les janissaires se révoltent pour des réformes qui sont cependant incontestablement utiles.

— Je comprends que cette situation soit fâcheuse.

— J'ai mission de m'informer auprès du gouvernement français de quelle façon la Convention voudrait nous soutenir, dans le cas d'une lutte avec l'Angleterre. Or, si discret que l'on ait été, le but de cette mission n'a pas tardé à transpirer. Des

émissaires anglais me suivent partout ; le prince de Condé lui-même, qui favorise les prétentions anglaises, a lancé à ma poursuite un de ses plus intimes confidents.

— Diable ! — fit le général en dressant l'oreille. — Croyez-vous, monsieur, que ce confident intime du prince n'ait pas un double but en se mettant ainsi sur vos traces ?

Une idée soudaine naquit dans le cerveau du chevalier :

— Je l'ignore, général, — dit-il. — Seulement, si cet espion, car je n'hésite pas à le qualifier de ce nom, est chargé de surveiller mes démarches, rien ne l'empêche de cumuler, c'est-à-dire de lever pour le compte des Prussiens le plan des fortifications de quelques villes.

Le coup avait porté. Le général tressaillit :

— Quel homme est-ce que cet émissaire? s'écria-t-il.

— Un homme très-intelligent, très-brave, très-résolu ! C'est un gentilhomme franc-comtois, le vicomte Hector de Saint-Brice !

— Et vous dites que M. de Saint-Brice vous suit.

— En ce moment il me précède.

— Vous savez où il est ?

— Oui, général.

— Monsieur, vous rendrez à la République un très-grand service en me désignant le lieu de retraite du vicomte. Car veuillez savoir, monsieur, que nous sommes menacés d'être prochainement investis par l'armée prussienne ; et si vous avez parcouru la ville, vous avez dû voir le peu de forces dont nous disposons, Je n'ai que cent cinquante hommes pour défendre la citadelle.

— C'est bien peu.

— Ce n'est pas assez. Quoiqu'il en soit, nous nous battrons jusqu'à la dernière extrémité ; mais il est de mon devoir de faire tout ce qu'il est humainement possible d'entreprendre pour assurer la défense de la ville.

— Eh bien ! général, M. de Saint-Brice est à Mayence !...

— A Mayence !... — fit le général abasourdi !

— Il est à Mayence. Je m'étonne même de la facilité avec laquelle on l'a laissé pénétrer dans l'intérieur de la ville.

— Hélas ! Nous sommes obligés de laisser aux habitants toutes leurs anciennes franchises, Et le premier de leurs roits est de garder leurs portes en temps de paix.

— En temps de paix ?...

Oui, l'armistice n'expire que le mois prochain. Jusque-là, nous agissons comme si nous étions Hessois, Autrichiens ou Prussiens. Si nous mécontentions les habitants, la position ne serait pas quinze jours tenable. Mais en ce moment, la circonstance est excessivement grave !

Le général sonna son *officieux.*

L'officieux se présenta.

— Que désire le citoyen général ? demanda-t-il.

— Qu'on fasse venir immédiatement le lieutenant qui commande le détachement de la 10e demi-brigade !

— Le valet sortit.

Pendant qu'il accomplissait l'ordre du général, Orsini demanda au vieux soldat la permission de lui communiquer une idée, ou plutôt de lui donner un conseil.

— J'accepterai volontiers, monsieur, — dit le général.

Le chevalier avait réfléchi qu'une brusque arrestation, publiquement opérée, ferait quelque bruit et donnerait à Hector l'occasion de se laver de l'accusation dont il aurait été l'objet.

— En raison, — dit-il, — des circonstances pénibles que vous traversez, il serait désirable que l'arrestation se fît de nuit, sans causer de scandale.

— Mais si nous donnons au vicomte le temps de s'échapper.

— Il est impossible qu'il s'échappe à moins qu'on ne le prévienne et personne n'a, je crois, intérêt à le prévenir.

— Comment ! Je ne comprends pas !

— Je m'explique. Le vicomte doit passer la nuit à l'hôtel Gutenberg. Il suffit que l'on cerne la chambre qu'il occupe.

— Ah ! ceci change la question ; et votre idée, monsieur, est véritablement excellente. Je la mettrai cette nuit à exécution.

— C'est le plus sûr, et le plus prudent. Maintenant, je vous serais reconnaissant de vouloir bien me faire délivrer par qui de droit un sauf-conduit pour traverser les camps français et aller jusqu'à Paris.

— C'est à moi, monsieur, qu'il appartient de délivrer ces *passes.* Je vais vous en signer une.

Orsini s'inclina en signe de remerciement.

— Je dois plutôt vous remercier moi-même, — fit gracieusement le général, — vous venez peut-être de sauver Mayence,

Et il signa le sauf-conduit du chevalier qui prit congé de lui,

se remit en selle à la porte de l'hôtel de l'Ordre-Teutonique, et sortit de la ville.

Au moment où il quittait le palais, le lieutenant de la 10e demi-brigade se rendait aux ordres du général.

— Prends avec toi, — lui dit le vieux soldat, — dix de tes hommes; et lorsque la nuit sera venue, introduis-toi à l'hôtel de Gutenberg, tu cerneras la chambre occupée par un jeune homme appelé le vicomte Hector de Saint-Brice ; tu le tueras s'il résiste ; s'il ne fait aucune résistance, amène-le moi : surtout pas de scandale.

Le lieutenant s'inclina et sortit.

Le général courbé sur son plan, continua jusqu'à la nuit l'examen qu'il avait commencé relativement aux fortifications de Mayence.

IX

L'HOTELLERIE DE GUTENBERG.

A l'hôtel de Gutenberg, Hector et Yvonnet s'étaient fait donner une seule et même chambre dans laquelle ils avaient exprimé le désir de souper.

Pour présider à la confection du repas, le Breton descendit dans les cuisines; mais c'était le moindre de ses soucis. Il attendait son compatriote, le sergent Thomas; aussi se tenait-il plus particulièrement sur le seuil de la porte, le nez au vent, les yeux tournés dans la direction de l'église Saint-Jacques.

Le jour baissait; quelques timides réverbères montraient çà et là leur lumière bleuâtre tamisée par des verres chargés de vapeur. Des patrouilles républicaines passaient silencieusement dans les rues, s'écartant avec prudence de la porte des maisons contre lesquelles l'ombre commençait à ramper, et tenant le milieu de la voie.

La ville était triste comme à la veille d'un assaut; aussitôt

que l'Angelus avait été sonné, les boutiques s'étaient fermées; une vingtaine de personnes étaient sorties de l'église Saint-Ignace, seul temple que la monomanie athée des troupes françaises eût laissé à la population chrétienne de Mayence.

A l'exception de ces quelques personnes et des patrouilles dont nous avons parlé, les rues étaient désertes comme des tombes; mais on ne dormait pas. Derrière les rideaux des fenêtres on voyait errer des clartés inquiètes. Dans la crainte d'un pillage, les habitants s'empressaient de cacher dans leurs caves ou dans des lieux souterrains ce qu'ils avaient de plus précieux, ce qu'ils avaient pu soustraire à la rapacité des soldats révolutionnaires.

Ce spectacle impressionnait malgré lui le valet de Dubuisson. Il se rappelait les paroles du sergent et la tristesse qui régnait dans ses paroles. Vaguement il sentait une crainte indéfinie s'infiltrer dans son âme. Il flairait dans l'espace quelque danger mystérieux.

Agité par ces pressentiments qui prennent tant de puissance sur les natures simples, il remonta précipitamment dans la chambre du vicomte.

Hector, assis devant une petite table éclairée par une grosse lampe de cuivre ornée d'un abat-jour en fleurs artificielles, dessinait le profil gracieux d'Élisabeth.

A l'approche d'Yvonnet il suspendit son travail.

— Eh bien? — demanda-t-il.

Le Breton secouait la tête, ouvrait les narines, regardait autour de lui.

— Il y a quelque chose dans l'air! — dit-il.

— Quoi donc? — fit le vicomte.

— Je n'en sais rien. Mais bien sûr nous ne passerons pas la nuit tranquillement. Il n'y a personne dans les rues que des soldats. Les habitants semblent s'attendre à quelque chose d'extraordinaire.

— Ce n'est pas étonnant. Mayence est une ville conquise par les Français; les Prussiens tiennent à la reprendre; en conséquence, les Mayençais prennent quelques précautions.

— Ça ne fait rien. J'ai peur.

— Comment?

— Ce n'est pas pour moi, c'est pour vous.

— Lorsque je n'ai pas peur moi-même, maître drôle, je ne

comprends pas pourquoi tu te permets d'avoir peur pour moi.

— J'obéis à ma consigne.

— Quelle consigne?

— Celle qui m'a été donnée!

— Par qui?

— Je m'entends.

— Encore ce mystère!... Yvonnet, mon ami, tu m'impatientes colossalement. Je vais être obligé de te rosser!

Hector se leva et détacha gravement sa cravache qu'il avait suspendue au porte-manteau.

— Vous pouvez me rosser tant qu'il vous plaira, monsieur, — fit Yvonnet, — mais je vous préviens que je n'en ferai qu'à ma tête. Une cravache est une cravache; mais ma tête est une tête de Breton.

— Mais, malheureux, je te tuerai! — fit Hector qui se fâchait sérieusement.

— Ça m'est égal. Ma consigne ne me commande pas de vous empêcher de me tuer.

— C'est bien! Alors je te chasserai.

— Impossible! Je ne m'en irai pas; je vous suivrai partout, comme c'est mon devoir.

— Et si je te défends de me suivre.

— Je ne tiendrai aucun cas de cette défense.

Hector furieux s'élança la cravache à la main sur l'obstiné prévôt d'armes; mais une réflexion subite arrêta ses coups. Pour la première fois l'idée lui vint qu'Yvonnet pouvait avoir reçu des instructions du capitaine et qu'il les exécutait avec trop de ponctualité.

Il remit donc sa cravache au porte-manteau.

— Expliquons-nous, maître drôle, — dit-il. — Te rappelles-tu bien les ordres que M. Dubuisson t'a donnés avant de partir?

— Pardieu!... il me semble que je les ai convenablement exécutés!

— De quelle façon, scélérat?

— Tiens! j'ai caressé à coup de trique les épaules d'un homme qui s'approchait de vous; même que les épaules m'en cuisent encore du coup que vous m'avez rendu.

Hector en savait assez. Il devinait le reste.

— Brave capitaine!... — dit-il.

— Oh! que oui, que c'est un brave et un brave homme, —

8.

fit Yvonnet. — Que de roulées il m'a flanquées! mais aussi, franc comme l'or, généreux comme saint Martin; tout le temps que j'ai été au service, j'ai brossé ses chapeaux et fourbi ses armes tant bien que mal. Je n'ai jamais eu deux heures de punition.

—Va !—fit le vicomte,—fais ce qu'il t'a recommandé de faire!

— Je vous disais donc que j'avais peur pour vous. Aussi, je vais commencer quelques préparatifs de défense pour que nous passions tranquillement la nuit.

Sur ce, Yvonnet visita minutieusement les armes du vicomte et les siennes. Quand il se fut assuré que les épées étaient bien affilées, que les pistolets jouaient convenablement; que l'humidité n'avait pas détérioré la poudre; il chargea les pistolets, tira les épées du fourreau et posa le tout sur la table.

Hector le regardait faire en silence.

Cette besogne achevée, le Breton poussa contre la fenêtre une gigantesque armoire en chêne et la plaça de manière à ce que l'on pût passer entre cette armoire et le mur angulaire de la croisée le canon des pistolets.

— Maintenant, — dit-il, — lorsque nous aurons soupé, je mettrai mon lit contre la porte. Ainsi personne ne pourra nous surprendre.

Hector haussait les épaules; mais l'honnête Yvonnet ne se préoccupa point de ces signes d'improbation; il descendit de nouveau dans les cuisines, de l'air d'un homme qui vient d'accomplir le plus sérieux ouvrage.

— Personne n'est venu me demander? — dit-il à l'hôtelier.

— Personne, — fut-il répondu.

En attendant l'heure du souper, Yvonnet sortit. Il alla jusqu'au poste de l'église Saint-Jacques.

— Le sergent Thomas! — fit-il en s'adressant au chef du poste.

— Il est relevé depuis une heure! — dit un soldat.

Yvonnet retourna tout désappointé dans son hôtel.

Ce ne fut qu'après le souper des deux étrangers que le sergent tant attendu se présenta.

Yvonnet quitta son maître et suivit Thomas qui avait manifesté le désir de ne pas rester davantage à l'hôtel de Gutenberg. Ils se dirigèrent ensemble du côté de la citadelle, et entrèrent dans un cabaret enfumé plein de soldats républicains, qui saluèrent respectueusement le sous-officier.

— Si nous demandions une chambre particulière ! — fit le Breton.

— Je n'y vois pas d'inconvénients, — murmura le sergent. Il y en a deux au premier étage qui sont inoccupées.

Ils commandèrent au maître du cabaret quatre bouteilles de son meilleur vin et montèrent au premier étage.

Après une demi-heure consacrée aux épanchements intimes, au rappel des vieux souvenirs de l'enfance et de la vie militaire des dernières années, Yvonnet, dans un moment d'effusion, embrassa son compatriote :

— Je ne t'attendais presque plus, Thomas ! Par saint Yvon, mon patron, je croyais que tu ne te souciais pas de moi !...

— Bah !... Si j'avais pu venir plus tôt je serais venu. A peine l'homme qui galopait derrière vous eut-il disparu qu'on me releva ; mais c'était pour me donner une autre besogne !

— Comment... l'homme qui galopait derrière nous ?...

— Oui !... Et qui m'a même dit que tu avais l'air d'un rustre...

— L'insolent !...

— Oh ! n'aie pas peur ; je l'ai sévèrement apostrophé, aussi !...

— Et tu as bien fait !... si j'avais été là !... Mais je ne connais pas ce drôle... De qui veux-tu me parler ?

— Parbleu !... de l'homme qui vous a, ton maître et toi, accompagné depuis Coblentz.

— Nous n'avons fait route avec personne... que je sache !

— Bah !... tu ne te souviens pas ! ou peut-être cet homme-là m'a-t-il dit un mensonge pour savoir où vous alliez !

Yvonnet tressaillit.

— Et quel homme est-ce ?

— Un assez beau jeune homme, vêtu tout en noir, avec des grands yeux qui brillent comme la pointe de mon briquet.

— C'est drôle je ne connais pas cela.

Et le brave prévôt tomba dans de profondes réflexions interrompues de temps à autre par des libations offertes au dieu de l'amitié.

Le sergent qui commençait à *être gai*, ne comprenait rien à l'attitude distraite de son compagnon. Il essaya de renouer la conversation.

— Je te disais donc, *mon pays*, qu'on m'avait donné d'autre

besogne. Voilà pourquoi je ne suis pas venu tout de suite et pourquoi je ne dormirai peut-être pas de la nuit.

— Ah ! — fit le Breton !...

— Par ordre du général, nous arrêtons quelqu'un cette nuit.

— Qui donc ? — demanda tristement Yvonnet.

— Un émigré qui a eu le toupet de s'introduire dans la ville. On l'appelle le vicomte Hector de Saint-Brice !

Yvonnet fit un soubresaut de terreur, lequel soubresaut eut pour effet de renverser avec fracas les verres et les bouteilles dressés sur la table.

— Eh ! mille diables ! — fit le sergent, — quelle mouche te pique ? Est-ce que tu connais cet aristocrate.

L'imminence du danger donna de l'intelligence au Breton.

— Moi !... — dit-il, — je ne le connais pas. Je ne songeais même pas à ce que tu me disais ! Je réfléchissais à cet homme qui galopait derrière nous. Et je l'ai reconnu. Voilà ce qui m'a fait *tressauter !*

— Tu l'as reconnu ?

— Oui ! c'est un espion qui suit partout le citoyen *Marbruis Kerby*, mon nouveau maître !

— Drôle de nom, — fit le sergent. — Mais cet homme est peut-être le vicomte de Saint-Brice que nous cherchons, puisque l'on dit que ce vicomte est un espion.

— C'est peut-être bien lui tout de même.

— D'autant plus que je lui ai indiqué l'hôtel de Gutenberg pour qu'il allât vous y rejoindre.

— C'est donc à l'hôtel de Gutenberg que vous devez arrêter ce vicomte ?

— Oui ! chambre numéro 4 !... C'est moi qui ai demandé ce renseignement à l'hôtelier lui-même !

— Tu lui as demandé ce vicomte ?

— Non ! je lui ai demandé simplement : où loge le dernier cavalier qui est arrivé chez vous avec un domestique ?

— Mais tu ne m'as pas dit que l'homme qui galopait derrière nous avait un domestique.

— Je n'ai pas vu de domestique. Mais il pouvait être plus loin. Du reste je suis rentré au corps de garde et je n'ai pas fait attention.

— Ah ! Et à quelle heure cette arrestation doit-elle avoir lieu ?

Digitized by Google

— Cette nuit... pour ne pas faire d'esclandre, à peu près à une heure du matin!

Yvonnet bâilla à se démonter les mâchoires.

— Tu as l'air d'avoir sommeil? — fit le sergent.

— Ma foi oui!

— Quand partez-vous?

— Je ne sais; mon maître est un peu fatigué. Il est probable que nous ne partirons que demain soir.

— Je te reverrai demain, s'il n'y a rien de nouveau.

— Oui! je vais aller me coucher! A demain, mon vieux Thomas.

— A demain.

Les deux soldats descendirent, se serrèrent affectueusement la main en se promettant de nouveau de se revoir le lendemain.

Yvonnet paya la consommation et tandis que le sergent s'éloignait en sifflotant un air patriotique, le Breton courut tout effaré à l'hôtel de Gutenberg.

Hector venait de se mettre au lit.

Sans doute il rêvait à la jeune fille dont il venait de dessiner l'image, car lorsqu'Yvonnet entra comme la foudre dans la chambre commune, le vicomte ouvrit un œil languissant.

— Que tu es sot de me réveiller ainsi, — dit-il, — au milieu du plus beau songe que j'aie fait de ma vie!

— Ah! par saint Gilles! monsieur le vicomte, il est bien temps de rêver à des billevesées, — dit-il, — lorsqu'on a tant d'autres choses à faire.

Hector s'accouda sur son oreiller.

— Quel est cette nouvelle plaisanterie, — dit-il.

— Drôle de plaisanterie, monsieur Hector de Saint-Brice!... Il y a que nous allons être arrêtés!

— Comment, arrêtés!... qui diable t'a fourré dans la tête de pareilles idées?

— Ah! vous pouvez rendre grâce au hasard qui m'a fait reconnaître le sergent Thomas!

— Encore ce maudit sergent!

— Écoutez-moi, monsieur le vicomte. Je suis un être stupide; c'est possible. Mais dans la présente circonstance il n'est pas besoin d'intelligence; c'est une question de vie ou de mort et je réponds de vous devant le capitaine Dubuisson.

— Explique-toi donc plus catégoriquement!...

— Connaissez-vous un jeune homme vêtu de noir, avec de grands yeux qui brillent?

Hector chercha quelque temps dans ses souvenirs : puis un tressaillement agita tout son corps.

— Le chevalier Orsini, — s'écria-t-il.

— Je ne sais pas s'il s'appelle Orsini ou autrement; mais cet homme-là nous a suivi depuis Coblentz jusqu'ici.

Le vicomte s'était laissé glisser de son lit et il avait passé machinalement ses habits.

— Orsini! — répéta-t-il.

Et après quelques minutes de réflexion :

— Que m'importe d'ailleurs, — fit-il, — les menées de ce médecin? S'il se présente un jour devant moi, je l'écraserai comme un serpent et tout sera dit!

Il fit mine de se recoucher.

— Ah! mon Dieu! ce n'est pas tout, monsieur le vicomte, fit le malheureux Yvonnet que cette incroyable sécurité bouleversait; je vous dis que nous allons être arrêtés! J'en ai la certitude.

— Par cet Orsini?

— Non! par les soldats républicains. On vous a dénoncé comme espion et comme émigré; on sait votre nom! Si nous ne fuyons pas immédiatement, dans une heure il ne sera plus temps.

Le ton de conviction avec lequel parlait Yvonnet éveilla enfin l'inquiétude du vicomte :

— Comment cela doit-il se passer? — dit-il. — D'où tiens-tu ce renseignement?

— C'est le sergent Thomas qui, sans savoir qu'il s'agissait de vous, m'a tout raconté.

— Et que t'a-t-il raconté?

— Que le général avait ordonné à l'officier qui commande la demi-brigade à laquelle appartient Thomas, d'opérer l'arrestation du vicomte de Saint-Brice! Il sait même, je parle du sergent, le numéro de notre chambre.

— A quelle heure doivent-ils venir?

— A une heure du matin. On doit cerner la chambre et nous prendre ici comme deux rats dans une souricière! le tout, sans bruit, pour éviter le scandale.

Les paroles d'Yvonnet étaient positives. Cette fois Hector comprit la gravité de la situation. Il s'empressa de se vêtir au complet, prit ses armes et sa valise, et fit signe à son valet de le suivre.

Yvonnet obéit avec une promptitude inusitée.

Ils descendirent auprès de l'hôte, qui fut très-étonné de la résolution subite qu'ils avaient prise de partir. Mais la libéralité d'Hector ne lui inspira pas moins une foule de démonstrations de politesse.

Pendant ce temps, Yvonnet se rendit aux écuries, sella prestement les deux chevaux et les amena par la bride à la porte de l'hôtel. Les pauvres animaux étaient mal reposés; mais, ainsi que nous l'avons dit, ils appartenaient à des races vigoureuses; aussi cette halte de quelques heures les avait-elle remis en état de fournir une nouvelle traite.

Du reste, le prévôt d'armes qui avait précieusement caché sa bourse dans la doublure de sa veste, s'inquiétait peu de crever les chevaux; il avait les moyens d'en acheter d'autres.

Ils se remirent donc en selle et se dirigèrent à pas lents vers une des portes de la ville.

Comme ils sortaient, cette porte fut ouverte sans difficulté. A peine en eurent-ils franchi le seuil, qu'ils mirent leurs montures au galop et qu'ils partirent comme un ouragan.

A une heure du matin, ils arrivèrent dans un petit village où ils demandèrent un gîte pour la nuit, et où ils s'installèrent d'une façon assez commode dans une hôtellerie fort propre, l'unique auberge du village.

A cette heure, le lieutenant de la dixième demi-brigade, accompagné d'une vingtaine d'hommes, investissait l'hôtel de Gutenberg.

Pendant que ses soldats cernaient silencieusement la maison, l'officier entra dans l'hôtel, éveilla l'aubergiste qui venait de se coucher depuis quelques minutes seulement, et lui demanda si le locataire de la chambre numéro 4 était chez lui.

— Numéro 4, — fit l'hôtelier en se frottant les yeux; — attendez un peu que je me rappelle...

— Le vicomte de Saint-Brice, — ajouta le lieutenant.

— Connnais pas, monsieur! Je n'ai eu ici que M. Marius Berly et son domestique; mais ils sont partis il y a deux heures.

L'officier poussa un rugissement de colère : mais il ne se fiait pas complètement aux dires de l'hôtelier.

— Prenez garde à vous si vous mentez ! — dit-il d'une voix menaçante.

Il prit quatre de ses hommes, au nombre desquels se trouvait le sergent Thomas, dont *l'émotion* était un peu calmée, et il monta au premier étage.

Seulement, — et nous savons pourquoi, — la chambre du numéro 4 était vide.

On continua la perquisition : mais, aux mansardes comme à la cave, rien de suspect n'apparut aux yeux des républicains.

X

LE SERGENT THOMAS.

Le lendemain, l'officier fut mandé chez le général.

Celui-ci n'avait pas dormi. Il avait attendu jusqu'à deux heures du matin des nouvelles de l'hôtel Gutenberg; mais comme rien ne venait, il s'était transporté lui-même sur les lieux où devait s'opérer l'arrestation du vicomte. Là il avait appris la fuite de l'espion; et pour qu'on ne donnât pas à cet événement plus d'importance qu'il ne voulait lui en donner, il était retourné dans son hôtel.

Lorsque l'officier se présenta, le général ne prit pas la peine de cacher son dépit.

— Il faut, — dit-il, — que ce Turc m'ait trompé, ou que mes ordres aient été mal exécutés. Explique-moi, citoyen lieutenant, comment il se fait qu'on n'ait pas trouvé ce vicomte chez lui, et quelles sont les perquisitions auxquelles tu t'es livré?

— Je ne sais, citoyen général, comment il a pu s'échapper de l'hôtel, ni quelle retraite il a choisie. Ce qui est certain, c'est qu'il n'est plus à Mayence. Le portier-consigne de la porte de Strasbourg a vu deux cavaliers sortir de la ville hier soir à onze heures. Il est présumable que c'étaient M. de Saint-Brice et son officieux, ou plutôt son domestique.

— C'est probable, — fit le général. — Mais ce que je ne m'explique point, c'est qu'après treize lieues faites dans une journée, il prenne fantaisie à deux hommes, tant pressés soient-ils, de se remettre en route à pareille heure.

— Arrivés à quatre heures, ils sont repartis à onze heures.

— Ce sont bien eux. Quels noms ont-ils donné à l'hôtelier?

— Marius Berly et Yvonnet.

— Je comprends que le vicomte n'ait pas donné son vrai nom; mais il est positif qu'il devait passer la nuit à Mayence. Quelqu'un l'a prévenu. A qui as-tu confié le secret de cette arrestation?

— Au sergent Thomas.

— Qu'est-ce que ce sous-officier?

— C'est le plus brave soldat de l'armée.

— Fais-le venir devant moi.

Un quart d'heure après, le sergent Thomas entra.

— Me voilà, mon général! — dit-il.

— A quelle heure le lieutenant t'a-t-il dit de t'apprêter pour la nuit? — demanda le général.

— A six heures, mon général.

— Qu'as-tu fait après cette heure?

— Je suis rentré à la caserne jusqu'à huit heures.

— Tu n'as, pendant cet intervalle, confié à personne le secret de l'arrestation que l'on devait faire?

— Non, mon général.

— Ensuite?

— Ensuite, je me suis transporté à l'hôtel de Gutenberg. Là, je me suis informé purement et simplement du numéro de la chambre occupée par l'ex-vicomte de Saint-Brice.

— Après?

Le sergent hésita.

— Je suis allé, — balbutia-t-il, au cabaret du père Doubler.

— Avec qui?

— Avec un de mes anciens camarades de la 10e demi-brigade, le brosseur du capitaine Dubuisson.

— Tu lui as naturellement raconté ce que tu devais faire pendant la nuit?

— Je lui en ai touché deux mots. Mais je suis sûr de lui comme de moi : il n'en aura rien dit.

— Comment se nomme ce brosseur?

— Yvonnet!

Le général bondit sur son siége.

— Mais, misérable! — s'écria-t-il, — cet Yvonnet, c'est précisément le domestique de l'espion que vous avez manqué!

Le sergent recula.

— Yvonnet!... le domestique d'un espion!... Jamais, mon général!... Je connais trop mon Yvonnet! c'est un Breton!...

— Un Breton!... triste recommandation!... Les Bretons sont des machines qui se laissent conduire par les prêtres et les aristocrates! C'est en Bretagne que se prépare en ce moment une révolte à main armée contre le gouvernement de la Convention! C'est en Bretagne que l'on trouve les réfractaires et les mauvais soldats!

Le sergent pâlit, ses lèvres tremblèrent, son épaisse moustache se hérissa.

— Général, — dit-il, — moi aussi je suis Breton, et je crois être aussi bon soldat que le premier venu.

Il entr'ouvrit son habit et montra au général sa poitrine toute zébrée de cicatrices.

— Voilà treize blessures, — continua-t-il, toutes honorables, toutes reçues en face, pour le service de la patrie et de la Convention. Si mon général veut bien se souvenir lui-même, il se rappellera qu'il m'a porté à l'ordre du jour de l'armée pour ma conduite au siége de Mayence. Quant aux prêtres et aux nobles, je les respecte s'ils sont bons, mais jamais ils ne me feront faillir à mon serment ni renier mon drapeau.

— Je sais ce que je dis. Tu vas prendre immédiatement les arrêts, jusqu'à ce que j'aie statué sur la punition que tu as encourue. Prends garde qu'elle ne soit plus forte que tu ne le supposes.

— Je ne crains rien, général! pas même les balles de mes camarades. Mais je le dis, on a trompé votre bonne foi. Jamais Yvonnet n'a servi un espion.

Le sergent salua et se disposa à sortir.

Un geste du général le retint.

— Connais-tu l'individu que sert maintenant cet Yvonnet ?

— Non! Yvonnet m'a dit simplement qu'il se nommait Gabrius Kerly, ou un nom analogue. Il a ajouté que son maître voyageait pour révolutionner le pays, et qu'ils étaient suivis depuis Coblentz par un espion.

— Un espion !...

— Oui ! Je l'ai vu quand il est arrivé. C'est un jeune homme vêtu tout en noir!

— C'est mon Turc! — fit le général. — Voici une histoire singulière!... Qui me débrouillera tout cela?

Il se tourna vers le sergent :

— Je te fais grâce entière, — lui dit-il, — si tu parviens à rejoindre ce jeune homme vêtu de noir et si tu parviens à me l'amener. Dans le cas où tu le trouverais, sois très-respectueux à son égard.

— C'est bien, mon général!...

Le sergent pirouetta sur ses talons, descendit dans la rue et se mit immédiatement à la recherche du chevalier Orsini.

Le général resté seul se prit à réfléchir profondément.

— Non!... — se disait-il, — il est impossible que nous puissions défendre seulement huit jours cette cité dont les habitants nous sont hostiles! Ah! si j'avais pu m'emparer de cet espion! Si je tenais entre mes mains le plan des ennemis!...

Sa pensée prit un autre cours :

— Ce sergent est un brave homme, — murmurait-il, — si cet Yvonnet lui ressemble, il ne se sera certainement pas mis aux gages d'un espion. Lequel des deux, de ce vicomte ou de ce chevalier, est l'homme que je cherche? Morbleu! si je trouve l'un ou l'autre, je le saurai!...

Et il frappa du poing sur sa table!

— Et ces renforts qui n'arrivent pas!... — fit-il avec une fureur concentrée.

Cependant Thomas était entré en campagne.

Mais il réfléchit que son uniforme pourrait lui nuire dans les recherches qu'il avait à faire. Il prit donc un costume bourgeois plus approprié que le sien à l'entreprise dans laquelle il s'était engagé.

Cette transformation opérée, à sa grande satisfaction, il se

rendit dans tous les principaux hôtels de la ville, pensant que le chevalier ne devait pas avoir choisi son domicile dans une auberge médiocre.

Mais personne n'avait reçu un homme répondant au signalement d'Orsini.

Force fut donc au brave sergent de s'introduire dans les hôtelleries du second ordre, où mêmes réponses négatives lui furent données, et dans les garnis de bas étage où ses demandes furent également vaines.

Dépité, fatigué, il entra pour son propre compte dans un cabaret situé près d'une des portes de la ville.

— S'il passe par ici, pensa-t-il, je le verrai; mais s'il a trompé le général, il ne passera sans doute pas. Où diable ce coquin peut-il être?

Il appela le logeur qui lui servit une choppe de bière.

— N'auriez-vous pas vu, — lui dit-il, — un jeune homme tout vêtu de noir et monté sur un cheval pie?

— Pardon, — répondit le cabaretier, — il est sorti hier soir par cette porte un cavalier absolument semblable à celui que vous me dépeignez.

— Merci, — dit le sergent.

Il paya sa choppe et quitta le cabaret.

— Ce diable ne doit pas être bien loin, — se dit-il, quand il fut hors de la taverne. — S'il veut savoir le résultat de sa dénonciation, il doit se tenir dans les environs. Voyons!...

Comme conséquence de ce raisonnement, le sergent sortit de la ville et se mit à flâner autour des murs, sans direction fixe, mais aussi sans perdre de vue la porte dont il avait franchi le seuil.

L'aspect de la campagne était désolant.

Le printemps semblait ne pas avoir réveillé, cette année, les lourds agriculteurs germains ni les germes des champs. Mayence était entourée d'une friche immense dans laquelle le soc paraissait ne pas avoir passé depuis longtemps.

Çà et là des tertres de quelques pieds de haut, entrecoupant l'uniformité de la plaine, dressaient leur sommet couvert de verdure au milieu de la roussâtre végétation qui croissait sans ordre dans les terres voisines. C'étaient des *tumuli* sous lesquels reposaient sans sépulture chrétienne les cadavres des soldats français et prussiens.

Du reste, peu de maisons. Quelques chaumières basses, écrasées, nées comme des champignons sauvages au pied des éminences dont nous venons de parler, et défendues par des haies d'aubépines dont les fleurs blanches commençaient à s'épanouir joyeusement à ce bon soleil de mai qui fait chanter les poètes et les oiseaux.

Thomas se promena pendant à peu près une heure.

Mais plus le temps passait, moins le brave sergent espérait. L'anxiété commençait à le gagner.

— Diable!... — pensait-il, — si le général, mécontent de ce que je n'ai pas trouvé ce coquin, irrité d'autre part de mon indiscrétion, met à exécution ses menaces, me livre au conseil de guerre qui est fort expéditif en ce moment, et que ledit conseil me condamne à être passé par les armes!... Saint Gildas!... c'est peu réjouissant!... J'ai presque envie de me soustraire au sort que l'on me réserve!...

Un instant, la pensée vint à l'honnête sergent de déserter. L'avenir lui paraissait tellement triste au camp français, et cette pensée était d'une réalisation si facile, que le démon le tint au moins vingt secondes irrésolu. Mais la voix de la conscience parla :

— Non, non!... — dit-il, — je ne ferai pas cette lâcheté!... Advienne que pourra, je me présenterai chez le général!...

Une autre idée lui arriva en ce moment à l'esprit!

— Si j'allais à l'hôtel de Gutenberg!... — pensa-t-il, — peut-être cet espion est-il venu demander des nouvelles!...

Il rentra immédiatement dans la ville et se rendit à l'hôtel sus-mentionné :

— Vous êtes Français, monsieur? — lui demanda l'hôte.

— Oui. Pourquoi cette question?

— Parce qu'on vient de nous apporter une lettre pour un sergent de la garnison française; et au cas où vous le connaîtriez, nous vous remettrions cette lettre.

— Comment se nomme ce sergent?

— Thomas Mériadec...

Le sergent tressaillit. Mais ne voulant pas tomber dans quelque piége, il trouva un moyen terme ;

— Mériadec, — dit-il, — je le connais très-bien; c'est même un de mes amis. Si vous voulez me confier cette lettre, je la lui remettrai.

L'hôte s'empressa de déposer la lettre entre les mains du Français qui l'empocha.

— Maintenant, — dit-il, — service pour service! N'auriez-vous pas vu un jeune homme tout en noir, monté sur un cheval pie?

L'hôte répondit négativement.

Thomas sortit.

Arrivé au coin de la rue, il décacheta la lettre.

En voici le contenu :

« — Mon bon Thomas, tu seras furieux; tu crieras que je t'ai trahi. Mets-toi à ma place, mon ami. Qu'aurais-tu fait? D'ailleurs, pour te consoler, je te dirai que M. de Saint-Brice n'est pas plus espion que toi et moi. S'il l'était, je l'arrêterais le premier, ou je lui casserais les reins d'un coup de trique; et le brave capitaine Dubuisson, notre père à tous, ne voudrait point de lui pour ami. On a abusé de la confiance du général; et le chevalier Orsini, qui nous poursuit, est un scélérat que j'espère expédier un jour chez le diable, si l'on ne m'en fait pas tort en le condamnant à être pendu.

« Toujours à toi. »

Cette lettre, signée Yvonnet, était écrite d'une grosse écriture bien nourrie, assez régulière, et complètement veuve d'orthographe.

Le sergent la relisait pour la troisième fois, lorsque, levant les yeux tout à coup, il vit le cavalier noir, monté sur son cheval pie, et tournant l'angle de la rue qui conduisait au logement du général.

— Sacrebleu! c'est lui!... s'écria-t-il.

Il fourra comme un chiffon sa lettre dans sa poche et se mit à courir à la poursuite du cavalier.

Il lui fut aisé de le rejoindre La monture d'Orsini allait au pas, et le jeune homme se dandinait de droite et de gauche sur la selle, avec l'allure tranquille d'un chasseur qui n'a rien tué.

— Holà! citoyen, cria le sergent en mettant la main sur l'un des étriers d'Orsini.

Orsini se retourna :

— Qui êtes-vous? demanda-t-il brusquement.

Le sergent sentait, comme on le dit vulgairement, la moutarde lui monter au nez; mais il se rappela fort à propos la dernière recommandation que lui avait faite le général.

— Je suis le sergent Thomas, — répondit-il; — c'est moi, monsieur, qui ai eu l'honneur hier de vous indiquer l'hôtel Gutenberg.

— Eh bien! que veux-tu?

— Rien, du moins pour moi.

— Et pour d'autres?

— C'est différent. Le général désire fort vous parler, et il m'a dit ce matin que si je vous rencontrais, je devais vous prier de lui faire l'honneur de passer chez lui.

— Je te remercie, mon ami. Mais cette invitation est inutile, car je vais de ce pas chez le général.

— Alors, monsieur, veuillez me rendre un service. Ayez la complaisance de dire au général que c'est moi qui vous ai découvert et amené.

— Pourquoi cela?

— C'est une question de vie ou de mort, monsieur!

— Je ne comprends pas.

— Écoutez-moi, monsieur. Nous devions arrêter cette nuit un espion que vous aviez signalé au général.

— Et vous l'avez arrêté?

— Hélas! monsieur, j'ai fait l'indiscrétion de raconter ce que l'on devait faire, et le vicomte de Saint-Brice a pu s'échapper.

— Corps du diable!... — s'écria le chevalier avec un éclat de colère qui fit cabrer son cheval, — Hector s'est enfui! Gare là-dessous, manant!...

Et faisant retourner son cheval, il voulut le mettre au galop dans la direction des portes; mais le sergent se pendit à la bride de la monture d'Orsini, et tint l'animal en respect, malgré les coups de fourreau d'épée qui lui pleuvaient sur les doigts et sur la tête.

— Lâcheras-tu, brigand?... — vociférait le chevalier.

— Non! — répondait l'obstiné Breton, tout meurtri.

Orsini tira l'un de ses pistolets et fit mine d'ajuster le sergent; mais le brave militaire ne broncha pas.

En ce moment une patrouille passait.

— A moi !... — s'écria Thomas.

Le chevalier vit qu'il lui était impossible de s'échapper ; les soldats avaient reconnu le sergent sous son déguisement.

— Allons! — fit Orsini en se calmant, — veux-tu lâcher cette bride? Je suis prêt à te suivre.

A ces mots, le sergent lâcha la bride ; mais il eut soin de recommander aux soldats de se former en double haie et d'escorter le chevalier. Ils marchèrent ainsi jusqu'à l'hôtel de l'Ordre-Teutonique.

Orsini et le sergent furent introduits chez le général.

Après les premières explications :

— C'est bien ! — fit le vieil officier supérieur en congédiant le sergent. — Le sang que je vois à ton visage est la seule punition que je veuille t'infliger ; va te faire panser. Tu ne seras plus inquiété.

Avant de sortir, le sergent déposa la lettre d'Yvonnet sur le bureau du général.

— Veuillez en prendre connaissance, mon général, — dit-il ; — vous verrez si j'ai eu tort de soutenir qu'Yvonnet est un honnête homme.

Le général prit le chiffon de papier froissé par Thomas, et le lut avec attention, sans se préoccuper de la contenance assez embarrassée du chevalier, qui, voyant la tournure que prenaient les choses, ne savait trop à quoi se résoudre.

Mais l'âme du fils de Marie était une âme de bronze. Il ne reculait devant aucune extrémité ; et son esprit était fécond en expédients plus ou moins criminels.

Assis dans un grand fauteuil à dossier sculpté par les maîtres de Nuremberg, il attendit avec assez de patience que le vieux soldat eût terminé sa lecture. Pour se distraire, et aussi pour prouver au général qu'il comprenait son impolitesse, il se mit à feuilleter les pages d'un petit carnet qu'il portait dans une poche de côté.

Le général remarqua ce mouvement. Il ploya tranquillement la lettre d'Yvonnet, et s'adressant au chevalier :

— Monsieur, — lui dit-il avec une politesse froide, — je vous demande pardon de ne pas m'être plus tôt occupé de vous; mais si, comme je le crois, vous appartenez à la diplomatie, vous devez savoir que les affaires graves passent avant toutes les autres.

9.

Orsini s'inclina :

— Je le sais, — répondit-il, — c'est pourquoi j'ai pris la liberté, pendant que vous vous occupiez à lire, de consulter quelques notes secrètes de mon cabinet.

Le général sentit le coup; mais il n'était pas assez rompu aux ruses du jeu des discussions pour engager la lutte sur ce terrain avec un homme tel qu'Orsini.

Il s'approcha donc du chevalier et lui dit d'un air grave :

— Causons franchement, monsieur.

XI

PAUVRE SERGENT !

— Causons franchement, — répondit le jeune homme.

— Hier, monsieur, — poursuivit le général, — vous m'avez dénoncé le vicomte de Saint-Brice comme étant un espion des Anglais et des Prussiens. Or, d'après les renseignements qui me sont parvenus, il semblerait que cette assertion est inexacte.

— Je maintiens ce que j'ai dit, général.

— Veuillez m'excuser encore, monsieur, si je ne me range à votre avis que lorsque j'aurai les preuves matérielles de ce que vous avez avancé.

— Vous ne croyez donc pas à ma parole?

— J'y crois ; mais vous pouvez vous être trompé.

— Je ne me trompe jamais quand j'avance un fait, général. Si ce fait n'était pas certain, je ne l'avancerais point ; mais puis que vous exigez des preuves, je vais vous les donner.

Orsini tira de son carnet une feuille de parchemin ployée en quatre et surchargée de cachets.

— Voici, — dit-il, — le relevé du registre d'écrou de la prison de Vesoul. Si vous voulez bien me le permettre, je vous en donnerai lecture.

— Volontiers, monsieur.

— Vous voudrez bien remarquer, général, que ce relevé est légalisé par l'autorité; que, par conséquent, il est parfaitement authentique. Je me le suis procuré depuis quelque temps déjà : cette pièce m'est très-précieuse.

Après ce préambule, Orsini lut à haute voix :

« — Hector, vicomte de Saint-Brice, — incarcéré sous le numéro 3, pour conspiration et révolte à main armée contre le gouvernement, — s'est audacieusement évadé de la prison de Vesoul après avoir presque assommé ses geôliers, — s'est enfui en Allemagne auprès du prince de Condé, dont il est actuellement aide-de-camp. »

— Est-ce clair, général? — continua le chevalier avec un sourire de triomphe.

— Oui, — balbutia le vieux soldat.

— Mais ce n'est pas tout. Au bas de ce relevé se trouve une note découverte dans les papiers du citoyen Jacques Menjot, mort à la fin du mois de janvier de la présente année, lequel était commissaire de la Convention à Vesoul. Je lis cette note :

— Lisez, monsieur !...

Orsini lut :

« Hector de Saint-Brice. — Le surveiller rigoureusement; — homme dangereux sous tous les rapports; — très-intelligent; — très-brave; — très-adroit; — très-influent sur la gentilhommerie comtoise; — chef de parti. — Le faire arrêter le premier au moindre soupçon. »

— Maintenant, général, — ajouta le chevalier, — vous plaît-il de savoir comment il est noté chez le prince de Condé?

— Je le veux bien.

— Voici donc ce que M. de Condé écrivait à M. de Coigny, le petit-fils du maréchal de ce nom :

« — Vous céderez le commandement de l'aile gauche et de l'artillerie de notre armée à M. le vicomte de Saint-Brice. Si je ne m'abuse, ce jeune gentilhomme ira loin. Il a le coup d'œil de mon aïeul le grand Condé ; il est en outre fort savant; tacticien comme Turenne. Il me tarde de recevoir l'attaque des troupes républicaines; vous verrez comme notre Hector

besoignera. Il ne trouvera que des Patrocles et pas un Achille. »

Le général écoutait en silence.

Lorsque le chevalier eût terminé sa lecture, il attacha son regard clair et froid sur le vieux soldat qui avait l'air de méditer profondément.

— Êtes-vous satisfait maintenant, général ? — dit-il.

Le général poussa un soupir et murmura :

— Pardon de mes défiances, monsieur !... Il m'est permis de ne plus rien croire, à moi qui suis entouré de toutes sortes d'embûches, et qui vois, hélas ! ceux qui devraient être l'honneur de leur patrie, tourner contre elle leurs talents et leur bravoure.

— C'est bien déplorable, général !

— Oh ! quand viendra le temps où nous n'aurons plus qu'un drapeau ! Ce jour-là, monsieur, la France mettra le pied sur la gorge des nations !...

— La France est en effet bien forte quand elle est unie!

— Il faut une tête à ce corps de géant. Cette tête on la trouvera peut-être ! Qui sait si cet Hector n'est pas l'homme providentiel qui aurait pu donner l'unité à tous les partis qui déchirent le pays !... Encore une fois, monsieur, je vous prie de me pardonner.

Et le général tendit la main à Orsini.

Celui-ci était presque ému de cette douleur patriotique du vieux soldat. Il n'osa serrer dans ses mains cette main loyale.

Ce moment d'émotion passé :

— Veuillez donc m'expliquer, — fit le général, — pourquoi vous avez si mal accommodé ce pauvre Thomas ?

— J'avais hâte de m'élancer à la poursuite du vicomte ; car enfin, il ne faut pas le laisser échapper !

— Je n'y puis absolument rien faire. Si j'avais eu de la cavalerie, j'aurais envoyé à sa poursuite ; mais je n'en ai pas, et j'ai besoin de tous mes hommes au cas d'une émeute populaire.

— Moi, je me charge de cette besogne, général !

— Vous !...

— Oui ! à une condition. C'est que vous me donnerez l'ordre écrit d'arrêter M. de Saint-Brice partout où je le trouverai.

Le général sentit renaître ses soupçons. Cette persistance

du chevalier indiquait que l'amour de la France ne le poussait pas seul à poursuivre ainsi le vicomte.

— Morbleu ! — dit-il, — ce vicomte, malgré toutes ses qualités ne paraît pas être votre ami.

— Il ne l'est pas, en effet!

— Vous avez quelque secret motif de haine contre lui ?

— C'est possible ! Mais, puisqu'en l'arrêtant je fais vos affaires, que vous importe si je fais en même temps les miennes!

— C'est très-juste. J'étais bien sot de penser qu'un étranger pouvait gratuitement servir les intérêts de la France.

— Je les sers gratuitement, moi! Je ne demanderai absolument rien pour toutes mes démarches.

— Allons, vous me comprenez bien; mais vous feignez de ne pas me comprendre. N'importe ! Je vais vous donner l'ordre que vous me demandez.

Le général écrivit :

« — Par ordre du général commandant la garnison de Mayence, le citoyen Orsini, chirurgien en chef des armées du sultan Sélim III, est autorisé à faire arrêter, partout où il le trouvera, l'ex-vicomte Hector de Saint-Brice, émissaire du prince de Condé et du roi de Prusse. »

Il posa son cachet, mit la date et signa.

Orsini prit l'*ordre*, le plaça dans son carnet, et, après avoir fait ses adieux au général, il descendit le perron de l'hôtel. Son cheval l'attendait, attaché à un anneau scellé dans le mur.

A peine fut-il en selle, qu'il aperçut au coin de la rue le sergent Thomas, revêtu de son uniforme, et accompagné de quatre sous-officiers, ils s'avancèrent à la rencontre du chevalier, et pendant que l'un des sergents arrêtait le cheval d'Orsini, un autre, faisant le salut militaire, adressait ces paroles au chevalier :

— Vous vous êtes permis, naguères, monsieur, de blesser traîtreusement un de nos collègues, le sergent Thomas ici présent ; il vient vous demander raison de cet outrage. Comme vous ne pourriez peut-être pas trouver de témoins, deux de ces messieurs vous en tiendront lieu, si vous le voulez bien.

— Singulières gens !... — pensa le chevalier, — on ne peut

décidément plus sortir de cette ville une fois qu'on y est entré. C'est l'enfer du Dante :

« *Lazziate ogni speranza voi che intrate!* »

— Messieurs, — ajouta-t-il ; — je suis parfaitement à votre service. Seulement, si vous avez du sang de trop, vous devriez le conserver pour l'assaut prochain.

— Ceci me regarde, — fit laconiquement Thomas !

— C'est un simple conseil que je vous donne; remarquez bien que je ne recule pas !

— Très-bien, monsieur !... alors, veuillez nous suivre !

— Non pas !... suivez-moi vous-même. Je me dirige du côté de Strasbourg, veuillez m'accompagner jusqu'à la porte de la ville. Là, je vous rendrai toute la raison que vous semblez avoir perdue !

A ce sarcasme, le sergent Thomas resta impassible.

— Nous verrons ! — dit-il, — nous verrons. En attendant, monsieur, marchez ! nous n'avons que deux heures à nous.

Orsini se mit à siffloter un air insignifiant et s'avança d'un maintien délibéré et au pas, vers la porte de Strasbourg. Les cinq sous-officiers le suivirent silencieusement.

Quand ils eurent dépassé la porte, les témoins s'assemblèrent autour du chevalier.

— Trouvez-vous que nous sommes assez loin, — dirent-ils ?

— Poussons jusqu'à ce bouquet d'arbres, fit négligemment Orsini !..

Les sergents le suivirent jusqu'au pied d'un monticule peu élevé dont le sommet était couvert de tilleuls encore desséchés.

— Nul ne peut nous voir d'ici, — dit un des sous-officiers.

— C'est bien, messieurs ! — fit Orsini, — alors vous pouvez vous battre ensemble si cela vous convient. Quant à moi, je n'en ai pas le temps ; puis ma vie est trop précieuse pour la hasarder contre celle de quatre imbécilles. Adieu !

En prononçant ces paroles, il enfonça ses éperons dans le ventre de son grand cheval pie qui partit avec la rapidité d'une flèche.

A la vue d'une pareille lâcheté, les sous-officiers poussèrent tous à la fois un hurlement de rage qui frappa comme un

soufflet les oreilles du chevalier. Il se retourna, et agitant son chapeau dans l'air il leur fit un salut ironique.

Mais Thomas ne se contenta point de jeter au fugitif l'épithète de lâche. Il ôta vivement son habit qu'il laissa entre les mains de ses camarades, puis dégaînant son sabre dont il abandonna également le fourreau, il courut après le chevalier.

Les sous-officiers n'eurent pas le temps de l'arrêter :

— Il devient fou, — dirent-ils !

Mais ils virent bientôt que Mériadec n'avait pas trop préjugé de ses forces. Élevé dans les bruyères armoricaines avec les pâtres et les pêcheurs, il avait conservé toute la souplesse de muscles de ses jeunes années.

Il courait donc avec une prodigieuse vitesse. Le sable s'envolait sous ses pieds comme une bande d'oiseaux à la chute d'une pierre lancée par un enfant. Ses compagnons qui l'avaient d'abord suivi renoncèrent bientôt à le rejoindre. Ils regardaient avec cette curiosité inquiète qu'on éprouve à la vue de l'acrobate perché sur sa corde à vingt pieds en l'air.

Cette lutte d'un homme à pied contre un homme à cheval avait en effet quelque chose d'étrange ; et ce qui paraissait plus étrange encore, c'est que l'homme à pied semblait devoir remporter la victoire.

Il se rapprochait sensiblement du chevalier.

Celui-ci s'était retourné d'abord en riant ; mais remarquant la vélocité du sergent, il avait mis son cheval au galop et il le pressait avec vigueur.

Tout à coup, la monture d'Orsini fit un faux pas et tomba.

— Bravo !... — s'écrièrent de loin les sous-officiers ! — Courage, Thomas !... Attrape-le.

A la voix de ses compagnons, Mériadec redoubla de rapidité. Il ne courait pas ; il roulait ; il ne roulait pas, il volait. Bientôt, il ne fut plus qu'à une cinquantaine de pieds du chevalier.

Le cheval s'était relevé ; mais il continuait plus lentement son chemin. Le sergent s'en aperçut.

— Arrête, lâche, brigand ! — hurlait Thomas, — si tu as encore un atôme de cœur, arrête, vil espion.

Et il accélérait encore sa course.

Orsini s'était retourné tranquillement ; quand le sergent fut arrivé à quelques pas de lui :

— Pauvre fou! — dit-il, — ce n'est pas moi qui t'ai dit de me poursuivre, c'est toi qui l'auras voulu.

Il arma un de ses pistolets et fit feu sur le sous-officier.

Thomas s'affaissa sur le sol.

— Assassin, — s'écria-t-il.

Et un flot de sang monta à son gosier et l'étrangla.

Orsini remit avec beaucoup de calme son pistolet dans sa ceinture; puis il éperonna de nouveau son cheval qui reprit le galop.

A la détonation du pistolet, les sous-officiers pressentant un malheur, accoururent sur le théâtre du meurtre. Le pauvre Thomas était arrivé à cette heure suprême où le corps lutte encore pour retenir l'âme. Étendu sur la terre, les mains crispées contre sa poitrine, il arrêtait le sang qui s'échappait à grands flots de sa blessure.

— Tu es blessé, Thomas, — fit un des sergents en soulevant sur ses genoux la tête pâle du moribond?

— Non, — dit le Breton en scandant ses dernières paroles, — je ne... suis... pas blessé... je suis... mort.

— Mort!... — s'écrièrent les quatre sous-officiers.

Thomas ne pouvait plus répondre aux questions qu'on lui adressait. Ses yeux étaient retournés, ses mains froides serraient convulsivement la poignée de son sabre, son pouls était muet.

L'âme du noble soldat venait de quitter son corps.

Après quelques minutes de recueillement, les quatre sergents échangèrent entre eux un coup d'œil interrogateur.

Ce coup d'œil signifiait:

— Que faut-il faire?

— Écoutez-moi, — dit le plus ancien, — il ne convient pas que nous transportions dans les rues de la ville le cadavre de notre malheureux camarade. Il faut que l'un de nous aille chercher une voiture.

— J'y vais, fit un des amis du mort.

Pendant qu'il retournait à Mayence, le plus vieux des sergents s'agenouilla sur le sol.

— Qu'on pense ce qu'on voudra, — dit-il, — mais la religion est bonne à quelque chose, surtout quand on est en présence des cadavres. Ceux qui l'ont abolie, n'ont jamais eu de parents ni d'amis morts, et ils n'ont jamais vu le feu.

— Savez-vous encore quelque prière, l'ancien?

Le vieux sous-officier grogna, toussa, retroussa ses moustaches, essuya une larme qui s'obstinait à revenir sous ses paupières.

— Oui, — répondit-il, — je me rappelle encore quelques bribes du *De profundis !*

— Nous aussi, — firent les trois militaires.

Le vieux sous-officier se découvrit et récita très-dévotement la lugubre prière des morts, que ses camarades répétèrent après lui avec une ferveur non moins sincère.

Bientôt le bruit des roues annonça l'arrivée de la voiture. On y plaça le cadavre du malheureux sergent et l'on reprit le chemin de Mayence.

Le général fut immédiatement informé de ce qui venait de se passer ; mais personne ne sut quelle résolution il avait prise à cet égard. Seulement il défendit expressément à la garnison de franchir l'enceinte des fortifications.

Pendant que se déroulaient les diverses péripéties qui devaient pour dénouement amener la mort de l'infortuné Thomas Mériadec, Hector suivi de son fidèle Yvonnet chevauchait le long de la rive gauche du Rhin sur la route d'Oppenheim.

Il essayait de charmer les ennuis du voyage en faisant chanter son domestique dont la voix, par une regrettable analogie d'intonation, se mariait parfaitement avec le bruit des fers des chevaux.

Yvonnet chantait une de ces âpres chansons bretonnes qui semblent avoir été composées pour servir d'accompagnement aux gigantesques mélopées de l'Océan, et dont l'air est plutôt un cri d'alcyon qu'une collection de notes destinées au registre du gosier humain.

Voici cette chanson :

« J'ai ma hutte au pied de la côte,
Dont le manoir de Kéralvent
Ceint de pierres la cime haute.
Qu'il pleuve ou qu'il fasse du vent,
Là, je ne crains rien, ô mon hôte!...

Voyez là-bas, loin de la côte,
Que couronne le vieux château !
Sur les flots danse, joue et saute
La carcasse de mon bateau.
Là, je ne crains rien, ô mon hôte!...

Je suis pauvre, est-ce de ma faute ?
Les écus valent-ils l'honneur ?
J'ai l'âme simple, fière et haute :
Quand je mets la main sur mon cœur,
Là, je ne crains rien, ô mon hôte !... »

La chanson finie, Hector mit son cheval au galop, exercice qui fut imité par Yvonnet, lequel, tout en galopant sur son mekclembourgeois, cherchait à se rappeler d'autres airs plus appropriés à leur situation. Mais sa mémoire était bien rebelle ; aussi secouait-il la tête d'une façon tout à fait mélancolique ; ce mouvement combiné avec celui du cheval contribuait à donner au Breton l'aspect le plus burlesque.

Hector qui le regardait en ce moment ne put retenir un éclat de rire :

— Sacrebleu ! — dit-il, — sais-tu qui tu me rappelles en ce moment, mon bon Yvonnet?

— Ma foi, non ! monsieur le vicomte.

— Eh bien ! tu as sans doute entendu raconter en Bretagne l'histoire du bienheureux saint Antoine, passant la Loire à cheval sur son cochon ?

— Oui ! Est-ce que je ressemblerais à l'animal ?

— Non. Tu ressembles trait pour trait au saint tel que je l'ai vu représenté sur une vieille gravure que ma grand'mère plaçait dans son livre de messe.

Yvonnet se rengorgea.

— On m'a toujours conté, — dit-il, — que j'avais beaucoup de ressemblance avec un grand personnage. En outre, j'aime le porc à la folie ; c'est un trait de plus que j'ai de commun avec saint Antoine.

Tout en devisant de la sorte, ils arrivèrent à Oppenheim comme la nuit tombait. Personne n'ayant examiné de trop près les deux compagnons, le gourdin d'Yvonnet et la cravache d'Hector étaient restés parfaitement tranquilles.

A Oppenheim, ils choisirent le meilleur hôtel, soupèrent comme deux ogres, dormirent comme deux justes et ne s'éveillèrent qu'au chant des oiseaux.

— Je vais faire un tour dans la ville, — dit Yvonnet. — Je remarque que nos chevaux sont fatigués, il nous en faut d'autres.

— Comment feras-tu pour nous en procurer? — demanda le vicomte.

— Oh! ne vous inquiétez pas de cela, monsieur, — fit le Breton; — chez nous, on naît marchand, comme dans certain pays on naît voleur.

Et Yvonnet sortit.

XII

OU YVONNET FAIT UN BON MARCHÉ ET OU UN MAQUIGNON N'EN FAIT PAS UN MAUVAIS.

Les bonnes gens d'Oppenheim étaient levés depuis longtemps. Il semblait que la guerre n'eut rien fait perdre à l'humble ville de sa physionomie particulièrement tranquille. A l'exception du fort Lanskron debout comme une perpétuelle menace au sommet de la montagne voisine, aucun indice ne révélait la présence récente de l'ennemi dans ce pays; aucune construction n'indiquait qu'on fut quelquefois dans la nécessité de défendre ses foyers contre une invasion étrangère.

Sur le seuil des boutiques, on voyait d'excellentes figures germaniques; de gros bons-hommes occupés à nettoyer leurs vitres, à balayer la rue, ou à ne rien faire.

Parmi ces derniers, les uns bâillaient à se démonter les mâchoires; les autres frottaient leurs yeux appesantis. D'aucuns se débarbouillaient publiquement avec ce sans-gêne que l'on remarque dans les petites villes allemandes.

Digitized by Google

Yvonnet levait le nez en l'air. Il lisait les enseignes comme un homme qui ne cherche absolument rien en feignant de chercher beaucoup. Au milieu de la rue, il avisa un homme qui lavait une auge de bois dans le bassin d'une fontaine alimentée par l'eau du Rhin.

Il s'approcha de cet homme.

— *Gutheinmorgen, meinheer*, — lui dit-il en prononçant ces deux mots avec un accent français très-remarquable.

— Bonjour, monsieur, — répondit le laveur d'auge en se servant du pur idiome de l'Ile de France,

— Tiens! vous êtes Français? dit Yvonnet.

— Né, natif, originaire de Château-Thierry, renommé par ses laines et par son La Fontaine!...

— Tudieu! Comment se fait-il que vous soyez établi dans ce diable de pays où l'on parle comme parlent les vaches du nôtre!

— Que voulez-vous; j'y gagne ma vie et je m'y suis marié avec une Allemande qui pèse cent soixante-dix livres. Il n'y a pas moyen d'être volage quand on a un poids pareil sur les bras!

— Je le comprends. Ne pourriez-vous pas me dire où je trouverai un marchand de chevaux?

— Parguienne!.. Vous ne pouviez mieux vous adresser. Mon patron est le plus gros maquignon de toute la Hesse.

— Eh bien! faites-moi le plaisir de me conduire auprès de votre patron. J'ai un marché d'or à lui proposer!

Le laveur d'auge s'empressa de mener Yvonnet chez le maquignon.

Celui-ci était un petit homme roux à figure futée et matoise, un vrai type de juif alsacien.

— Vous voulez acheter des chevaux, monsieur? dit-il.

— Oui, monsieur!... Deux, — répondit Yvonnet.

— Ah! monsieur, ils sont bien chers en ce moment. La guerre, monsieur, la guerre!... voilà la plaie du commerce! Vos compatriotes m'ont complètement ruiné. Il est vrai qu'ils m'ont payé les chevaux qu'ils m'ont pris; mais si peu, si peu, que c'était une dérision! J'en ai encore cinq dans mon écurie, et je ne veux les céder qu'à un prix énorme!...

— Diable!... — fit le Breton.

— Mais, monsieur, je donnerais volontiers mille livres d'un

percheron ou d'un mekclembourgeois; vous voyez que je ne tiens pas à vendre mes chevaux, au contraire !...

— Vraiment.

— Je vous le jure !

— Vous donneriez deux mille livres, pour deux chevaux, l'un percheron, l'autre mecklembourgeois ?

— Je donnerais trois mille livres, monsieur !

— C'est dommage que je n'aie pas mes deux chevaux sous la main, je vous les vendrais bien à ce prix. Ce sont deux robustes bêtes ! sans défaut !...

— S'ils ont ces qualités, j'en donnerais quatre mille livres, foi d'honnête commerçant !...

— Oh !...

— Je n'ai qu'une parole !...

— Eh bien, monsieur, je vous prends au mot. Voilà un garçon qui est Français et qui me servira de témoin.

Le maquignon ouvrit de grands yeux.

— Courez à l'hôtel Von Adler, en français, hôtel de l'Aigle, — dit le Breton, — et amenez-moi les deux chevaux de M. le vicomte de Saint-Brice.

Le valet du maquignon exécuta aussitôt la commission d'Yvonnet.

Pendant qu'il se rendait à l'hôtel de l'Aigle, le marchand de chevaux regrettant, comme Xanthus, la parole imprudemment lancée, aurait bien voulu trouver quelque Esope pour le tirer du mauvais pas où il se trouvait.

Mais Yvonnet était têtu, nous l'avons déjà dit. Toutes les raisons du maquignon échouaient contre son inébranlable obstination.

— Vous l'avez promis, vous tiendrez.

— Mais je n'ai pas quatre mille livres toutes prêtes, monsieur !

— Bah ! un homme comme vous ! Moi qui ne suis qu'un simple domestique, je ne voyage jamais sans avoir au moins cinq mille écus dans ma valise. Vous me donneriez de vous une piètre idée.

— Mais, monsieur, je croyais que vous vouliez acheter des chevaux, et non pas en vendre ?

— Qui vous dit que je ne veux pas en acheter ? J'en ai deux qui sont fatigués, je trouve une occasion avantageuse de m'en

défaire, je profite de cette occasion. Mais il m'en faut absolument deux autres.

En ce moment, le garçon arriva avec les deux chevaux. Le maquignon fit une grimace affreuse. Les quadrupèdes étaient forts, mais peu élégants.

Cependant il fut obligé de s'exécuter; mais il se réservait d'élever à un chiffre exorbitant le prix des chevaux dont Yvonnet avait besoin.

— Maintenant, — fit le Breton, — voilà un marché conclu. Passons à un autre.

Le maquignon *sortit* de l'écurie deux chevaux très-hauts, très élancés, aux jambes fines comme celles des coursiers arabes il les fit courir, se cabrer, sauter, bondir, monta dessus, etc...

— Ils me conviennent, — fit Yvonnet; — je vous en donne deux mille livres.

— Vous plaisantez, je crois? s'écria le maquignon.

— Est-ce que j'ai l'air de plaisanter, monsieur? J'ai dit deux mille livres; comme vous je tiens à ma parole, et je n'en démordrai point.

— Alors, vous n'aurez pas mes chevaux!

— Tant pis, adieu! Il y a d'autres maquignons ici!

— Je suis seul.

— Ça ne fait rien; j'en achèterai à Reihnschantz (1).

— Il n'y a à Reihnschantz qu'une auberge et un corps de garde! Il n'y a pas de marchands de chevaux.

— Alors, nous irons en poste jusqu'à Spire.

— A votre aise, monsieur.

Yvonnet compta gravement les quatre mille livres du maquignon et se dirigea du côté de l'hôtel.

Mais le marchand de chevaux réfléchit.

— Si les Français viennent à passer ici, — pensa-t-il, — ils me prendront mes chevaux et pourront fort bien ne pas me les payer. Mieux vaut avoir deux mille livres que rien.

Il envoya donc son palefrenier à l'hôtel de l'*Aigle*. Yvonnet compta fort consciencieusement les deux mille livres, et se trouva par là en bénéfice de deux mille livres, dues à son entregent commercial.

Au moment où le vicomte et son valet quittaient Oppen-

(1) Aujourd'hui Ludvigshafen.

heim, avec leurs montures fraîches, Orsini entrait dans la petite ville.

Son cheval pie boitait tout bas. Aussi, bien qu'il n'y eût que cinq lieues de Mayence à Oppenheim, il avait dû coucher en route dans un petit village où Hector avait demandé un gîte la première nuit après sa sortie de Mayence.

Le vicomte s'était oublié dans ce village jusqu'à midi; voilà pourquoi, lui aussi, n'avait fait que quelques lieues dans la seconde journée de son voyage. Du reste il avait consacré le temps qu'il avait pu perdre, à écrire une longue lettre à M. de Pern et une autre non moins longue au capitaine Dubuisson. Il se proposait de coucher ce soir-là à Carlsruhe, et d'aller le lendemain jusqu'à Strasbourg.

Orsini de son côté avait l'intention de pousser, ce même jour, jusqu'à Carlsruhe. Il avait en conséquence besoin d'un cheval frais. Il s'adressa au premier passant venu, et on le conduisit chez le maquignon.

Celui-ci rêvait au triomphant marché qu'il venait de conclure. Il maudissait Yvonnet, maudissait son palefrenier, se maudissait lui-même. A l'aspect du chevalier, un rayon d'espérance illumina les ténèbres de son âme.

— Peut-être vais-je prendre ma revanche! — se dit-il.

Il alla courtoisement au-devant de l'étranger :

— Puis-je vous être bon à quelque chose? — lui demanda-t-il.

— Oui! — fit brusquement le chevalier. — J'ai besoin d'un cheval!

— Un cheval, monsieur! J'en ai bien un à votre service! Mais c'est un percheron qui me coûte trois mille livres et que j'ai dans mon écurie depuis trois mois.

— Est-il frais?

Le maquignon donna tout bas un ordre au palefrenier.

— Oh! monsieur, frais comme l'enfant qui vient de naître, et je vous le garantis pur sang.

— Je n'ai pas besoin qu'on me le garantisse. Il est probable que je ne passerai pas ici longtemps.

— Oh! je suis sûr que vous y repasserez, ne fût-ce que pour me remercier de l'excellente bête que je vous aurai fournie.

— Voyons cet animal!...

Le palefrenier fit sortir le cheval qui, grâce à quelque stra-

tagème du marchand, bondissait comme un chevreuil dans la cour du maquignon.

— Combien? — demanda le chevalier.

— Quatre mille livres, — fit timidement le juif.

Orsini fit une grimace; mais l'ex-monture d'Hector avait si bonne mine que le chevalier ne marchanda point; il compta les quatre mille livres au maquignon ébahi.

Nous ne suivrons pas les trois cavaliers sur la route d'Oppenheim à Strasbourg. Disons seulement qu'à trois ou quatre lieues d'Oppenheim le cheval d'Orsini ralentit notablement son train, de telle sorte que le chevalier fut obligé de coucher à Spire.

Nous nous transporterons sans retard à Strasbourg où Hector et le Breton, après avoir passé la nuit à l'hôtel de la *Renommée*, situé sur la place qui porte aujourd'hui le nom de place Kléber, attendaient avec une certaine impatience des nouvelles d'Himmelberg.

Pour ne pas être inquiété, Hector avait choisi cet hôtel dont la réputation n'était pas aussi grande que son enseigne aurait voulu le faire croire, mais qui jouissait en revanche d'une tranquillité parfaite.

Cet hôtel qui avait été recommandé à Hector par le capitaine Dubuisson n'était en effet hanté que par des voyageurs d'un certain âge et des officiers réformés ou hors de service. Hector y trouva ce qu'il cherchait, c'est-à-dire deux chambres au premier étage bien proprettes et bien silencieuses.

Il s'y installa, promettant à l'hôtel d'y séjourner pendant une huitaine de jours.

Dès le lendemain de son arrivée, il se rendit à l'ex-demeure du gouverneur de la ville et lui donna communication de la lettre de créance que lui avait remise le capitaine Dubuisson.

— C'est bien, citoyen Marius! — fit le gouverneur. — Le capitaine Dubuisson est un pur patriote. Tu peux séjourner à Strasbourg tant qu'il te plaira; tu ne seras pas inquiété.

Hector remercia le gouverneur; et voyant sa sûreté à peu près assurée, il s'occupa tout de suite de ses affaires personnelles. En conséquence, il écrivit à la municipalité de Vesoul pour obtenir des renseignements au sujet de Lorchet.

D'un autre côté, Yvonnet changea de vêtement, prit le costume d'un honnête bourgeois et alla passer ses journées dans

une brasserie voisine de la citadelle et dont la fenêtre s'ouvrait sur la route de Kelh.

— Si ce coquin d'Orsini nous poursuit jusqu'ici, — pensait-il, — il est probable que je l'apercevrai; mais peut-être nous croit-il déjà dans les prisons de Mayence; dans tous les cas, il est bon de veiller, d'autant plus que je ne m'ennuie pas trop ici.

Le digne Breton ne s'ennuyait pas en effet.

Dès le premier jour il avait fait connaissance du brasseur, un vieux bonhomme qui ne s'occupait absolument qu'à boire et à jouer aux cartes. Yvonnet joua aux cartes et but avec lui. Comme il payait généreusement et que sa bourse paraissait bien garnie, il ne tarda pas à être considéré comme l'ami de la maison.

Mais en jouant et buvant, Yvonnet ne perdait pas de vue la route de Kelh. Le pas d'un cheval le distrayait de son jeu, Il courait à la fenêtre; de cette façon il ne gagnait jamais, ce qui ne laissait pas que d'être fort agréable au brasseur.

Le lendemain de son arrivée à Strasbourg, comme il prenait le frais dans le jardin de la brasserie, il entendit la conversation suivante qui avait lieu entre deux des garçons de l'établissement, dans la salle souterraine affectée à l'opération du brassage.

— Notre nouveau collègue est un peu vieux! — disait l'un.

— Vieux! — répondait l'autre, — il n'a que quarante-cinq ans!

— C'est un trop grand âge pour le rude métier que nous faisons. Il sera bon tout au plus pour chauffer les tourailles (1) ou pour surveiller le maltage (2).

— Tu crois! moi je ne suis pas de ton avis. C'est un gaillard taillé en Hercule. As-tu remarqué cette taille, cette largeur d'épaules? Il rendrait quatre pouces au tambour-major de la 6e demi-brigade.

— Je n'ai remarqué qu'une chose, c'est qu'il est affreusement laid.

(1) Fourneau sur lequel ont fait griller l'orge.

(2) Opération des brasseurs qui a pour but de faire germer l'orge.

Digitized by Google

— C'est selon la manière dont on le regarde. Moi, je ne le trouve pas tout à fait laid!...

— Fi! c'est une horreur! Il est grêlé comme une écumoire; sa figure ressemble à une culotte rouge toute rapiécée.

— Il a l'air bon garçon!

— Bah! ses petits yeux gris tournent méchamment, comme des noyaux de cerises dans le fond d'une bouteille d'eau-de-vie. Le diable me brûle! si ce n'est pas quelque vieux brigand qui abandonne le métier parce qu'il ne peut plus le continuer!

— Je ne crois pas. Il est d'un naturel fort doux, si j'en juge par ce que j'ai vu.

— Qu'est-ce que tu as vu?

— Tu sais le petit garçon qui mène à l'abreuvoir les chevaux de l'hôtel de l'Écu?

— Oui!

— Eh bien! ce matin, il conduisait par la bride un gros cheval brun qui paraissait fourbu, une belle bête tout de même, avec une étoile blanche dans le milieu du front. Le père Pierre passa près de lui et regarda ce cheval avec beaucoup de curiosité, car il faut te dire que ce cheval porte sur la cuisse gauche une couronne tout à fait aristocratique et qui sent son émigré à dix lieues à la ronde.

— Et puis après?...

— Après, le petit garçon ennuyé de voir que ce colosse regardait ainsi l'animal, lui lança un grand coup de fouet par la figure, tellement que le sang jaillit.

— Petit espiègle!...

— Le géant se retourna. Un instant je crus qu'il allait jeter dans le Rhin le cheval et le cavalier tant son geste fut énergique; mais il se contenta simplement de dire au petit garçon : — Mon ami, quand tu voudras donner des coups de fouet à quelqu'un, adresse-toi à moi, j'ai la force de les supporter; mais n'en donne pas à d'autres personnes qui pourraient ne pas avoir la même patience que moi et te tirer rudement les oreilles.

— C'est une brute! Comment s'appelle-t-il, dis-tu?

— Pierre, voilà tout. Il n'a point donné d'autres noms!

Le garçon brasseur se mit à rire aux éclats!

— L'imbécille!... — s'écria-t-il. — Il ne sait pas même son nom de famille.

Cette conversation semblait intéresser Yvonnet, car pour n'en pas perdre un seul mot il s'était rapproché du soupirail au fond duquel il voyait la touraille, la drèche, la cuve à guilloire, la cuve à fermentation, les rafraîchissoirs; enfin tous les instruments et ustensiles dont se servent les fabricants de bière.

Le cheval à couronne aristocratique l'intriguait surtout. Il grava profondément dans sa mémoire le nom de l'hôtel de l'Écu et résolut d'éclaircir le mystère dont Pierre avait paru s'inquiéter.

— Après tout, — se disait-il, — si cela ne me mène à rien, je n'aurai pas perdu de temps, l'hôtel de l'Ecu ne doit pas être fort éloigné d'ici.

Il remonta dans l'établissement.

Le vieux brasseur que son abdomen rendait à peu près impotent se roula jusqu'auprès d'Yvonnet.

— Eh! mon cher monsieur, — lui dit-il, — est-ce qu'il ne vous plairait pas de faire avec moi une partie de piquet? Votre mal de tête est-il un peu passé?

— Oui! deux fois oui!... — fit Yvonnet. — L'air qu'on respire dans votre jardin est délicieux et je m'en trouve tellement bien que j'ai envie de prendre ma revanche de ce matin.

— Ah! ah! nous allons voir cela.

Le brasseur se mit à table, ayant Yvonnet devant lui, et ils commencèrent une de ces formidables parties qui durent avec leurs alternatives de succès et de perte quelquefois une demi-journée.

Tout en tenant ses cartes, en regardant par la fenêtre, Yvonnet trouva le moyen de faire causer son hôte.

— Connaissez-vous l'hôtel de l'Ecu? — demanda-t-il.

— Parbleu! — répondit le brasseur, — c'est à deux pas d'ici; de l'autre côté de la route de Kelh.

— C'est un bon hôtel!...

— Excellent! c'est avec l'hôtel des Deux-Clés, le meilleur hôtel faubourien de Strasbourg.

— Ah!... J'ai presque envie de m'y établir. Votre bière est délicieuse et je serai plus près de chez vous.

— Vous êtes capot, monsieur!... Je n'ai pas de conseils à vous donner, mais je suis persuadé que vous seriez excessivement bien dans cet hôtel!

— Je n'en doute pas, mon cher ami!... C'est à vous de me donner des cartes.

— Où demeurez-vous donc?... J'ai une quinte majeure!...

— Je n'ai absolument rien!... Je demeure à l'hôtel de la Renommée.

— Je fais soixante... l'hôtel de la Renommée, je ne le connais pas.

— Je vais donc aller visiter l'hôtel de l'Ecu; je crois décidément que j'y serai mieux!

— Vous avez perdu encore une fois, monsieur!...

— Décidément je n'ai pas de chance, — fit Yvonnet, — à ce soir!

Et il sortit de la brasserie.

XIII

LES BRASSEURS.

Yvonnet trouva facilement l'hôtel de l'Ecu.

C'était un grand bâtiment parallélogrammatique entouré de murs comme une ferme du moyen âge et dans lequel on entrait par une vaste cour close.

A l'entrée de la cour, Yvonnet vit un homme gigantesque qui fumait dans une courte pipe noirâtre et qui semblait examiner avec beaucoup d'attention les entrants et les sortants.

Ce personnage était vêtu comme les ouvriers, mais d'une façon assez propre. Un surcot de laine grise enveloppait son torse de Cyclope; il portait une casquette de loutre, un peu étroite pour les vastes dimensions de sa tête. Ses pieds disparaissaient dans de gros souliers à cordons, ferrés de clous pareils à ceux que les maréchaux appellent *caboches.*

A la vue d'Yvonnet qu'il avait déjà vu dans la brasserie, il se découvrit respectueusement.

— Bonjour, mon ami, — fit Yvonnet en rendant son salut au géant. — Est-ce que ce n'est pas vous que l'on nomme Pierre?

— C'est moi-même, monsieur.

— Veuillez donc me dire si je pourrais acheter un cheval ici?

— Je ne suis pas au service de l'hôtel.

— Je le sais : vous êtes garçon brasseur.

— Depuis peu de jours; mais je le suis.

— Voyez-vous, mon ami! si je vous ai demandé ce renseignement, c'est que j'ai remarqué un superbe animal, qui paraît fourbu et dont son maître voudrait peut-être bien se défaire.

Les petits yeux gris du colosse brillèrent d'un éclat étrange.

— Est-ce que vous connaissez le maître de ce cheval? — dit-il.

— Mon Dieu! non, — fit Yvonnet.

— Je doute qu'il veuille le vendre, — continua le géant; — si j'avais cet animal pendant vingt-quatre heures je le guérirais. Son maître doit connaître aussi ma recette.

— Mais ce cheval est complètement fourbu.

— C'est l'effet d'un exercice trop violent. Les articulations sont raides; l'animal a la fièvre; le tissu réticulaire du pied est enflé. Mais avec une bonne saignée et des frictions d'essence de lavande et de térébenthine aux jarrets pour déterminer l'inflammation dérivative, on le rendrait bien promptement capable de fournir une longue traite.

— Diable! mon ami, vous en parlez comme un professeur d'hippiatrique.

— J'ai été cocher dans ma jeunesse.

— Vous avez examiné du moins ce cheval de fort près?

Le géant jeta sur Yvonnet un coup d'œil défiant.

— Oui, monsieur, — dit-il; — mais c'est par simple amour de l'art. Je vous le répète, je me fais fort de le guérir!

En ce moment, un des garçons brasseurs dont Yvonnet avait surpris la conversation appela le géant.

— Holà!... maître Pierre! vieux fainéant! Viendrez-vous un peu nous aider? Vous savez bien que nous avons quatre-vingts tonneaux à charger ce matin?

Pierre se dirigea tranquillement vers la brasserie après avoir fait un salut très-poli au Breton.

— Je vous suis, mon ami, — dit-il à son collègue. — Est-ce que ces tonneaux sont bien lourds?

— Vous avez déjà peur de vous éreinter? un homme taillé comme vous!

— Oh! que non!... c'est pour vous que j'ai peur.

Le garçon se mit à rire.

— Vous allez voir comme nous les *trébuchons*, nous deux Fritz! — dit-il, — il ne faut pas être poule mouillée pour faire le métier que nous faisons!

— Mais, mon garçon, il me semble que je n'ai pas l'air manchot. Tant que ce que vous me mettrez sur le dos ne dépassera pas deux mille cinq cents livres, je le porterai!

Jean, — c'était le nom du garçon brasseur, — ouvrit de grands yeux; mais le nouvel ouvrier le regardait d'un air si naïf qu'il crut à une plaisanterie, ou tout au moins à une lourde bêtise. Son hilarité redoubla donc.

— Nous verrons bien! — dit-il.

Ils entrèrent dans la salle basse où les opérations du brassage avaient lieu.

Bien que l'établissement ne détaillât qu'une très-petite quantité de cette liqueur dont on attribue l'invention à Cambrinus, roi de Flandre, mais qui en réalité était déjà connue des Hébreux qui la trouvèrent en Egypte et des Grecs qui l'appelaient *vin d'orge*, la brasserie du père Knipalder, — ainsi se nommait le partenaire d'Yvonnet, — était très-achalandée pour le *gros*.

Elle expédiait dans tous les villages environnant Strasbourg, et fournissait même à plusieurs estaminets de la ville un certain nombre de barils de bière blanche, brune, double et petite.

Aussi les manipulations se faisaient-elles sur une grande échelle. Une trentaine de manœuvres placés sous les ordres de Jean et de Fritz s'occupaient des plus gros ouvrages, vidaient les cuves, transportaient les rafraîchissoirs; d'autres voituraient les barils ou servaient de palefreniers.

Les cuves étaient placées dans une vaste pièce carrée dont la température s'élevait presque toujours à plus de trente degrés, et qui ne prenait jour que par une large porte et par le soupirail dont nous avons parlé.

Lorsque le nouvel ouvrier entra, on lui donna une aubade préparée par les soins de maître Jean. Les pincettes des tourailles retentirent l'une sur l'autre; des hommes nus jusqu'à

la ceinture, barbouillés de levure de bière, comme Thespis se barbouillait de lie, frappaient à tour de bras sur le cuivre sonore des cuves; d'autres hurlaient dans des tonneaux vides. Celui-ci se servait d'un arrosoir comme de trompe de chasse; celui-là agitait des chaînes de nettoyage dans un baril.

C'était un épouvantable charivari; un concert infernal rugissant de notes aigres, aiguës, discordantes, fêlées, cassantes, stridentes qui roulaient sous les voûtes cintrées comme un ouragan souterrain.

Pierre ne sembla pas s'apercevoir que cet orchestre de brasseurs exécutait à son intention cette fanfare étrange.

— Eh! eh! — dit-il, — il paraît que c'est la mode dans ce pays-ci de s'amuser en faisant du tapage!... Alors, amusons-nous, mes amis!...

Comme déduction sommaire de ce qu'il venait de dire, Pierre saisit entre ses bras de Titan un énorme rafraîchissoir, plaça dedans sept ou huit barils vides et les agita l'un contre l'autre avec une telle puissance qu'on aurait cru entendre le roulement du tonnerre, ou le grondement d'un volcan à l'heure qui précède l'éruption.

Cet acte de vigueur et d'humeur joyeuse fit cesser le charivari; mais Jean avait préparé une seconde partie à cette mystification. Au moment où le nouveau garçon déposait son rafraîchissoir, dix ou douze corps de pompe disposés en syphons, lancèrent tout à coup une prodigieuse quantité d'eau sur le visage, sur les épaules et sur les jambes de Pierre.

Celui-ci ne se déconcerta point; il saisit de nouveau le rafraîchissoir, le plaça entre lui et les corps de pompe, de manière à recevoir l'eau qui jaillissait. Lorsque le rafraîchissoir fut à moitié plein, il le balança deux fois de droite et de gauche, et en lança le contenu sur les mystificateurs, qui furent inondés à leur tour.

Quelques-uns d'entre eux se fâchèrent; le plus grand nombre rit de bon cœur. Mais l'auteur de ces petites épreuves ne fut nullement satisfait; il en revint à sa première opinion.

— C'est quelque vieux voleur qui a renoncé à son métier, — dit-il.

Et il se promit, *in petto*, de faire subir à son nouveau collègue le plus de vexations possible.

— Je ne sais pourquoi M. Knipalder a cru devoir prendre ce

vieux drôle à ses gages, — pensait-il; — mais je lui ferai tant de misères, qu'il se décidera à chercher fortune ailleurs.

Pour commencer, il renvoya les manœuvres :

— Allez vous promener, — leur dit-il; — vous reviendrez ce soir. Ce gaillard-là, — et il désignait Pierre, — est assez fort pour charger les tonneaux tout seul.

Les manœuvres ne se firent pas prier.

Fritz, qui avait meilleure opinion de Pierre que son camarade, dit au nouveau venu :

— Tranquillisez-vous, papa; je vous montrerai comment on manipule les tonneaux; c'est une affaire d'habitude. Tenez, il suffit de les dresser sur leur fond, de les appuyer en bascule sur le côté droit, et de les faire tourner.

Fritz joignit l'exemple au précepte; mais quelque bonne volonté que mît maître Pierre, il ne put parvenir à faire tourner convenablement les barils. Ils trébuchaient comme des gens ivres ou roulaient dans une mauvaise direction.

Jean riait dans sa barbe.

— Le sot maladroit!... — s'écria-t-il.

Pierre ne répondit pas à cette insolence; mais, prenant un des plus gros tonneaux dans ses bras, il l'emporta comme il aurait emporté un enfant.

— Ma foi, — dit-il, — puisque je ne sais pas les rouler, je les porterai!

Il agit de la même façon à l'égard des quatre-vingts tonneaux qui passèrent en moins de deux heures de la brasserie sur les brancards des traîneaux.

— Tudieu! — fit l'honnête Fritz, en serrant la main à Pierre, — voilà une besogne que huit de nos hommes n'auraient pu faire dans une journée.

Pierre étendit complaisamment ses bras énormes.

— Oui! — dit-il, — je suis assez solide. Je n'ai même jamais rencontré personne qui pût rivaliser avec moi pour soulever un fardeau; ce qui n'empêche pas que j'aie été bien rossé une fois...

— Bah!

— Oui?... et par un homme pas plus grand que vous, tellement mince que je l'aurais étouffé d'une seule main.

— C'était par adresse.

— Par adresse et par force. Il m'a donné deux coups de poing tels qu'un bœuf en serait mort !

— Un lutteur !...

— Non ! un gentilhomme ; et de la meilleure maison de Franche-Comté encore !

— Il y a de ces criquets qui sont tout muscles.

— Vous voulez dire tout acier. Sacredieu !... j'en suis encore ébaubi... Et il y a six mois de cela !...

— Oh ! ce gentilhomme tout acier a peut-être trouvé un acier plus dur ; je veux dire le couperet de la grosse Louison.

— Non ! Il est à l'étranger ; et je donnerais tout ce que je possède pour le retrouver.

— Vous avez à cœur de prendre votre revanche ?

— Non ! Je me mettrais à son service.

— C'est drôle !

— C'est comme cela...

Et le géant passa la main sur ses yeux comme pour essuyer une larme.

— Il n'y a plus rien à faire pour le moment ? — dit-il.

— Non. Vous avez si bien besoigné, que nous avons le reste de notre journée à nous. — Qu'est-ce que vous voulez faire aujourd'hui ?

— Ma foi, rien !...

— Est-ce que vous connaissez Strasbourg ?

— Très-peu...

— Eh bien ! si cela vous convient, nous irons nous promener dans la ville. Je connais, au coin de la rue qui conduit à la cathédrale, une petite auberge où l'on boit d'excellent vin, et où l'on mange des andouillettes à nulle autres pareilles.

Le géant soupira.

— Le bon vin, — dit-il, — ç'a toujours été mon faible, ou plutôt mon fort. Mais depuis quelque temps je me suis trouvé si malheureux que j'ai dû me réconcilier avec ce vieil ennemi qu'on appelle l'eau.

— Ne vous inquiétez pas du paiement.

— Au contraire. J'ai touché ce matin les intérêts de mes rentes !

— Vos rentes ?

— Oui !... quinze cents livres !

— Quinze cents livres ! Et vous êtes garçon brasseur ?

— Ces quinze cents livres ne m'appartiennent pas ; c'est un dépôt que j'ai reçu. Mais comme le capital que j'ai placé ne rapporterait que quatorze cents francs au taux légal, je m'approprie les cent francs en plus.

— Ah ! c'est juste. Vous avez donc cent francs ?

— Oui ; et dans six mois j'en aurai cent autres, car ma rente est de trois mille francs.

Fritz se prit à considérer ce personnage que son camarade lui dépeignait sous les couleurs les plus noires.

— Si celui-là est un voleur, — pensa-t-il, — je dirai que le pape ne croit pas en Dieu.

Et, prenant maître Pierre sous le bras, il se dirigea avec lui vers les quartiers les plus fréquentés de la ville. Ils se promenèrent ainsi pendant quelques heures, regardant les boutiques et les monuments, puis ils arrivèrent devant la cathédrale.

— Tudieu !... — fit maître Pierre, qui se trouvait tout à coup devant l'imposant édifice qu'il n'avait pu découvrir encore, attendu que les bâtisseurs ont stupidement prolongé la ligne des maisons jusqu'au portail de l'église ; — voilà qui doit bien faire rager les Parisiens. S'ils avaient cette cathédrale sur leur place de la Révolution, ça ferait meilleur effet que la guillotine.

— Chut ! — fit Fritz... — Ne dites pas de ces choses-là, on nous fourrerait en prison. C'est plein de patriotes, ici ; depuis M. Dietrich jusqu'à M. Knipalder, notre patron. C'est même chez Dietrich que Rouget de l'Isle a composé le chant célèbre qu'on appelle maintenant, je ne sais trop pourquoi, *la Marseillaise.*

— C'est vrai ; je m'oublie un peu.

— Tenez ! je crois qu'il vaut mieux pour nous entrer dans le restaurant dont je vous ai parlé. C'est ici.

En effet, à la droite de la rue, on voyait sur une plaque en zinc, qui grinçait au vent, cette enseigne *horrifiquement* rabelaisienne : *A la réputation des bonnes andouilles !*

Les deux compagnons entrèrent dans une salle basse, dont le plafond disparaissait sous un rideau de fumée qui s'échappait de la plus belle collection de pipes qu'eût jamais ambitionnée le plus fantaisiste de tous les fumeurs alsaciens.

Ceux qui tenaient ces pipes étaient pour la plupart des étu-

diants en droit et en médecine, qui préféraient le régime substantiel des andouilles arrosées de vin blanc, aux ingurgitations indigestes de la bière. Ce qui ne les empêchait point de fumer, de rire, de faire du tapage comme dans n'importe quelle brasserie strasbourgeoise.

A la vue de maître Pierre, un éclat de rire homérique s'échappa de toutes les poitrines.

— Oh! oh! — s'écria l'un des plus lettrés de la bande; — ne voilà-t-il pas Gulliver et le roi des Lilliputiens!... ou plutôt le géant qui faillit moissonner le bonhomme Gulliver et Gulliver lui-même!

Le livre de Switf faisait alors grand bruit.

— C'est Pantagruel et son ami Panurge, — dit un autre.

— Bravo!...

Le premier étudiant s'approcha de maître Pierre, et, lui lançant irrespectueusement une bouffée de fumée à la figure:

— *Ne transfretâtes-vous jamais*, — lui dit-il, — *la séquane au dilucule et ne décambulâtes-vous point dans les quadrivies et compites de l'urbe inclyte qu'on vocète Lutèce?*

Et se tournant vers le garçon brasseur :

— Et vous, — continua-t-il, — ne fîtes-vous jamais *quinault l'Anglais qui arguait par signes en mettant les deux maîtres doigts à chacun côté de votre bouche et les deux pouces rabaissant les paupières des yeux bien profundément en faisant assez laide grimace, ce que sembloit ès-assistants!*

Ni maître Pierre, ni Fritz ne comprenaient un seul mot aux discours de l'étudiant; mais le jeune brasseur ne s'en aperçut pas moins qu'on se raillait d'eux!

— Eh! messieurs, — dit-il, — laissez-nous tranquilles et continuez de fumer comme de mauvaises cheminées! Qui diable songe à se mêler à votre société!

— D'abord, — s'écria un autre étudiant, — il n'y a plus de messieurs ici! il n'y a que des citoyens!... Seriez-vous des aristocrates déguisés?

— Non, citoyens! — fit humblement la voix de basse-taille de maître Pierre.

Les rires redoublèrent.

— Pardieu, citoyen, — cria un autre fumeur, — on voit bien à tes vêtements et à ton maintien que tu es plutôt un portefaix qu'un ex-comte!

Fritz sentait un flot de colère monter à sa gorge.

— Si vous nous ennuyez longtemps, — dit-il, — ça va se gâter!...

— Panurge nous menace!...

— D'abord je ne m'appelle pas Panurge! Et que celui qui veut savoir mon nom vienne auprès de moi, je le lui dirai à l'oreille.

Un des étudiants s'approcha du garçon brasseur.

— Voyons! dis-moi donc un peu ce nom triomphant!...

Fritz lui allongea le plus beau soufflet qui put retentir sur une joue d'homme, mais l'étudiant baissa la tête à temps et Fritz ne souffleta que la bouteille, laquelle roula sur le plancher.

L'hilarité monta à son paroxysme; la fureur de Fritz aussi. Il se rua sur un des fumeurs et lui cassa sa pipe entre les dents.

Tous les étudiants se levèrent d'un bond et tombèrent sur le brasseur. Pierre ne remuait pas.

— Eh! — s'écria Fritz, — est-ce que vous me laisserez assassiner par ces ivrognes, papa?...

— Hum!... — fit le géant, — je ne voulais plus me battre, mais puisqu'il le faut, allons-y gaiement!

Il se leva lentement, ouvrit la fenêtre qui donnait sur la place de la Cathédrale, puis, saisissant un des plus acharnés lutteurs par le collet de son habit, il le posa sans lui faire de mal sur le pavé au-dessous de la fenêtre.

En quelques minutes la salle était débarrassée de cette façon à la grande jubilation du restaurateur, qui craignait moins encore le tapage que le bris de ses glaces et de ses tables.

— Saperlotte! — dit-il tout émerveillé. — Un homme comme toi, citoyen, serait bien utile dans un établissement comme le mien.

— Oh! ce n'est rien, — fit maître Pierre. — Des jeunes gens comme cela, ce n'est pas lourd; c'est usé par toutes sortes d'excès. Si c'étaient des Hongrois comme j'en ai vus dans le temps, c'est plus pesant. Eh bien! on les balançait tout de même! Mais voilà que ces drôles font le siége de la fenêtre!...

En effet, les étudiants renforcés par quelques-uns de leurs camarades dressaient des bois contre la croisée, et moitié riant, moitié hurlant, tentaient de l'escalader.

Maître Pierre se pencha sur la place.

En ce moment, un cavalier, simplement vêtu, traversait la place de la Cathédrale ; à la vue des jeunes gens il se retourna nonchalamment, puis il mit son cheval au trot.

Maître Pierre avait aperçu le cavalier : il poussa un grand cri, jeta une pièce d'argent au restaurateur, et s'adressant à Fritz :

— Suivez-moi, — lui dit-il d'une voix de tonnerre.

Il sauta par la fenêtre. Fritz l'imita.

Les étudiants se resserrèrent pour barrer le passage à leurs deux adversaires, mais maître Pierre rompit cette barrière humaine comme il aurait brisé un roseau.

— Écartez-vous, marauds ! — s'écria-t-il.

Et ses deux poings fermés firent au milieu des assiégeants épouvantés une large trouée par laquelle les deux compagnons passèrent.

Digitized by Google

XIV

LE FILS DE PAULA.

Ils coururent ainsi, Pierre devant, Fritz derrière, jusqu'au pont de l'Ill, sans que Pierre eut revu le cavalier, sans que Fritz sut pourquoi son compagnon, habituellement si calme, s'abandonnait à ce vertige de vélocité.

Là, Fritz tout essoufflé s'arrêta.

— Tudieu ! — s'écria-t-il, — est-ce que vous allez vous noyer, papa ? Je ne peux plus vous suivre !

Maître Pierre s'arrêta à son tour.

— C'est juste, — dit-il en reprenant son flegme accoutumé. — Je l'ai perdu de vue ! c'est malheureux ! Mais puisqu'il est à Strasbourg, je le retrouverai !

— Qui ? quoi ?

— Lui, pardieu !...

— Qui, lui ?

— Hector, mille diables !!... Celui qui m'a si bien accommodé à Vesoul.

— Ah ! vous êtes sûr que c'est lui ?

Digitized by Google

— J'en suis sûr. J'ai vu ses yeux, et personne n'a des yeux comme lui. Je les reconnaîtrais dans la nuit. — Mais cela ne vous intéresse pas !... Où désirez-vous que nous retournions?

— Où nous étions, si vous voulez ! nous nous sommes enfui comme des gens qui ont peur. Il faut prouver à ces fous d'étudiants qu'ils ne nous en imposent pas avec leurs grands airs et leur baragouinage plus ou moins savant !

— Si vous m'en croyez, Fritz, nous n'irons pas là. Il est inutile de se faire remarquer, puis on risque d'être mis en prison, et je vous l'avoue, rien ne me serait plus pénible que d'être emprisonné en ce moment. J'ai d'importantes choses à faire.

— Je suis à votre disposition.

Comme ils partaient, une main se posa sur l'épaule de maître Pierre :

— Holà ! — fit une voix derrière les deux promeneurs, — il me semble que je vous connais, mon ami.

Maître Pierre se retourna.

Un jeune homme pâle, dont la lèvre supérieure était couverte par une fine moustache noire, se tenait debout dovant lui, maître Pierre chercha dans ses souvenirs.

— Le fils de Paula, — s'écria-t-il, — avec une sorte d'effroi.

— Moi-même, maître Lorchet !

— Chut !... — fit l'ex-galérien.

Et il désignait discrètement le garçon brasseur qui par délicatesse s'était écarté et s'amusait à lire les enseignes.

— Appelez-moi maître Pierre, — dit-il tout bas.

— Et vous, appelez-moi Orsini ; mais j'ai bien des choses à vous dire ; venez avec moi à l'hôtel de l'Écu.

— L'hôtel de l'Écu, — fit Lorchet, — c'est tout près de la brasserie où je suis employé.

— Quoi ! vous avez renoncé à vos spéculations ; comment les appeliez-vous donc autrefois ?

Des dons involontaires, je crois ?

— C'est cela !

— Oui. J'y ai renoncé totalement.

— Diable ! est-ce qu'en devenant vieux vous seriez devenu honnête ?

— A peu près.

— Bah ! c'est une ficelle usée. Qu'un moine paillard devienne chaste à la fin de ses jours, quand il ne peut plus

chanter ses matines, cela se comprend ; mais qu'un homme comme vous abandonne un métier lucratif pour un autre, et qu'il commence à votre âge le rude apprentissage de la vertu, c'est bien extraordinaire, et je ne le comprends pas.

— Ah! monsieur! croyez-vous que je sois devenu honnête pour le plaisir de l'être? Non! vous vous tromperiez si vous le croyiez. J'ai été fort mal élevé. Je ne comprends absolument rien aux notions du juste et de l'injuste. Je marche à la mort par le sentier qui me plaît. Longtemps j'ai cru qu'on était heureux en prenant ses aises où on les trouvait. J'aimais les femmes, le bon vin, la bonne chère; je volais pour satisfaire ce triple besoin. Aujourd'hui, j'ai changé de point de vue et voilà tout. Au bout d'une existence comme celle que je menais, je n'entrevoyais pour toute perspective que la silhouette assez peu agréable de la potence ou tout au moins de cette rouge machine qui coupe la tête à des gens qui valent mieux que moi. Or, potence ou guillotine, c'est un dénouement que je ne veux pas mettre à la fin du cinquième acte de ma vie. La corde pourrait casser; le couperet pourrait s'ébrécher; mais ces deux choses ne sont que des exceptions, qui sait si ces exceptions se manifesteraient en ma faveur? Dans le doute je m'abstiens, et je me déguise en honnête homme pour que la justice, qui ne voit pas extrêmement clair, me prenne pour un autre dans ce grand bal masqué qu'on appelle le monde. Du reste, pour être franc, je ne m'en trouve pas plus mal. Je travaille un peu plus; mais je suis fort et le travail m'entretient en bonne santé. Je ne m'ennuie plus. Si je bois moins je ne m'en porte pas plus mal : par cette sobriété rationnelle, mon esprit acquiert une pénétration, une lucidité que je ne soupçonnais pas. Puis j'ai un plaisir ineffable à passer tête levée devant les sergents, à dormir sans crainte de me réveiller enchaîné, à me promener sans voir toujours autour de moi la figure de ceux que j'ai dépouillés ou rossés! Somme toute, j'ai voulu comparer. J'ai mis ma vie passée en présence de ma vie actuelle, et bien qu'on soit toujours plus disposé à regretter le passé qu'à se contenter du présent, je pense aujourd'hui le contraire. Et ce n'est pas un vœu que je remplis, à la façon des brigands convertis par l'apparition d'un saint quelconque. Mon honnêteté n'est pas faite de momeries, de rêves révolutionnaires; je ne veux prêcher les autres ni par

la parole, ni par l'exemple, cela n'est pas dans la nature humaine. De quel droit me poserais-je en apôtre? on me dirait avec raison : Pleure tes propres fautes et laisse-nous le temps de réfléchir aux nôtres! Non! j'ai l'honnêteté égoïste. Je suis honnête pour moi, pour ma conscience, pour ma satisfaction personnelle; aussi je n'estime pas plus les gens probes que je ne donne ma malédiction aux mauvaises gens. Vous me direz que c'est une conversion originale; peu m'importe? Je sais ce que j'ai fait, car je ne suis pas un fou, je sais ce qui me reste à faire, car je ne suis pas un imbécille!...

— Tudieu, — fit Orsini qui n'avait pas cru devoir interrompre cette longue profession de foi; — je crois que j'aurai bien de la peine à vous déterminer à reprendre de nouveau votre ancienne existence d'aventures!

— Ce n'est pas si difficile que vous le croyez, pourvu que ces aventures soient dans le genre que j'exploite en ce moment.

— Vous voulez dire le genre honnête?

— Oui! Il ne me conviendrait plus de retourner en Hongrie, par exemple. J'en suis sorti d'une façon qui ne me fait pas honneur, mais si je retrouve ce diable de Christophe, je lui jouerai un tour de ma façon.

— Christophe est mort.

— Et votre mère?

— Morte aussi!...

— Bon!... — pensa Lorchet, — de cette race de vipères, il ne reste plus que le serpenteau; mais si j'en juge par sa physionomie, il doit avoir réalisé toutes les espérances...

Pendant ce dialogue, les deux interlocuteurs marchaient toujours. Ils se dirigeaient du côté du pont de Kelh. Fritz les suivait à distance.

— C'est bien, — dit Orsini, — rejoignez votre compagnon! Je vais me rendre à l'hôtel par un autre chemin. Je crains qu'on ne me surveille.

— Toujours dans les intrigues? — fit le géant en haussant les épaules.

— Plus que jamais, mon cher! Allez! Je vous attends.

Le chevalier s'éloigna d'un pas rapide, tandis que Lorchet reprenait le bras de son compagnon.

— Tenez, — dit-il, — voilà notre route toute trouvée. Ce

jeune homme vient de m'inviter à dîner avec lui à l'hôtel de l'Écu ; allons de ce côté. Je vous retrouverai ce soir.

L'honnête Fritz ne comprenait pas que son compagnon eut des connaissances si *bien mises*, mais la discrétion était une de ses vertus. Il attendait patiemment que Lorchet voulût bien faire de lui son confident. L'hercule comprit le silence du garçon brasseur :

— Vous avez vu ce jeune homme, n'est-ce pas?

— Oui!

— Eh bien! j'ai été, il y a dix ans, le cocher de sa mère, une maîtresse femme, je vous en réponds!

— Il a l'air bien comme il faut ce jeune homme-là!

— Oui! c'est un comte italien, riche comme Crésus, mais pas fier du tout, comme vous venez de vous en apercevoir.

— Est-ce qu'il ne pourrait pas vous trouver une meilleure place que celle que vous avez à la maison?

— Oh! si fait!... C'est pour cela que je vais aller tout de suite le rejoindre.

— Allez! vous me direz ce qui en résultera. Je vous estime beaucoup, mais Jean vous déteste; et si vous restiez à la brasserie, il trouverait moyen de vous rendre la position insupportable.

— Merci!... Mais dans tous les cas, soyez tranquille! Je ne me laisserai pas marcher dessus sans regimber un peu. S'il arrive toutefois que je trouve un autre emploi, je vous le dirai.

Les deux compagnons se séparèrent. Fritz regagna la brasserie, tandis que Lorchet montait dans la chambre qu'occupait Orsini chez l'hôtelier de l'*Écu*.

— Ah! vous êtes toujours exact!... — fit le chevalier.

— Plus que jamais. Et je le suis d'autant plus que je voudrais éclaircir un doute qui m'est venu à l'esprit.

— Lequel?

— Est-ce qu'il est à vous ce cheval brun qui porte sur la cuisse gauche une couronne de vicomte?

— Oui.

— Eh bien! vous avez absolument le même blason qu'un gentilhomme que j'ai connu en Franche-Comté.

— Bah!

— [illegible] comme je vous le dis. Il m'a même semblé voir ce gentilhomme aujourd'hui même dans les rues de Strasbourg.

Orsini réprima un tressaillement nerveux :

— C'est assez singulier, en effet, — dit-il. — Plus j'examine ce cheval, plus je trouve qu'il ressemble à celui qu'*il* montait!

— Qui donc? — fit assez indiscrètement Lorchet.

— Je vous le nommerai : c'est mon plus mortel ennemi. Mais avant de m'expliquer vis-à-vis de vous, je veux que vous me promettiez d'agir comme je vous le prescrirai.

— Entendons-nous! Vous savez ce à quoi je tiens?

— Bien! — fit dédaigneusement Orsini. — Toujours cette quinte d'honnêteté puérile! Alors, tout ce que je demande de vous sera parfaitement anodin. Il suffira que vous fassiez un petit voyage.

— Diable! — grommela Lorchet!... — Je suis un peu vieux, maintenant, pour voyager encore.

— Le grand air vous fera du bien. Je suis médecin; croyez-moi!

— Médecin comme je l'étais à Pesth!

— Médecin véritable, monsieur Lorchet; je vous montrerai mon diplôme si vous le désirez. Mais il n'est pas question de cela. Voulez-vous m'obéir, oui ou non?

— Vous ne m'avez pas encore dit de quel voyage il s'agit.

— Il faudrait aller à Naples, vous trouver chaque soir au théâtre de San-Carlo, et m'écrire chaque semaine le nombre des femmes voilées qui assistent aux représentations.

— Il me prend pour un idiot, — pensa Lorchet.

Et il ajouta tout haut :

— Ce n'est pas difficile. Mais combien faudra-t-il rester là-bas?

— Un an, pas davantage.

— Tiens! — pensa de nouveau le géant; — il paraît que je suis gênant. C'est la seconde édition de l'histoire de M. Pigalli. Tudieu! comme les choses humaines tournent dans le même cercle!

— Avez-vous réfléchi? — demanda le chevalier.

— A peu près. Mais quel bénéfice retirerai-je de mon obéissance.

— Cent mille livres!...

— Beau denier!... Mais si je n'obéissais pas?

Orsini se leva grave et solennel; et, prenant sur la cheminée un de ses pistolets :

— Je vous brûlerais la cervelle! — dit-il d'une voix sourde.

Lorchet jeta un coup d'œil rapide sur l'arme qu'Orsini tenait dans sa main; il s'aperçut qu'elle n'était pas chargée; mais l'éclair qui avait jailli des yeux du chevalier ne lui laissait pas de doute sur la résolution que celui-ci avait prise.

— Il paraît que c'est grave, — se dit-il. — Je parierais les rentes de madame d'Apremont qu'Hector est mêlé dans tout ceci! Biaisons.

Il prit donc un air extrêmement terrifié.

— Oh! oh! — fit-il, — monsieur, vous me brûleriez la cervelle?

— Oui!

— Alors, j'aime beaucoup mieux voyager et gagner les cent mille livres que vous m'avez promises.

— C'est, en effet, plus prudent!

— Où les trouverai-je?

— Je vous donnerai vingt-cinq mille livres d'avance; vingt-cinq mille autres vous seront payées dans six mois chez MM. Buffalo-Monti et compagnie, banquiers à Naples. Quant aux cinquante mille livres dernières, vous les toucherez au bout d'un an chez les dits Buffalo et Monti.

— Et quand partirai-je?

— Aujourd'hui même!

— Ce ne m'est pas possible. J'ai quelqu'un à voir aujourd'hui ou demain, je ne peux absolument m'en aller sans l'avoir vu.

— Eh bien! vous partirez demain soir. Jusque-là, si vous rencontrez un individu que je vais vous dépeindre, vous l'éviterez.

— Comment se nomme-t-il?

— Hector de Saint-Brice!

Ce fut au tour de Lorchet de réprimer un tressaillement.

— Hector de Saint-Brice, — dit-il; — j'ai déjà entendu prononcer ce nom. Pardieu! c'est bien le gentilhomme que je connais, — ajouta-t-il après s'être ravisé.

— Vous le connaissez?

— Oui! C'est lui qui s'est échappé de mes mains dans la prison de Vesoul; qui s'est permis d'assommer presque le geôlier, et qui m'a fourni sur les yeux deux magnifiques coups de poings.

La lumière se fit soudainement dans l'esprit du chevalier.

Il sut alors pourquoi son cheval avait bronché, et quel était le but du voyage d'Hector.

— Pardieu! — se dit-il en résumant ses inductions, — Hector aura su que ce Lorchet a été mêlé aux faits qui se sont passés à Pesth, et il se sera mis à sa recherche. D'un autre côté, en traversant Oppenheim, il aura vendu son cheval fatigué à ce juif, qui me l'a revendu pour un cheval frais.

— Savez-vous où il demeure? — demanda-t-il à Lorchet?

— Ma foi non! Ni vous non plus, sans doute?

— Je donnerais cent écus pour le savoir; mais je le saurai!

— Moi aussi, — fit intérieurement Lorchet.

— Vous détestez donc bien ce gentilhomme? — dit-il à haute voix.

— Si je le déteste!... Oh! non, je ne le déteste pas!... La haine que je lui porte ne peut pas être exprimée par ce mot détester. Il faudrait un verbe inventé exprès par le cerveau du diable!... Le jour où je le tiendrai entre mes mains, personne ne l'en arrachera. Ces jours derniers, j'ai tué, pour me rapprocher de mon ennemi, un malheureux sergent français qui ne m'avait pas fait de mal. Je crucifierais de nouveau le Christ, pour pouvoir labourer avec mon poignard le cœur de cet homme! Une fois, déjà, il avait reçu de la main d'un gentilhomme, dont je conduisais le fer, un coup d'épée empoisonnée. Il s'est guéri je ne sais comment!... Mais cette fois il ne se guérira pas! Je lui percerai si bien la poitrine que l'âme s'en ira; et avec l'âme, tout ce courage, toute cette audace qui le rendent si séduisant!

En prononçant ces paroles, la physionomie habituellement mélancolique du chevalier était bouleversée par la rage. Le fiel avait monté jusqu'à ses joues; elles étaient livides. Il semblait qu'il allait être attaqué d'épilepsie. Cette transformation fut si brusque, si complète, que Lorchet eut peur un instant. Mais cette crainte ne fut pas de longue durée; un autre sentiment la remplaça, ce sentiment qu'on éprouve à l'aspect d'une vipère et qui fait qu'on voudrait l'écraser sous ses pieds!

— Oh! continua Orsini, — dire que j'aurai cette existence-là peut-être demain entre mes doigts, que je pourrai faire fléchir ce front altier, briser du talon cet orgueilleux gentilhomme! Oh! Lorchet!... sais-tu le plaisir inouï que l'on goûte à satisfaire une vengeance longtemps attendue?

La figure de Lorchet s'était métamorphosée aussi. Il était devenu presque beau, tant le sentiment de charité humanitaire qu'il éprouvait se reflétait sur son visage.

— Il est quelque chose qui fait plus de plaisir encore, — dit-il; — c'est d'empêcher l'accomplissement de ces vengeances brutales dont la conception n'appartient qu'à des êtres monstrueux!

— Que dis-tu, brigand? — s'écria le chevalier en bondissant.

Lorchet fit un geste solennel.

— Je dis que ta vengeance, Orsini, est basse et lâche! que celui que tu appelles ton ennemi te mépriserait trop pour te donner ce nom! que tu n'es pas un homme, mais un démon, et le plus vil de tous! que, lorsqu'on est gentilhomme, que l'on porte une épée, non pas empoisonnée comme la tienne, mais pure comme celle d'Hector, on la croise loyalement sur l'épée de celui que l'on hait! Je dis que moi, un brigand, un échappé de galères, je me croirais déshonoré de serrer ta main dans la mienne, dussé-je avoir le droit de te la briser après!... Et j'ajoute que cette vengeance, tu ne l'accompliras pas; que je veillerai sur toutes tes démarches, que je te suivrai comme ton ombre, et que je t'étranglerai, misérable, si tu fais un seul pas pour rejoindre le vicomte!

En entendant cette harangue véhémente, Orsini fut un instant tellement étourdi, accablé, stupéfait, qu'il ne bougea pas plus que les meubles de sa chambre; mais, à la menace que lui fit Lorchet, il fit un saut terrible, tomba sur son pistolet, l'arma, et, dirigeant le canon sur la poitrine de l'ex-galérien :

— Meurs donc, scélérat! — hurla-t-il, — et que ce nouveau crime me fasse pardonner tous les autres que j'ai commis.

Et il pressa la détente; mais il n'y eut pas de détonation.

Lorchet demeura impassible.

— C'est sans doute le pistolet avec lequel tu as assassiné le sergent; tu n'as pas encore eu le temps de le recharger.

— Oh! le malheur est maintenant sur moi, — s'écria le chevalier, — mais je lutterai contre Dieu! Va! sors d'ici, Lorchet! sors, bandit! car, si je n'ai plus de pistolet, j'ai mon épée! Sors! va retrouver cet Hector maudit! je saurai bien vous prendre tous les deux dans le même filet!

Lorchet avait saisi le chevalier par les poignets : le géant grinçait les dents; il hésitait à broyer Orsini.

— Non, — dit-il, — je ne commettrai pas un crime pour en punir un autre.

Et il s'élança hors de la chambre pour ne plus avoir à lutter contre une tentation trop forte.

— Oh! c'est bien l'enfant de sa mère, — disait-il en descendant à grands pas l'escalier...

XV

ORSINI A L'ŒUVRE.

Orsini restait seul dans sa chambre. Il marchait à grands pas, se frappant le front, arrachant à poignées ses longs cheveux noirs qui eussent fait envie aux plus jolies *tricoteuses* de la Convention.

Toutes les passions concentrées au fond de cette âme sombre, pareilles aux vagues du fond de la mer quand rugit la tempête, se soulevaient à la fois. La haine comme l'écume montait à la surface, et s'échappait en imprécations.

— Ils veulent la guerre! — hurlait-il, — je la leur donnerai terrible. Du reste le masque pesait à mon visage! Plus de masques!... plus de voiles! Me voici!... me voici tel que je suis!.. Je vous trouverai, messieurs! et quand je vous aurai trouvés, malheur à vous!...

Après cet accès de rage bilieuse, il y eut une réaction inévitable. Le chevalier tomba dans une morne atonie. Sa langue était sèche; il tremblait; ses yeux fixes ne regardaient rien sous leurs paupières extrêmement dilatées. Des bruits confus

Digitized by Google

roulaient dans son cerveau; ses oreilles tintaient; sa respiration devenait difficile.

Il se leva lourdement, marcha d'un pas chancelant vers sa fenêtre et l'ouvrit.

Devant l'hôtel passait un homme de taille moyenne, vêtu en bourgeois et marchant avec une certaine rapidité dans la direction de la ville. Orsini le reconnut.

C'était maître Yvonnet.

Il descendit précipitamment l'escalier du premier étage, lequel escalier aboutissait dans la cour de l'hôtel. Là, il avisa un petit Savoyard endormi sur une boîte contenant des brosses et du cirage. Il le secoua par le bras pour l'éveiller.

— Holà! — lui dit-il.

Le décrotteur ouvrit les yeux.

Orsini le conduisit sur la route et lui montrant le Breton qui arpentait vivement le terrain.

— Vois-tu bien cet homme? — ajouta-t-il.

— Oui! — répondit le Savoyard.

— Eh bien! suis-le. Si tu me dis où il s'arrêtera, je te donnerai un écu.

Le Savoyard cacha sa boîte sous un banc de pierre, puis il prit sa course. Au bout de quelques minutes, Orsini l'aperçut qui marchait discrètement derrière Yvonnet, réglant son pas sur le sien, mais se tenant sans affectation d'un côté de la route pour que le Breton ne remarquât pas qu'il le suivait.

Le chevalier se frotta les mains.

— Ce petit garçon est intelligent, — se dit-il, — il aura deux écus au lieu d'un.

Il rentra dans la cour et s'assit sur le banc de pierre, en attendant le retour de son messager.

Yvonnet craignant sans doute d'être surveillé prit la voie des écoliers. Il suivit d'abord le chemin de ronde de la citadelle, puis traversa le pont de l'Ill, tourna autour du marché et arriva sur la place dite aujourd'hui *Kléber*.

Là, il regarda de tous côtés; n'apercevant que des promeneurs indifférents et le petit Savoyard qui feignait de ne pas faire attention à lui, il entra résolûment à l'hôtel de la *Renommée*.

Le décrotteur en savait assez. Cependant il attendit encore pour voir si le Breton sortirait; mais son attente fut vaine. Il

reprit donc en courant le chemin de Kelh; il arriva trois quarts d'heure à peine après son départ.

Il fit son rapport à Orsini qui lui compta les deux écus.

Le chevalier courut ensuite aux écuries, sella lui-même un cheval, prit un grand manteau et galopa vers Strasbourg.

Sous la porte de la ville, il aperçut le torse gigantesque de Lorchet qui se détachait en vigueur du fond sombre de l'arcade. Le géant se mit à suivre Orsini sans se préoccuper si celui-ci le voyait ou ne le voyait pas.

La rue que le chevalier avait prise conduisait au palais du gouverneur situé alors non loin du temple protestant qui renferme le tombeau du maréchal de Saxe. Orsini s'arrêta devant le palais et demanda à l'officier qui commandait la garde s'il était possible de parler au général.

L'officier communiqua cette demande d'audience à l'huissier, lequel revint un instant après en annonçant au chevalier que le gouverneur désirait savoir le motif qui le déterminait à solliciter cette audience.

Orsini écrivit quelques mots sur une feuille détachée de son carnet, il la remit à l'huissier.

Il fut introduit presque immédiatement.

— Combien vous faut-il d'hommes, — lui demanda le gouverneur, — pour opérer l'arrestation ?

— Cinq hommes, — répondit Orsini, — et un commissaire de police.

— Quand voulez-vous agir ?

— Cette nuit même.

— Est-ce que vous voulez tout faire par vous-même ?

— J'y tiens beaucoup !

— C'est bien ! je vais ordonner que l'on mette une escouade de dix grenadiers à votre disposition.

— Je désirerais que cette escouade se rencontrât vers dix heures du soir sur la place où se trouve l'hôtel de la *Renommée*...

— C'est là que demeure cet espion ?

— Oui, général !...

— A dix heures elle y sera.

Orsini sortit et rentra dans son hôtel.

Que le lecteur veuille bien nous accompagner maintenant

dans une petite chambre au premier étage de l'hôtel de la *Renommée.*

On y arrivait par un escalier de bois vermoulu dont la balustrade à colonnes torses sculptées dans le goût de Louis XV craquait à chacun des pas des locataires. Les marches usées sous le pied de quatre générations ne se soutenaient plus que par un prodige d'équilibre; mais quelque Caleb Balderstone avait trouvé moyen de donner à tous ces débris une apparence de jeunesse, de propreté qui faisait plaisir à l'œil. Cet escalier était toujours bien ciré, bien luisant.

Un large écriteau placardé à la porte d'entrée indiquait qu'avant de gravir ces vénérables marches, on devait essuyer ses chaussures. Un instrument en fer placé à cet effet auprès de la porte était couvert de boue, prouvant par là que l'on se conformait d'une façon stricte aux prescriptions du propriétaire.

Au-dessus de cet escalier s'ouvrait un corridor assez spacieux à l'extrémité duquel se trouvaient les deux chambres contiguës louées par le vicomte.

Nous ne nous occuperons pas de celle d'Yvonnet qu'il n'habitait du reste que pendant la nuit et nous entrerons dans celle d'Hector.

C'était une large pièce carrée tendue de papier rose à bordure imitant le velours; un lit de noyer garni de rideaux de serge, une vieille commode en chêne à poignées de cuivre, quatre chaises recouvertes en tapisserie, un fauteuil de cuir violet, une petite table et deux escabeaux, tel était l'ameublement de cette chambre, munie en outre de larges placards.

Une seule fenêtre donnant sur la place et construite au pied du lit permettait au locataire de prendre l'air et de regarder les passants. Cette fenêtre était ornée en dehors d'un petit balcon en style gothique supporté par deux cariatides monstrueuses dues au ciseau d'un sculpteur contemporain de Philibert Delorme.

Auprès de la table, Hector et Yvonnet, l'un assis sur le fauteuil, l'autre sur une chaise, conversaient avec cette familiarité qu'engendrent les périls bravés en commun.

Yvonnet était en train de raconter au vicomte les observations qu'il avait faites depuis qu'il avait établi son poste d'observation à la brasserie de M. Knipalder!

— Tu dis que tu as reconnu mon cheval? — demandait le vicomte.

— Parfaitement, monsieur le vicomte; mais ce pauvre animal est complètement fourbu.

— Ce juif l'a revendu au chevalier?

— Oui!

— Qu'espère donc faire ce coquin-là? Voudrait-il me faire arrêter comme à Mayence?

— Je n'en sais rien; mais bien sûr, il a contre vous de sinistres projets. Défiez-vous quand vous sortirez. Il est capable de vous assassiner.

Le vicomte réfléchissait.

— J'ignore, — dit-il comme en se parlant à lui-même, — pourquoi cet Orsini me déteste de cette façon! Dubuisson aurait-il dit vrai? aimerait-il Élisabeth? Oh! s'il l'aime comme moi, je comprends sa jalousie et sa haine!... Mais s'il ne l'aime pas, pourquoi me poursuivre ainsi? Quelle fureur mystérieuse le pousse? N'est-il pas un des acteurs du drame absurde et sanglant qui se joue autour de M. de Pern? Oh! cela doit être! Ses démarches secrètes, sa persistance à vouloir se rapprocher du comte me prouvent qu'il exerce quelque sombre vengeance; car s'il aimait véritablement Élisabeth, cet amour l'aurait rendu plein de mansuétude et de pitié! Non! non il ne l'aime pas!

— Mais, monsieur, — fit Yvonnet en interrompant la méditation à haute voix du vicomte, — je crois que, dans tout cela, le plus pressé n'est pas de savoir si ce coquin aime ou n'aime pas mademoiselle de Pern, il s'agit de l'empêcher d'arriver à son but.

— C'est juste; j'y ai déjà songé. Dès demain j'irai louer une maison de campagne aux environs, sur le Rhin, de manière à ce que nous puissions, en cas d'une attaque quelconque, gagner facilement le pays étranger.

— Je vais, moi, retourner à la brasserie pour surveiller de nouveau le scélérat. Puis, j'ai une idée.

— Laquelle?

— Je veux racheter votre cheval!

— Bah!

— Je l'aurai presque pour rien; et suis sûr de le guérir.

— Tu es donc devenu bien savant?

— Ce n'est pas moi, mais un garçon brasseu, qui examinai cet animal avec beaucoup d'attention, et qui s'est fait fort de le remettre promptement sur pied.

— Un garçon brasseur?

— Oui! Un digne homme, très-poli, haut comme cette porte et large comme votre commode. Quel superbe tambour-major il ferait!...

— Ah çà mais! — fit le vicomte, — c'est le signalement à peu près exact de l'homme que je cherche. Quel âge peut-il avoir?

— Quarante à quarante-cinq ans.

— Cest bien cela.

— Il est affreusement laid, par exemple, grêlé comme une écumoire, avec une gerbe de cheveux grisonnants qui s'échappent de dessous son bonnet, raides comme des soies de sanglier; des mains velues ainsi que des pattes d'ours; des sourcils très-épais recouvrant de petits yeux gris très-mobiles et très-malins.

— Tudieu! — s'écria le vicomte; — c'est parfaitement cela. Voilà une ressemblance singulière. Tu n'as pas remarqué autre chose?

— Si!... L'allure de cet homme m'a frappé. Il marche les jambes très-arquées, et, en marchant, il fait un mouvement de droite à gauche, à l'exemple des matelots, ou des hommes... Ma foi!... comment dirai-je?

— Dis toujours.

— Eh bien! des hommes qui ont traîné le boulet sur les galères.

Hector fit un bond.

— Mais c'est bien lui!... c'est Lorchet!... Palsambleu! il n'est pas possible que deux hommes se ressemblent d'une façon aussi parfaite!

— Il s'appelle maître Pierre. C'est, à ce qu'il paraît, un homme d'un caractère extrêmement doux!

— Il n'y aurait rien d'étonnant à ce qu'il fût changé. Je crois, qu'au fond, il n'était pas tout à fait méchant. Où dis-tu qu'il demeure?

— A la brasserie du citoyen Knipalder!...

— Donne-moi vite mon épée et mon chapeau, et viens avec moi; il me tarde de voir ce garçon brasseur! Si c'est bien

l'homme que je cherche, Yvonnet, je te donne tout ce que tu me demanderas.

— Je retiens cette promesse, monsieur le vicomte; mais je crois que ce serait une imprudence de vous montrer. Orsini demeure précisément vis-à-vis cette brasserie!

— Eh bien! qu'est-ce que cela me fait? Crois-tu que je craigne la dent de cette vipère! Mon épée est d'une trempe solide, et le bras qui la conduit n'est pas précisément un bras de coton!

— Parbleu! je le sais bien, monsieur le vicomte. Mais peut-être n'est-ce pas tant une attaque ouverte que vous devez craindre, qu'un piége caché!

— Oui; ce médecin a d'infernales subtilités! mais, s'il plaît à Dieu, nous en détruirons l'effet. Allons!...

— Vous y tenez donc bien essentiellement?

— Oui!

— Si vous voulez ne pas sortir, je m'engage à vous amener cet homme dans votre hôtel.

— Non! te dis-je. Voilà une obstination qui va te faire le plus grand tort dans mon esprit, maître Yvonnet. Je vais supposer que tu courtises dans cette brasserie quelque courtaude dont tu veux me dissimuler la personne.

— Oh! alors je vous suis, monsieur le vicomte! Mais veuillez vous détromper; mon cœur est ailleurs!

Et Yvonnet mit sa main sur sa poitrine d'un air de gravité risible.

Le vicomte saisit donc son épée et son chapeau, fit seller les deux chevaux, et, suivi de son domestique, il prit le chemin de Kelh.

— Pourvu, — disait-il en s'éloignant de l'hôtel de la Renommée, — pourvu que cet Orsini n'ait pas vu Lorchet avant moi; si toutefois ce maître Pierre est la même personne que Lorchet!

— Il n'y aurait rien d'extraordinaire à cela, — fit Yvonnet. — Maître Pierre flânait devant l'hôtel de l'Écu la première fois que je l'ai vu. Si cet Orsini le connaît, il a dû le voir et lui parler.

Hector enfonça ses éperons dans le ventre de son cheval.

Lorsque les deux cavaliers eurent franchi la porte, ils aperçurent un autre cavalier qui galopait sur une route parallèle,

conduisant également à Strasbourg, mais aboutissant derrière l'hôtel de l'Écu.

— Je parie que c'est ce coquin d'Orsini! — fit le vicomte.

— Je crois en effet que c'est lui; mais il a changé de cheval.

— Il paraît qu'il est pressé, car il ne nous a pas vus. Crois-tu que je pourrais le rattraper avant qu'il ne fût entré dans la ville?

Yvonnet mit la main sur la bride du cheval d'Hector :

— Ne vous en avisez pas! — dit-il, — Est-ce qu'on se bat dans l'intérieur d'une ville?

— Je lui assignerais un rendez-vous.

— Il n'y viendrait pas.

— C'est juste! Les gens de sa profession ne se battent pas en duel; ils assassinent.

Quelques minutes après, ils mettaient pied à terre devant la brasserie de M. Knipalder.

Le gros homme dormait encore, quoiqu'il fût quatre heures de l'après-midi. L'honnête brasseur avait l'habitude de faire une longue sieste après chacun de ses repas, et, quand personne ne l'éveillait pour jouer ou pour boire, il prolongeait cette sieste jusqu'à la nuit.

Fritz le remplaçait en ce moment.

— Tu n'as pas vu maître Pierre, mon garçon? — lui demanda Yvonnet. — Voici un citoyen qui désirerait lui parler.

Fritz ouvrit de grands yeux.

— Encore un homme bien mis qui connaît maître Pierre! — pensa-t-il.

Et il ajouta tout haut :

— Je l'ai quitté il y a quelques heures. Il est entré à l'hôtel de l'Écu pour voir un gentilhomme dont il a servi la mère.

Hector frappa du pied.

— Malédiction! — s'écria-t-il.

— Je le reverrai probablement aujourd'hui, — ajouta Fritz.

— Il n'y a plus de doute, — pensa le vicomte, — c'est bien Lorchet. Si ce n'était pas lui, il ne serait pas entré chez Orsini.

— Êtes-vous sûr, — reprit-il à haute voix et en s'adressant au brasseur, — que maître Pierre ne partira pas sans vous revoir?

— Je ne sais pas s'il a l'intention de partir; dans ce cas il m'a promis de venir me dire adieu.

— S'il a promis, il tiendra. Avez-vous de l'encre, une plume et du papier?

Fritz donna au vicomte ce qu'il lui demandait.

Hector écrivit :

« — Le citoyen Saint-Brice attend maître Pierre à l'hôtel de la Renommée. »

Il ploya le papier et le remit à Fritz; remonta à cheval et regagna son hôtel.

Yvonnet voulut rester à la brasserie pour guetter le retour d'Orsini. En attendant, il éveilla M. Knipalder, qui se leva avec assez de promptitude et engagea avec le Breton une de ces parties de piquet que nous avons déjà qualifiées.

Pendant cette partie, le décrotteur de l'hôtel de l'Écu entra timidement dans la brasserie. A la vue d'Yvonnet, il eut un mouvemeut d'hésitation et sortit à demi; mais, pensant qu'il n'avait pas été vu par le Breton, il rentra, et s'avançant vers M. Knipalder :

— Voudriez-vous, citoyen, — lui dit-il avec cet accent inimitable des *Savoisiens, « peuple paisible »* comme on les appelait alors, sur la foi de Rouget de l'Isle, voudriez-vous me dire si ces deux écus ne sont pas de la fausse monnaie?

Le brasseur soupesa les deux pièces, les fit sonner :

— Elles sont bonnes; — dit-il d'un ton sentencieux.

— Alors, citoyen, voudriez-vous m'en changer une?

— C'est donc à toi, cet argent? — fit le brasseur.

— Oui! c'est-à-dire non, monsieur le citoyen!

— Tu mens! petit polisson... tu l'as volé!...

Yvonnet regarda le Savoyard.

— Eh! — s'écria-t-il, — il y a donc bien des Savoyards à Strasbourg? Je ne peux faire un pas sans en rencontrer sur mes talons; et tous ces drôles-là se ressemblent comme deux gouttes... d'encre.

Le Savoyard rougit sous la couche de bistre qui couvrait ses joues.

— Où as-tu volés ces deux écus?... polisson, — répéta le brasseur qui tenait à son idée, — si tu ne me le dis pas, je te fais empoigner!...

— Je ne les ai pas volés, on me les a donnés!

— Pour cirer une paire de bottes peut-être, mauvais sujet !

— Non, monsieur, c'est pour une course que j'ai faite.

— Diable! ce n'est pas vraisemblable.

— Je vous le jure ; c'est un beau monsieur de l'hôtel de l'Écu qui me les a donnés pour suivre ce monsieur, ici présent, jusqu'à l'hôtel de la Renommée. Demandez à ce monsieur, — et il désignait Yvonnet, — s'il n'habite pas à l'hôtel que je viens de nommer !

Yvonnet avait tressailli.

— Tiens, mon ami, — lui dit-il, — voilà la monnaie de ta pièce ; ce que tu dis est vrai, et l'homme qui t'a donné ces deux écus est assez généreux et assez riche pour t'en avoir donné davantage encore.

Le Savoyard ne demanda pas autre chose. Il ne prit pas le temps de remercier Yvonnet et s'esquiva.

Yvonnet, de son côté, prétexta une affaire pressante et courut avertir Hector que sa retraite était découverte.

— C'est bien, — fit le comte, — demain nous changerons de domicile.

XVI

ENCORE ORSINI A L'ŒUVRE.

Dix heures du soir venaient de sonner à l'horloge de la cathédrale. Les établissements publics se fermaient. On n'entendait plus que le clapotement des cigognes frappant leurs mandibules l'une contre l'autre, et le chant de quelque ivrogne attardé regagnant son domicile en décrivant mille festons de haute fantaisie.

Dès que les vibrations du bronze se furent éteintes dans les échos de la vieille cité, un homme à pied, enveloppé d'un large manteau, le feutre rabattu sur les yeux, traversa le pont du *Corbeau*, la place Gutenberg, et vint s'embusquer derrière l'un des angles de l'hôtel de la Renommée, sur la place où l'on voit aujourd'hui la statue du gigantesque général que les Arabes du Caire devaient appeler le *sultan juste*.

Là, il s'abrita sous l'auvent d'une porte cochère, attendant sans doute que la pluie, qui tombait drue et serrée en ce moment, fût passée et lui permît de continuer son chemin.

Digitized by Google

Ce personnage se tenait depuis un quart d'heure à l'angle de l'hôtel, immobile comme la porte contre laquelle il s'appuyait, lorsque le pas régulier d'une patrouille retentit sur le pavé. Une dizaine de soldats dont les baïonnettes luisaient aux rayons d'un réverbère placé au-dessus d'une colonnette en fonte, débouchèrent par la rue du *Vieux Marché aux Vins*, longèrent les maisons et vinrent se ranger sur deux lignes devant l'hôtel de la Renommée.

Aussitôt l'homme embusqué sous l'auvent sortit de sa cachette, il s'avança vers le chef de la patrouille :

— C'est moi ! — dit-il au lieutenant.

— Ton nom ?

— Orsini !

— Bien ! nous avons ordre de t'obéir, citoyen ! que faut-il faire ?

Orsini ne répondit rien. Il prit quatre hommes avec lui, les conduisit par une rue adjacente derrière le bâtiment de l'hôtel, et leur recommanda de surveiller la fenêtre.

Il retourna ensuite vers l'officier :

— Veuillez me donner trois de vos hommes, — dit-il. — Vous voudrez bien vous-même rester au bas de l'escalier, dans le cas où l'homme en question chercherait à s'échapper par cette fenêtre.

— Bien ! — fit laconiquement le lieutenant.

Un commissaire de police était venu, conformément à la demande d'Orsini, avec les soldats.

— Suivez-moi, — lui dit le chevalier.

Orsini entra dans la maison, monta l'escalier que nous avons décrit et promena contre les murs une lanterne dont il avait eu soin de se munir. Sur une porte située à la droite du chevalier, il lut ce mot : *bureau.* Une lueur assez vive s'échappait des interstices et de la serrure de cette porte.

Le chevalier frappa.

— Entrez, — fit une voix cassée.

Le chevalier entra seul. Il se trouva alors en présence d'un petit vieillard sec, tremblant, dont le visage, couvert d'une peau ridée et jaunâtre comme un parchemin, exprimait singulièrement l'astuce, la défiance, la cupidité.

— Que désires-tu, citoyen ? — demanda-t-il, en replaçant

sur son oreille une plume d'oie dont il se servait avant l'arrivée du chevalier.

— Vous avez ici, monsieur, — fit gravement le chevalier, — un homme que j'ai l'ordre d'arrêter.

Le petit vieillard tressaillit.

— Comment le nommez-vous, monsieur ? — balbutia-t-il.

— Je ne sais le nom qu'il a pris ; mais il s'appelle véritablement Hector de Saint-Brice ; c'est un aristocrate et un espion !

— Ah ! monsieur, ou plutôt citoyen, je n'ai personne de ce nom en mon hôtel! Je suis un patriote pur...

— Il n'est pas question de cela, son domestique se nomme Yvonnet...

— Bon Dieu !... ou plutôt bon Être suprême! comment ai-je pu loger chez moi un pareil être? car en effet, je l'ai logé, citoyen. Il est là ; c'est la première porte à gauche...

— Merci, — fit le chevalier.

Et il sortit.

Le petit vieillard l'arrêta.

— Oh ! citoyen, — dit-il, — je t'en supplie, ne va pas me dénoncer ! je t'en prie à genoux! Je suis républicain ! Vive la Convention ! citoyen.

Orsini haussa les épaules.

— Ne craignez rien, — dit-il.

Et il sortit du bureau.

Hector, après avoir entendu le rapport de son valet, s'était sérieusement inquiété. Il pensait avec justesse. Aussi se doutait-il qu'Orsini ne mettrait pas un long délai à réaliser les projets qu'il avait sur lui. Mais ces projets il ne les connaissait pas. Il résolut donc de prendre toutes les précautions nécessaires dans l'attente d'une attaque quelconque.

Il barricada sa porte, chargea ses pistolets, mit son épée nue sous son chevet. Ensuite il ordonna au Breton de coucher dans sa chambre.

— Je crois, — lui dit-il, — que ces précautions sont à peu près inopportunes ; mais dans tous les cas nous ne serons pas pris au dépourvu.

Puis il se coucha tout habillé vers huit heures et demie.

Il entendit sonner neuf heures, puis dix heures. Les bruits qui s'élèvent du milieu des cités, le roulement des voitures, les cris des hommes, les hennissements des chevaux, le re-

tentissement des portes, des volets, cessèrent peu à peu. Bientôt le silence s'étendit comme un voile lugubre sur la ville.

Hector sommeillait et rêvait.

L'image chérie d'Élisabeth voltigeait devant ses yeux demiclos. Il voyait dans un pli de ses rideaux la blanche robe de sa fiancée. Douces illusions de l'amour ! Il croyait la voir ellemême pâle sous ses bandeaux de longs cheveux, glissant derrière ses vitres qu'un rayon de lune éclairait, et le regardant avec de doux yeux.

Involontairement ses bras se tendaient vers la fenêtre ; mais il s'éveillait ; l'image créée par son imagination s'enfuyait ; il se retrouvait solitaire dans cette chambre d'hôtellerie qu'emplissait seul d'une sorte de vague bonheur le souvenir de mademoiselle de Pern.

Tout à coup Yvonnet poussa un grognement.

— J'entends des pas, — dit-il.

Hector s'accouda prêtant l'oreille à son tour et il répondit :

— Je n'entends rien.

— Je suis sûr que j'entends des pas dans l'escalier, — reprit le Breton. — J'ai l'ouïe fine et j'ai l'oreille collée contre le plancher.

Hector redoubla d'attention. Cette fois il entendit très-distinctement la porte du bureau s'ouvrir et se fermer, puis se rouvrir encore. Un bourdonnement de voix, dont l'intonation était amoindrie par l'épaisseur de la cloison qui séparait l'appartement d'Hector de celui du propriétaire, parvenait confus aux oreilles du vicomte.

Dans l'attente d'un évènement, Hector se leva. Il ouvrit sa fenêtre. Au pied de cette fenêtre, il vît briller les baïonnettes des soldats et l'épée du lieutenant qui les commandait. Deux de ces soldats tenaient des torches qu'ils secouaient continuellement ; mais le vent et la pluie en faisaient vaciller la flamme dont les reflets éclairaient par intervalles la figure bronzée des grenadiers.

Le vicomte leva ensuite les yeux vers le ciel pour voir s'il lui serait possible de s'échapper par les toits, car il se doutait bien que ce déploiement de forces militaires était fait à son intention; mais il n'aperçut d'autre chemin qu'un immense chêneau de zinc, à peine adhérent au mur, et à travers les fentes duquel la pluie jaillissait.

Il se retourna vers Yvonnet qui se tenait debout, l'épée et le pistolet au poing, dans l'attitude de l'homme qui écoute.

— Mon cher, — fit Hector avec le plus admirable sangfroid, — je crois que cette fois nous sommes perdus.

— Bah !

— Il y a des soldats au pied de la fenêtre.

— Combien !

— Trois ou quatre !

— C'est un détail. Nous leur passerons sur le ventre. Deux hommes désespérés valent dix hommes. Joseph, votre garde-chasse, a l'habitude de dire qu'un sanglier acculé détruirait tout une meute.

— J'aimerais autant me rendre ! Car si nous échappons à ces soldats, il ne nous sera pas possible d'échapper à toute la garnison, car les portes de la ville sont fermées à cette heure.

— Oui; mais si nous sommes pris, on nous guillotinera, et j'aime autant mourir en soldat qu'en criminel.

— Bah ! Je saurai bien me laver de l'accusation qu'on aura portée contre moi. Je n'ai jamais été l'espion de personne.

— Vous êtes émigré, monsieur le vicomte ; et sans doute ce drôle d'Orsini se sera procuré tous les papiers nécessaires pour que votre procès ne traîne pas en longueur.

— Nous nous évaderons pendant ce procès.

— Il vaut mieux s'évader avant. Puisque vous savez où demeure l'homme que vous cherchez, vous lui écrirez; car, monsieur, la guillotine... la guillotine... fi ! c'est un affreux objet : on ne le regarde pas sans perdre la tête.

— C'est vrai, — fit le vicomte en souriant ; — aussi n'était-ce pas pour moi que je faisais toutes ces difficultés, mais pour toi mon pauvre Yvonnet, pour toi qui es innocent et que je vais entraîner dans mon malheur.

— S'il n'y a que cela, monsieur le vicomte, il ne faut pas y penser. Je suis un zéro, en ce qui est de moi particulièrement. Du reste, ma consigne m'ordonne d'aller où vous irez, de mourir avec vous, ou pour vous et sans vous ! Et vous savez que cette consigne est formelle. Si vous mouriez sans moi, vous me feriez le plus grand tort dans l'esprit du capitaine Dubuisson ; et, pour me réhabiliter, je serais obligé de me brûler la cervelle.

— Brave Yvonnet ! — fit le vicomte en tendant la main à son

domestique; — sois tranquille, si je meurs tu mourras aussi.

On frappa rudement à la porte.

— Qui est là? — demanda le vicomte avec une voix calme.

Une voix, qu'Hector ne connaissait pas, répondit:

— Au nom du gouvernement et de la loi, nous, commissaire de police de la section de l'ex-Saint-Thomas de la ville de Strasbourg, te sommons, ex-vicomte de Saint-Brice, d'ouvrir immédiatement cette porte.

A cette sommation, une métamorphose complète s'était opérée dans les traits et dans le maintien du vicomte. Il semblait avoir grandi de plusieurs pouces; ses yeux brillaient d'un éclat fébrile. D'une main il tenait son épée, de l'autre un de ses pistolets. Il était magnifique d'audace et de fureur!

Yvonnet, qui, dans aucune circonstance, aurait oublié les choses nécessaires à la vie, s'était hâté de boucler autour de ses reins la valise de son maître, et de mettre dans sa poche une fiole d'excellente eau-de-vie. Cela fait, il avait dégaîné à son tour et armé son pistolet.

— Hector s'approcha de la porte.

— Quelles sont tes intentions à notre égard, citoyen commissaire? — demanda-t-il.

— Tu le sauras plus tard.

— Je veux le savoir de suite.

— Nous avons ordre de t'arrêter!

— Toi?

— Oui, moi!... Ordre signé du gouverneur de Strasbourg et du gouverneur de Mayence.

— Et aussi d'un scélérat nommé Orsini!

— Rira bien qui rira le dernier! — fit la voix stridente du chevalier.

— Ah! — s'écria le vicomte, — je savais que tu étais là, misérable! Aussi je vais ouvrir la porte. Prends garde à mon premier coup d'épée, assassin!

A ce cri que la colère du vicomte rendait empreint d'une énergie et d'une puissance farouches, un mouvement se fit sur l'escalier.

C'était le courageux commissaire qui battait prudemment en retraite et gagnait les derrières de la petite troupe.

Hector débarricada la porte.

— Baissez-vous, monsieur le vicomte, — fit Yvonnet à voix

basse. — Vons allez voir que nous allons essuyer une décharge!

En effet, à peine la porte était-elle ouverte que deux coups de pistolet partirent. Ils ne touchèrent que la glace et la fenêtre qui volèrent en éclats. Hector et Yvonnet se redressèrent terribles : celui-là pâle et imposant comme une statue de la Vengeance, celui-ci rouge comme un coq qui va se battre.

D'un coup d'épée, Hector mit hors de combat un des soldats qui, vu le peu de largeur du corridor, ne pouvait qu'imparfaitement faire usage de son fusil. Le fer traversa l'épaule du grenadier qui tomba en rugissant.

— Pardon, — lui dit le vicomte, — je ne vous en veux pas, mon ami ; mais je suis tombé dans le piége d'un coquin, et je me trouve dans le cas de légitime défense.

Et s'élançant sur les autres soldats :

— Détournez-vous, — leur cria-t-il, — ou nous vous brûlons la cervelle!

— Sus! sus à ces deux brigands, à ces espions!... — fit la voix d'Orsini.

Et il porta un coup d'épée au vicomte. Celui-ci, dont les yeux cherchaient le chevalier dans la demi-obscurité qui enveloppait cette scène, vit la lueur du fer il para le coup avec une telle violence que l'épée d'Orsini vola en éclats.

— Était-elle empoisonnée? — fit-il.

Le chevalier poussa un rugissement.

— Donne-moi ton fusil, — dit-il à un des soldats.

Le soldat lui remit son arme. Le chevalier s'élança alors en avant. Il dirigea la pointe de la baïonnette contre la poitrine du vicomte; celui-ci se détourna et déchargea son pistolet à bout portant sur son agresseur. Mais Orsini, dans le mouvement qu'il avait fait, s'était déplacé de droite à gauche. Il avait découvert le soldat désarmé qui reçut la balle en pleine poitrine.

— Partons! — fit le vicomte. — Plus de massacres, Yvonnet!... Renversons, et voilà tout! excepté...

— Je comprends, — fit le Breton.

Il s'élança dans le corridor à la suite de son maître. Leur attaque fut si vive, si irrésistible, que le soldat qui restait et le chevalier lui-même furent précipités dans l'escalier.

Mais la détonation des pistolets avait attiré dans cet escalier

le lieutenant, ses trois hommes et les quatre autres qu'Orsini avait placés au bas de la fenêtre derrière l'hôtel.

Sept baïonnettes se dressaient menaçantes devant les deux fugitifs.

La voix d'Hector se fit entendre :

— Messieurs, — dit cette voix, — nous voyons qu'il est impossible de nous échapper. Mais nous sommes bien armés et nous ne voulons pas nous rendre. Par conséquent, avant de tomber pour ne plus nous relever, nous joindrons encore bien des victimes aux deux que nous avons déjà faites. Il vaut mieux vous retirer et nous laisser passer, d'autant plus que je ne suis pas ce que vous pensez, et que le seul espion, le seul assassin qui soit ici, c'est le misérable à qui vous obéissez en ce moment ! Je saurai bien le prouver.

Orsini avait eu le temps de recharger son pistolet ; il le déchargea sur le vicomte. La balle traversa dans son chapeau et alla s'aplatir contre le mur.

Ce fut le signal d'un nouveau combat.

— Vendons chèrement notre vie, Yvonnet ! — fit le vicomte.

Yvonnet n'était plus derrière Hector.

— Il m'abandonne aussi ! — pensa ce dernier.

Et il chargea avec la vigueur du désespoir le chevalier et les soldats.

— Sacrebleu !... — s'écria dans ce moment la voix du brave domestique ; — remontez vivement, monsieur le vicomte !

Hector remonta machinalement. Il aperçut Yvonnet qui roulait devant lui la commode qui avait servi à barricader la porte. Il s'abrita derrière ce singulier rempart.

Il était temps : une formidable détonation retentit ; l'escalier s'écroula ; les sept soldats avaient tiré ensemble. Grâce à la commode, Hector et Yvonnet n'avaient pas été blessés.

Les soldats reculèrent.

— A la chambre, maintenant ! — fit le Breton.

Les deux titans qui soutenaient cette lutte inégale remontèrent dans l'appartement qu'ils venaient de quitter. Yvonnet avait ouvert la fenêtre ; la table, les chaises, le fauteuil, le lit, les portes des placards passèrent de la fenêtre sur le balcon, et du balcon sur la tête des agresseurs.

Le fracas fut immense !

— Bravo ! monsieur Hector, — s'écria une voix qui s'éleva

tout à coup, et couvrit toutes les clameurs comme le grondement du tonnerre couvre les autres bruits de la nature. — Courage! voici du renfort!...

Ce mot renfort avait un double sens terrible : mais Hector avait reconnu la voix puissante de Lorchet.

— Retournons à l'escalier, — dit-il.

Il descendit de nouveau les marches brisées, et s'élança sur la place, suivi de son fidèle Breton.

Là, un spectacle étrange frappa leurs yeux.

Lorchet, debout au milieu des soldats, tenait entre ses bras de cyclope un des morceaux du bois de lit tombé par la fenêtre. Il faisait tourner au-dessus de sa tête cette massue improvisée.

— Vous retirerez-vous ! — criait-il aux soldats.

Ceux-ci rechargaient leurs armes.

— Si vous rechargez, — hurla de nouveau Lorchet, — je vous assomme !

Quelques grenadiers reculèrent en continuant à bourrer leurs fusils.

En ce moment le pas cadencé d'une patrouille se fit entendre. Hector et Yvonnet venaient de descendre.

— Partez, — dit Lorchet en se penchant à l'oreille du vicomte ; — gagnez la dernière maison contre la porte de Belfort ; entrez dans le corridor. Je vais protéger votre retraite,

Hector et Yvonnet partirent en courant, tandis que Lorchet. toujours armé de son bois de lit, tenait en respect les soldats. Dès qu'il vit le vicomte et son domestique disparaître au coin de la rue, remarquant que les soldats le mettaient en joue, il lança sur eux son morceau de bois de noyer et s'enfuit à son tour.

Quelques coups de feu retentirent ; mais la perturbation causée par le projectile de Lorchet, n'avait pas permis aux soldats de bien ajuster, le géant ne reçut aucune blessure.

Pendant que les soldats s'élançaient à la poursuite d'Hector, d'Yvonnet et de Lorchet, un cavalier arrivait bride abattue sur le théâtre de la lutte.

— C'était un aide-de-camp du général.

— Arrêtez ! — s'écria-t-il en agitant son sabre, — arrêtez !

A la vue de l'uniforme sur lequel la lumière du réverbère

brisait ses rayons et faisait jaillir des étincelles, les grenadiers s'arrêtèrent.

— Où est le lieutenant? — fit le cavalier.

— Me voilà, — dit l'officier.

— Vous avez laissé fuir l'espion? — demanda l'aide-de-camp.

— C'est un diable déchaîné, — grommela le lieutenant; — il m'a tué deux hommes, et il a pu échapper à une dizaine de coups de feu!

— C'est un malheur; mais il n'est pas question de cela. Qu'avez-vous fait de l'homme qui vous commandait?

L'officier et les soldats se retournèrent, cherchant des yeux autour d'eux.

— Pourquoi? — demanda le lieutenant.

— Il faut s'emparer de lui; il a assassiné un sergent de la 10e demi-brigade à Mayence.

— Le gentilhomme que nous avons laissé fuir avait donc raison! — fit l'officier furieux. — Que retombe sur cet Orsini le sang qui vient d'être répandu! Cherchez-moi ce coquin, grenadiers!

Les grenadiers se répandirent sur la place et dans les rues adjacentes; mais le chevalier s'était éclipsé, comme une comète de malheur.

XVII

OU YVONNET SE MONTRE COMÉDIEN DE PREMIER ORDRE.

Hector et Yvonnet, se conformant aux indications du géant, avaient d'abord suivi la première rue qui s'était ouverte devant eux; quelques habitants éveillés par les coups de fusil se mirent à la fenêtre; mais, à cette époque de troubles, les rixes nocturnes étaient si fréquentes, que les Strasbourgeois les plus curieux se contentèrent de montrer aux croisées leurs vénérables têtes couvertes du bonnet de coton proverbial. Personne ne descendit. Aussi les deux fugitifs ne rencontrèrent pas âme vivante jusqu'au pont du *Corbeau.*

Là, le vicomte crut prudent de faire un détour. Il prit une petite ruelle fort sombre qui conduisait aux remparts, retourna sur la droite, et arriva, par un assez long circuit devant la maison désignée par maître Lorchet.

Il n'y avait pas à se tromper.

Cette maison, complètement isolée, tenait comme une tourelle au mur d'enceinte; de l'autre côté, le terrain était dé-

pourvu de bâtisses et s'élevait, par une pente assez raide, jusqu'à l'emplacement qu'occupe aujourd'hui la caserne d'Austerlitz.

C'était une vieille construction gothique, qui avait dû autrefois servir de chapelle, et dont le fronton portait ces mots en lettres lapidaires : VIRGINI DEIPARÆ. Un corridor, plus moderne que l'ensemble de l'édifice, conduisait dans l'intérieur de ce bâtiment.

Le vicomte et son domestique jetèrent un regard autour d'eux, et voyant que personne ne les avait suivis, ils entrèrent.

Ils montèrent un escalier garni d'une balustrade d'un style ogival, lequel escalier aboutissait à une porte cintrée comme celle d'une sacristie.

— Entrons-nous, monsieur le vicomte ? — demanda le Breton.

— Attendons Lorchet!

— Il me vient une idée ! — fit Yvonnet.

— Quelle idée ?

— J'ai envie d'aller demander l'ouverture de la porte.

— Sois prudent!

— Oh! n'ayez pas peur.

Yvonnet n'avait pas changé de costume ; il portait toujours son vêtement de bourgeois, c'est-à-dire la veste grise à longs pans, le feutre rond, la culotte de velours et les guêtres de toile. Il se mit à siffloter un air breton, et s'avança résolument vers la porte.

Le portier-consigne achevait sa visite nocturne. Armé d'une lanterne, il examinait l'état des serrures, constatait que les barreaux n'avaient subi aucune avarie, que le fonctionnaire ne dormait pas dans sa guérite :

Yvonnet s'avança vers lui en titubant :

— Eh ! père l'ancien, — lui dit-il. — Est-ce que tu as déjà tourné la clé, qui n'est pas précisément celle du Paradis ?

Le portier examina le Breton.

— Tiens! citoyen, — lui répondit-il, — il parait que si ma clé n'est pas celle du Paradis, tu as du moins tenu la clé de la cave aujourd'hui !

— Ça ne m'arrive pas souvent, mon vieux! Depuis que tu me vois passer ici, et j'y passe trois fois par jour, il me sem-

ble que je n'ai jamais eu l'air d'être dans les vignes du Seigneur?

— Il n'y a plus de seigneur! citoyen.

— Ça ne fait rien, père l'ancien; s'il n'y a plus de seigneur, il y a toujours des vignes.

Et Yvonnet se mit à chanter à pleine voix :

Vive le jus divin !
Vive Bacchus, père des hommes !...
Les gens du nord n'ont que des pommes
Nous, nous avons du vin :
A bas le jus des pommes,
Vive le jus divin !...

— Morbleu ! — grommela le portier, — voilà un ivrogne qui a le vin joyeux : ce ne doit pas être un malhonnête homme !...

— Hein ?... — fit le Breton. — Tu dis que, père l'ancien?...

— Je dis que tu es ivre, citoyen !...

— Bah ! regarde un peu si je chancelle !

Yvonnet fit sept ou huit pas sans broncher, puis il vint se heurter contre la guérite du factionnaire.

— Ah ! — fit le portier en riant ; — il a le toupet de dire qu'il ne chancelle pas !

— Parbleu ! citoyen, ce n'est pas malin ! je me suis butté... Voyons un peu si je n'ai pas cassé ma bouteille ! C'est que c'est du pur kirch de la Forêt-Noire !... Trois livres quatre sous la bouteille.

Il tira de sa poche la bouteille d'eau-de-vie dont il s'était muni à tout hasard.

— Non ! dit-il, — elle est intacte !... Voulez-vous boire un coup, vous ?

Il s'adressait au portier et au factionnaire.

— Oh ! mon ami, — fit le portier, — ce n'est guère possible ; cependant, si le factionnaire veut, je lui donnerai un verre.

— Ma foi ! je veux bien, — dit le soldat. — Quoiqu'il ne fasse pas froid, un verre d'eau-de-vie réchauffe toujours !

Au lieu d'apporter un verre, le portier en apporta trois. En un clin d'œil, la bouteille fut vide.

Yvonnet paraissait de plus en plus ivre :

— Je crois, mon ami, — lui dit le portier, — que tu ferais bien d'aller te coucher ! Tu es sensiblement allumé.

— Oh ! pas tant que mon bourgeois. Je l'ai laissé au milieu de la rue. Il ne peut plus se tenir. Moi je ne demanderais pas mieux que d'aller me coucher.

— Pourquoi n'y vas-tu pas ?

— Pardieu ! parce que ta porte est fermée. Nous demeurons sur la route de Kelh à un quart d'heure d'ici.

Le portier regarda autour de lui :

— Diable ! — dit-il, je t'ouvrirais bien ; mais voici l'heure de mon inspection. Qu'en dis-tu, factionnaire ?

— Parbleu ! Il n'y a pas d'inconvénients.

— Ah ! — fit le portier, c'est qu'aujourd'hui même on arrête un espion et j'ai les ordres les plus sévères !

— Est-ce que j'ai l'air d'un espion, tonnerre d'Être-Suprême. On fait bien d'arrêter les espions, et les aristocrates. Mon bourgeois en a déjà beaucoup arrêté !

— C'est un bon patriote, — pensa le portier.

Et il ajouta à haute voix :

— Cache-toi un instant citoyen ! Et tu viendras tout à l'heure quand la ronde sera passée.

— C'est bien, merci, mon vieux ; mais je vais au lieu de me cacher, aller chercher mon bourgeois. Tu le laisseras passer aussi ?..

— Va ! va ! nous verrons ! Tiens ! j'entends le pas de la patrouille !

Yvonnet regagna tout chancelant le corridor de la vieille maison. Lorchet arrivait en même temps que lui !

— Où êtes-vous, monsieur le vicomte ? — s'écria le géant.

— Me voici !... dit Hector.

Lorchet se précipita aux genoux du jeune homme :

— Oh ! dit-il permettez-moi de baiser vos mains, monsieur le vicomte ! C'est par vous que je suis redevenu un homme ! Venez, monsieur, recevoir les bénédictions de ma mère !...

Hector était stupéfait :

— Je vous laisse faire, Lorchet, — dit-il, — mais c'est moi qui vous dois des remerciements. Sans votre intervention, nous étions perdus. Yvonnet et moi !

— Ne l'étais-je pas, moi, monsieur Hector !... Et perdu plus que vous, ravalé au niveau des êtres les plus bas et les plus

vils. La vie que vous m'avez généreusement donnée quand vous aviez le droit et le pouvoir de me l'ôter, n'était rien encore. Je méritais plus qu'une mort infâme ; mais cette générosité m'a ouvert les yeux. Depuis, j'ai pleuré comme un enfant sur mes crimes passés. Aujourd'hui, je suis presque honnête !...

— Ceci prouve simplement que vous n'étiez qu'égaré, J'ai du reste souvent pensé à vous et je comptais toujours vous retrouver comme je vous retrouve.

Lorchet pleurait de joie et baignait de ses larmes les deux mains du vicomte.

Il ouvrit la porte cintrée.

Dans une chambre fort simple ; mais excessivement propre, une vieille femme filait. Elle pouvait avoir soixante-dix ans ; mais les douleurs de la vie avaient respecté le visage de la vénérable septuagénaire. On ne voyait pas la moindre ride sur son front. Ses yeux étaient encore vifs et sa haute taille ne se courbait point. Le seul indice qui accusât le passage de la vieillesse était la blancheur de neige de ses cheveux.

A la vue de Lorchet et des deux étrangers, elle se leva, courut prendre des siéges et les offrit au vicomte et à Yvonnet.

— Soyez les bienvenus dans ma pauvre maison, messieurs !... — murmura-t-elle.

Lorchet s'approcha de la vieille femme :

— Voilà M. le vicomte de Saint-Brice ! — dit-il.

— Le vicomte de Saint-Brice !... fit la mère du géant. — Oh ! monsieur ! permettez-moi de vous regarder tout à mon aise ; car je me suis déjà formé de vous une idée et un portrait !

Elle se mit à tourner naïvement autour d'Hector qui souriait.

— Oh ! c'est bien cela !... — reprit-elle. — Le front haut, les yeux caressants ! C'est bien là le portrait qui est dans mon cœur, car depuis six mois, monsieur le vicomte, vous êtes mêlé à toutes mes pensées et à toutes mes prières. Vous m'avez rendu mon fils tel que je le désirais. Aujourd'hui, je n'ai plus à rougir de lui. Dieu a exaucé mes supplications et maintenant que je vous ai vu, je serais contente de mourir.

— C'est au contraire le cas de vivre et vous vivrez. Dès aujourd'hui, je prends votre fils à mon service ; il ne me quittera plus, ni vous non plus. Un jour, si ma fortune et mon rang me sont rendus nous retournerons en Franche-Comté et vous pourrez mourir dans la terre qui vous a vu naître.

Lorchet et sa mère pressèrent les mains du vicomte ; mais Yvonnet difficilement accessible à l'émotion rappela le vicomte au sentiment de sa périlleuse position.

— L'heure passe ! — dit-il.

— Eh bien !... — fit le vicomte. — Qu'as-tu fait à la porte ?

— J'ai à peu près réussi ! Seulement nous serons obligés de jouer une petite comédie.

— Tu sais que ce n'est pas mon fort, Yvonnet ?

— Il suffit que M. Lorchet vous emporte sur ses épaules et que vous contrefassiez l'homme ivre.

— Ivre !...

— Mort-ivre !... J'ai feint moi-même d'être un ivrogne ; le portier-consigne l'a cru, Pour raffermir encore cette croyance, je lui ai donné le contenu de ma bouteille d'eau-de-vie. Il m'a promis de m'ouvrir la porte !

— Eh bien ! partons.

— A l'instant, monsieur le vicomte !

Lorchet embrassa sa mère.

— Nous te reverrons bientôt, — lui dit-il. — Prie le bon Dieu pour nous et surtout pour M. Hector.

— Je ne l'oublierai pas, — fit la septuagénaire qui avait des larmes dans les yeux.

Yvonnet sortit le premier. Hector le suivit après s'être informé de la situation pécuniaire de la mère de Lorchet et lui avoir fait ses adieux. Lorchet sortit le dernier.

— Prenez M. Hector sur vos épaules, — dit le Breton, — et vous me laisserez parler.

Lorchet saisit le vicomte et le chargea sur ses épaules, — comme un sac. Ils se dirigèrent ainsi vers la porte. Arrivé à quelques pas de la guérite, Yvonnet se mit à trébucher et à chanter son refrain bachique.

— *Revoici* cet ivrogne, — fit le portier-consigne qui se tenait sur le seuil de sa loge.

— Hoé ! père l'ancien, est-ce que tu es là ? cria le Breton,

— Chut ! malheureux, tu vas me compromettre, — dit le vieux soldat. — As-tu retrouvé ton bourgeois, citoyen ?

— Oui ! Je n'ai jamais pu le porter ; il n'y a rien de si lourd que le vin !

Le portier se mit à rire :

— C'est toi qui es lourd ! dit-il.

— Oui ! il est lourd. Je l'ai campé sur le dos d'un commissionnaire.

Il se tourna vers Lorchet :

— Arriveras-tu, fainéant? cria-t-il?

— Me voici, bourgeois, — fit la grosse voix de l'ex-galérien.

Le portier-consigne regarda le visage du vicomte.

— Il en a une rude cuvée, — dit-il, — comme il est pâle !

Et il se dirigea vers la porte. Au moment où la clé grinçait dans la serrure, le cœur des trois fugitifs battait bien fort. Il semblait au vicomte, que la clé maudite ne voulait pas tourner ou que par une fatalité inexplicable on eût laissé tomber quelque corps étranger dans la serrure.

Cette anxiété redoubla lorsque tout à coup le galop d'un cheval retentit dans l'éloignement.

— Tonnerre et sang ! grommelait Yvonnet, — il n'ouvrira pas !

Le galop du cheval semblait se rapprocher. On entendait plus distinctement le bruit du fer sonnant sur le pavé.

— Je vais être pincé, — fit le portier-consigne, — satanée porte ! on a fourré dans la serrure des noyaux de cerise, pas possible ! Lorchet s'approcha.

— Veux-tu que je l'ouvre, citoyen ? — dit-il.

— Impossible, mon ami, ça m'est défendu.

Le portier fit de nouveaux efforts aussi infructueux que les premiers et le galop du cheval se rapprochait de plus en plus.

— Tudieu ! — reprit le portier, — me voilà dans une belle situation ! Au diable ces ivrognes !... J'ai envie de vous envoyer promener.

Un frisson passa dans les chairs des trois fugitifs.

Lorchet se rapprocha de nouveau. Sans rien dire au portier, il poussa la clé dans la serrure, et d'un seul coup de son poignet de fer, il ouvrit la porte qui roula lourdement sur ses gonds énormes et donna passage aux trois hommes.

La porte ne se referma pas assez vivement pour qu'Hector ne pût apercevoir un cavalier vêtu de l'uniforme d'aide-de-camp lequel arrivait à bride abattue vers le rempart.

Le vicomte sauta lestement à terre.

— Nous sommes sauvés, — dit-il. — il s'agit maintenant de

trouver des chevaux et de mettre le Rhin entre nous et nos ennemis.

— J'ai une idée, fit Yvonnet.

— Laquelle ?

— Je ne veux rien dire. J'aime mieux agir. Marchez toujours en avant; je vous rattraperai bien.

Hector avait eu tant de preuves de l'intelligence d'Yvonnet, intelligence que le capitaine Dubuisson lui-même n'avait pas devinée, qu'il marcha résolûment, confiant dans les paroles de son valet. Lorchet le suivit.

Yvonnet de son côté courut à l'hôtel de l'Écu. Il trouva l'hôtelier encore éveillé.

— Ah ! c'est vous, *monsieur* Orsini, — dit-il en se frottant les yeux. — Tout le monde est couché; on n'attend plus que vous

— Ce n'est pas précisément Orsini, — répondit le Breton.

— Ah ! pardon ! Qu'est-ce que tu désires, *citoyen ?*

Comme on le voit, l'hôtelier avait à son service des dénominations diverses; on dirait aujourd'hui des cocardes de toutes couleurs.

— Si ce n'est pas M. Orsini, — reprit Yvonnet, — c'est à peu près la même chose. Je suis envoyé par lui pour vous payer ce qu'il vous doit.

— Est-ce qu'il changerait d'hôtel ?

— Non, il est excessivement content de vous; mais comme j'ai ordre d'emmener ses chevaux, je ne vous laisserais aucun gage.

— Oh ! monsieur, je n'en aurais nul besoin. Toutefois, puisque vous voulez bien solder le compte, je suis prêt à recevoir... du reste, ce compte ne s'élève pas haut.

— Combien, monsieur ?...

L'hôtelier ouvrit un volumineux registre, posa ses lunettes sur son nez, et additionna :

— Nous avons réglé déjà ces jours derniers, — fit le calculateur ; — le compte ne s'élève donc plus qu'à trente livres huit sous.

Yvonnet jeta un louis de quarante francs sur le bureau.

— Je savais ce compte, — dit-il. — Voilà neuf livres douze sous pour les palefreniers et les gens de service.

L'hôtelier ouvrit de grands yeux ; cette générosité le surprenait. Il ne savait plus comment nommer le Breton.

— Ah ! digne citoyen, — lui dit-il, — si tout le monde ressemblait à votre Seigneurie, notre métier serait bien plus facile.

— Veuillez, monsieur, faire venir un palefrenier.

— Est-ce que vous voulez emmener les quatre chevaux, ou seulement les deux nouveaux ?

Yvonnet réfléchit.

— Je laisserai le cheval fourbu, — dit-il.

— Alors, monsieur, je vais faire seller les trois autres ?

— Oui.

L'hôtelier sortit. Il se dirigea vers les écuries, et, de peur d'être forcé de donner à ses garçons les neuf livres douze sous qu'il tenait de la munificence d'Yvonnet, il sella lui-même les trois chevaux et les amena au Breton.

C'étaient trois magnifiques bêtes : l'une de race navarrine avec le chanfrein un peu busqué, la tête un peu grosse, mais les jambes fines et nerveuses comme une lame d'acier ; l'autre de race suisse, ramassée, vigoureuse, trapue, vrai cheval de trait, n'eût été la maigreur singulière de ses jambes et le développement de ses jarrets. La troisième était un cheval arabe à l'encolure de cerf, à la tête intelligente et mutine.

Yvonnet monta sur le cheval navarrin ; il conservait l'arabe pour son maître, et le suisse pour Lorchet, dont la pesanteur spécifique demandait une forte bête.

Cette ingénieuse classification faite, Yvonnet partit au galop.

— Voilà des chevaux qui sont très-bons et très-beaux, surtout pour le prix, — dit-il ; — avec de pareils animaux, il nous faut trois jours pour retourner à Heimelberg.

Un quart d'heure après sa sortie de l'hôtel de l'Écu, le Breton rattrapa son maître, et Lorchet.

— Le drôle a en effet ses trois chevaux, — fit le vicomte.

— Mais oui, — répondit Yvonnet ; — et trois chevaux superbes, encore !

— Où diable les as-tu trouvés ?

— Je les ai volés.

Hector devint grave.

— Est-ce bien vrai ? — demanda-t-il.

— Très-vrai, monsieur le vicomte ! Ce sont les chevaux du citoyen Orsini. Comme il nous a fait perdre les nôtres, je me

suis emparé des siens ; ce sont de fort justes représailles. Mais j'ai eu soin de payer les dépenses qu'il a faites dans son hôtel.

Hector ne put s'empêcher de rire.

— Allons ! — dit-il, — mes scrupules s'évanouissent ; nous pouvons nous servir de ces animaux, surtout s'ils n'ont pas le mauvais esprit de leur ancien maître.

XVIII

ARCANUM LOCUSTÆ.

C'était fête à la villa et au château d'Himmelberg. On avait reçu des nouvelles d'Hector. A peine hors de Strasbourg, il avait dépêché un messager qui devait brûler la route et annoncer à ses amis qu'il avait réussi et qu'il revenait.

La joie était grande ; jamais le sourire de mademoiselle de Pern n'avait été plus doux. Le comte se réjouissait intérieurement, mais il ne laissait pas éclater cette joie. Le vieux baron, qui semblait ne plus exister que pour Hector, allait du château à la villa, de la villa au château, comme une âme en peine. Quant à Dubuisson, son contentement était de l'orgueil.

— Je savais bien qu'il réussirait, — disait-il au comte de Pern. — C'est un cœur d'or, une tête de héros, un bras de fer. Puis il y a là-haut quelque chose qui le protége. Qu'on appelle ce quelque chose Dieu, Providence ou Être-suprême, selon l'expression du citoyen Robespierre, je suis certain que ce quelque chose n'abandonnera jamais notre ami.

— C'est alors une lutte du bon ange contre le mauvais. Lequel des deux l'emportera?

— Le bon ange, assurément.

— Personne, mon cher capitaine, ne le souhaite plus que moi, vous le savez; mais nous ne sommes que des créatures mortelles, et l'être que nous attaquons en face est plus puissant que les hommes.

— Voulez-vous, mon cher comte, que je vous parle franchement?

— Oh! je vous en prie!...

— Eh bien, toutes vos idées de spectres, de vampires, d'apparitions, sont des folies qui ne supportent pas l'examen. Je ne comprends pas qu'un homme comme vous, sérieux pour toutes les autres choses, se soit laissé prendre à ces absurdes gluaux inventés par le Moyen-Age pour attraper les buses et autres oiseaux du genre bête! Pardon de ces expressions, mais elles rendent parfaitement ma pensée. Comment diable voulez-vous que les morts reviennent? Si notre âme est immortelle, ainsi que les prêtres nous l'apprennent, une fois qu'elle est sortie du corps elle ne peut pas en reprendre un autre pour le plaisir d'effrayer les vivants. Une fois hors de sa prison de boue, elle s'épure; si elle ne trouve pas après cette vie l'heureuse éternité; en d'autres termes, si Dieu la condamne au bagne éternel de l'enfer, croyez-vous que ce Dieu lui permette de sortir de ce gouffre pour venir s'amuser sur la terre? Non! Belzébuth ferme sur elle le couvercle de sa chaudière, et l'affaire est terminée. D'un autre côté, si elle s'envole au ciel, elle a bien d'autres jouissances que la satisfaction de vengeances, terrestres! Or, Marie est damnée ou sauvée; dans ces deux cas, elle ne reviendra pas, ainsi que je l'ai prouvé. Maintenant changeons de point de vue. Si, comme le prétendent les matérialistes, nous n'avons pas d'âme, comment voulez-vous que les morts reviennent? Comment voulez-vous qu'un cadavre, un objet inerte, une chose qui n'existe plus, se lève du fond du néant, sans cause productrice, et exprès pour vous tourmenter? Croyez-moi, mon cher comte, on a abusé de votre crédulité; on s'est joué de vous. On vous a entortillé dans les réseaux d'un filet plus ou moins adroit, mais dont les mailles sont très-visibles, et que vous auriez dû déchirer depuis longtemps, si vous n'aviez pas été aveuglé.

— Vous avez peut-être raison, mon cher Dubuisson! Mais ayez pitié de ma faiblesse. Je suis si malheureux!

— Eh! corbleu! c'est votre faute!... Aussi je vous plaindrai, mais je ne vous excuserai pas.

— Attendons le retour d'Hector.

— Il doit arriver ce soir, à moins d'accident.

— J'ai hâte de lui serrer la main, à ce cher vicomte!

— Et moi aussi! Mais mon impatience n'a peut-être pas le même motif que la vôtre.

— Je le comprends.

Où est Christophe depuis ce matin, monsieur le comte?

— Vous vous êtes chargé de sa surveillance, capitaine; c'est vous que regarde maintenant le soin de savoir où il se trouve.

— Il m'a dit qu'il allait chez vous.

— Je ne l'ai pas vu.

— Vrai?

— Vrai!...

— Alors ce drôle m'a trompé. Il faut absolument que je sache ce qu'il est devenu!

Le capitaine sortit.

Ce jour-là même, Christophe avait appris le retour prochain d'Hector. Il s'était empressé de se composer un visage joyeux. Il alla trouver le capitaine et lui exprima tout le plaisir qu'il éprouvait.

— Je ne sais, — dit-il, — pourquoi M. Hector me regarde d'un mauvais œil; mais, je vous jure, monsieur Dubuisson, que je veux infiniment de bien à ce jeune gentilhomme.

Depuis son retour, Christophe avait cherché à gagner par des protestations de dévouement la confiance du capitaine; mais l'esprit de Dubuisson était trop prévenu pour qu'il acceptât autrement que pour ce qu'elles valaient toutes ces paroles hypocrites. Cependant il se trompait sous un certain point de vue. Il croyait que Cristophe, craignant d'être compromis, cherchait par son dévouement présent à faire oublier ce qu'il y avait de louche dans sa conduite passée.

Il se trompait, disons-nous, car jamais Christophe n'avait plus mis d'ardeur dans l'accomplissement de sa vengeance; jamais son esprit n'avait été tendu avec plus de force vers le but sanglant qu'il poursuivait à travers tous les obstacles.

Cette erreur avait eu pour résultat de diminuer un peu la surveillance du capitaine.

Christophe profita de ce relâchement de l'attention de Dubuisson. Donc, au lieu de se rendre dans la chambre de M. de Pern, ainsi qu'il l'avait annoncé, il monta prestement dans celle d'Élisabeth.

La jeune fille, assise sur un large fauteuil placé auprès de sa fenêtre, travaillait à un ouvrage de broderie. La petite Rose, assise elle-même sur un tabouret de paille, examinait les doigts agiles de la vicomtesse, errant sur les fleurs de la mousseline.

— Vous m'apprendrez, n'est-ce pas? — disait la douce enfant.

— Oui, ma fille, — répondait Élisabeth, — plus tard, quand tu demeureras décidément avec nous!

— Oui, je sais! quand vous serez mariée avec mon cousin Hector!

— Chère enfant, il ne faut pas dire des choses comme celle-là!...

— Pourquoi donc!... Est-ce que vous ne voulez plus de lui? Il est bien gentil cependant, et je l'aime bien, moi!

Élisabeth se pinça les lèvres:

— Qui vous dit que ce n'est pas lui qui ne voudra plus de moi, mademoiselle?

— Oh! je sais bien qu'il vous aime, lui!

— Taisez-vous donc!

— Pourquoi me tairais-je? est-ce qu'il y a du mal à dire ce que je dis?

— Non, mais ça ne fait rien.

Christophe entrait en ce moment.

— Ah! bonjour, mesdemoiselles, — fit-il en saluant tout bas. — J'ai une bonne nouvelle à vous apprendre; mais peut-être la connaissez-vous déjà?

— Dites toujours, les bonnes nouvelles méritent d'être répétées.

— Eh bien! M. Hector va revenir.

Élisabeth tressaillit, bien qu'elle fût informée déjà de l'arrivée du vicomte.

— Est-ce qu'il y a une dépêche plus récente que celle de ce matin?

— Non ! mais peut-être seriez-vous contente de savoir où M. Hector se trouve en ce moment !

— Oh ! oui, monsieur Christophe ! — fit Rose. — Dites-nous donc où est mon cousin ?

— Vous avez une carte du pays, mademoiselle Élisabeth ? — demanda le Hongrois.

— Oui ! prenez-la dans l'armoire.

Christophe ouvrit l'armoire et en tira une carte géographique collée sur toile et ployée en quatre. Il l'étendit sur un petit guéridon sur lequel on voyait une carafe à moitié pleine d'eau.

En étendant sa carte, il eut soin de tourner le dos aux deux jeunes filles ; cet instant lui suffit pour verser dans la carafe près de la moitié de la fiole que Marie appelait : *arcanum Locustæ.*

Cela fait, il parut s'absorber dans la contemplation de la carte.

— Tenez, mesdemoiselles, — dit-il, — suivez bien mon doigt.

Élisabeth et Rose se groupèrent autour de l'empoisonneur.

— Voyez, — continua-t-il, — il a couché sans doute à Mayence ou aux environs la nuit dernière. Il a quitté sans doute la ville à cinq heures du matin, car il est pressé de revoir ceux qu'il aime. En ce moment, il doit être à Viesbade !...

— Ah ! — fit l'enfant. — Et à quelle heure arrivera-t-il ici ?

— Ce soir, vers cinq ou six heures, c'est selon comme il marchera !

— Oh ! — murmura Élisabeth, — il sera ici à cinq heures, car il doit avoir hâte d'arriver !...

— Ah ! — dit la petite fille, — je savais bien que vous aimiez mon cousin, car vous lui supposez les sentiments que vous avez vous-même !

C'était logique, Élisabeth rougit et frappa doucement sur les doigts de Rose.

Christophe se retira, comme s'il eut cédé à un mouvement de délicatesse. A peine fut-il sorti, qu'une joie infernale éclata sur son visage.

— Tu peux revenir quand tu voudras, vicomte maudit ! — s'écria-t-il, — tu ne retrouveras plus ta fiancée telle que tu l'as laissée !...

Et son poing fermé s'élevait contre le ciel comme une menace et comme un défi.

Élisabeth, restée seule avec Rose, donna un libre cours à sa mauvaise humeur.

— Je ne vous aimerai plus, mademoiselle, — dit-elle à la petite fille, — si vous répétez encore ce que vous avez dit tout à l'heure à Christophe; et surtout si vous le dites à Hector! Il n'y a rien de si vilain pour les enfants que de voir des choses qu'ils ne peuvent pas comprendre, et qui font de la peine à ceux de qui l'on parle.

Rose fit une moue de dépit.

— Pourquoi cela vous fait-il de la peine, mademoiselle Élisabeth? — dit-elle, — quand je dis que je vous aime ou que j'aime mon cousin Hector, cela me fait plaisir et cela fait plaisir à votre père et au vieux baron qui m'embrasse toujours.

Elisabeth ne savait que répondre.

— Eh bien, tiens : — dit-elle, — si tu veux ne plus parler de cela, ma petite amie, je te ferai un cadeau.

— Ah! qu'est-ce que vous me donnerez?

— Ce que tu demanderas.

— Oh! vous savez bien que je ne demande jamais!

— Je te donnerai donc cette timbale en argent qui me servait lorsque j'avais ton âge. Elle a été ciselée par un Français nommé Balin, l'émule du grand Benvenuto Cellini. Mon grand-père la tenait du prince de Soubise qui lui en avait fait don à Vienne.

— Je veux bien l'accepter comme souvenir de vous; mais vous n'aviez pas besoin de me faire ce cadeau. Puisque ce que j'ai dit vous fait de la peine, je ne le dirai plus.

Élisabeth embrassa la petite Rose et lui remit la timbale.

— Oh! — fit l'enfant, — dans un gobelet comme celui-là, l'eau doit être meilleure.

Elle se versa un demi verre d'eau et but.

— Eh bien? — demanda la vicomtesse.

— Elle est sucrée! Buvez donc.

Rose versa de nouveau de l'eau dans la timbale, mais en ce moment on frappait à la porte.

— Entrez, — dit Élisabeth, avant d'avoir touché de ses lèvres les bords de la timbale.

C'était le capitaine.

— Est-ce que vous avez vu Christophe aujourd'hui ? — demanda-t-il.

— Il sort d'ici, — répondit Élisabeth.

Dubuisson jeta les yeux autour de lui. Il aperçut la timbale encore pleine et la carafe presque vide. Il trébucha d'une manière très-naturelle et renversa la carafe et la timbale.

— Maladroit ! — dit-il. — Mais il n'y a pas grand mal. Je vais faire remplir la carafe ! Avez-vous soif, mademoiselle Élisabeth ?

— Non, mon cher capitaine. C'est ce petit démon de Rose qui prétend que l'eau est sucrée quand on la boit dans cette timbale.

Dubuisson ébaucha un sourire qui se termina en grimace.

— Ah ! Et vous êtes de son avis ? — dit-il.

— Je n'ai pas bu, — répondit-elle.

Rose était assise sur son tabouret. Sa petite tête blonde renversée à demi sur les genoux d'Élisabeth, était tournée vers le capitaine. Elle le regardait avec une fixité singulière.

Un frisson passa dans les cheveux de Dubuisson.

— Est-ce que tu es souffrante, mon petit ange ? — lui demanda-t-il.

— Non, monsieur ; — répondit l'enfant, — seulement cette eau fade et sucrée m'écœure !

— Il faut prendre une tasse de café.

— Oh ! je ne pourrais pas. Voyez ! tenez ! je vais dormir ! J'ai la tête lourde comme du plomb. Ne détournez pas vos genoux, Élisabeth, je suis bien ainsi. Il me semble que je n'ai pas dormi depuis huit jours.

Le capitaine regardait à son tour l'enfant avec fixité. Un soupçon, d'abord vague, prenait de plus en plus de la consistance.

Le front de Rose pâlissait ; ses yeux se dilataient et ses paupières retombaient plus mollement sur ses yeux : Élisabeth se prit à considérer aussi la jeune fille.

— Oh mon Dieu ! — s'écria-t-elle, la voilà comme était mon plus jeune frère !...

A ces paroles, le capitaine fit un bond terrible ! Il s'élança hors de la chambre, descendit l'escalier en deux sauts, et rencontrant Dominique qui sortait de la cave :

— Où est ce monstre de Christophe ? — s'écria-t-il d'une voix tonnante.

— Ah mon Dieu !... — hurla le sommelier, — monsieur Dubuisson qui devient fou !

— Répondras-tu ? — reprit le capitaine de plus en plus hors de lui.

Et il secouait rudement le vieux domestique qui se mit à se lamenter pitoyablement.

A ce bruit, M. de Pern, Joseph et tous les domestiques accoururent :

— Qu'y a-t-il donc, capitaine !... fit d'une voix tremblante le comte qui pressentait un malheur.

— Il y a, monsieur le comte, que vous payez encore une fois la peine de votre aveuglement. Il y a que, croyant empoisonner Élisabeth, Christophe vient d'empoisonner Rose !

Le comte poussa un rugissement de lion. Il s'élança dans sa chambre, détacha sa carabine et revint auprès du capitaine.

— Laissez-moi passer, — dit-il à Dubuisson, — Christophe vient de sortir à l'instant !

Quels que fussent les efforts de Dubuisson, il ne put empêcher M. de Pern de bondir le chemin qui conduisait au burg. A quatre cents pas de lui, Christophe courait avec la vélocité que donne la peur. Il était démasqué cette fois. Aussi, au cri de Dubuisson, avait-il compris que tout était découvert. Il s'était enfui, comme Oreste poursuivi par les Furies.

Mais il croyait son œuvre de mort accomplie. La frayeur qu'il éprouvait était tempérée par ce sauvage bonheur de la vengeance satisfaite. Il courait donc avec rapidité, se retournant quelquefois et jetant un cri d'orfraie aux échos.

A la vue du comte, il se retourna, ramassa dans ses mains des pierres et du sable, et les lança, comme la malédiction antique dans la direction de la villa.

Frémissant, furieux, désespéré, le comte mit en joue le fugitif, mais la balle ne l'atteignit point.

— Arrête donc, misérable ! arrête ! — s'écria-t-il.

— Comte de Pern ! — rugit l'empoisonneur, — tu m'as fa donner six coups de knout sur le dos ; j'ai pris cinq existences ; il m'en reste encore une à prendre, la tienne : prends garde à toi !...

— Lâche ! arrête-toi donc ! je la jouerai contre la tienne !

Christophe feignit de ne pas entendre. Il continua sa course avec un redoublement de vitesse. Le comte ne crut pas devoir le poursuivre davantage.

— Il faut essayer de sauver cette enfant, — dit-il. — Mais quand je devrais remuer ciel et terre, je retrouverai ce démon.

Il retourna donc à la villa.

Dubuisson, le premier moment d'égarement passé, était remonté dans la chambre d'Élisabeth.

La pauvre Rose arrivait à la période de délire. Sur cette frêle organisation, l'effet du poison avait été instantané. Des spasmes terribles tordaient les membres de l'enfant. Sa respiration était devenue sifflante et pénible ; elle poussait des cris rauques.

Le capitaine employa d'abord les affusions froides sur la tête ; puis l'émétique. Rose vomit abondamment ; mais les crispations qu'elle avait éprouvées avaient brisé son corps ; elle ne remuait plus ; son pouls était insensible.

Joseph était allé chercher le médecin d'Himmelberg.

Lorsque le praticien arriva, il saigna la petite fille chez laquelle s'était déclarée la congestion cérébrale.

— Qu'en pensez-vous ? — demanda le capitaine au médecin.

Le médecin secoua la tête.

— Elle souffrira peut-être encore quelques jours, mais elle est perdue. Le poison qu'elle a bu est un poison narcotico-âcre qui devait agir lentement sur le corps d'une personne forte, mais qui tuera cette enfant.

Il se retourna vers Élisabeth qui sanglotait.

— En a-t-elle bu beaucoup ? — demanda-t-il.

— La moitié de cette timbale.

— Et quelle quantité d'eau y avait-il dans la carafe ?

— Elle était à moitié pleine.

Le médecin réfléchit.

— Il faut que ce poison ait été composé avec un art infernal. Si cependant, il en était resté dans la carafe, je parviendrais peut-être à le combattre.

Dubuisson s'arracha les cheveux.

— Idiot que que je suis ! — s'écria-t-il.

Et il s'élança sur la carafe.

Il restait encore au fond quelques gouttes de cette eau.

— En avez-vous assez ? — dit-il au médecin.

— Non, — fit l'homme de l'art, — toutefois, j'essaierai; mais je ne puis répondre de rien. En attendant, faites prendre à l'enfant du café très-fort et en très-grande quantité; car si elle s'endort, elle ne s'éveillera plus.

Le médecin sortit.

Le comte rentrait en ce moment, après s'être fait rendre compte de l'état de la malade.

— Mon Dieu ! — dit-il, — si cette enfant était assez forte, je la sauverais comme j'ai sauvé son cousin. Mais je n'ose rien prendre sur moi.

— Attendons le retour d'Hector, — fit le capitaine. — Jusque-là si son état paraît s'améliorer, nous ne combattrons point le poison par un autre poison ! Dans le cas contraire, Hector vous donnera l'autorisation d'agir.

Hélas ! tout devait être inutile. La Locuste qui avait fait ce poison aurait pu seule détruire son ouvrage ! mais elle savourait dans l'ombre du burg son atroce vengeance.

Rose paraissait déjà ne plus appartenir à la terre. Son visage de chérubin ressemblait à de la cire. A peine sa respiration aurait-elle pu ternir la surface d'un miroir.

Tout à coup elle étendit les bras ; un petit cri douloureux et doux sortit de sa poitrine.

— Je dors, — dit-elle.

Avant qu'on eut pu combattre cet assoupissement mortel, les yeux de la pauvre enfant s'étaient fermés pour ne plus se rouvrir qu'au ciel.

XIX

MINOS.

Vers cinq heures du soir, Hector, Yvonnet et Lorchet arrivèrent à la villa.

Le vicomte pensait que quelqu'un serait venu au-devant de lui ; mais voyant que la route était complètement déserte, il supposa que son message n'avait pas été reçu, ou qu'un nouveau malheur s'était encore appesanti sur la maison de M. de Pern.

Son cœur était serré.

— Oh mon Dieu, — disait-il, — si pendant mon absence Elisabeth avait subi le sort dont on l'a menacée!

Cette idée lugubre s'enracinait de plus en plus dans son esprit, car il apercevait déjà le sommet du belvédère dont la fenêtre était close, puis le sommet de l'escalier adossé contre le principal corps de logis.

A Himmelberg son inquiétude devint plus grande encore. La maison de M. Brown était fermée. L'honnête propriétaire, venait de partir pour la villa avec sa femme.

Yvonnet et Lorchet s'apercevant de la perplexité du vicomte ne desserraient pas les dents. Ils se regardaient entre eux d'un air contristé.

Au sortir du village un des palefreniers qui venaient de chez M. de Pern rencontra les trois cavaliers :

— Tiens! fit Yvonnet, — c'est un de mes élèves en escrime!

Hector l'appela :

— Qu'y-a-t-il donc de nouveau à la villa, — lui demanda-t-il?

Le palefrenier avait la figure bouleversée.

— Ah! mon Dieu! dit-il, — quel malheur!... La pauvre fille est morte.

— Morte! — s'écria le vicomte.

Il pâlit horriblement, ses doigts lâchèrent la bride de son cheval. Il serait tombé si Lorchet ne l'eût retenu :

— Soyez fort, monsieur le vicomte, — lui dit-il. — Nous nous vengerons!...

— Hélas! — fit Hector d'une voix lamentable, — mon âme est brisée! Comment est-elle morte, mon ami?

— Elle a bu le poison destiné à mademoiselle Élisabeth!

— Ce n'est donc pas Élisabeth qui est morte, — s'écria le vicomte?

— Non, monsieur! c'est votre pauvre petite cousine!

Hector respira; mais il aimait sa cousine d'une affection sincère; aussi sa douleur fut-elle vive. Il enfonça ses éperons dans le ventre de son cheval et courut avec une rapidité vertigineuse jusqu'à la porte de la villa.

Au bruit des fers des chevaux, Dubuisson vint au devant des cavaliers. Il était pâle et grave.

Le vicomte lui tendit la main :

— Je sais ce qui est arrivé, — dit-il, — avez-vous préparé mon oncle à savoir cette triste nouvelle? Vous savez comme il aimait la pauvre enfant...

— Le baron est ici, fit Dubuisson. Il sait tout. Contrairement à ce que je craignais, sa douleur est sourde, concentrée, taciturne. Il n'a pas encore ouvert la bouche. Il se tient debout devant le lit sur lequel est étendu le cadavre de l'infortunée Rose. Il la regarde avec fixité. C'est un spectacle navrant.

Le vicomte secoua la tête ;

— J'aurais préféré que sa douleur se manifestât d'une manière plus visible. Ce nouveau malheur le tuera.

Ils montèrent tous les quatre dans la chambre mortuaire.

N'eût été la pâleur que la mort étend sur le visage de ses victimes et l'absence de la respiration, on eût dit que Rose dormait son bon sommeil d'enfant, ses mains étaient jointes sur sa poitrine comme si elle était morte dans l'attitude de la prière ; ses lèvres entr'ouvertes semblaient prêtes à murmurer encore le tranquille adieu de l'innocent qui s'en va.

Ses longs cheveux épars flottant autour de son front d'ivoire mat encadraient son profil d'ange, à qui la mort avait donné une rigidité sculpturale. Elle avait, en expirant, posé sa tête sur son épaule gauche. La lumière en faisant surgir les angles arrondis et rayonnants sur le tissu des veines les inondait de lueurs bleuâtres.

Ils s'approchèrent tour à tour du cadavre, et, avec un rameau de buis, l'aspergèrent d'eau bénite.

A la vue d'Hector, le baron sentit sa douleur se détendre. Il s'élança tout en larmes dans les bras du vicomte :

— Je n'ai plus que toi maintenant sur la terre, — dit-il.

Et il embrassa son neveu qui pleurait aussi.

Le comte de Pern s'approcha du baron en tenant par la main sa fille qui sanglotait.

— Non ! dit-il, — monsieur le baron, vous ne serez pas seul. Nous vous aimons tous ici. Ma fille sera bientôt la vôtre. Nous ne ferons plus qu'une famille.

Lorchet, agenouillé dans un angle de la chambre, poussait de sourds gémissements. Il attira l'attention d'Hector.

— Toi aussi ? lui dit-il.

— Oui, monsieur le vicomte. La mort de la pauvre enfant me fait plus de peine que vous ne le pensez. Je croyais qu'elle grandirait et que je la verrais épouse adorée et mère heureuse. C'est moi qui étais chargé de sa dot.

— Toi ?

— Oui, monsieur le vicomte. Vous vous rappelez la mort malheureuse de madame d'Apremont. J'ai conservé ses bijoux et son argent. il y a six mois, craignant que l'on ne me prît ses bijoux, je les vendis et je plaçai l'argent en mains sûres. Maintenant, j'ai trois mille livres de rentes que je devais remettre à la pauvre enfant qui est morte.

Lorchet se leva, tira de sa poche une liasse de papiers.

— Voilà, — dit-il, — les titres de ces rentes. Comme made-

moiselle d'Apremont est sur la liste des émigrés et vous aussi, monsieur le vicomte, j'ai dû faire inscrire ces rentes à mon nom.

Hector serra dans les siennes les grosses mains de Lorchet.

— Merci! lui dit-il. — Avec cet argent nous élèverons à la petite fille et à sa mère un mausolée monumental lorsque nous serons de retour en France, si ce bonheur nous est un jour réservé.

Huit jours s'étaient à peine écoulés depuis la mort de la petite Rose.

Le deuil continuait à peser de tout le poids d'une irréparable perte sur la maison de M. de Pern.

Personne n'osait rompre la monotonie de cette douleur. Les réceptions du soir étaient suspendues. On ne se voyait que le matin au sortir de la chapelle d'Himmelberg, où l'on célébrait chaque jour une messe pour le repos de l'âme de Rose.

Cependant, le capitaine frémissait d'impatience. Un jour que le comte de Pern, Hector, le vieux baron, Lorchet, Yvonnet et le garde-chasse se rencontraient sous le péristyle de l'humble temple, et qu'Élisabeth venait de remonter dans la voiture de M. Brown pour retourner à la villa, Dubuisson s'avança vers le vicomte et, après lui avoir serré la main :

— Ecoutez tous, messieurs! — dit-il.

Tous les hommes se rapprochèrent.

— Ecoutez! — répéta Dubuisson. — Voilà huit jours que nous avons confié à la terre le cadavre de notre pauvre petite amie. Je ne vous reprocherai pas l'excès de votre douleur; je la partage; mais cette douleur respectable ne doit pas nous faire oublier autre chose. Un crime a été commis; c'est le cinquième anneau de la chaîne de forfaits qui lie le même homme au pilori de toutes les haines. Il ne faut pas que ce criminel infâme jouisse de l'impunité que lui assurent notre deuil, notre lugubre apathie. Une punition terrible doit le frapper, n'est-ce pas?

— Oui!... — dirent toutes les voix.

— Pour arriver à ce résultat, il faut absolument que l'on puisse mettre la main sur ce Christophe. Ce n'est certainement pas le seul coupable! Mais c'est le bras. Quand nous tiendrons le bras, nous remonterons facilement jusqu'à la tête.

— C'est vrai.

— Or, ma tâche n'est pas finie. A cause de cela, je proroge de moi-même mes pouvoirs et je me maintiens pour quelque temps encore dans mes fonctions de gouverneur. Jusqu'à présent, monsieur le comte, êtes-vous satisfait de mes services?

— Oh! capitaine!

— Je vous ai prouvé ce que je voulais vous prouver. Malheureusement, pour arriver à cette preuve, nous avons dû recevoir une terrible leçon, celle de l'expérience!

— Hélas! — murmura le vicomte.

— Eh bien! — continua le capitaine, — êtes-vous tous décidés, sinon à m'obéir, du moins à suivre mes avis?

— Oui, certainement, — dirent-ils tous d'une voix.

— Il faut donc nous séparer encore! Cet Orsini est peut-être sorti de Strasbourg. Il serait désirable que vous vous mettiez à sa poursuite avec Yvonnet, monsieur Hector, à moins que vous ne préfériez vous adjoindre quelque autre personne.

— Yvonnet, — répondit le vicomte, — m'a donné maintes preuves de dévouement et d'intelligence. Je tiens à Yvonnet.

Le brave Breton s'approcha d'Hector.

— Ce que vous m'avez dit là, monsieur le vicomte, est mon arrêt de mort. Gare au citoyen Orsini!

Le capitaine se tourna vers Lorchet:

— Vous connaissez Christophe, — lui dit-il; — vous le reconnaîtrez donc parfaitement. Du reste, je vous adjoindrai Joseph qui le connaît aussi.

— Bien! — fit le géant; — si je le trouve, je ne le laisserai pas échapper.

— J'ai toujours ma vieille idée, — fit Joseph; — il me tarde de la mettre à exécution.

— Laquelle? — demanda Lorchet.

— Je vous la dirai...

— Messieurs, — reprit le capitaine, — quand êtes-vous disposés à partir?

— Aujourd'hui même, — répondit le vicomte.

— A l'instant, — dit Lorchet.

— Ainsi soit-il, — fit Dubuisson.

On regagna silencieusement la villa.

Là, Hector fit seller deux chevaux et il monta dans la chambre d'Élisabeth.

La jeune fille avait les larmes aux yeux. Elle fit asseoir Hector sur un fauteuil et s'asseyant elle-même auprès de lui :

— Hector, — lui dit-elle, — mon père m'a parlé ce matin; je connais ses intentions à mon égard et au vôtre. Je n'ai qu'une seule chose à vous dire maintenant. Vous partez. Que Dieu vous protége ! Faites vos efforts pour revenir sain et sauf. Voilà ma main.

Hector s'agenouilla devant Élisabeth.

— Je ne vous ai jamais ouvert mon cœur, — répondit-il ; — J'ai toujours refoulé dans ce cœur l'amour immense que j'éprouve pour vous. Vous étiez entourée de trames ténébreuses. J'ai voulu que ces trames fussent découvertes ; que vous fussiez libre, pour vous dire dans toute la pureté et la sincérité de mon âme : Je vous aime, Élisabeth ; je vous adore, je ne pourrais plus vivre sans vous. Vous êtes l'astre vers lequel se tournent toutes mes aspirations et tous mes regards. Vous êtes la divinité à qui j'ai élevé dans mon cœur un autel parfumé d'encens. Me permettez-vous de vous aimer, maintenant, Élisabeth ?

— Vous savez bien que je vous l'ai permis, — murmura faiblement la jeune fille.

Hector cueillit un long baiser sur les mains blanches de mademoiselle de Pern.

— Oh ! dites-moi, mon ange bien-aimé, que je ne vous suis pas indifférent ! Vous savez que le véritable amour a bien des exigences; mais ces exigences-là prennent leur source dans le cœur. Pardonnez-moi donc ! et dites-moi que vous m'aimez un peu, que vous m'aimerez un jour.

— Je vous aime ! — murmura la jeune Hongroise.

Et ses lèvres effleurèrent les lèvres d'Hector.

Après ce premier baiser de flamme, il y eut un moment de silence interrompu seulement par des soupirs. Les deux jeunes gens avaient joint leurs mains; ils se regardaient avec ce ravissement plein de rêveries et de béatitude qu'on éprouve aux premières heures de l'amour partagé.

Hector se releva.

— Oh ! maintenant, — dit-il, — je braverais l'enfer ! Sûr de votre cœur, Élisabeth, je suis sûr de réussir dans ma nouvelle entreprise. Au revoir, ma bien-aimée !... Songez à moi comme je songerai à vous.

Ils s'embrassèrent encore une fois et descendirent tous deux dans la cour de la villa.

Joseph et Lorchet, l'un et l'autre armés d'une longue carabine, s'apprêtaient à partir dans la direction du burg. Le garde-chasse tenait en laisse un gros chien à pelage roux, pourvu de crocs énormes, et grognant lamentablement de l'immobilité à laquelle on le réduisait.

— Silence, Minos !... — lui disait Joseph ; — silence, drôle; tu hurleras tout à l'heure.

— Qu'est-ce que tu veux faire de ce chien ? — demanda le vicomte.

— Vous allez voir, répondit le garde-chasse.

En ce moment Dominique entra dans la cour d'un pas suffisamment ferme. Il portait sous son bras une vieille veste qui avait appartenu à Christophe et que l'empoisonneur avait oubliée dans sa fuite.

— Voici mon affaire, — dit le garde-chasse.

Il prit la veste, la secoua au-dessus du nez du chien qui se mit à aboyer avec fureur. Quand il vit que Minos était suffisamment en colère, il étendit la veste sur le sol et il lâcha le chien.

— Flaire, Minos, flaire ! lui dit-il.

Minos tourna cinq ou six fois en grognant autour du vêtement, comme pour s'aguerrir ; puis il fit un bond, sauta sur la veste et la mit en pièces.

Joseph ramassa les morceaux et les jeta dans un puits.

Le chien se mit à hurler de nouveau; mais Joseph saisit la laisse et conduisant l'animal sur la route du château :

— Flaire ! flaire ! — répéta-t-il.

Minos approcha son museau du sol comme un bœuf qui prévoit un orage ; il renifla bruyamment, changea de place, suivit un instant le talus, revint au milieu du chemin, aboya, renifla de nouveau, puis s'élança rapidement dans la direction du château !

Joseph et Lorchet le suivirent.

L'intelligent animal comprenant ce qu'on demandait de lui, se retournait de temps en temps comme pour voir si on ne le perdait pas de vue. Arrivé près du château habité par le baron, il quitta le grand chemin et s'élança à travers champs.

— Ah ! — fit le garde-chasse, — il paraît que ce scélérat a

craint la vue de M. de Saint-Brice ; il a fait un détour. N'abandonnons pas le chien ; il est certainement sur la voie.

Minos faillit un instant néanmoins perdre la piste de l'empoisonneur. Un petit ruisseau qui se jetait dans le Rhin coulait entre la forêt et le château. Immobile sur la rive gauche de ce ruisseau, le chien levait le nez en l'air, comme s'il eût voulu, à défaut de flair, interroger du regard l'horizon bleuâtre.

— Que faire ? — dit Lorchet.

— Sautons ce ruisseau ; ou si ce n'est pas possible, traversons-le !

— J'aime mieux le traverser, — fit le géant, — je suis trop lourd pour faire le moindre saut.

— Moi je vais sauter, — dit le garde-chasse. — Vous, prenez le chien dans vos bras ; s'il se mouillait, il est probable qu'il perdrait la piste de ce coquin. Il n'y a rien de pareil à l'eau pour annihiler l'odorat du meilleur limier danois ou poitevin.

— Je vous porterai vous-même de l'autre côté, — dit le géant.

— C'est inutile. Prenez simplement ma carabine et le chien ; vous allez voir comment on franchit un fossé.

Lorchet saisit l'animal dans ses bras malgré sa résistance. Joseph plaça ensuite son fusil sur le dos du géant qui en trois enjambées fut de l'autre côté du ruisseau.

Quant au garde-chasse, il coupa une perche ; en ficha l'extrémité dans le milieu du ruisseau, puis s'appuyant sur l'autre bout et prenant un formidable élan, il se retrouva auprès de Lorchet.

Minos fut remis sur pied.

Il redescendit d'abord du côté d'Himmelberg en longeant le ruisseau. Les deux chasseurs d'hommes crurent un moment que le chien s'enfuyait; mais bientôt il revint à eux de toute la vitesse de ses jambes nerveuses et se précipita en ligne droite dans l'épaisseur de la forêt.

Joseph et Lorchet s'y élancèrent après lui.

Ils traversèrent ainsi, toujours courant sur les pas du chien, l'éclaircie pratiquée par les soins de M. Brown. A cinquante pas du pavillon de chasse où nous avons déjà conduit nos lecteurs lors de la lutte des soldats républicains contre les gen-

tilshommes du prince de Condé, Minos fit encore un détour.

— Il tient décidément la piste, — fit le garde-chasse. — Christophe a déjà passé par ici la dernière fois que je l'ai manqué. Vous allez voir que le noble animal va se diriger du côté de ces ruines.

En effet, Minos arrivé à mi-côte de la montagne que couronnait le vieux burg renifla plus bruyamment; ses aboiements devinrent courts, rauques, saccadés.

— Il sent l'homme! — dit Joseph.

Mais là, encore une fois, le chien parut avoir perdu la piste. Il décrivait une foule de cercles concentriques qui devenaient de plus en plus étroits, mais qu'il recommençait en s'éloignant toujours de son premier centre.

— Voilà de singulières évolutions, — fit Lorchet.

— Laissez-le courir, — dit le garde-chasse. — Quand il aura flairé partout, il se décidera.

Ce manége durait déjà depuis plus de dix minutes, lorsque Minos sembla changer de tactique; au lieu de décrire des cercles, il suivit un système de lignes droites parallèles, lesquelles commençaient à mi-côte de la montagne et se prolongeaient jusqu'au sommet du burg.

Tout à coup l'animal devint furieux, il se rua plein de rage contre un pan de rocher qui se dressait sur la droite des deux chasseurs. Il grattait la terre avec ses ongles, mordait les touffes d'herbes sèches qui croissaient autour de la base de ce roc.

Tout son poil se hérissait; ses yeux roulaient avec de fauves lueurs; l'écume moussait à ses mâchoires; il aboyait lamentablement.

— Je crois, — dit Lorchet, — que votre chien a perdu la tête. Comment, diable, Christophe peut-il être entré dans ce rocher?

— C'est bon! — fit le garde-chasse en hochant la tête. Mon chien n'est pas un sot; vous allez voir.

Joseph s'approcha de Minos qui agita sa queue en signe de joie.

— Cherche! cherche! — dit Joseph.

Le chien se mit à gratter de nouveau avec acharnement. Bientôt il apparut aux chasseurs que la terre était fraîchement remuée. Lorchet frappa d'un coup de crosse de fusil le rocher qui rendit un son creux.

— Pardieu! — s'écria-t-il, — il y a une porte ici!

— Hein! que vous disais-je? — fit orgueilleusement le garde-chasse.

— Ma foi! c'est vrai, Minos a plus d'esprit que moi.

En un clin d'œil, la terre qui dissimulait l'entrée souterraine du burg fut déblayée; la porte apparut.

— Reste à savoir comment nous parviendrons à l'ouvrir? — fit le garde-chasse; — m'est avis qu'elle est solide.

Lorchet frappa du doigt contre la porte.

— Ceci c'est mon affaire, — dit-il.

XX

LES DEUX COMPLICES.

Christophe était seul avec Marie.

Leur joie était à son comble. Marie se glorifiait dans son orgueil et sa vengeance satisfaits. C'était encore la Phèdre antique telle qu'elle apparaissait autrefois sur le théâtre de San-Carlo devant un public frémissant. Privée des applaudissements des milliers de spectateurs qui faisaient craquer sous leurs trépignements enthousiastes les stalles napolitaines, elle était plus sublime encore de haine rassasiée, de fureur assouvie!

Christophe frissonnait malgré lui. Il contemplait avec un mélange d'étonnement et de stupeur, cette figure naguère glacée par l'âge, ridée, plissée par l'inquiétude, resplendissant en ce moment du funèbre éclat des mauvaises passions.

La beauté de Marie lui était presque revenue.

— Enfin, — disait-elle, — mon œuvre est accomplie! J'ai frappé mon cœur, je n'y ai pas trouvé de regrets; j'ai frappé ma conscience, je n'en ai fait jaillir aucun remords. Donc, je suis heureuse, autant qu'on peut l'être sous le ciel. L'enfer m'attend; je le brave. J'ai pour toute une éternité de joie!

14.

Elle mit la main sur l'épaule de Christophe, qui frémit à ce contact.

— Sais-tu, — reprit-elle, — ce qui nous resterait à faire maintenant? Sais-tu comment nous pourrions, en ce moment, trouver une fin digne de nous, digne de notre fraternité criminelle?

— Oui! je le sais!...

Christophe attacha sur la comtesse un regard ardent : ce fut à son tour de frissonner. Elle avait compris la signification lubrique du regard de son complice. Mais elle essaya de détourner le cours de ses idées.

— Nous sommes vieux! — dit-elle. — Quelle jouissance pourrions-nous avoir encore sur la terre? Il faudrait en sortir avec éclat! Dis!... Si nous mettions le feu à nos meubles, nos fioles, nos livres, et si nous nous jetions tout vivants au milieu de cette fournaise! Qu'en penses-tu?... Ne serait-ce pas de la majesté? Quand nos ennemis, sous ces ruines fumantes, viendraient chercher des victimes, ils auraient le dépit suprême de ne plus trouver que nos cadavres! Et, non pas nos cadavres, il les souilleraient peut-être! mais une simple poignée de cendres mêlées aux cendres de tout ce qui nous entoure.

Christophe se rapprocha tellement de la comtesse, que son souffle de flamme effleura l'épaule de Marie.

— Il est une autre fournaise dans laquelle j'ambitionnerais de me jeter, Marie! c'est dans celle de ton amour, dût cet amour me brûler comme le brasier que tu veux allumer!

La comtesse recula.

— Toi!... — s'écria-t-elle.

— Oui, moi!... Ne l'ai-je pas gagné cet amour, en me faisant l'aveugle instrument de tes volontés; en t'aidant mieux dans l'exécution de tes crimes que ne l'eût pu faire un démon envoyé par Lucifer? Ma vie n'a-t-elle pas été absorbée toute par la tienne? Viens, Marie! Nous sommes vieux, c'est vrai; mais jamais tu ne fus plus belle! jamais je ne fus plus ardent!

— Christophe!...

— Eh bien!

— Malheureux!... Oserais-tu te porter contre moi à cette extrémité?...

Christophe devint rude et menaçant.

— Et pourquoi pas, madame?...

— Parce que ce serait lâche, Christophe, d'abuser de la faiblesse d'une femme!

— Est-ce que tu n'as jamais abusé de la faiblesse des femmes et des enfants, Paula?

— Oses-tu me reprocher quelque chose, monstre?

— Voyons, madame, raisonnons, et ne faisons ni sophismes ni récriminations! Vous avez fait de moi votre instrument passif; j'ai été l'esclave de vos passions quelles qu'elles fussent! Et cette vie-là dure depuis vingt ans! Je ne vous ai demandé aucune récompense, aucune faveur! J'espérais toujours que vous viendriez à moi, que vous me diriez : « Christophe, tu as assez fait pour que je sois à toi! » Or, vous ne m'avez rien dit de cela. Maintenant que vous n'avez plus besoin de moi, vous voulez me briser!...

— Qui vous dit que je veux vous briser? J'ai de la fortune : si vous le voulez, nous la partagerons!

— Ce n'est point ce partage-là que je veux, te dis-je! Qu'est-ce que j'en ferais de ton argent? C'est toi seule que je désire, Marie; toi seule, entends-tu bien?

Et il prit dans ses mains les deux mains glacées de la comtesse.

— Misérable! — s'écria-t-elle en essayant de se dégager de l'étreinte de son complice.

Mais Christophe la serra davantage.

— Je t'ai dit ce que j'avais été jusqu'à présent, — reprit-il; — maintenant, écoute ce que je veux! Dès aujourd'hui, les rôles sont changés! J'ai été ton esclave; tu seras mon esclave à ton tour! J'ai obéi à toutes tes volontés, quand même elles étaient criminelles; tu obéiras aux miennes quand même elles te feraient horreur! J'ai servi tes passions, Paula! tu serviras les miennes!

La comtesse frémissait d'impuissance.

— Oh! je me suis trompée! — s'écria-t-elle! — je croyais que je n'avais plus rien à redouter des hommes!... Lâche! Ne me disais-tu pas encore il y a quelques jours que ta vengeance t'absorbait seule? Tu mentais donc!

— Je ne mentais pas, Marie! Je n'avais en effet, alors, que le souci de ma vengeance! Maintenant, elle est satisfaite. Je n'ai plus que le souci de mon plaisir!

— Mais, misérable!... pour me mériter, il faudrait que tu m'aimasses!

— Pourquoi? Est-ce que tu crois que l'on aime toutes ses maîtresses?

— Mais, alors, jusqu'à quel degré d'infamie prétends-tu me faire descendre? Est-ce que tu crois que j'ai dans les veines du sang de courtisane?

— Bah! Les courtisanes valent mieux que toi! Si je te préfère à elles, c'est un caprice de ma part; mais, ce caprice, il faudra que tu le subisses!...

— Tu te trompes, Christophe!... Tu feras subir tes ignobles caresses à un cadavre, mais jamais à Marie!...

Elle eut un geste tellement énergique, qu'elle fit lâcher prise à l'empoisonneur; puis elle s'élança sur sa table et saisit un poignard. Mais, avant qu'elle l'eût tiré de son fourreau de velours, Christophe s'était jeté sur elle.

— Voyons! — dit-il. — Il est inutile de jouer de pareilles comédies entre nous. Je ne suis pas assez simple pour me laisser prendre à toutes les grandes phrases que vous avez apprises par cœur au théâtre de San-Carlo. Soyez bien calme, et toute chose n'ira que mieux!

— Vous raillez!... Essayez donc, et vous verrez!

En ce moment, les aboiements de Minos retentirent.

— Qu'est-ce? — fit Christophe en tendant l'oreille et en lâchant les mains de la comtesse.

Marie profita de cette distraction; elle s'enfuit dans sa chambre et s'y enferma.

— C'est bien, Marie! Je te jure, — dit-il en s'approchant de la porte, — que morte ou vivante tu seras à moi!...

— Prends garde toi-même! — fit la comtesse, — de tomber entre les mains de gens qui tireront de toi la plus éclatante punition! Tu es trop lâche pour agir comme j'agirai!

— N'ajoute plus un mot, Marie! La porte qui te sépare de moi est un faible obstacle!...

Les aboiements du chien retentissaient plus stridents, plus pressés.

Christophe n'était pas précisément un lâche. Soldat, il se fût battu froidement, mais courageusement. Dans la position où il se trouvait il n'était exalté ni par la présence de camarades courant le même danger que lui, ni par la perspective

d'une victoire féconde. Comme le cerf acculé contre un fourré impénétrable, et qui voit autour de lui une meute immense, Christophe sentait que, si sa retraite était découverte, il était perdu.

L'instinct de la conservation fit taire toutes les passions soulevées.

— Peut-être, après tout, — se dit-il, — n'est-ce qu'un chasseur fort éloigné de penser à moi.

Mais bientôt cette pensée s'effaça de son esprit. La voix de Minos était formidable et creuse. Christophe l'avait entendue tant de fois, qu'il ne pouvait s'y tromper.

— On me cherche, — dit-il. — Ce chien maudit nous fera découvrir.

Tout à coup, la porte souterraine sonna comme une muraille de cuivre frappée par un bélier. Les meubles en mugirent : l'écho du vieux burg retentit comme au bruit du tonnerre.

Christophe s'élança vers l'escalier qui conduisait aux ruines; mais, pour y arriver, il fallait traverser la chambre de la comtesse.

— Ouvre-moi, Marie ! — s'écria l'empoisonneur ; — ouvre-moi, ou nous sommes perdus !...

— Non !... — répondit la comtesse d'une voix vibrante.

— Marie !... Je t'en supplie !..

— Non, lâche !... Non, misérable !...

Christophe s'arracha les cheveux.

— Oh ! femme sans entrailles ! — hurla-t-il. — Tu veux donc qu'ils me tuent ici ?...

— Je pourrais m'enfuir, moi; je ne m'enfuis pas !

La porte souterraine s'ébranlait ; on eût dit qu'un titan cherchait à l'enfoncer à coups de montagne.

L'empoisonneur, éperdu, saisit une hache déposée en un coin. Il se rua contre la porte de la chambre de Marie ; il frappa la porte à coups redoublés.

Dans les intervalles, la voix de Marie se faisait entendre.

— Frappe, lâche ! — disait-elle ; — frappe ! Tu n'arriveras pas à temps !

Cristophe continuait avec acharnement : la sueur coulait sur son front : sa poitrine était gonflée ; la porte céda.

— Enfin !... dit l'empoisonneur.

Il allait s'élancer, mais il trouva un obstacle auquel il ne s'attendait pas. Marie, avec une force dont on ne l'aurait pas crue capable, était parvenue à rouler contre la porte une lourde armoire de chêne.

A la vue de cette barricade qu'il ne soupçonnait pas, et qui ne s'élevait pas tout à fait jusqu'au-dessus de la porte, Christophe poussa un rugissement de bête fauve. Il lança sa hache dans l'interstice laissé entre le haut de la porte et l'armoire en chêne.

Le fer effleura l'épaule de Marie et lui fit au cou une légère blessure.

— C'est bien, — dit-elle, — tu n'échapperas pas, misérable!

La porte souterraine tombait alors avec fracas. Un aboiement retentissant tonna dans la chambre où se trouvait l'empoisonneur.

Il se retourna.

Sur le seuil, il aperçut la silhouette colossale de Lorchet qui se tenait debout, armé d'une énorme branche arrachée à un sapin. C'est à l'aide de cette branche qu'il avait enfoncé la porte.

Deux cris se confondirent :

— Christophe!...

— Lorchet!...

— Oui, c'est moi, maître drôle! — fit la formidable basse-taille du géant. — Chacun a son tour dans ce monde!

Minos avait trouvé un passage; il se jeta sur Christophe et le mordit à la gorge.

L'empoisonneur râla. Il étendit les mains pour repousser l'animal furieux; mais plus il faisait d'efforts, plus les dents du chien entraient dans la gorge du misérable.

Il fallut l'intervention du garde-chasse pour faire lâcher prise au féroce Minos,

— Diable! — fit Lorchet en s'asseyant, — ce brave Minos ne vous porte pas précisément dans son cœur, mon pauvre monsieur Christophe.

L'empoisonneur voyant qu'il ne pouvait s'échapper, s'était croisé les bras d'un air sombre. Il ne répondit rien, pensant avec justesse que le géant allait engager avec lui une de ces conversations ironiques et terribles qui se terminaient toujours par quelque redoutable éclat.

— Eh ! mon ami, seriez-vous devenu muet ? — reprit Lorchet.

— C'est bien, monsieur ; — fit l'empoisonneur, — vous avez le droit du plus fort, usez-en.

— J'en userai, mon honnête ami. Seulement, vous ne vous douterez jamais du plaisir que j'éprouve à vous revoir en si parfaite santé. Parmi les nombreuses liqueurs que vous manipulez avec tant de supériorité, vous avez sans doute quelque élixir de longue vie.

Christophe haussa les épaules.

— Est-ce que vous avez oublié, monsieur Christophe, l'ingénieuse façon dont vous vous êtes débarrassé de moi en Hongrie. Parole d'honneur ! j'avais hâte de vous en remercier.

— Monsieur !... j'ai fait ce que je devais faire. Il ne tenait qu'à moi de vous poignarder !

— Bah ! vous ne poignardez pas, c'est trop vil ; vous empoisonnez, c'est meilleur genre. Catherine de Médicis et tant d'autres grands personnages ne méritent pas mieux leur réputation que vous ; mais il n'est pas question de cela. Un voleur, et j'en suis un, n'a pas le droit de donner des leçons à un empoisonneur.

— Venez au fait ! Que voulez-vous de moi ?

Joseph ne put se contenir davantage.

— T'emmener, misérable ! — dit-il : — car je n'ose pas t'envoyer un coup de fusil, ce serait voler le bourreau. Viens ! suis-nous, scélérat !... Nous allons te conduire où l'on conduit tes pareils... en prison. De là, tu sais où tu iras.

Les yeux de Christophe lancèrent un double éclair de fureur impuissante. Tout son corps frissonnait.

— Je suis prêt. — dit-il ; mais je ne suis pas seul. Je ne suis que l'instrument. La main qui tenait cet instrument, la tête qui conduisait ce bras, vous les tenez !

Marie repoussa l'armoire. Elle apparut pâle, triste, résignée devant le garde-chasse et Lorchet.

— C'est moi qui suis la tête, — dit-elle.

— Paula ! — s'écria l'ex-bandit.

— Vous me reconnaissez, Lorchet ?

— Oui, madame.

— C'est bien ! Vous voyez que je vous ai reconnu aussi.

Veuillez donc savoir que je pouvais m'enfuir et que je ne l'ai pas fait.

— Vous avez bien agi, — dit le garde-chasse. — Vous avez du moins la hardiesse de vos crimes.

Marie se retourna vers Christophe, et le couvrant d'un méprisant regard :

— Celui-là ne l'a pas, cette hardiesse. C'est un lâche et un infâme. Je n'ai pas voulu m'enfuir, âme basse et vile, parce que je veux te voir trembler devant la mort et pleurer sur l'échafaud.

Christophe s'élança sur la comtesse, mais la main de fer de Lorchet le retint.

— Pourquoi ne vous adressez-vous pas à moi, mon ami? — lui dit-il; — vous savez bien pourtant que je ne suis point homme à reculer.

Marie s'avança vers Lorchet.

— Que toute discussion cesse, — dit-elle, comme si elle eût encore été la femme respectée de M. de Pern. — Conduisez-nous à la villa de mon mari, ou dans les prisons. Ne restons pas davantage ici. Ce séjour me pèse. Du reste, sentez-vous cette odeur?

Lorchet se mit à tousser.

— On sent en effet la fumée! — dit-il, — pouah!

— C'est moi, — fit Marie, — qui ai mis le feu ici!... Quand je passe quelque part, il faut qu'il ne reste que des ruines derrière moi.

— Partons, — fit le garde-chasse.

Les deux chasseurs d'hommes sortirent par la petite porte, escortant Marie, qui marchait le front haut, et Christophe, qui baissait ignominieusement la tête.

Chemin faisant, Lorchet crut devoir faire à Marie des compliments de la part de son fils.

— J'ai vu ce serpenteau, — dit-il; — c'est bien votre portrait frappant, madame. Il a votre orgueil et vos passions.

— Qui vous donne le droit de me parler ainsi, monsieur? — fit gravement la comtesse.

Lorchet fit une révérence ironique.

— Je me suis trompé, madame. Il n'y a guère que M. Christophe qui soit à votre hauteur.

Ils continuèrent silencieusement leur chemin. Arrivés près

du château, ils aperçurent le vieux baron qui suivait à pas lents l'avenue.

A l'aspect de la petite troupe, il s'arrêta.

— Qu'est-ce, Joseph ? — demanda-t-il.

— Ce sont les deux empoisonneurs, — répondit le garde-chasse.

Le vieux baron, nous le savons, était fort irascible. A cette parole, il sentit la fureur monter dans son âme.

— Ah ! les scélérats ! — s'écria-t-il.

Et il s'avança vers eux la canne levée; mais la réflexion lui vint.

— Non, — dit-il, — je ne les regarderai pas ! Allez-vous-en, brigands ! Si la malédiction d'un vieillard peut attirer sur vous la malédiction éternelle, je vous la donne mille fois; c'est par vous que ma maison est presque vide; que ma vieillesse est solitaire. Allez ! La justice des hommes ne précédera que de peu de temps la justice de Dieu; celle-ci sera terrible.

Pendant qu'il prononçait ces paroles, le vieillard avait le dos tourné; il ne daigna pas regarder s'éloigner Christophe et Marie.

Une demi-heure après, on arrivait à la villa.

M. de Pern, Dubuisson et Élisabeth les avaient aperçus de loin. Ils se tenaient frémissants sur le perron de la maison.

Marie et Christophe aperçurent en même temps la belle jeune fille dont les joues étaient empourprées par l'émotion.

— Elle n'est donc pas morte? — firent-ils d'une seule voix.

Christophe devint tout pâle. Marie s'évanouit malgré la force dont elle avait fait preuve pendant toute cette scène.

— Qu'ils n'entrent pas ici ! — s'écria M. de Pern. — Joseph, prenez la voiture et conduisez-les sans retard à Coblentz !

Une heure et demie après, Marie et Christophe étaient écroués, l'un dans un cachot, l'autre dans une cellule de la prison de Coblentz.

Lorchet et Joseph retournèrent à la villa.

Là, le géant demanda au capitaine l'autorisation de se remettre en route pour rejoindre Hector, autorisation qui lui fut immédiatement accordée.

Lorchet remonta donc sur son cheval suisse, et se dirigea du côté de Mayence.

XXI

ORSINI.

Le jour approchait où devait avoir lieu le procès des deux empoisonneurs. L'opinion publique s'était émue des incidents dramatiques de cette cause dont le retentissement balançait celui des victoires françaises. Une sourde agitation régnait dans le peuple; car, pour une raison ou pour une autre, les juges ajournaient l'audition des témoins.

Mais ce retard ne provenait pas de la négligence du barreau. On attendait Hector, Yvonnet et Lorchet qui n'étaient pas encore de retour.

Le vicomte n'avait plus à craindre les autorités républicaines. La garnison de Mayence venait de s'illustrer par une des plus belles défenses modernes; mais la prise de cette ville par les Prussiens avait eu pour effet de faire évacuer tout le pays par les armées de la Convention.

Hector avait pu, sans être inquiété, aller jusqu'à Kelh. Mais

malgré toutes les informations qu'il avait prises, il n'avait pu se procurer de nouvelles d'Orsini.

Il revenait donc à petites journées, lorsque vers Oppenheim il rencontra Lorchet.

Le géant s'était efforcé, de son côté, de découvrir les traces du chevalier. Mais ses efforts avaient été aussi infructueux que ceux du vicomte. Seulement, voici la conversation qu'il avait eue avec un paysan des environs de Mayence, conversation qu'il rapporta au vicomte.

Il avait trouvé ce paysan assis sur les ruines de sa maison, comme Osslan sur celles de Selma.

— Eh ! mon brave, — lui dit-il, — qu'est-ce que vous faites donc là ?

— J'attends que la faim me tue ! — répondit le paysan d'un air navré.

— Bah ! Et comment cela ?

— Les Français en battant en retraite ont incendié tout le pays. Tenez, là-bas, il y avait une forêt, il n'y a plus que des cendres. Ici, c'était un village, voyez ce qui reste !...

C'était un fouillis de solives écroulées, de poutres consumées à demi. Les murailles rongées par les flammes chancelaient au vent. Des arbres couverts de fruits quelques jours avant le passage des troupes avaient été grillés par le feu. Çà et là des filets de fumée s'échappaient encore du milieu de ces débris amoncelés par le démon de la guerre.

— Mais, mon ami, — fit le géant, — puisque tous vos parents, toutes vos connaissances ont abandonné ce malheureux village, pourquoi ne les avez-vous pas suivis ?

Le paysan ôta son bonnet. Une forêt de cheveux blancs roulèrent sur ses épaules.

— Je suis trop vieux, — répondit-il, — pour me déplacer encore, à moins que ce ne soit pour entrer dans la tombe. Et ce ne sera pas long. Il y a deux jours que je n'ai rien mangé.

Lorchet s'empressa d'offrir au vieillard sa gourde d'eau-de-vie et un morceau de pâté qu'il avait acheté à Mayence.

Le paysan hésita à boire et à manger.

— Pourquoi faire ? — dit-il. — Demain je ne trouverai pas un homme comme vous pour me nourrir.

— Mangez toujours ! Tenez ! voilà de quoi vivre pendant un mois !

Il donna cinquante livres au vieillard qui les prit machinalement, et sans remercier Lorchet.

— Vous étiez donc ici, — continua le géant, — lorsque l'armée française a fait sa retraite?

— Oui, monsieur!... Si toutefois on peut appeler armée une poignée d'hommes blessés, mutilés, mal couverts, et qui avaient l'air aussi pauvres que moi.

— On les a donc laissés effectuer leur retraite sans les inquiéter?

— Bah! on ne se heurte pas impunément à ces démons. Ils s'en allaient lentement, comme si c'eût été de leur propre volonté. A un quart de lieue d'ici, un régiment de cavalerie prussienne les chargea; mais ces hommes qui semblaient ne pas pouvoir se tenir debout se sont retournés avec la promptitude de la foudre. En cinq minutes, le régiment prussien fut anéanti. Les Français s'emparèrent des chevaux, firent à peu près cinquante prisonniers et s'éloignèrent tranquillement.

— Oh! mes braves compatriotes!... — fit Lorchet avec orgueil.

— Vous êtes Français, monsieur? — dit le vieillard.

— Oui!

— Reprenez votre argent, monsieur! Je ne veux rien de mes ennemis.

— Je ne suis pas votre ennemi, je déplore comme vous les excès et les malheurs de la guerre; mais je ne puis m'empêcher de m'en enorgueillir.

— Vous avez peut-être raison; n'importe, je ne veux pas d'un argent que je n'ai point gagné.

— Vous le gagnerez, si vous voulez bien répondre à mes questions.

— Je suis prêt à répondre, mais ce sera à moi de juger.

— Auriez-vous vu passer ces jours-ci un jeune homme très-pâle et très-brun monté sur un cheval?

— Je ne sais pas de qui vous voulez parler, seulement, j'ai vu derrière le général français un homme escorté par deux soldats. Il était si jeune et il avait une physionomie si avenante que j'en ai eu pitié. Il était bien pâle aussi. En ceci, le signalement que vous me donnez est exact.

Lorchet réfléchit :

— Ce pourrait être lui !... — dit-il. — Mais comment se fait-il !...

Il tendit la main au vieillard et il ajouta :

— Je m'en vais, mais je ne vous oublierai pas ! Ce sont mes compatriotes qui vous ont ruiné, ce sont mes compatriotes qui vous relèveront. Rendez-vous à Himmelberg, demandez M. le comte de Pern, prononcez le nom de Lorchet et attendez que je sois revenu.

Le géant reprit son chemin.

C'est le lendemain qu'il avait rejoint Hector.

En entendant le récit de Lorchet, le vicomte résuma ses idées :

— Il est arrivé ceci !... dit-il. — Le chevalier a été arrêté à Strasbourg, on l'aura envoyé à Mayence pour qu'il rendît compte du meurtre du sergent Thomas, le général quittant Mayence l'aura entraîné avec lui.

Et il ajouta :

— Il est inutile que nous le poursuivions; s'il subit en France le sort qu'il mérite, tant mieux ! s'il échappe, nous le retrouverons toujours !

Ils revinrent donc du côté de Coblentz.

Voici ce qui était arrivé au chevalier.

Lors de la fuite du vicomte et d'Yvonnet, Orsini qui s'était embusqué au pied de l'escalier de l'hôtel de la Renommée, les avait vus passer tous deux, mais il avait réfléchi qu'en s'opposant directement à leur passage il recevrait les premiers coups, car se trouvant embarrassé au milieu des débris de la commode et de l'escalier il n'était pas libre de ses mouvements.

En conséquence, il resta dans une immobilité prudente.

Dès que la vigoureuse attitude de Lorchet eut contenu les soldats, Orsini se douta que son ennemi s'était échappé, aussi résolut-il de profiter de ce qu'il aurait pu laisser dans son hôtel.

— Oh ! si je trouvais quelque lettre d'Élisabeth, — se disait-il, — ma vengeance serait complète. Comme j'abaisserais l'orgueil de cette froide jeune fille !...

Il fureta dans la chambre d'Hector; mais il ne découvrit rien. Il se mit alors à la fenêtre. C'était au moment où l'aide-

de-camp arrivait sur la place. Il entendit donc ce que l'aide-de-camp disait à l'officier.

— Diable!... — pensa-t-il, — c'est une botte du général mayençais. Tâchons de la parer. Je suis plus en sûreté ici que partout ailleurs : restons-y!...

Orsini s'accommoda donc le mieux possible pour passer la nuit.

— Demain nous aviserons!... — dit-il.

Il se coucha tout habillé, après avoir eu soin de verrouiller la porte.

Il dormait depuis près d'une heure, lorsqu'il entendit un bruit dans le corridor :

Orsini s'éveilla, prêta l'oreille, puis se leva silencieusement.

Une voix chevrotante se faisait entendre à travers la porte :

— Hé! hé!... Cet aristocrate a peut-être laissé quelque chose!... Oui!... c'est drôle! Il a fermé la porte en dedans! Est-ce qu'il aurait sauté par la fenêtre. Hé!... c'est assez curieux!

Orsini avait reconnu la voix de l'hôtelier.

— Oh! oh! l'honnête homme, — fit-il.

Il s'avança à pas de loup vers la porte et retira la clé de la serrure.

— Hé! hé! — continua la voix. — Je me suis trompé : mon passe-partout joue avec plus de facilité.

La porte s'ouvrit.

Orsini s'était caché derrière le rideau du lit. Il aperçut le propriétaire de l'hôtel de la *Renommée*, lequel était armé d'une lanterne, s'avancer dans le milieu de la chambre, palper le peu de meubles qui restaient encore, et constater *de visu* ce qui était encore intact.

Il examina ensuite le lit qui était dépourvu de ses montants; mais dont les matelas n'avaient subi aucune avarie.

— Hé! hé! — fit-il. — Une armoire!... Un bois de lit!... Un secrétaire!... Une commode!... Des chaises!... Un fauteuil!... Un escalier!... Voilà de graves dégats!... Ah! citoyen juges, vous paierez cher tout cela. Du reste, c'était un peu vieux!... On me rendra le tout complètement neuf, avec une petite indemnité, je m'en contenterai!...

Le chevalier sortit de sa cachette, il mit sa main sur l'épaule du propriétaire.

— Hé bien, mon vieux! — dit-il. — Cet examen est-il fait?

L'hôtelier tressaillit :

— Oh! c'est toi... c'est vous... monsieur, citoyen!... Par grâce, épargnez-moi!... Je regardais si... je remarquais que... j'examinais si... ah! pardon! je vous prenais pour ce scélérat d'espion!... Ah! c'est donc vous, monsieur?

— Oui, c'est moi!... Taisez-vous!...

— Ah! monsieur!... Est-ce qu'on a mis la main sur ce brigand?

— Non!..

— Quel malheur!...

— Oui, c'est un malheur! irréparable!... Surtout pour vous!

— Comment, monsieur!... Pour moi?

— Oui! croyez-vous naïvement que la municipalité de Strasbourg ou l'état-major de la place vont vous payer les dégradations commises par M. de Saint-Brice?

— Non pas! C'est le gouvernement qui me paiera!

— Bah! le gouvernement ne s'immisce pas dans ces sortes d'affaires! C'est à vous de vous faire payer par le vicomte.

— Comment, monsieur? mais si l'on ne l'a pas arrêté?

— Il faudra le faire arrêter à vos frais.

L'hôtelier était devenu vert.

— Mais, monsieur!... — s'écria-t-il. — Savez-vous bien que ce que vous me dites-là est épouvantable. Je suis un homme ruiné!...

— Je comprends que ce soit pour vous une grave perte; mais il y a un moyen de remédier à tout cela.

— Vrai, monsieur?...

— Vrai!..

— Oh! Je vous en serais éternellement reconnaissant, monsieur!... Dites-moi ce qu'il faut faire?...

— Etes-vous discret?

L'hôtelier dressa les oreilles :

— Oh! monsieur!... Argus avait cent yeux; moi j'ai cent oreilles, mais pas une bouche.

— C'est que c'est une affaire extrêmement grave.

— Pensez-vous que je ne puisse garder un secret? Le métier d'hôtelier est comme celui de confesseur. Nous sommes tous des saints Jean Népomucène !

— Eh bien ! je me charge de vous payer les dégats qui ont été commis, mais à une condition...

— Je vous écoute.

— Il faut que par votre entremise je parvienne à m'échapper de Strasbourg.

— Comment!... Seriez-vous suspect aussi?

— Je suis noble, c'est tout dire!

L'hôtelier examina profondément Orsini comme pour lire dans les yeux du chevalier s'il ne lui tendait pas un piége :

— C'est-à-dire, — fit le petit vieux, — que vous êtes inculpé d'émigration?

— Précisément!

— C'est en effet, monsieur, très-grave comme vous le dites; mais si vous voulez me payer convenablement les dégradations commises, nous pourrons arranger l'affaire.

— A combien se montent les frais de restauration?

— Je ne pourrais véritablement pas faire reconstruire mon escalier à moins de cinq cents livres.

— Cinq cents livres je vous donnerai.

— Mais ce n'est pas tout. Il y a la commode, une superbe commode; ça vaut encore au moins cinq cents livres.

— Passons.

— Nous mettrons en bloc les chaises, le bois de lit, et autres meubles et nous évaluerons cela au plus juste : soit cinq cents livres.

— En tout quinze cents livres, n'est-ce pas?

— Nous mettrons deux mille livres pour faire un compte rond.

— Soit! J'ai mille livres sur moi. Je vous ferai tenir les mille autres livres aussitôt que je serai hors de la ville. Si vous l'aimez mieux, je vous donnerai deux chevaux en place des mille dernières livres.

— J'aime autant les écus, à moins que les chevaux ne valent plus de mille livres.

Orsini sourit de pitié à cette naïveté d'avare.

— C'est entendu, — dit-il, — maintenant il faut me procurer un vêtement de bourgeois et me donner une lettre consta-

tant que je suis un de vos parents ou tout au moins un de vos amis.

— C'est facile. Seulement, un mot encore. Je n'ai qu'un vêtement de rechange. Il est tout neuf; je ne pourrai vous le céder à moins d'un double louis.

Orsini tira sa bourse et jeta dans le bonnet de l'hôtelier les mille livres et le double louis.

L'hôtelier sortit, pour aller chercher le vêtement.

— Hum!... — murmurait-il en mettant la clé dans la serrure du *bureau*!... Bonne affaire! excellente affaire!... Mais je pourrais encore gagner mille francs, si j'étais un peu intelligent. Nous réfléchirons!.. Très-bien.

Il retourna près du chevalier et lui remettant entre les mains un vieil habit et une vieille culotte qui remontaient au temps de Louis XIV au moins :

— Voyez! — dit-il, — c'est tout neuf. La coupe est un peu vieille; mais ça n'a jamais été porté.

Orsini regarda ces haillons avec un dégoût visible, mais il n'y avait pas de choix à faire et il répondit :

— Je les prends!

— Vous ne pouvez sortir maintenant! — fit observer l'hôtelier. — Les portes sont fermées et gardées, on pourrait vous reconnaître sous votre déguisement. Attendez à demain matin.

— C'est juste, — fit Orsini.

Pendant que l'aubergiste allait préparer la lettre à l'aide de laquelle le chevalier devait sortir de la ville sans être inquiété, Orsini s'étendit de nouveau sur les matelas et se mit à ronfler comme s'il eût eu la conscience parfaitement en repos.

Vers six heures du matin, l'hôtelier sortit de sa maison sans faire le moindre bruit. Il se dirigea du côté du temple Saint-Thomas; mais à l'angle de la rue du *Vieux-Marché-aux-Vins*, une affiche blanche frappa ses yeux.

Sur cette affiche, on lisait en caractères énormes :

« — Deux mille francs de récompense à celui qui fera arrêter l'ex-vicomte de Saint-Brice, émigré, espion et traître à la nation; ou le citoyen Orsini, lequel se dit chirurgien en chef des armées du sultan. Ce dernier est accusé d'avoir assassiné vers Mayence un sergent de la 10e demi-brigade. »

Au bas de cette affiche, sous la date et les mots sacramen-

Le petit vieillard n'en demanda pas davantage cette fois. I s'inclina très-bas devant le farouche soldat, et courut jusqu'.. la porte de Kelh.

Là, il trouva un poste tout entier.

Il s'adressa à l'officier.

— Citoyen, — lui dit-il, — je vais te faire arrêter le citoyen Orsini. Tu voudras bien me reconnaître et, après l'ai restation, m'accompagner chez le général pour constatc. que c'est à moi que l'on doit cette arrestation.

— C'est bien, — fit l'officier.

XXII

LA FUITE.

— Ecoute, citoyen, — continua l'hôtelier, — Je vais amener tout à l'heure avec moi le citoyen Orsini, il te donnera une lettre constatant qu'on le mande à Kelh ; tu ne feras pas attention au nom de Kistein qu'il te donnera; tu l'arrêteras net.

— Bien !

L'hôtelier retourna chez lui.

Orsini était déjà debout. Il s'était revêtu du costume antique que lui avait vendu l'hôtelier. A la lueur du jour, ce vêtement paraissait encore plus lamentablement délabré, mais c'était une justice à rendre au tact du petit vieillard, le chevalier était méconnaissable.

— Êtes-vous prêt? — dit-il à l'hôtelier.

— Tout prêt, monsieur. Voilà un portefeuille que j'ai trouvé dans l'escalier ; il appartenait, je crois, à cet espion qu'on a

manqué. Prenez-le; vous mettrez la lettre dedans. Je crois que ce portefeuille est tout à fait vide.

Orsini prit vivement le portefeuille, en visita toutes les pages, en retourna les poches. Une lettre tomba.

Elle était signée par Dubuisson.

Le chevalier se hâta de cacher cette lettre entre sa chemise et sa poitrine, il la fixa à l'aide d'une épingle et prit le billet de l'hôtelier.

Voici quel en était le contenu :

« — Mon cher cousin Knipalder, je t'envoie pour être employé dans ta brasserie notre petit cousin Kistein. C'est un brave garçon qui a besoin de gagner sa vie; soigne-le bien en souvenir de ton ami. »

La lettre était signée du nom de l'hôtelier.

Orsini la plaça dans le portefeuille et se dirigea vers la porte de Kelh avec le petit vieillard.

Arrivé auprès de la guérite du factionnaire, il aperçut cinq ou six soldats qui attendaient l'arme au bras. L'officier était en tête du poste; il fit quelques pas au-devant des deux hommes.

— Que voulez-vous, citoyens? — demanda-t-il.

Orsini prit un air extrêmement naïf; il s'avança en se dandinant près de l'officier; mais au moment où il allait lui tendre sa lettre, il se retourna. L'hôtelier, le doigt tendu, le désignait aux soldats.

— Traître! — s'écria le chevalier.

Il tira vivement un poignard et s'élança sur le petit vieillard; mais la peur avait donné des ailes à ce dernier; il courait avec la vélocité d'un chevreuil du côté de la ville.

Six baïonnettes brillèrent sur la poitrine d'Orsini.

— C'est bien, — dit-il; — je me rends.

Une haie se forma aussitôt autour du chevalier qui fut conduit chez le général.

L'hôtelier était déjà dans l'antichambre; il attendait que le général voulût bien lui compter le prix de sa trahison.

Le vieux soldat se hâta de donner les deux mille francs au vieillard.

— Va-t'en maintenant, — lui dit-il, — et songe à recevoir décemment les soldats que nous t'enverrons à l'avenir. Tu es riche, je le sais; l'action que tu viens de commettre est

lâche. Nous avons souvent besoin de canailles comme toi, mais, quand nous nous en sommes servi, nous les couvrons de notre plus large mépris! Va-t-en. J'ai dit.

L'hôtelier s'enfuit.

— Maintenant, — fit le général, — que quatre hommes montent à cheval et escortent cet assassin jusqu'à Mayence. C'est à mon collègue de Mayence qu'appartient le droit de faire justice.

— Ne pourrai-je, citoyen général, — fit Orsini, dont le coup d'œil n'avait rien perdu de sa dureté hautaine, — faire un cadeau à cette pauvre république française! Je laisse à l'hôtel de l'Ecu quatre chevaux dont je n'ai plus besoin. Ils valent mille livres pièces, je vous les donne, en échange des fatigues qu'éprouveront ceux qui doivent m'escorter!

— Nous ne recevons rien des criminels, citoyen, — répondit le général. — Nous te fournirons même un cheval pour faire ta route.

Et se tournant vers l'officier :

— Tu l'accompagneras toi-même avec trois de tes hommes, — lui dit-il, — et tu m'en réponds sur ta tête!

L'officier s'inclina et sortit emmenant son prisonnier.

Pendant tout le temps que dura le voyage, Orsini ne fit aucun effort pour s'échapper. Il plaisantait même fort agréablement avec l'officier, et cherchait à charmer les ennuis mutuels de la route par une foule d'histoires qu'il contait avec beaucoup d'esprit.

Cependant, il était loin d'être tranquille. Le meurtre du sergent était un crime qu'il savait devoir être puni avec la plus extrême rigueur, mais il comptait beaucoup sur le hasard et un peu sur les ressources de son imagination fertile en expédients.

Quand ils arrivèrent sous les murs de Mayence, la ville présentait l'aspect le plus étrange. Les remparts à demi brisés jonchaient le sol de débris. Autour de la cité s'étendait un triple cordon de tentes militaires, séparées entre elles par des amas de bois destinés à brûler pendant la nuit, et autour desquels se promenaient, l'arme au bras, des factionnaires prussiens.

L'escorte d'Orsini hésita.

Mais l'officier alla trouver lui-même un des aides-de-camp du prince de Brunswick, qui commandait le siége.

— Monsieur, — lui dit-il, — un meurtre a été commis. Le sergent François Thomas de la 10e demi-brigade a été assassiné par l'homme que nous conduisons. Nous vous jurons que nous sortirons immédiatement de la place et que nul de nous ne combattra contre vous.

L'aide-de-camp plongea son regard clair et froid dans celui de l'officier :

— C'est bien, monsieur, — dit-il. — Vous pouvez passer; je me fie à votre promesse.

— Et vous faites bien, — dit l'officier.

— Vous êtes gentilhomme, — fit le Prussien?

— Non! — répondit l'officier, — mais ma parole vaut celle d'un roi et je vous l'ai donnée.

Un quart d'heure après, Orsini et son escorte entraient dans la ville, et se présentaient devant le général.

Le général fit conduire le chevalier dans un corps-de-garde de la 10e demi-brigade. Il se réservait de faire instruire son procès aussitôt que le siége serait levé ou que la ville serait prise.

L'officier selon sa promesse sortit de Mayence et retourna à Strasbourg.

Pendant ce temps, le siége continuait.

Après trois formidables assauts et plusieurs semaines de tranchée ouverte, les Prussiens ne se trouvaient pas plus avancés que le premier jour. Les brêches étaient réparées aussitôt qu'elles étaient faites. En vain la mort moissonnait les rangs français, il semblait que le sang de ces martyrs, répandu sur les remparts de Mayence, fit renaître d'autres combattants.

Sur les tourelles écrouiées, dans les meurtrières, on voyait surgir des têtes mutilées, sanglantes, dont les yeux luisaient du feu des batailles. Cette poignée de héros qu'on devait plus tard illustrer du nom de bataillon Mayençais, se multipliait d'une façon effrayante.

Dix hommes suffisaient pour garder une porte. Cent autres foudroyaient l'ennemi du haut de la citadelle. On eut dit que chacun de ces hommes de bronze possédait cent bras comme le Titan Briarée.

Un quatrième assaut fut donné, plus terrible, plus acharné que les premiers. La ville tremblait au tonnerre du canon! Les maisons vacillaient et s'écroulaient avec fracas. On avait enfoncé les portes, détruit les derniers pans de murailles; une nuée de Prussiens tourbillonnait comme une grêle emportée par le vent sur les remparts démolis.

Et toujours, et partout, sur quelque point que l'ennemi se montrât, il trouvait la baïonnette de nos soldats.

Les Prussiens furent repoussés encore une fois. Après cet immense ouragan de clameurs, de bruits, de fracas, le silence s'étendit sur la ville comme un lugubre manteau. Ce silence n'était plus interrompu que par le cri de quelques blessés, l'écroulement de quelque morceau de muraille, par quelque coup de feu isolé, annonçant la suppression d'une existence, ou le signal de détresse d'un soldat abandonné.

Le général parcourut les postes de la ville.

Ce n'étaient plus que des ambulances. Ici quelques hommes meurtris agonisaient étendus sur des lits de camps. Là, des chirurgiens pansaient des mourants qui ne vivaient plus que par l'énergie de leur volonté.

Dans un de ces postes, le général aperçut Orsini qui, les bras retroussés, coupait des jambes avec la dextérité d'un vieux praticien et la sûreté de main d'un jeune homme.

Une quinzaine de blessés épars autour de lui réclamaient ses soins en gémissant. Le chevalier se multipliait aussi. A cette heure suprême, il avait tout oublié, sa haine, sa vengeance, ses projets d'évasion. Certes, à ce moment, il lui eût été facile de s'échapper, mais au fond de toutes les âmes, même des plus criminelles, il reste une racine inébranlable de bienveillance et de charité.

Donc, à la vue du chevalier, le général se sentit pris d'admiration et de pitié :

— Pauvre jeune homme! — pensait-il, — tous les bons instincts ne sont pas éteints dans son cœur!...

Il alla près de lui et le tira à l'écart.

— Citoyen, — lui dit-il, — tu as commis un crime infiniment grave. Je ne sais pas quelle passion te pousse, ni quels sont les secrets qui te font marcher ainsi dans une voie funeste! Quoiqu'il en soit, je te plains, mais je ne peux pas t'excuser; aussi j'ai résolu de faire avec ma conscience une

transaction qui ne mît en péril ni le soin que je dois avoir de rendre la justice, ni l'esprit de bienveillance que ta noble conduite en ce moment m'inspire.

Orsini s'était arrêté. Il ne comprenait pas ce que voulait dire le général dont le style amphigourique était empreint du caractère de l'époque.

— Je vous écoute, citoyen général, — dit-il.

— Nous allons capituler. Il est impossible, avec le peu d'hommes dont je dispose, de défendre la ville davantage.

— Vous allez capituler.

— C'est-à-dire, entendons-nous, nous ne capitulons pas comme on a l'habitude de le faire. Voici, nous allons ouvrir la porte qui donne sur le chemin de Strasbourg. Nous sortirons par là, avec armes et bagages, sans rien dire à personne. Si les Prussiens ont envie de nous dire un mot, ils viendront; nous les attendons!...

— Eh bien! comment cela peut-il m'intéresser?

— Je te ferai garder négligemment et tu t'échapperas pendant la route!

Orsini sourit et ne répondit rien.

Le général alla vers d'autres postes, où il annonça la nouvelle de l'évacuation de Mayence.

Cette nouvelle fut partout reçue avec enthousiasme. Las de vivre au milieu d'une population hostile, d'être continuellement sur le qui-vive, de ne pouvoir sortir de leurs casernements sans avoir à redouter quelques ennemis ténébreux, les soldats républicains demandaient tous le retour en France. Pour cela, ils étaient disposés aux plus grands sacrifices. Se frayer un passage au milieu de l'armée prusienne leur semblait une fête plutôt qu'une occasion d'hécatombe.

Donc, une heure après la visite du général, tous les hommes valides furent sur pied; on mit les blessés sur des chariots garnis de couvertures et de matelas. Ces chariots furent placés au milieu de la garnison, et la retraite commença.

A peine les portes de la ville furent-elles ouvertes que l'armée prussienne envahit la cité par tous les points. Mais les Français étaient sortis tambour en tête par la porte de Kelh.

A la vue de cette audace, les colonnes ennemies furent frappées de stupeur. Il y eut un mouvement de recul qui per-

mit aux héroïques fugitifs de passer sans être inquiétés entre les redoutes élevées par les assiégeants.

Ce ne fut que lorsque les nobles mutilés arrivèrent à deux lieues de là, près du village où Lorchet avait eu avec un paysan la conversation que nous avons rapportée, que la cavalerie prussienne essaya contre nos troupes une tentative malheureuse.

Les Français se repliaient donc en bon ordre sur Strasbourg.

Orsini, placé derrière le général, avait été remis aux mains d'un détachement d'une brigade à laquelle n'avait point appartenu le sergent Thomas, et dont les soldats ne devaient pas avoir autant de griefs contre le chevalier.

De cette nouvelle disposition, le chevalier rendait intérieurement grâce au général. Il se doutait bien que c'était lui qui avait ordonné ce changement d'escorte; aussi crut-il devoir profiter de la bienveillance du général à son égard.

En conséquence, lorsque la cavalerie prussienne attaqua, il pria l'un de ses conducteurs de lui prêter un fusil.

— Je vous ai aidés comme chirurgien, — dit-il, — je vous aiderai comme soldat.

Le conducteur jeta sur Orsini un regard défiant que celui-ci comprit.

— Ne craignez rien, — fit-il en souriant; — si je tiens à me battre, c'est que je suis las et que je veux m'emparer d'un cheval.

Le soldat prêta une épée au chevalier.

— Épée ou fusil, — dit-il, — ça m'est égal.

Il s'élança donc au milieu de la mêlée, et avisant un officier prussien qui montait un superbe cheval gris-pommelé, il s'attacha plus particulièrement à lui, en ayant soin toutefois de parer tous les coups adressés à l'animal.

— Rendez-vous, monsieur!... — lui criait-il, — ou je vais être forcé de vous tuer.

L'officier prussien tira presqu'à bout portant un coup de pistolet sur Orsini qui ne fut pas atteint. Dans le mouvement qu'il avait fait, il s'était découvert; Orsini lui plongea son épée dans la poitrine et retira l'arme toute sanglante.

— Je vous avais prévenu! — dit-il.

Et il ajouta mentalement:

— A moi le cheval, maintenant!

Il s'élança donc en selle et rejoignit un instant son escorte. En ce moment, le bataillon français faisait une décharge générale. Dès qu'elle fut passée, Orsini piqua des deux et se jeta dans les champs.

— Je serai loin quand ils auront rechargé! — pensait-il.

Mais personne ne songeait à lui. Caché par la fumée qui enveloppait le théâtre du combat, il put s'éloigner sans donner l'éveil à ses gardiens, occupés du reste à se pourvoir chacun d'un cheval.

Ce ne fut qu'après la victoire que l'on s'aperçut de la disparition du chevalier. Le général pesta, tempêta, donna toute sorte d'épithètes disgracieuses aux soldats chargés de la surveillance d'Orsini. Enfin il se calma, et la retraite s'acheva tranquillement.

Cependant le chevalier, seul au milieu de cette campagne désolée dont nous avons essayé de donner une idée au lecteur, ne savait à quoi se résoudre.

Il était sans argent. La faim criait. Il avait treize lieues à faire avant de regagner le burg d'Himmelberg. Un instant la pensée lui vint de retourner à Mayence et de se mettre à la disposition des Prussiens. Mais il réfléchit que sa belliqueuse ardeur avait peut-être été remarquée, et que par conséquent les Prussiens lui feraient un mauvais parti. D'un autre côté, il avait hâte de rassurer sa mère sur l'issue de son voyage.

Mais nous savons que Marie s'était médiocrement occupée de son fils, à la suite des ignobles propositions de Christophe; cependant, pour l'avertir de ne plus retourner au burg, elle y avait mis le feu, pensant bien qu'Orsini, en voyant ces nouvelles ruines entassées au milieu de celles du vieux castel démoli, se douterait que quelque chose d'extraordinaire s'était passé.

Quoi qu'il en soit, Orsini résolut de se rapprocher d'Himmelberg.

Il pressa donc vigoureusement son cheval et se dirigea, à travers la campagne, du côté de Coblentz.

Il était nuit noire lorsqu'il arriva dans un village situé à quatre lieues en deçà du quartier-général des émigrés. Son cheval était harassé. Force lui fut de demander l'hospitalité dans ce village.

Comme le chevalier, malgré toutes les graves pensées qui l'agitaient, était assez ami de ses aises, il alla frapper à la maison de la plus honnête apparence.

C'était celle du bourgmestre.

Le digne magistrat près duquel Orsini se fit passer pour une victime de l'invasion française, offrit au chevalier un excellent souper arrosé de vin vieux et de bonne cordialité.

Pendant le repas, Orsini, pour complaire à son hôte, raconta des nouvelles plus ou moins brodées; en revanche, l'hôte lui apprit jusqu'à un sou près la position pécuniaire de ses administrés, en entremêlant le tout de citations latines.

— A propos, — dit-il au chevalier, — nous allons assister ces jours-ci à un procès très-curieux et très-lamentable : — *lamentabilissima causa.*

— Ah!...

— Jamais on n'en aura vu un pareil dans les fastes judiciaires de ce pays-ci : — *nullus in orbi fuit!...*

— De quoi s'agit-il?

— Il s'agit de cinq empoisonnements et d'une foule d'autres crimes *perpétrés* dans le mystère le plus profond par la femme d'un comte hongrois, aidée par un domestique de ce comte : — *cum mysterio profundo.*

Orsini réprima un tressaillement.

— Comment... la femme d'un comte hongrois?...

— Oui. C'est l'instruction préalable qui a fait connaître ce détail. Il y a quelque temps on a arrêté dans un vieux burg aux environs d'Himmelberg, de l'autre côté du Rhin, un homme et une femme; c'étaient précisément les auteurs de ces attentats horribles. Et figurez-vous que cette arrestation a eu lieu très-drôlement. Vous ne devineriez jamais qui a fait découvrir la retraite de ces deux misérables.

— Un berger?

— Ah! bien oui!... Un chien!... *canis, catellus aut catella.*

— Un chien?...

— Oui! Cet animal s'est mis sur la piste du nommé Christophe qui était l'instrument, et comme qui dirait l'âme damnée de cette Hongroise; il a couru sur cette piste jusqu'au burg, et deux hommes qui suivaient le chien ont pénétré par une porte souterraine dans l'intérieur de ce burg, où ils ont trouvé des chambres magnifiques et les deux empoisonneurs.

N'eût été la volubilité qu'il mettait dans son récit, le bourgmestre aurait sans doute remarqué la pâleur croissante du chevalier. Le visage de celui-ci était en effet devenu livide.

S'apercevant que son hôte ne lui répondait plus, le magistrat leva les yeux sur lui. Ce fut à cet instant seulement qu'il jugea de la métamorphose qui s'était opérée dans les traits du chevalier.

— Seriez-vous malade? — lui dit-il. — *Num ægrotaris?*

— Non, — répondit Orsini, — mais je suis extrêmement fatigué.

— Eh! vous auriez dû me le dire. Il y a longtemps que j'aurais cessé de vous tourmenter de mon babil. — *Ave, Domine; dulcis somnus fessis!...*

Orsini souhaita le bonsoir au bourgmestre et monta dans la chambre que le digne magistrat lui avait fait préparer.

Digitized by Google

XXIII

LE RÉQUISITOIRE.

A Coblentz, le *petit jury* venait de se réunir. C'était une assemblée qui, après la décision du *grand jury* chargé de déclarer *s'il y avait lieu à poursuivre*, devait juger en dernier ressort les faits imputés à la comtesse et à Christophe.

La séance avait été fixée au lundi, Hector, Yvonnet et Lorchet étant revenus depuis deux jours.

Dès le matin du lundi, des groupes nombreux stationnaient devant le palais de justice. Toutes les avenues étaient encombrées. Quelques détachements de soldats échelonnés dans les rues qui conduisaient au vieil édifice maintenaient parmi la population l'ordre qui menaçait à chaque instant d'être troublé.

Les bourgmestres, les personnages considérables des communes environnantes étaient arrivés à Coblentz. Ils attendaient avec une impatience fiévreuse l'ouverture des débats. Aussi,

dans la salle d'audience, les siéges étaient-ils depuis longtemps retenus. Les dames, qui se distinguent partout par leur curiosité, brillaient aux premières places, et, pour en trouver, quelques-unes s'étaient levées avant le jour.

Lorsque les portes de la salle furent ouvertes, le peuple bouscula les gardes et se jeta dans l'intérieur du palais de justice.

La séance commença au milieu d'une immense agitation.

L'accusateur public prononça un formidable réquisitoire :

« Voici, — dit-il, — les faits reprochés aux accusés. Nous ne les exagérerons point; nous ne chercherons point à en atténuer l'horreur. Ils sont d'eux-mêmes si étranges, si en dehors de la nature humaine, si je puis m'exprimer ainsi, qu'on doit les juger sans essayer d'en approfondir la cause, les apprécier sans vouloir les comprendre.

« Il y a vingt ans, messieurs, M. le comte de Pern, poussé par quelque raison mystérieuse, répudia sa première femme. Ce divorce ayant été approuvé par N. S. P. le pape, il ne nous appartient pas d'examiner comment Sa Sainteté se détermina à sanctionner cet acte de son approbation.

« Quoiqu'il en soit, c'était chose jugée, *res judicata;* M. le comte de Pern n'a pas excédé les limites de son droit, en épousant en secondes noces la fille d'une antique et fière famille russe, mademoiselle Danielowich.

« Seulement, la première femme du comte était grosse lorsque le comte conclut ce second mariage. C'était là un malheur. M. de Pern constitua un douaire à cette première femme, afin qu'elle élevât convenablement cet enfant et qu'elle pût elle-même vivre dans les meilleures conditions. Cette constitution était une sorte de réparation. Nous devons la considérer comme telle, et, toute récrimination à ce sujet, soit de la part de l'accusée Marie, soit de la part de son fils, s'il se présentait, devra être regardée comme nulle et non avenue.

« Dans cette situation des choses, une idée infernale vint à l'esprit de l'accusée. Elle résolut de se venger de l'abandon de son mari; mais cette vengeance, elle la voulut raffinée et terrible. Donc, pendant quelques années, elle ne donna d'autre signe d'existence que quelques lettres adressées, soit aux amis de son premier époux, soit à des personnages indifférents.

Digitized by Google

« Nous ne parlerons pas de la scène romanesque qui s'est passée à Saint-Pétersbourg. L'accusée Marie troubla le baptême d'un des enfants de M. le comte de Pern, en apportant le sien au prêtre qui officiait. Le scandale que cet événement causa était la déclaration de guerre de l'accusée.

« C'est à peu près à cette époque que l'accusée fit connaissance avec le monstre qui épouvante aujourd'hui notre cité et le monde. Cet homme qui ne mérite pas le nom d'homme, avait-il quelque grief contre M. de Pern? Quelle raison le poussait à servir gratuitement l'atroce passion de vengeance de l'accusée?

« Or, écoutez, messieurs!...

« Il est une institution, qu'en ce siècle de lumière nous repoussons de toute l'énergie de notre conscience. En Hongrie, le seigneur a le droit de battre ses serfs. Cette coutume est barbare, mais elle existe; elle est passée dans les mœurs du pays dont nous parlons. En conséquence, nous n'avons pas le droit de dire à M. de Pern : En faisant knouter votre valet, vous avez outrepassé votre pouvoir; ainsi, vous avez mérité les malheurs dont vous avez été accablé!...

« Non!... mille fois non!... — Dans le cas même où M. le comte de Pern aurait dépassé la limite de son droit, était-ce une raison suffisante pour motiver de la part de l'accusé Christophe l'abominable vengeance dont nous avons à nous occuper?

« Car vous apprécierez, messieurs, si cette vengeance n'a pas été élaborée plutôt par le cerveau d'un démon que par celui d'un homme.

« Voici ce dont il s'agit :

« M. de Pern était l'époux heureux de la fille des Danielowich. Un enfant naquit de cette union, puis deux enfants, puis trois, puis quatre. A peine le dernier venait-il au monde, qu'une mort mystérieuse s'abattit sur la mère, puis sur le premier né de ces enfants.

« Quelque temps après, un autre subit le même sort, puis un autre; enfin, le fléau enveloppa tous les enfants du comte, excepté cette pauvre et intéressante jeune fille ici présente, mademoiselle Élisabeth, dont les vertus et le caractère nous font vivement regretter le malheur de ses aînés. »

Tous les yeux se tournèrent sur mademoiselle de Pern dont le visage était dissimulé sous un voile.

L'accusateur public continua :

« Ce quintuple crime, accompagné de mystérieuses circonstances, fut accepté par M. de Pern comme une série d'accidents affreux. Il ne pouvait se douter qu'on jouait autour de lui ce drame épouvantable qui se dénoue aujourd'hui devant nous.

« Comment s'en serait-il douté? Il ne se connaissait qu'une ennemie, Marie; et à la suite d'intrigues hardies et habiles, on lui avait fait croire que Marie n'existait plus. M. de Pern le croyait avec tant de sincérité, qu'il y a un mois à peine, il ne voulait pas se courber devant la raison brutale du brave capitaine Dubuisson qui, après s'être illustré dans les armées françaises s'est fait notre compatriote par son dévouement à nos institutions et la bienveillance qu'il étend indistinctement sur tous les citoyens de notre pays.

« Je dis que M. de Pern ne pouvait se douter de la vérité, parce qu'on a exploité une superstition qui existe dans son pays et qu'il a pour ainsi dire sucée avec le lait de sa nourrice. En Hongrie, on croit aux vampires, aux apparitions. Or, on a touché avec lui cette double corde. L'accusée Marie s'est fait vampire. A l'aide de Christophe, elle a pu apparaître à son mari dont la raison déjà troublée par le remords ne résista point à ces manifestations qu'il croyait surnaturelles.

« Mais écartons cette question.

« Le fait de ces apparitions ressortirait de la simple police, juge de ces sortes de facéties ridicules qui n'ont pour résultat que d'effrayer les âmes timorées et simples.

« Dans l'espèce, ces apparitions n'étaient qu'un moyen. Ne les examinons point. Considérons quelle en fut la suite.

« Je vous l'ai déjà dit, messieurs, cinq personnes moururent après avoir absorbé un poison effrayant qui laisse peu de traces et tue sûrement. Vous entendrez tout à l'heure, messieurs, les témoins qui déposeront à cet égard et notamment M. Seiler, le médecin qui a soigné dans ses derniers moments mademoiselle Rose d'Apremont.

« Je suis certain, messieurs, de l'unanimité de votre opinion et de votre verdict. La culpabilité des accusés est notoire. En conséquence, je ne chercherai point à exciter votre juste co-

lère contre les deux misérables que nous sommes appelés à juger.

L'accusateur public se retourna alors vers les accusés :

« Tremblez, scélérats! — dit-il, — il y a trop longtemps que vous souillez la société de votre présence. Vous vous êtes faits vampires. Les vampires habitent les tombes. C'est dans la tombe que la société doit vous repousser; non pas dans une tombe pure, sainte, honorée! Non! vous ne la méritez point. Ce qu'il vous faut, c'est un cercueil sanglant; ce sont les quatre planches de sapin que l'on cloue sur les corps décapités! Vous avez foulé aux pieds les lois divines et humaines; vous vous êtes insurgés contre le monde, contre votre conscience. Que tout cela vous manque à la fois! Le monde vous hait; votre conscience vous accuse. Qu'on efface votre nom!... qu'il ne soit plus question de vous dans cette vie!... que, dans l'autre, Dieu vous demande le plus terrible compte qu'il demande à ceux qu'il damne pour l'éternité!

« Oui, messieurs, les accusés ont mérité mille morts. Nous ne pouvons les leur donner; mais nous pouvons au moins exiger la plus terrible réparation. Donc, je réclame pour eux la peine des parricides.

« J'ai dit. »

Après ce discours, un murmure confus s'éleva dans la salle. Les spectateurs placés aux derniers rangs de la foule montaient familièrement sur les épaules des premiers pour voir le visage des accusés.

La contenance de ceux-ci était assurée. Les appréhensions de Christophe semblaient s'être dissipées à mesure qu'elles devenaient plus fondées. Cet orgueil barbare du criminel qui veut être compté parmi les plus grands coupables quand il est sûr de ne pouvoir se faire absoudre, s'était réveillé dans l'âme de l'empoisonneur.

Il souriait d'une façon sinistre.

Quant à Marie, son parti était pris depuis longtemps. C'était pour s'accuser elle-même et pour sauver son fils qu'elle ne s'était pas enfuie du burg. Aussi son attitude moins farouche que celle de son complice, était plus digne, plus ferme.

Elle regardait sans affectation, mais aussi sans timidité la foule pressée autour de l'estrade, les juges assis dans leur fauteuil comme des idoles immobiles; l'accusateur public dont la

face de corbeau tournée du côté de la sellette exprimait la haine et l'horreur.

Le président agita sa sonnette.

— Qu'on fasse entrer les témoins, — dit-il.

— Monsieur Dubuisson! — cria l'huissier.

Le capitaine entra. Il était vêtu de noir. Sur son habit brillait la décoration de Saint-Louis, avec sa croix à huit pointes, cantonnée de fleurs de lis d'or et son ruban couleur de feu. C'était la première fois que le vieux militaire faisait acte d'opposition au gouvernement républicain, en arborant sur sa poitrine l'insigne d'un ordre aboli.

— Comment vous appelez-vous? — lui demanda le président.

— Jacques-Pierre Dubuisson, — répondit le capitaine.

— Votre âge?

— Cinquante et un ans.

— Votre qualité?

— Ancien capitaine de la 10e demi-brigade française, chevalier de l'ordre de Saint-Louis, précédemment sergent aux gardes-françaises.

— Dites ce que vous savez.

— Ma déposition ne vous apprendra pas grand'chose. Il y a quelques mois, je ne connaissais ni M. de Pern, ni MM. de Saint-Brice, ni Christophe. Quant à l'accusée Marie, c'est la seconde fois que je la vois. Le rôle que j'ai joué dans tout ceci est presque nul. Comme tous les gens raisonnables, j'ai pensé qu'on se jouait de la crédulité du comte. J'ai cherché à lui ouvrir les yeux; malheureusement, il n'a voulu les ouvrir que lorsque la mort de Rose est venue corroborer mes raisonnements d'une façon si déplorable.

— Comment se fait-il que vous ayez conçu plus particulièrement des soupçons au sujet de Christophe?

— D'abord, je suis naturellement observateur et physionomiste. Pendant plus de trente ans que je me suis trouvé en rapport constant avec une certaine réunion d'hommes, ces appréciations *de visu* ne m'ont jamais trompé. Lors du duel de M. Hector de Saint-Brice avec M. de Coigny, j'ai pu remarquer en outre certains signes de connivence entre l'accusé et le chevalier Orsini...

— Qu'est-ce que cet Orsini dont l'instruction a souvent parlé?

— Je n'en savais rien il y a quelque temps, je l'ai appris depuis de la bouche de Lorchet. C'est le fils de l'accusée Marie et de M. le comte de Pern!

Un cri aigu retentit dans la salle et on entendit une voix vibrante qui criait :

— Malédiction!

— Qui a poussé ce cri? — demanda le président.

Un homme vêtu en mendiant fendit la foule et vint se précipiter au pied de l'estrade.

— C'est moi! — dit-il, — moi Orsini, le fils de Marie. Je viens aussi me mettre sur la sellette, car je suis le complice de ma mère et de Christophe.

— Ne le croyez pas, messieurs, — s'écria Marie. — O mon Dieu, ne le croyez pas!... Il est innocent!... Je vous le jure!...

Orsini fit un geste grave :

— Taisez-vous, ma mère; j'ai le droit de subir le même sort que vous. Du reste, — ajouta-t-il en se tournant vers les juges; — j'ai assassiné un sergent français à Mayence et j'ai tenté d'assassiner le vicomte de Saint-Brice! A cause de ce double crime, je prétends être jugé!...

Un murmure de curiosité et d'étonnement parcourut la foule.

— C'est bien, — fit le président, — nous statuerons!...

Il continua l'interrogatoire du capitaine.

— Relativement à la mort de Rose d'Apremont, que savez-vous?

— Je me doutais des projets de Christophe : Aussi je le surveillais de près. Un jour il trompa pour un instant ma surveillance et il versa du poison dans une carafe.

— C'est bien! qu'on fasse entrer le docteur Seiler!...

Le médecin se présenta :

— Vous avez analysé le poison qui a tué mademoiselle d'Apremont, — lui demanda-t-il?

— Oui, monsieur!...

— Vous en savez la composition?

— A peu près, bien que je n'eusse que très-peu retrouvé de cette liqueur dans le fond de la carafe. C'est un poison narcotico-âcre dans lequel il entre en parties presque égales, de

la strychnine, de l'opium, de la belladonne, de la digitale, du stramonium et de la morphine.

Le président se retourna vers Marie.

— Est-ce ainsi que ce poison a été composé? — dit-il.

— Oui, avec quelques autres substances que l'on ne peut retrouver. Je possède, du reste, un livre intitulé : *Arcanum Locustœ;* vous pouvez y lire avec plus amples détails la composition de ce poison. Ce livre est resté dans le burg.

— Le burg est incendié!...

— Alors le secret de ce poison est mort.

— Tant mieux! De semblables crimes n'auront peut-être plus lieu. Dieu le veuille. Faites entrer M. de Pern.

Le comte qui était sorti avec sa fille après le réquisitoire de l'accusateur public rentra dans la salle. Il était pâle comme un linceul. A l'aspect d'Orsini, un frémissement parcourut tout son corps.

— Comment vous nommez-vous? — dit le président.

— Ladislas-Ferdinand, comte de Pern, de Steinmorn et de Kaposvar!

— Votre âge?

— Quarante-trois ans.

— Votre qualité?

— Ancien colonel du régiment de l'archiduc et ambassadeur en Russie.

— Racontez-nous ce que vous savez.

— Ce serait, messieurs, vous raconter ma vie tout entière depuis plus de vingt ans. L'acte d'accusation a d'ailleurs tout dit. En effet, messieurs, à partir de l'époque de mon second mariage, une série de malheurs affreux est venue m'accabler. Comme homme, comme père, comme époux, j'ai été frappé dans mes plus chers sentiments.

« J'ai vu tomber autour de moi tous ceux que j'aimais, tous ceux qui me portaient de l'affection. Je suis resté presque seul dans la vie comme l'arbre à qui l'on arrache tour à tour ses fruits, ses feuilles et ses branches.

« Me voici aujourd'hui devant vous avec ma fille, seul rejeton d'une famille qui va bientôt s'éteindre, et avec quelques amis dont le dévouement bienveillant m'a presque fait une autre famille.

« A la vue des deux personnes, je ne sais si je dois dire des

trois personnes qui ont causé tous mes malheurs, j'éprouve un sentiment indéfinissable. Je ne sais si je dois invoquer contre eux la justice humaine ou prier le tribunal de remettre la compétence de cette cause entre les mains de Dieu.

« J'ai eu des torts. Poussé par une fatalité que je ne saurais m'expliquer aujourd'hui, j'ai répudié Marie, pour contracter une autre union. Je vous prie, Marie, de me pardonner mon abandon. Vous me le pardonnerez, car vous vous êtes assez vengée.

« Quant à vous, Christophe, je ne vous ai jamais fait de mal... La correction que vous avez subie, vous l'aviez sans doute méritée, car j'ai toujours été bon pour mes serfs ; ils me réclament encore aujourd'hui. Et vous surtout, vous avez été l'objet de mes bontés particulières. Je vous ai aimé comme mon plus fidèle serviteur. Vous aviez toute ma confiance ; vous en avez terriblement et indignement abusé. Vous, Christophe, je ne vous pardonnerai jamais.

« Maintenant, messieurs, que pourrais-je vous dire que vous ne connussiez déjà ? L'instruction vous a appris tous les détails de mon existence infortunée !

« Pendant plus de vingt ans, je n'ai dormi qu'en sursaut. A chacun de mes pas, je faisais lever le malheur comme un oiseau sinistre. Des apparitions que je croyais surnaturelles épouvantaient mes jours et mes nuits. Je me débattais dans un cercle infernal. Oui ! Marie, tu as assez été vengée ! Si tu avais su les tortures que j'endurais, les angoisses qui me tordaient le cœur, tu n'aurais pas eu le courage de pousser jusqu'au bout ton œuvre de vengeance et de mort !

« Cependant, je l'ai dit, je te pardonne ! »

Marie avait caché sa tête dans ses mains. On croyait qu'elle pleurait. A ces mots du comte, elle releva son front et attachant sur son mari son œil sec et glacé :

— Et moi je ne te pardonne pas, — dit-elle d'une voix sourde.

Un frémissement d'indignation fit vibrer les vitres de la salle. Des imprécations s'échappèrent de la poitrine de quelques auditeurs.

Le comte se retourna vers Marie :

— Vous avez tort, — reprit-il, — car il ne reste plus dans

mon cœur le moindre levain de haine contre vous, et cependant, madame, j'aurais peut-être le droit de vous haïr.

— C'est vrai !... c'est vrai !... — firent des voix dans la foule !... — A mort les empoisonneurs !...

Christophe, Orsini et Marie regardèrent audacieusement l'auditoire :

— Lâches, — murmura le chevalier !...

Un homme se leva :

— Il n'y a de lâches, — dit-il, — que ceux qui tuent dans l'ombre et qui ne savent pas se repentir.

XXIV

LES TÉMOINS.

Le président se leva :

— Toutes les marques d'approbation ou d'improbation, — — s'écria-t-il, — sont interdites ici. Au moindre tumulte, nous ferons évacuer la salle.

En France, cette voix grave aurait été couverte par des huées. En Allemagne la justice était à cette époque environnée du respect de tous. Aussi le silence se rétablit-il immédiatement.

— Faites paraître le témoin Dominique.

Le brave sommelier entra. Il n'avait rien bu de la journée, aussi son pas était-il d'une fermeté insolite.

— Voilà, mon président ! — dit-il.

— Prêtez serment.

— Tant que vous voudrez, mon président !

Dominique leva les deux mains.

— Une suffit.

Dominique leva la main gauche.

— Levez la droite, — dit le président.

— Oh ! ça ne fait rien ! droite ou gauche, c'est toujours à moi.

Il leva de nouveau la main gauche.

— La droite !... — Insista le président.

Dominique fit le mouvement d'un homme qui porte son verre à la bouche. Content de cette preuve, il leva cette fois la main droite.

Toute l'assemblée se mit à rire de la démonstration à laquelle le témoin avait été forcé d'avoir recours.

— C'est bien, — dit le président. — Comment vous nommez-vous ?

— Dominique Saufer !...

L'hilarité redoubla. Le mot *saufer* signifie en allemand *buveur* ou *ivrogne.*

Un sourire effleura même les lèvres du sérieux président.

— Votre âge ? — reprit-il.

— Pour cela, mon président, je ne le sais pas tout à fait. Seulement, on m'a toujours dit que j'étais né sous le signe de Bacchus, c'est-à-dire vers l'époque des vendanges. Je dois avoir quelque chose comme quarante ou cinquante automnes, parce que je ne compte que par ces saisons-là.

— Quelle est votre profession ?

— Je suis sommeller de M. le comte de Pern. C'est moi qui suis chargé de tenir en bon ordre les verres et les bouteilles, de mettre les futailles en perce, d'empêcher les domestiques de voler le vin, de constater chaque année, par un nouveau chiffre, l'âge des crûs de M. le comte.

— Il appert que vous savez moins votre âge que celui de vos vins.

— Oh ! monsieur le président, on me paie pour que je note l'âge des vins ; mais personne ne m'a jamais rien donné pour que je prenne acte du mien.

Les éclats de rire devenaient de plus en plus intenses.

— Dites-nous ce que vous savez, — fit le président.

— Je sais mettre les futailles en perce...

— Il n'est pas question de cela. Connaissez-vous l'accusée Marie ?

— Cette dame ?

Et Dominique montrait du doigt l'ex-actrice.

— Oui, — dit le président.

— Ma foi, non! — répondit Dominique : — je n'ai pas cet honneur. Est-ce que, par hasard, madame me connaîtrait?

— Connaissez-vous l'accusé Christophe?

— Oh ! Christophe ! certainement... Il y a longtemps même!..

— Que pensez-vous de lui?

— Oh! mon président, c'est un homme très-sobre!... Je ne l'ai jamais vu dans les vignes du Seigneur...

— Avez-vous remarqué quelque chose de louche dans sa conduite?

— Non, mon président. Excepté une fois; c'était quelques jours avant la mort d'un des fils de M. de Pern.

Il y eut dans l'assistance un mouvement d'attention.

— Expliquez-vous, — fit le président.

— Ce jour-là, — reprit Dominique, — Christophe vint me trouver. « — Tu n'as pas de bouteilles à me donner? — me dit-il. — Et pourquoi faire? Auriez-vous soif, monsieur Christophe? — Oui; j'ai reçu du kirch d'un de mes parents, je veux le mettre en bouteilles. — Alors, — lui dis-je, — vous ne pouvez mieux tomber; je m'y connais! — » Christophe accepta mon concours. Il avait besoin de dix bouteilles. Nous en emplîmes six; ensuite nous fîmes vis-à-vis de nous ce que nous avions fait pour les bouteilles. Sauf votre respect, mon président, nous nous emplîmes.

— Et ensuite?

— Ensuite, j'allai me coucher.

— Et Christophe?

— Il resta dans ma chambre. Mais le lendemain, au lieu de retrouver mes quatre autres bouteilles, elles avaient disparu, comme leur contenu.

— Qu'avez-vous pensé de cette disparition?

— Ma foi, mon président, j'ai supposé que Christophe était un ivrogne... solitaire, et qu'il avait mis du kirch dans ces bouteilles.

Le président interpella Christophe :

— Qu'aviez-vous mis dans ces bouteilles? — demanda-t-il.

— Du vin empoisonné! — répondit le Hongrois.

Dominique se retourna gravement vers Christophe.

— C'est très-mal! — dit-il. — Empoisonner le vin, c'est un crime impardonnable!... Passe encore d'empoisonner l'eau,

comme faisaient les Juifs jadis, dans le temps; mais le vin, c'est différent; diable!...

Dominique se retira.

Le président appela Lorchet : c'était le témoin principal. Un mouvement de curiosité se fit dans l'auditoire.

— Votre nom? — dit le magistrat.

— Pierre Lorchet, — répondit le géant, — âgé de quarante-cinq ans; profession, ancien voleur...

— Vous êtes encore sous le poids d'une condamnation?

— Non, monsieur le président!... Je n'ai pas fini mon temps, attendu que j'ai dix condamnations, dont deux à perpétuité; mais j'ai obtenu ma grâce pour certains services rendus à la Convention.

— Pouvez-vous prouver ce que vous dites?

— J'invoquerai simplement le témoignage de M. le vicomte de Saint-Brice!...

— C'est bien. Que savez-vous?

— Veuillez m'interroger.

— Connaissez-vous l'accusée Marie?

— Très-bien, monsieur le président.

— Depuis quelle époque la connaissez-vous?

— Depuis plus de vingt ans!

— Où l'avez-vous connue?

— En Italie.

— De quelle façon?

— Je venais de m'évader du bagne de Toulon. Je cherchais une place. Madame de Pern, qui s'appelait alors Paula Genovesina, m'en offrit une; je l'acceptai.

— Quelle place?

— Celle de cocher.

— Quelles furent vos premières relations avec elle?

— Elles se bornèrent aux relations d'un cocher vis-à-vis de la personne qui le paie.

— Ensuite?

— Ensuite, elle m'avoua qu'elle avait une petite vengeance italienne à exercer contre son mari.

— Elle ne vous dit pas le nom de ce mari?

— Non! Elle s'en garda bien.

— Pourquoi?

— Parce qu'elle avait envie que ce secret ne fût connu que d'elle et de Christophe.

— Que fîtes-vous pour elle?

— Elle voulait se faire passer pour morte, je l'aidai...

— Vous n'avez jamais deviné dans quel but?

— Je le sais maintenant; mais à cette époque-là, je ne m'en préoccupai pas : j'avais d'autres choses en tête.

— Que faisiez-vous?

— Je volais! mon président.

— Vous voliez! monsieur?

— Histoire de prouver aux Hongrois qu'ils ne sont que des pygmées auprès de nous!...

— Et ensuite?

— Ensuite, mon président, je me mis en marche pour découvrir le cadavre que Paula ou Marie, si vous voulez l'appeler ainsi, voulait substituer au sien.

— Comment cette substitution s'opéra-t-elle?

— Dans une fête populaire, les voleurs de Pesth, à qui j'avais rendu quelques services dont ils se seraient bien passés, ont tiré du Danube le cadavre d'une femme qui s'était noyée. Ils m'ont donné ce cadavre que j'ai placé dans le lit de Marie. Pendant ce temps, la comtesse fuyait avec son ami Christophe; et chacun crut que la comtesse était bien morte.

— Comment sortîtes-vous de Hongrie?

— Comme cet excellent Pigalli.

— Qu'est-ce que ce Pigalli?

— Je l'ignorais alors. C'était un agent de M. de Pern. Pour leurs projets, Marie et Christophe avaient besoin de la suppression de M. Pigalli. Je me chargeai de cette besogne.

— Vous supprimâtes M. Pigalli?

— Je l'éloignai adroitement. Je trouvai même le moyen de lui extorquer trente-six mille livres que je tiens à sa disposition.

— Et vous?

— Moi, on m'éloigna de la même façon. Ce coquin de Christophe me fourra dans une voiture bien close, et vogue la galère!... On me ramena en France, où je fus incarcéré.

— Vous ne cherchâtes pas à vous venger?

— J'en eus bien l'idée. Mais mes moyens ne me permet-

taient pas de me mettre en route et de parcourir toute l'Europe afin de rejoindre la comtesse et son acolyte.

— Comment alors vous trouvez-vous ici?

— M. de Saint-Brice a fait de moi un honnête homme. C'est par lui que je me suis rapproché de la famille de M. de Pern.

— Où avez-vous connu M. de Saint-Brice?

— Dans la prison de Vesoul où il se trouvait pour cause politique.

— Que savez-vous de l'empoisonnement de Rose d'Apremont?

— Rien. J'ai vu le cadavre et voilà tout!

— Allez à votre place!...

Le vieux baron de Saint-Brice fut introduit. A cause de son grand âge et de la faiblesse que ses dernières émotions avaient produite sur lui, on lui avait préparé un siége auprès du président.

Après le serment d'usage :

— Permettez-moi, monsieur le président, — dit-il, — de tourner le dos aux accusés. Je ne veux pas les voir. Ces brigands m'ont arraché le cœur; mais il me resterait encore assez de forces pour les percer de mon épée si je les voyais. Bon! Ils ne sont plus ici. Parlez, monsieur le président, je suis prêt à vous répondre.

— Que savez-vous relativement à l'empoisonnement de mademoiselle Rose d'Apremont?

— Ce que je sais, monsieur le président! c'est qu'on a donné à la pauvre enfant un poison qui aurait tué un homme de fer; que c'est un bandit du nom de Christophe qui a administré ce poison, que c'est une gueuse du nom de Marie qui avait préparé ce poison. Voilà ce que je sais, corbleu! Et voici ce que je demande : que l'on n'ait ni pitié ni grâce pour ces deux scélérats. Malheureuse enfant!... C'était avec mon Hector ma seule affection! Ils l'ont brisée! Mais, misérables, pourquoi ne vous êtes-vous pas adressés à moi qui suis vieux, qui n'ai plus qu'un atome d'existence!... Non!... ils ont respecté le vieux tronc et ils ont soufflé leur haleine empestée sur la pauvre fleur!... Coquins, scélérats, où sont-ils, que je les brise à leur tour!... Mais non!... Je les méprise trop pour cela! C'est le bourreau qui doit les toucher. J'ai dit, monsieur le président.

Le vieillard se releva d'une seule pièce et regagna sa place dans la salle d'un pas automatique.

Elisabeth fut appelée à son tour. Pendant qu'elle parlait on pleurait dans l'auditoire. Elle raconta sa jeunesse tourmentée, sa destinée soumise à une mystérieuse influence, les élans de son cœur arrêtés par une main de fer ; sa solitude, ses terreurs, ses craintes, enfin l'attentat récent qui s'était commis auprès d'elle.

Chacun plaignait cette pauvre jeune fille qui avait compté toutes ses années par des malheurs ; mais chacun applaudit aussi la réserve pleine de pudeur avec laquelle elle formula ses accusations.

Quand vint le tour d'Hector, l'attention un peu fatiguée se réveilla. Le vicomte avait des éclairs dans les yeux. En entrant il jeta un coup d'œil sur le banc des accusés. A la vue d'Orsini qu'il reconnut malgré la pauvreté de son costume, il tressaillit et porta involontairement la main à la garde de son épée, oubliant qu'on la lui avait fait déposer avant d'entrer.

Un sourire bilieux se montra sur le visage du chevalier.

Cependant la déposition d'Hector fut parfaitement modérée. On eût dit qu'il était tout à fait étranger aux deux familles que les accusés avaient couvertes de deuil.

— Maintenant, — conclut-il, — le seul être sur lequel j'appellerai plus particulièrement et d'une façon plus impartiale la vindicte de la loi, c'est cet Orsini que je vois sur la sellette. Je devrais cependant avoir pour lui quelque générosité, car il est mon ennemi personnel et le frère d'Elisabeth, mais il est aussi lâche qu'il est méchant. Il n'a rien de ce qui rend si belle même la jeunesse vicieuse. A peine sorti de ce tribunal, il recommencerait ses intrigues et ses forfaits. Son âme est de celles qui sont inaccessibles au repentir. Je demanderais donc pour lui une détention qui durerait jusqu'à la mort.

Orsini, les dents serrées, le visage livide, les yeux injectés de sang, regardait Hector comme une bête fauve regarde un homme, c'est-à-dire avec un mélange de férocité haineuse et de craintive timidité.

Quand le vicomte se tut, il ne put s'empêcher de lui jeter ces mots :

— C'est bien, Hector, mon procès n'est point encore fait et si je veux il ne se fera pas ! Prends garde à toi.

Hector haussa les épaules.

— Que ferais-tu?

— Misérable!...

— Voilà une épithète que tu as trop souvent entendue retentir à ton oreille pour que tu ne pusses savoir à qui on doit l'appliquer.

— Oh! je ne tuerai pas cet homme!

Ivre de fureur, Orsini s'accroupit comme un léopard et s'élança sur le vicomte.

— Lorchet!... Lorchet!... — fit Elisabeth épouvantée.

Le géant ne remua pas.

— N'ayez pas peur, mademoiselle! — dit-il. — Je sais ce que vaut M. Hector.

En effet, bien que le vicomte ne s'attendît pas à cette brusque attaque, il ne se déconcerta point. Il recula d'un pied et saisissant le chevalier à la gorge il le précipita sans déploiement apparent de forces jusqu'au pied de l'estrade. Là des soldats de la maréchaussée ramassèrent Orsini et le maintinrent sur la sellette.

Un tonnerre d'applaudissements éclata dans la salle.

Quand le silence fut rétabli, le président s'adressa au chevalier.

— Vous avez dit que vous pourriez éviter le procès? — dit-il. — Pourquoi avez-vous avancé cette assertion?

— D'abord, si j'avais voulu éviter ce procès, je ne me serais pas constitué volontairement prisonnier.

— C'est vrai!

— Ensuite, je suis accrédité comme plénipotentiaire auprès de la cour de Prusse par le sultan Sélim III; cette qualité me rend inviolable.

— Il n'y a, monsieur, d'autre inviolabilité que celle de l'honnêteté. Vous allez être écroué jusqu'à ce que le sultan vous ait révoqué de vos fonctions. Quand l'ordre de révocation nous sera parvenu vous serez jugé.

Orsini frémit d'impatience et de rage. Il s'était élancé sur la sellette dans un moment de désespoir enthousiaste; il regrettait maintenant son action.

Deux soldats s'emparèrent de lui et le conduisirent en prison.

Marie se leva:

— Monsieur le président, — dit-elle, — je suis prête à faire

les révélations les plus complètes, bien qu'elles soient à peu près inutiles. Mais à défaut d'autres sentiments humains, j'ai l'amour maternel. J'aime profondément mon fils, mais quelle que soit l'affection que je lui porte je ne mentirai pas. Donc, messieurs, veuillez m'écouter !... Mon fils est innocent de tous mes crimes et de tous ceux de Christophe ! Croyez-moi, messieurs ! Je le jure sur ma tête qui va bientôt tomber ! Ne faites pas un crime en voulant punir un innocent ! Tenez ! messieurs, je m'agenouillerai devant vous, je baignerai vos mains de mes pleurs ! Si vous voulez, je sourirai devant la mort ! Mais au nom de ce Dieu que j'ai si longtemps oublié, pardonnez à mon enfant quelques heures d'égarement. C'est moi qui suis cause de tout. Il aimait mademoiselle de Pern ; si je lui avais dit que c'était sa sœur, il n'aurait pas tenté d'assassiner M. de Saint-Brice, il n'aurait pas brûlé la cervelle à ce sergent. Puis, je vous le jure encore, pour ce dernier cas, mon fils n'est pas coupable, il se défendait. Oh ! messieurs, ne soyez pas inflexibles !... Voyez comme je m'humilie, moi qui ne me serais pas courbée devant la Vierge elle-même. Pardonnez à mon fils, messieurs ! C'est un enfant, c'est un jeune homme, il se repentira. N'en croyez pas M. Hector. Et lui-même, tenez !... Je suis sûre que si je l'implorais comme vous, il ne serait pas sourd à ma prière.

Elle se tourna vers le vicomte :

— N'est-ce pas que vous pardonnez à mon fils, monsieur de Saint-Brice ?... murmura-t-elle.

— Oui ! — fit Hector d'une voix émue.

— C'est bien ! — dit le président. — Quelle que soit notre bonne volonté, il faut que la justice ait son cours ; elle l'aura !

— Et vous ferez bien, monsieur le président, — dit Christophe, — Orsini n'a pas d'âme et pas de cœur ! M. de Saint-Brice a d'abord eu raison !

— Taisez-vous, misérable. — fit le président, d'une voix solennelle. — Ce n'est pas à vous qu'il appartient de formuler une opinion. Songez vous-même à vous repentir et à prier Dieu pour qu'il vous accorde une grâce que les hommes ne pourront vous accorder.

Christophe fit un geste de dédain.

Le président se tourna vers le barreau :

— La parole est au défenseur ! — dit-il.

XXV

LE DÉFENSEUR.

L'avocat était un jeune homme à lunettes bleues, qui sortait depuis peu de son stage. Le procès qu'il allait plaider était son premier procès; mais la rapidité de l'instruction de la cause ne lui avait pas permis d'écrire son plaidoyer. Il se fiait donc à un certain talent d'improvisation, et à l'effet que devaient nécessairement produire un exorde soigné et une péroraison pathétique.

— Voici, — dit-il, — messieurs, la première fois que j'ai l'honneur d'exercer devant vous le ministère dont on a bien voulu m'investir. J'apporte donc au tribunal, avec le sentiment sincère de mon insuffisance, l'espoir d'un intérêt bienveillant de votre part, car vous avez assez d'indulgence dans le cœur pour pardonner les erreurs de mon inexpérience; d'un autre côté, vous avez tous assez de science et de talent pour ne craindre aucune rivalité.

« J'avoue, messieurs, que la cause dont on m'a chagé d'*office* présente bien des difficultés, bien des épines. En l'acceptant, je l'ai envisagée sous toutes ses faces. J'en ai soupesé toute la lourdeur. Tous les faits patents, avérés, qui m'ont été divul-

gués, ont un caractère tellement singulier, *tellement en dehors de la nature humaine*, comme l'a dit lui-même M. l'accusateur public, que je les ai scrutés avec la plus grande attention avant d'oser soumettre les observations qui vont suivre à la sagesse du tribunal.

« Oui, messieurs, les accusés ont réellement commis les crimes qu'on leur reproche avec tant de justesse et d'énergie!... Oui! ces crimes sont graves, énormes, et doivent entraîner pour les coupables les peines les plus sévères!... Mais avant de prononcer l'arrêt fatal, avant de précipiter deux existences dans l'abîme que la loi creuse sous les pieds des grands criminels, il convient de se recueillir, de réfléchir mûrement au verdict que l'on va lancer, de songer aux causes qui ont pu déterminer ces crimes.

« A cet égard, j'ai une double série de considérations à exposer au tribunal!...

« Lorsque certains événements, pareils à ceux que vous êtes appelés à juger, messieurs, se produisent dans le monde, le premier sentiment que l'on éprouve est un étonnement profond. On se demande avec stupeur: — D'où cela vient-il? — Comment cela se fait-il? — C'est étrange! c'est extraordinaire! Est-ce un être humain, une créature raisonnable, qui a pu s'élever à une telle hauteur de culpabilité? — Et les gens sérieux répondent: — Les auteurs de ces attentats sont des natures à part, des êtres qui se rapprochent de ces fléaux qu'on appelle pestes ou conquérants. Ils agissent d'après une impulsion dont on ne doit pas leur demander compte, qui ne vient pas d'eux-mêmes!

« On doit mettre les auteurs de ces forfaits dans l'impossibilité de les renouveler. On doit les séquestrer de la société, les en retrancher en un mot, mais non point par la mort, car la mort serait pour eux une punition trop petite ou trop grande; trop petite, si l'on est certain que les faits qu'on leur impute sont bien dépendants de leur volonté; trop grande, dans le cas contraire.

« Or, messieurs, examinons si, dans l'espèce, les faits reprochés aux accusés appartiennent à cette catégorie d'événements dépendants ou indépendants de la volonté de ceux qui les produisent.

« Et d'abord, comment se fait-il que deux personnes parties chacune d'une extrémité de la vie sociale se sont rencontrées

sur le sentier d'une vengeance commune? N'est-ce déjà point un de ces hasards que l'homme ne fait pas lui-même et qui attestent l'intervention d'une puissance supérieure? Comment! Fouillez toute l'Europe! cherchez dans toutes les annales des peuples; feuilletez le registre de tous les bagnes! et dites si vous trouverez deux êtres semblables, pareils, identiques, poursuivant, comme Christophe et Marie, le même but pendant plus de vingt ans à travers les cinq cent mille obstacles qui hérissent une association d'aussi longue durée!...

« Comment se fait-il que pendant vingt ans aucune brouille ne soit survenue, aucun nuage n'ait terni ce ciel infernal? Quoi! pas un mot révélateur!... Pas une indiscrétion! Pas une erreur!... Pas une lettre égarée!... Pas une trappe découverte!... Il faut croire que M. de Pern était aveugle!... que tous ses domestiques étaient aveugles!... que tous ses enfants étaient aveugles!...

« Écartons cette pensée, messieurs!... *Jupiter quos vult perdere dementat!* C'est une puissance supérieure qui avait frappé de cécité toute la malheureuse famille dont nous déplorons les calamités. C'est le destin qui a conduit la main des deux empoisonneurs.

« Ne remarquons-nous pas, en effet, dans toute la conduite des accusés, une certaine monomanie du crime? N'est-ce point à la suite d'un dérangement dans les facultés intellectuelles et morales, d'une déviation de bon sens, que les choses ont pu subsister dans cet état pendant si longtemps?

« N'est-ce point à cette cause que l'on doit attribuer cette solitude à laquelle Marie s'est condamnée elle-même? Quelle existence!... Est-ce la passion de la vengeance, quelque développée qu'elle soit, qui peut déterminer une femme, belle, jeune, aimable, à se priver de toutes les joies, de tous les bonheurs de la vie, à mourir pour ainsi dire de son vivant? Car n'est-ce point une morte vivante que cette femme?

« Et Christophe!... Son abnégation n'a-t-elle pas été plus grande encore? Quoi!... passer vingt ans auprès de l'homme que l'on hait! Être obligé de le servir continuellement!... de le saluer à son lever!... de lui rendre ces mille petits soins que le dévouement sincère peut seul rendre tolérables!...

« Oui, messieurs!... les accusés sont atteints de monomanie. J'en ai la conviction intime, philosophique!... »

L'avocat s'étendit ensuite sur les griefs que ses clients pouvaient avoir contre M. de Pern. Il chercha à prouver que, quand bien même la monomanie n'existerait pas, on est forcé d'admettre des circonstances atténuantes, à cause de ces griefs.

— Enfin, — conclut-il, — je m'en repose, messieurs, sur votre conscience. La loi vous accorde le droit de condamner à mort; mais vous ne devez user de ce droit qu'avec la plus grande mesure, la plus grande réserve! Supprimer l'œuvre de Dieu, c'est presque blesser sa majesté. Un droit que vous avez aussi, c'est celui de la modération. On n'abuse jamais de celui-là; il vaut mieux renvoyer mille coupables que de frapper un innocent. Puis, si vous croyez devoir punir, vous avez la prison. Là, dans le silence absolu, dans l'isolement complet, l'âme se purifie, on songe à l'homme pour s'apercevoir qu'il est petit; on songe à Dieu pour comprendre qu'il est grand. L'âme s'ouvre au repentir. Et après plusieurs années d'épreuves, quand la mort vient frapper à la porte du prisonnier plein de confiance dans la miséricorde de Dieu, il peut répondre hardiment : Entrez !...

Cette plaidoirie, prononcée avec l'accent de la conviction, de l'honnêteté, fit sur la foule une sensation profonde. On augura bien de la fortune future du jeune avocat; quelques vieillards, membres distingués du barreau de Coblentz, vinrent féliciter le défenseur.

Cependant les répliques eurent lieu. Le président résuma les moyens fournis par l'accusation et par la défense, et l'on passa aux opinions.

Après un quart d'heure de délibération animée, les membres du jury rentrèrent dans la salle.

Le président prit la parole au milieu d'un silence tumulaire :

— Les accusés, — dit-il, — sont déclarés coupables. L'accusée Marie, pour laquelle on a admis des circonstances atténuantes, est condamnée à la détention perpétuelle. L'accusé Christophe est condamné à la peine de mort!

L'auditoire respira comme si toutes les poitrines eussent été soulagées d'un poids énorme.

Puis chacun se pressa vers l'estrade pour contempler une dernière fois le visage des accusés.

Christophe paraissait accablé; Marie, penchée à son oreille, lui parlait avec vivacité.

— Allons, — disait-elle, — il est temps de se montrer!... Sois courageux une fois dans ta vie, lâche!... Est-ce que tu veux te donner en spectacle à tous les misérables qui viendront jouir de ta dernière convulsion au pied de ton échafaud? Allons!...

— Laisse-moi, tentatrice!... Oh! si je n'avais pas écouté tes conseils!... — disait Christophe. — Et dire que tu as sauvé ta tête!...

— Mais, insensé, je ne la sauve pas, puisque je vais mourir avec toi!... N'est-ce pas un grand honneur que je te fais? Tiens!... il y a dans ma bague assez de poison pour nous deux; c'est ce qui reste de ce fameux poison de Locuste! Hâte-toi!...

— Bois la première, je boirai ensuite.

Marie ouvrit le chaton de sa bague et but.

— Tiens, bois à ton tour!... voilà ma bague!...

Christophe retourna la bague entre ses doigts.

— Non, — dit-il, — je ne boirai pas. J'aime mieux subir mon supplice. Oh! mourir comme une victime, non!...

— Donne-moi donc la bague, que j'achève, l'effet sera plus prompt.

Christophe lui remit la bague. Elle en acheva le contenu.

— C'est fini, maintenant, — dit-elle. — Lâche coquin, je te maudis! Mon fils n'aurait pas agi comme toi!...

Les soldats de la maréchaussée venaient pour reconduire les accusés en prison.

— Emmenez celui-là, — dit Marie; — pour moi, ce n'est pas la peine!

Au même instant, son visage se décomposa, les muscles de son cou se gonflèrent; un sang noir apparut sous l'épiderme.

Elle se renversa en arrière.

— Morte!... — s'écrièrent les soldats.

— Morte!... — répéta la foule.

—

Un mois après cette mémorable séance, Christophe allait subir la peine due à ses crimes.

Le matin du jour fixé pour l'exécution, la même foule qui encombrait la salle d'audience stationnait sur la place et aux abords de la place où l'empoisonneur devait être supplicié.

On avait choisi pour théâtre de cette expiation suprême un endroit découvert, privé d'arbres et de végétation, entre les murs de la ville et la célèbre forteresse d'Erehnbreitenstein.

Parmi les groupes, on remarquait un gros homme aux allures pondérées, vraie caricature des baillis du moyen-âge. Ce personnage était campé sur un magnifique cheval, qui frémissait d'impatience sous le poids grotesque qu'il supportait.

Une multitude de badauds se pressaient autour de cet homme et l'écoutaient parler avec une religieuse attention.

— Vous dites, monsieur le bourgmestre de Saxviller, — demandait-on à cet imposant personnage, — que vous savez des détails particuliers au sujet des empoisonneurs.

— C'est-à-dire, mes enfants, *distinguo!* (Allons, Cocotte, ne faites pas la méchante!...) Je veux dire que j'ai vu l'un de ces coquins, le jeune, celui qui se dit ambassadeur!

— Croyez-vous qu'il soit véritablement ambassadeur?

— *Scinditur incertum*, comme dit Virgile, *studia in contraria vulgus*. Ce qui signifie que les avis se partagent. (Diable d'animal, il a les mauvais principes de son ancien propriétaire.) On a reçu, dit-on, des nouvelles de Turquie. Il serait vrai que cet intrigant était et fut, pendant quelque temps, chirurgien en chef, — *medicus primus*, — de l'armée turque, — *Turcomanorum exercitus*. — (Vilaine bête!...)

— Alors, c'est un très-grand personnage?

— *Maximus*, très-grand!... Ce qui ne l'empêche pas d'être un fieffé scélérat!...

— Dites-nous donc, monsieur le bourgmestre, comment vous avez fait connaissance avec lui?

— Drôlement, mes amis, singulièrement!... Il est venu me demander un soir l'hospitalité, — *vesperam hospitalitatem*. — (Oh! comme cet animal me secoue!... Vrai! j'aurai des coliques!) — Donc, le jeune homme, — *hic juvenis miserrimus*, — très-misérable, — est arrivé chez moi dans un état piteux. Il mourait de faim et de soif, — *fame et siti!*... — Je l'abreuvai et je le nourris; puis, comme il manquait d'argent, — *deficientia pecunia*, — je lui achetai ce cheval, — *hunc equum*.

Le groupe se resserra. Chacun admirait les formes gracieuses et sveltes de l'animal, lesquelles contrastaient triomphalement avec celles du cavalier.

Le bourgmestre se prêta fort obligeamment à cette investigation.

En ce moment les aides du bourreau dressaient sur la place deux formidables machines. Au-dessus d'un échafaud élevé à huit pieds du sol, on voyait une énorme croix en forme d'X, qu'on appelait croix de Saint-André. Aux quatre extrémités de cette croix pendaient des chaînettes en acier, qu'on pouvait serrer et desserrer à volonté, à l'aide d'un crochet mobile.

Au pied de cet échafaud, une roue de trois pieds de diamètre, armée de pointes de clous en saillie, reposait entre deux montants en fer, terminés par un limon auquel on devait atteler un cheval.

A la vue de ces instruments, qui avaient été jusque-là couverts d'une toile d'emballage, un cri s'éleva dans la foule. Était-ce l'horreur, était-ce la curiosité que cette clameur exprimait? Peut-être ces deux sentiments. Dans toutes les foules, les passions les plus opposées se manifestent de la même façon par le même murmure puissant et confus.

L'homme qui réunissait toute cette multitude venait de s'éveiller sur la paille de son cachot, après une nuit troublée par les plus horribles rêves. Dans une vision *macabre* il avait vu toutes ses victimes s'agiter et danser autour de lui. Et, chacune d'elles, en passant, lui jetait une malédiction, un anathême. Celle-ci lui saisissait le bras avec une main de squelette; celle-là le regardait avec les yeux ternes du cadavre.

Les cheveux de l'empoisonneur étaient roides. Une sueur glacée mouillait tout son corps; ils poussait, en dormant, des cris qui ressemblaient à des râles.

Un rayon de soleil glissant à travers le soupirail du cachot chassa ce funèbre cauchemar et réveilla le misérable.

Christophe n'était plus reconnaissable! Un mois l'avait vieilli de vingt ans. Sa haute taille s'était courbée. Il avait horriblement maigri; ses cheveux blanchis, ses mains qui tremblaient, ses lèvres sans couleur, ses dents déchaussées comme par le scorbut, les pommettes de son front ostéologiquement saillantes, révélaient l'intensité des angoisses qu'il venait de subir pendant les trente siècles de trente jours.

Et l'on était à cette saison de l'année qui inspire la joie et les chants. Le soleil, arrivé au solstice brûlant, consommait avec la terre son hymen éternel. Les oiseaux du bon Dieu,

ces gais compagnons des captifs, gazouillaient et se béquetaient derrière les barreaux de la prison. Quelques chansons lointaines venaient par intervalles briser leurs notes harmonieuses aux angles de l'étroite fenêtre.

Ce contraste entre le monde et lui, entre les lumières qui brillaient autour de son cachot et les ténèbres qui obscurcissaient les profondeurs de son âme, rendait les douleurs de Christophe encore plus poignantes.

Tout à coup des pas retentirent dans le couloir qui conduisait à la prison de l'empoisonneur.

— Mon heure est venue! — dit-il avec effroi.

Et il fit sur son front le signe du chrétien.

Le bourreau entra, précédé par le guichetier et suivi par un greffier chargé de lire la sentence suprême.

A l'aspect de ces funèbres fonctionnaires, Christophe, qui s'était levé, retomba sur son grabat de paille.

— Mon Dieu, mon Dieu !... — dit-il.

Le greffier donna lecture de l'acte.

Christophe l'écouta machinalement. Il semblait ne plus appartenir à la terre. Mais quand il entendit qu'il devait subir le supplice de la roue, il poussa un grand cri.

Le greffier se retira.

— Allons! — dit le bourreau. — Je vois que vous allez faire une triste mine sur l'échafaud. Je suis prêt à vous rendre un petit service.

— Lequel ? — demanda faiblement Christophe.

— J'ai vu hier M. de Pern !

— Ah ! — fit l'empoisonneur en tressaillant.

— Oui ! Il m'a même dit qu'il revenait sur l'idée qu'il a exprimée au tribunal; il vous pardonne !

— Hélas !

— Il m'a prié de vous remettre cette fiole; c'est un cordial qui vous soutiendra.

— Oh ! merci ! Donnez !...

Le bourreau remit la fiole à Christophe.

— Avant, voulez-vous un prêtre ?

— Oui !... — répondit l'empoisonneur.

Bientôt le prêtre entra. Christophe se confessa sincèrement, pleura sur ses crimes, pria avec ferveur. L'absolution du ciel descendit sur son âme purifiée.

— N'avez-vous aucun souvenir à léguer à personne? — lui demanda le prêtre.

— J'ai quelque fortune, — fit le condamné. — Depuis vingt ans, j'ai accumulé. Je suis propriétaire de vingt mille francs déposés entre les mains de maître Thomas Probst, notaire à Strasbourg; je donne dix mille francs à Yvonnet, domestique du capitaine Dubuisson, pour qu'il épouse la femme de chambre de mademoiselle Élisabeth de Pern ; plus, cinq mille francs à Lorchet. Du reste, j'ai tout inscrit sur ce papier qui renferme mon testament.

Il remit le papier entre les mains de l'ecclésiastique.

Puis, comme le bourreau frappait à la porte du cachot, Christophe prit congé du prêtre en le priant de dire une messe pour lui. A cet effet, il lui avait légué tout ce qu'il possédait indépendamment de l'argent qu'il avait placé.

Le bourreau entra.

— On vous attend ! — dit-il.

— Je suis prêt, — fit le condamné.

Et il avala le contenu de la fiole.

Aussitôt une torpeur subite envahit son corps. Il chancela et tomba endormi sur sa paille.

Le bourreau, aidé de ses valets, l'emporta dans une charrette. On fit traverser toute la ville au sombre véhicule et l'on arriva à la porte du Rhin.

Christophe fut d'abord étendu sur la croix. La barre de fer, qui lui brisait les os, lui fit pousser un cri.

— Il n'est donc pas mort? — firent quelques voix dans la foule.

Mais c'était son dernier cri. Le bourreau lui avait fait absorber une forte dose d'opium qui devait rendre les tortures de son supplice moins cruelles. Quand on le transporta de la croix sur la roue, ce n'était plus qu'un cadavre.

Digitized by Google

XXVI

L'ÉVASION.

Pendant que cette exécution avait lieu, Orsini, monté sur une des tours qui flanquaient la forteresse d'Erehnbreitenstein qui lui avait été donnée pour prison, examinait la foule, et se demandait quel spectacle pouvait attirer là le peuple casanier des environs de Coblentz.

Il vit tour à tour la multitude se presser, se nouer, onduler comme un serpent gigantesque, se développer, se resserrer encore autour du sinistre échafaud. Il entendit les clameurs, les cris, les sons, les murmures qui s'échappent du sein des foules et montent vers le ciel, comme les notes cacophoniques d'un orchestre de charivari.

— Que diable est-ce ? — demanda-t-il à un adjudant qui lui servait de gardien ; — c'est une fête populaire ?

— Drôle de fête, monsieur ! — fit le sous-officier; — on roue un homme !

— Bah ! Je croyais que ce supplice n'était plus en usage ?...

— Il est plus en usage que jamais ! La preuve est visible !

— Et quel est donc le malheureux que l'on roue?

— Vous ne le savez donc pas?

— Non !

— Au moins vous devriez vous en douter ?

Le sous-officier pirouetta sur ses talons.

Le cœur du chevalier se serra.

— Oh ! c'est lui ! — dit-il ; — c'est Christophe !... Le lâche !... Il n'a pas fait comme ma mère !... Sainte femme !... Mais que ton ombre dorme tranquille, ma mère !... je te vengerai !...

Il se mit à se promener sur la plate-forme de la tour.

Erehnbreitenstein est une sombre citadelle très-vaste, très-haute et très-forte, construite ainsi qu'un nid d'aigle au-dessus d'une montagne qui domine la ville. Les remparts sont solides comme un ouvrage de Titans ; les meurtrières béantes, pareilles à des bouches de pierre, s'ouvrent sur la Moselle et le Rhin, foudroyant tantôt le fleuve, tantôt la rivière.

Du haut de cette plate-forme, Orsini découvrait toute la campagne. Il contemplait avec un mélange d'anxiété et de mélancolie les murailles à pic dont la base mord le rocher ; puis ces champs où l'air circulait librement, où le vent se promenait avec ce murmure qui fait tant de peine aux captifs.

La possibilité d'une évasion se présentait à son esprit ; car chaque jour on reculait l'époque de son procès, et la surveillance dont il était environné semblait se relâcher.

Mais la vue de ces murs polis, sur lesquels le soleil luisait comme sur une meule de feu, rappelait le chevalier au sentiment de la réalité. Il en mesurait de l'œil la déclivité et la hauteur.

— Comment faire ? — disait-il. — Le jour, on me découvrirait ; la nuit, je me briserais les reins. Sans aide, il m'est impossible de fuir. Oh ! si cependant je pouvais être rendu à la liberté... ne fût-ce qu'un jour, qu'une heure... juste le temps de te venger, ô ma mère !

Et il recommençait sa promenade.

Mais, plus il examinait, plus les murailles lui paraissaient hautes, plus les remparts lui semblaient glissants, plus les meurtrières et les tours se revêtaient d'une teinte menaçante et sombre.

Pendant qu'il se livrait à ses réflexions, l'adjudant revint auprès de lui.

— On vous demande ! — dit-il au chevalier.

— Qui ? — fit Orsini.

— Le juge d'instruction du tribunal de Coblentz.

— Que me veut-il ? Vais-je subir mon interrogatoire ?

— Je ne sais.

— Dites-lui que j'ai encore un quart d'heure de promenade ; et certes je ne me priverai pas de ce moment de bien-être pour entendre sa conversation, si aimable qu'elle soit.

— Vous faites une imprudence, — dit l'adjudant.

Orsini haussa les épaules ; mais il réfléchit.

Comment l'entendez-vous? — répondit-il.

— D'après les révélations de votre mère et les assurances qu'elle a données, la conscience des juges a été toute troublée. On hésite à vous déclarer coupable. Si vous vous insurgez, les sentiments de commisération qu'on éprouve pour vous se changeront en sentiments de colère.

Le chevalier marchait avec beaucoup d'agitation.

— C'est bien ! dit-il ; — je vous suis. Faites connaître à ce juge que je suis prêt à l'entendre.

Quelques minutes après, Orsini se rencontrait avec le juge d'instruction dans le parloir de la prison. Le magistrat l'accueillit avec une grande politesse.

— Monsieur le chevalier, — lui dit-il, — j'ai une grave confidence à vous faire.

— Je vous écoute, monsieur !

— Nous avons pour principe de ne pas faire retomber sur les enfants le poids des crimes de leurs pères. Or, il résulte de toutes les investigations auxquelles nous nous sommes livrés, que nous devons considérer comme chose complètement terminée le procès dans lequel vous vous êtes mêlé vous-même.

— Vous me rendez donc la liberté ?

— Non ! mille fois non ! Délivré d'une première accusation, vous tombez sous le coup d'une seconde ! Mais nous sommes disposés à conclure avec vous une transaction.

— Parlez !...

— Nous vous donnerons le moyen de vous évader. Mais il faudra qu'une fois sorti de la forteresse vous sortiez aussi du pays.

Orsini réfléchit.

— Est-ce un piége ? — pensa-t-il.

Le juge comprit l'hésitation du chevalier.

— Vous pensez peut-être que c'est une fausse joie que je veux vous donner ? — dit-il. — A quoi cela me servirait-il ? Non,

monsieur ! Nous avons des raisons sérieuses pour ne pas faire votre procès ; mais nous avons des raisons non moins sérieuses pour ne pas vous mettre en liberté. Ainsi, c'est à prendre ou à laisser! Évadez-vous, ou restez ! Si vous vous évadez, personne ne vous poursuivra; si vous restez, nous serons obligés de vous juger avec la sévérité la plus grande ou de vous remettre entre les mains des Français.

— Mais comment pourrai-je m'évader? Cette citadelle est une tombe ; on ne peut en sortir que par la mort !

Le juge prit la main du chevalier :

— Venez avec moi, — dit-il.

Le juge précéda le chevalier sur la plate-forme de la tour. Là, il montra du doigt à Orsini un large crampon de fer scellé dans le rempart, et qui avait dû servir autrefois pour attacher une corde à puits.

Ce qui expliquait cette supposition, c'est que, perpendiculairement au-dessous de ce crampon, s'ouvrait un large fossé qui paraissait être alimenté par une source.

— Voyez ! — fit le juge. — Avec une corde à nœuds et un peu de courage, l'évasion est facile.

Le chevalier examina de nouveau.

— Cela me paraît praticable! — dit-il.

— Acceptez-vous ?

— Oui ! Quand me procurerez-vous la corde ?

— Je l'ai.

— Comment ?

— Je prévoyais que vous accepteriez ma proposition.

— Et si je ne l'avais pas acceptée ?...

— Ma voiture est en bas, escortée par quatre soldats; j'avais ordre de vous emmener à Coblentz, où votre procès aurait été fait immédiatement.

— Alors je vous remercie beaucoup, monsieur. Mais, oserai-je vous demander un aide? il est très-possible que je me rompe le cou si j'agis seul pendant la nuit.

— Vous pouvez vous fier à l'adjudant.

— Ah !

— Je vous le dis!

— Il est prévenu ?

— Oui !

— Et arrivé dans le bas?

— Tudieu ! monsieur le chevalier, je n'ai jamais vu de prisonnier pareil à vous !

— Comment ?

— Il faudrait peut-être vous donner aussi un homme chargé de vous emporter.

A ce sarcasme, un éclair jaillit des yeux d'Orsini.

— J'ai été rudement éprouvé, monsieur ! — dit-il. — Aussi je me défie de tout, et surtout des marques d'intérêt que les hommes croient devoir me donner.

— Douteriez-vous de ma parole ? — fit le juge avec hauteur.

— Non, monsieur !... mais ma défiance ne disparaît jamais.

— Alors dites franchement que vous n'acceptez pas !

— J'accepte au contraire ; et avec reconnaissance.

— Alors c'est entendu ! A cette nuit !

— A cette nuit ! — balbutia-t-il.

Le juge fit appeler son domestique qui remit au chevalier un paquet de cordes plus minces destinées à attacher au crampon la corde à nœuds.

— Merci, — fit Orsini.

Et il rentra dans sa cellule après avoir fait un signe d'intelligence à l'adjudant qui venait d'apparaître à la porte d'entrée de la plate-forme.

Une fois seul, le chevalier s'assit et parut s'ensevelir dans ses réflexions. Elles étaient tellement profondes qu'il n'entendit pas le guichet de sa cellule s'ouvrir doucement et qu'il n'aperçut pas la figure grave du sous-officier qui le surveillait avec une curiosité inquiète.

Cependant le temps passait. L'adjudant commençait à s'impatienter de l'inaction du chevalier.

Il se décida à frapper résolûment à la porte de sa cellule.

— Qui va là ? — dit Orsini.

— Moi, — répondit le sous-officier.

Le captif ouvrit sa porte qui était fermée à deux tours.

— Pardieu, monsieur le chevalier, je vous admire ! Au moment de prendre décidément l'air, vous vous hâtez bien lentement.

Orsini se leva.

— C'est vrai, — dit-il, — mais je suis prêt. Quelle heure est-il ?

— Sept heures et demie.

— Que faut-il faire ?

— Vos préparatifs, mille bombes !

— Lesquels ? Je n'en ai aucun à faire.

— Et vos paquets ?

— Est-ce que vous croyez que la corde pourra supporter tant de choses ? Du reste, je n'ai absolument que quelques effets !

— Prenez-les.

— Bah ! je les lègue au geôlier.

— Cela vous regarde.

Orsini fit un paquet de toutes ses hardes, plaça sur le paquet une étiquette revêtue de ces trois mots : *Pour le geôlier*, puis il prit les cordes et s'adressant à l'adjudant :

— Y a-t-il de la lune ? — demanda-t-il.

— Je ne crois pas, — fit le sous-officier.

— Alors arrangeons notre corde.

Ils se dirigèrent tous deux vers la plate-forme.

Le chevalier regarda autour de lui. La nuit n'était point encore venue ; seulement le soleil abaissant derrière les montagnes son disque pâlissant teignait d'une couleur de cuivre rouge les murailles de Coblentz et celles de la citadelle.

— C'est la bonne heure, — dit l'adjudant.

— Oui, — répondit le chevalier ; — mais croyez-vous que personne ne prendra ombrage de ce que nous ferons ?

— Je ne le crois pas. Voyez ! Il n'y a personne.

Orsini jeta les yeux au bas de lui. Les abords des fossés étaient complètement solitaires.

— C'est bien, — dit-il, — attachons.

Le sous-officier tenait une des extrémités de la corde à nœuds ; il assujettit cette extrémité au crampon, mais Orsini ne se fiait qu'à lui pour ce soin. Il examina comment la corde avait été attachée et il fit deux nouveaux tours sur le crampon.

— De cette façon, — dit l'adjudant, — vous ne risquez pas de tomber.

— Je ne crois pas ; mais il est bon de prendre ses précautions, car il y a un saut de deux cents pieds et les fossés après !

— Savez-vous nager ?

— Non, — répondit Orsini après un moment d'hésitation.

Le chevalier ne remarqua pas le regard joyeux que le sous-officier jeta sur la campagne.

— Alors, — dit l'adjudant, — à quelle heure commencerez-vous votre ascension... descendante?

— Ma foi !... à la nuit!

— C'est-à-dire à neuf heures.

— Croyez-vous qu'à neuf heures on ne verra plus clair?

— Pardieu !... puisqu'il n'y a pas de lune.

Le chevalier serra la main à l'adjudant.

— A neuf heures donc ! — dit-il.

— A neuf heures!

Le chevalier et le sous-officier se séparèrent. Celui-ci descendit chez le geôlier de la citadelle.

Deux hommes de mauvaise mine, qui ressemblaient à deux recors, semblaient attendre l'adjudant. L'un d'eux s'approcha de lui.

— Eh bien? — lui dit-il.

— Eh bien ! votre intervention, — répondit le sous-officier, — est à peu près inutile ; vous pouvez vous en aller.

— Ah!

Le sous-officier se pencha à l'oreille d'un des recors :

— Il ne sait pas nager ! — dit-il.

Les deux hommes s'éloignèrent.

Pendant ce temps, Orsini avait feint de regagner sa cellule, mais dès qu'il avait vu disparaître l'adjudant, il s'était rapproché de la plate-forme. Là, il avait attaché les petites cordes après le crampon.

— Bon ! — dit-il, — de cette façon, si la corde à nœuds se brise, je pourrai me rattrapper aux autres.

Et il rentra dans sa chambre.

Au bout de deux heures, il sortit et s'avança sur la plate-forme.

— C'est vous? — fit une voix.

— Oui, — adjudant, — répondit le chevalier.

— Alors, hâtez-vous! La retraite va sonner; vous êtes en retard d'une demi-heure... Et un autre pourrait ne pas avoir autant de complaisance que moi!

Le chevalier se pencha en dehors de la plate-forme.

La nuit était venue. L'ombre baignait les remparts et tremblait sur l'eau des fossés. On eût dit un gouffre plein de ténè-

bres. Grâce à cette obscurité la distance qui séparait les fossés du sommet de la tour paraissait décuplée.

Comme le soldat pris par le baron des Adrets, Orsini eût donné ce saut *en trois fois* à l'adjudant ; cependant, ainsi que l'avait dit le sous-officier, le temps pressait. Il fallait se décider.

— Je suis prêt, — dit-il.

— Alors, faites le saut et Dieu vous garde !

Orsini enjamba la balustrade de la tour.

— Oui ! — dit-il, — que Dieu me garde !

Et il se pendit au premier nœud de la corde.

Mais là, son cœur se serra.

— Oh ! — dit-il, — si la corde allait se briser ! Allons, prenons notre courage à deux mains.

Il se laissa glisser et dépassa le quatrième échelon, ou plutôt le quatrième nœud.

Arrivé à cette distance de la plate-forme, il sentit que la corde s'éloignait de la muraille. Il étendit son pied droit pour le placer sur le cinquième nœud et machinalement il saisit la seconde corde.

A ce moment, la corde à nœuds parut s'agiter.

— Oh ! — fit Orsini d'une voix étranglée, — adjudant, maintenez la corde ; je crois qu'elle fléchit !...

— Je n'y saurais que faire ! — répondit le sous-officier d'un ton qui, à travers la distance, parut sinistre au chevalier.

Orsini se reprit à regarder sous ses pieds.

La lune, qui se levait dans un halo sombre, éclairait d'un pâle rayon la base des remparts et dansait sur la jaunâtre surface des fossés.

— Oh ! c'est profond comme l'enfer ! — murmura le chevalier.

Il descendit encore d'un nœud.

La corde semblait de plus en plus fléchir.

Tout à coup, un craquement sec se fit entendre. C'était une partie du chanvre qui se rompait.

L'imminence du danger rendit du courage au chevalier. Il se laissa glisser de nouveau avec plus de légèreté ; ses mains passèrent sûr les aspérités de deux nœuds sans presque les toucher. Il n'était plus qu'à vingt pieds du fossé.

Un second fragment du chanvre se brisa encore, puis un troisième, puis un quatrième.

Enfin, le chevalier sentit que la corde à nœuds ne tenait plus à rien !

— Oh ! — s'écria-t-il. — J'avais le pressentiment que tu la couperais, misérable !...

Un éclat de rire répondit à ces paroles.

Mais Orsini avait une ressource. La corde à nœuds tomba avec fracas dans le fossé. Le chevalier s'était cramponné convulsivement à la petite corde : il la sentit fléchir aussi. Mais, aiguillonné par l'instinct de conservation, il se laissa glisser de nouveau.

Ses pieds touchaient l'eau du fossé, lorsque la corde se brisa dans le milieu.

Orsini tomba sans bruit.

— Oh ! — pensa-t-il ; — j'ai bien fait de dire que je ne savais pas nager : on m'aurait assassiné.

Il se mit donc à nager silencieusement du côté de la ville. En quelques secondes, il atteignit le bord. Là, il leva les yeux.

Des lumières circulaient sur la plate-forme ; et, à ces lueurs, Orsini crut apercevoir la tête du juge d'instruction qui se penchait sur le gouffre.

Digitized by Google

XXVII

ENCORE ORSINI.

Lorsque Orsini fut arrivé sur le bord du fossé, il craignit que ces lumières ne trahissent sa fuite; aussi longea-t-il prudemment le rempart, prenant soin de se courber au niveau des hautes herbes qui croissent autour de la base du fort.

Puis il se redressa dès qu'il fut en dehors du cercle lumineux. Là, il jeta les yeux autour de lui; personne n'apparaissant sur les berges, il prit son chemin à travers la campagne.

— Libre! — s'écria-t-il.

Ce mot de liberté, qui retentit dans la nuit, effraya le chevalier lui-même : il tressaillit au son de sa propre voix.

— Libre! — répéta-t-il.

Il s'élança en courant de toute la vitesse de ses jambes dans la direction du vieux burg.

— Peut-être trouverai-je encore là quelque trace de mon passé, quelques vestiges de ma mère! — pensait-il. — Le sentiment de ma vengeance grandira parmi ces ruines. Je les habiterai de nouveau jusqu'au jour où je me montrerai pour la dernière fois à mes ennemis épouvantés.

Il agita sa main dans l'air, comme les Iroquois agitent leur tomahawk en marchant dans le sentier de la guerre.

C'était une de ces sombres et chaudes nuits d'été, pendant

lesquelles aucune rosée ne tombe du ciel ou ne s'échappe de la terre. De brûlantes émanations circulaient comme à l'heure d'une éruption volcanique. Une sueur de feu coulait sur le front du chevalier.

— Allons! — disait-il; — marchons!... courons!... volons!... le démon nous appelle!... Il se passera bientôt quelque chose d'étrange qui effrayera les générations futures!

Et il roulait comme s'il eût été pris d'un accès de vertige.

Les bruits qui se produisaient dans l'éloignement arrivaient à son oreille en notes menaçantes. Il lui semblait que toutes les voix de la solitude, tous les sons, toutes ces clameurs sans nom qui roulent dans le silence des ténèbres étaient un concert de malédictions, ou de sinistres encouragements adressés par des êtres mystérieux à l'homme qui fuyait.

Les nuages noirs l'enveloppaient comme d'un manteau. Il passait au travers en étendant les mains ainsi qu'un aveugle courant dans la nuit de sa cécité.

Déjà, aux pâles reflets de la lune, apparaissaient, pareils à un fouillis de ruines entassées les unes sur les autres et estompées par les brumes, les maisons d'Himmelberg, les hauts sapins environnants et le clocher de l'église.

Quelques lampes allumées çà et là luisaient au milieu de ces maisons comme des yeux gigantesques.

Orsini n'osa pas entrer dans le village. Il craignait que quelqu'un ne fût encore levé et qu'on ne le reconnût. Il fit donc un détour assez long; mais, à mi-côte de la montagne, il lui vint à l'esprit l'idée d'aller voir ce qui se passait à la villa de M. de Pern.

En conséquence, il s'approcha des murs d'enceinte, et grimpa sur l'arbre au pied duquel Hector s'était souvent caché au commencement de son amour.

De là, il plongea son regard ardent dans le salon, dont les fenêtres étaient encore illuminées.

Il aperçut sept ou huit ombres qui passaient et repassaient devant les rideaux.

— On va se séparer, — pensa-t-il.

En ce moment, minuit sonnait.

L'une des fenêtres du salon s'ouvrit. Deux têtes se penchèrent sur le rebord de la croisée. C'étaient celle d'Hector et

celle d'Élisabeth. Un frémissement parcourut tout le corps du chevalier.

— Oh ! — fit-il en agitant les hautes branches de l'arbre. — Ils sont heureux ceux-là. Ils ne se doutent pas qu'ils viennent de tuer deux personnes, d'abord ma mère !... Ma mère, la seule affection que j'aie eue de ma vie; la seule affection réelle et profonde !...

Il montra le poing à la fenêtre !...

— Ils sont heureux ! — continua-t-il. — Et moi, j'ai l'enfer dans le cœur !... Moi qui suis le frère d'Élisabeth !... Moi qui devrais être riche, puissant, environné de considération et d'amour !... Oh ! voir ce bonheur et ne pouvoir le briser !...

Hector posait ses lèvres sur la main d'Élisabeth. Le bruit de ce baiser retentit comme un glas aux oreilles du chevalier. Son tremblement devint plus intense. Les feuilles de l'arbre s'agitèrent de plus en plus.

— Tenez ! — disait Élisabeth en appuyant familièrement sa main sur l'épaule du vicomte. — Quoique mon bonheur soit grand, je ne puis m'empêcher d'être bien triste... Le sort de ces malheureux me désole...

— Mais, ma chère Élisabeth, ce sort, ne l'avaient-ils pas mérité ? Ne vous effrayez point d'une vengeance légitime. Assez souvent la justice se trompe. Il est heureux qu'elle frappe quelquefois les coupables...

— Oh ! je n'attaque point la validité du jugement. Mais songez à ce que nous avons fait ? Avons-nous le droit de nous ériger ici en vengeurs. Qui sait si Dieu ne nous reprochera pas un jour notre déposition ?

— Enfant !...

— Oh ! non, Hector. J'ai de funestes pressentiments. Il nous arrivera quelque chose, j'en suis sûre !...

A cette voix, Orsini tressaillit de nouveau.

— Que voulez-vous qu'il vous arrive ? — reprit le vicomte, — m'aimez-vous, Élisabeth ?

— Oui !...

Le chevalier sentit son cœur bondir de rage et de fureur.

— Oui ! — répéta la jeune fille.

— Eh bien, Elisabeth, lorsqu'on s'aime bien, il n'arrive rien de malheureux ! La Providence, qui nous gouverne, protége toujours les amours quand ils sont purs et sincères comme les nôtres.

— Dieu vous entende, Hector.

— Il nous entend! — fit le vicomte en montrant le ciel. — Ce soir les étoiles ne brillent pas, la lune est voilée. Mais Dieu nous regarde à travers ce rideau sombre. Il entend tout ce que nous disons, il reçoit nos serments, il bénit nos amours.

— C'est une belle nuit, Hector, s'il y avait des étoiles elle serait magnifique. Sentez-vous ces tièdes émanations. Il n'y a pas un souffle de vent.

— Oh! — pensait Orsini. — C'est vrai, il n'y a pas de vent sur la terre; mais il y a un vent de haine qui dessèche mon âme! Oh! prenez garde, vous qui êtes heureux!...

— Il faut cependant vous quitter, Elisabeth! Il est minuit... — reprit Hector.

La voix de la jeune fille devint moins perceptible.

— Ce ne sera pas pour longtemps, — disait-elle.

— Encore huit jours, mon ange!

— Huit jours!...

— Huit jours! — répéta le chevalier. — Que feront-ils dans huit jours? sans doute ils se marieront? O désespoir!

Le chevalier ne savait plus ce qu'il éprouvait. C'était un tumulte de sentiments confus qui bouillonnait dans son âme. La pensée de l'inceste arrivait à son esprit avec acharnement. Il ne chercha point à la repousser.

— Le sort en est jeté!... — dit-il. — Oui! Je l'aime! Qu'elle soit ma sœur ou non, peu m'importe! Je l'aime! Il faut que je la possède!...

Il descendit précipitamment de son arbre.

— Voyez! — disait Elisabeth. — Il ne fait pas de vent; cependant regardez comme cet arbre s'agite!...

— C'est quelque oiseau de nuit... Oh! cet arbre, mon ange, que de souvenirs poignants et doux il me rappelle!.. C'est au pied de cet arbre que je me plaçais pour vous voir entrer et sortir. J'y passais des journées entières, et quand j'avais entendu votre pied léger effleurer presque sans le faire crier le sable du jardin, j'étais heureux et confus, je m'en allais comme un voleur qui vient de commettre un larcin.

— J'aimerai bien cet arbre, mon Hector!

— Votre nom est inscrit avec le mien sur son écorce, voulez-vous venir le voir en me reconduisant jusque-là?

— Oui!...

Le vicomte souhaita le bonsoir à ses hôtes, il sortit avec Elisabeth, tandis que M. de Pern sortait lui-même avec le baron, Dubuisson et M. de Brown.

Arrivés au pied de l'arbre, les deux jeunes fiancés approchèrent une lanterne de l'écorce et ils purent voir leurs quatre initiales entrelacées, comme les quatre mains de deux amis.

En abaissant la lanterne, Hector remarqua que l'herbe était foulée au bas de l'arbre comme si une bête fauve s'y fût vautrée... En descendant, le chevalier était tombé. Son pied avait glissé, il avait fait dans l'herbe une longue traînée.

— C'est singulier, — murmura le vicomte. — On dirait une trace d'homme.

— Oh ! j'ai peur, — dit Elisabeth.

Dubuisson se rapprochait. Le vicomte lui fit part de sa découverte.

Le capitaine se pencha sur le sol comme un Sioux qui cherche une piste. Après quelques minutes d'examen :

— Pardieu, — dit-il, — c'est un pied d'homme et très-aristocratique, encore. Voyez ! le bout de la botte est mince, la semelle finement dessinée, le talon régulièrement rond !

M. de Pern, qui se rapprochait à son tour, ne put s'empêcher de rire.

— Diable !... capitaine, — dit-il, — vous en parlez comme un connaisseur en chaussures !... *ne sutor ultrà crepidam !...*

Le capitaine devint grave.

— Il est bon de savoir un peu de tout, — dit-il. — En 89, je commandais cent hommes qui n'avaient pour eux tous que trois paires de souliers; c'était dans les Alpes. Nous tombâmes sur un troupeau de bœufs. Le lendemain tout le monde avait des souliers sinon élégants, du moins solides. C'est moi qui coupais les semelles, mes hommes cousaient. Sans cette ingéniosité, moi seul et mes deux lieutenants nous aurions marché chaussés.

— Que pensez-vous donc de cette trace ? — fit Hector.

— Oh ! c'est encore un amoureux de mademoiselle Élisabeth !

Le vicomte fit une grimace de mauvaise humeur, mais un baiser que lui donna la jeune fille ramena la sérénité sur son front.

Orsini avait longé les murs d'enceinte en entendant venir le vicomte et Élisabeth. Mais il ne les perdait pas de vue. Il apercevait à la lueur de la lanterne le groupe formé autour de l'arbre.

— Allons! — dit-il. — Fuyons!... Ces gens sont des démons. Mon ombre seule leur laisserait une trace suffisante pour qu'ils me reconnaissent. Oh! cette lettre de Dubuisson, qu'en ferai-je? Hector la reconnaîtrait, Élisabeth aussi. Non! elle ne peut me servir à rien!...

Il tira de sa poitrine la lettre qu'il avait trouvée dans le portefeuille d'Hector.

Voici quelques-uns des passages de cette lettre :

« Je suis fondé à croire, mon ami, — écrivait Dubuisson, — qu'Élisabeth vous aime; il ne se passe pas un jour qu'elle ne me demande au moins dix fois de vos nouvelles : j'ai découvert dans votre chambre et je lui ai remis une pièce de vers que vous adressiez à une Chloris que je connais, laquelle pièce commençait ainsi :

« Je t'aime et n'ose te le dire!
« Quand je contemple ton sourire,
« Que je vois tes beaux yeux briller,
« Je voudrais rompre mon silence ;
« Mon amour de mon cœur s'élance !
« Alors je ne puis plus parler!... »

« Ces vers sont des vers de gentilhomme ; ils sont excessivement faibles ; je les ferais presque mieux que vous; néanmoins Élisabeth les a trouvés magnifiques...

« Avez-vous quelques nouvelles?... Trouvez-vous votre Lorchet? Échappez-vous à votre Orsini?... Si jamais je le rencontre!... »

Le chevalier avait essayé d'enlever cette phrase!... Mais il avait réfléchi que nul ne pourrait supposer que cette lettre lui eût été adressée.

— Allons!... — dit-il. — Je n'en ferai pas usage!... Elle ne servirait qu'à me faire confondre plus facilement.

Il déchira le papier et en jeta les morceaux au vent.

Un quart d'heure après il arrivait au sommet de la montagne sur laquelle était construit le vieux burg.

A la clarté de la lune, le vieil édifice présentait un lamentable aspect. Les ruines, si l'on peut s'exprimer ainsi, étaient encore *plus ruinées*. Le dernier pan de muraille était tombé sur le sol, entraînant dans sa chute les lierres, le lichen, les ronces, les plantes parasites et sauvages qui s'attachent aux

antiquités monumentales comme pour les soutenir, et, en réalité, pour tomber avec elles.

Des amas de pierres noirâtres, obscurcies encore par les ténèbres, gisaient çà et là, couronnant d'ombres le sommet de la montagne. Des hiboux s'envolaient du milieu de ces débris. Leurs ailes frôlant les murs écroulés, tiraient de ces ruines ce lugubre froufou qui épouvante les âmes faibles. Ce bruit était comme le dernier adieu du passé qui s'écroulait.

Le chevalier resta longtemps immobile et silencieux devant ce tableau. Une foule de souvenirs lui revenaient à l'esprit. Les bras croisés sur sa poitrine, il regardait.

Après cet instant de contemplation, il chercha la porte souterraine du burg.

Le rocher était toujours debout. Mais sa base fouillée par les coups de Lorchet offrait aux yeux d'Orsini une anfractuosité de terre remuée fraîchement et sur laquelle rampaient encore des flocons de fumée.

L'air comprimé dans ce souterrain s'était échappé peu à peu, de sorte qu'au bout d'un mois, la flamme était à peine éteinte.

Orsini pénétra dans le souterrain.

Il connaissait tous les détours de cette sombre habitation, mais l'incendie avait fait écrouler les voûtes. Sur les marches de l'escalier, les pierres de la voûte étaient tombées. Elles interceptaient le chemin au chevalier.

Il alluma donc, à l'aide d'un briquet et d'amadou, un morceau de bois de *tremble*, et s'introduisit à travers les débris.

Il débarrassa quelques pierres et parvint enfin dans la chambre qui avait servi de laboratoire à Marie, et dont les murs construits en briques avaient mieux résisté à l'action du feu.

La lampe pendait toujours au plafond. Orsini l'alluma.

Il vit alors les meubles brûlés, les boiseries des murs complètement détruites par le feu. Un vieux volume relié en cuivre subsistait encore. Il était posé sur l'angle d'une table consumée à demi.

C'était l'*Arcanum Locustæ*.

Orsini ouvrit le livre et en brûla tous les feuillets.

— Après nous, — dit-il, — plus rien!...

Il essaya de pénétrer dans la chambre contiguë. Mais un amas de pierres en obstruait l'entrée.

— Restons ici! — dit-il. — Huit jours sont bientôt passés, j'irai prendre ma nourriture à Schwartzwald.

Le lendemain, il alla à Schwartzwald, et vendit à un orfèvre un lingot d'argent qu'il avait trouvé dans le burg. C'était tout ce qui restait de l'argenterie de la comtesse.

On lui donna huit cents livres.

Après déjeuner, il entra dans un *coffe-house* du bourg.

Une foule de bourgeois réunis dans cet établissement discutaient les questions politiques, s'occupaient des nouvelles récentes, ou jouaient aux cartes et aux dominos.

Orsini prêta l'oreille.

— Croyez-vous que ce soit vrai? — demandait une sorte d'épicier endimanché.

— Il paraît que c'est exact!... — répondait un avocat. — Je tiens cette nouvelle d'un de nos amis qui est juge d'instruction à Coblentz. Il m'a écrit ce matin.

Le chevalier tressaillit.

— Et il vous dit?... — continua l'épicier.

— Que le sieur Orsini s'est noyé en voulant s'évader de la forteresse!

— En a-t-on des preuves?

— Il paraît que oui.

— On aurait donc retrouvé le cadavre?

— Non, on ne l'a pas même recherché!...

— Tiens, c'est assez drôle!...

— Oh! il aurait l'existence bien chevillée dans le corps, s'il avait pu s'échapper. On lui avait procuré une corde à nœuds pour descendre de la tour d'Érehnbreitenstein. Arrivé à peine à quarante pieds du sommet, la corde s'est cassée; il est tombé.

— Ah! c'est une fameuse canaille de moins, alors.

— Chut! ne le dites pas si haut!...

— Et pourquoi?

— La mort de ce gaillard-là pourrait fort bien nous attirer des affaires désagréables avec la Turquie.

— La Turquie!... Une belle puissance! Un jour, les Russes, les Français et les Anglais se la partageront!...

— Diable!... Ce que vous dites-là est grave!...

— C'est-à-dire que je m'étonne de ce qu'on n'ait pas fait le procès de ce coquin-là.

— C'était un plénipotentiaire !...

— Qu'importe ? c'était un coupable !... Je suis ici membre du conseil des prud'hommes. Si j'avais eu ce drôle entre les mains, il n'en serait pas sorti.

— Je ne puis absolument partager votre opinion !

— Ce qui m'étonne, c'est qu'on n'ait pas cherché le cadavre du chevalier Orsini. On aurait dû le chercher.

— Oh ! il est mort, allez !

— Je le crois. Est-ce que vous avez vu ce coquin?

— Oui. C'était un homme dans le genre de ce monsieur qui passe au comptoir.

Orsini jeta un coup d'œil inquiet sur les deux interlocuteurs. Il se prépara à rentrer au burg.

— Tiens! — fit l'épicier, — il n'était déjà pas si mal, ce chevalier.

— C'était un joli garçon !...

— Mais oui !...

Orsini ne crut pas devoir s'enorgueillir de ce compliment qu'on lui lançait, Il s'empressa de sortir du café.

— Partout ! — s'écria-t-il, — partout la haine me poursuit!... Oh ! cela ne durera plus longtemps. Je suis jeune mais je suis las. La vie me pèse. Allons !... heurtons-nous une dernière fois contre les heureux de ce monde, puis nous en sortirons avec un funèbre éclat !...

XXVIII

LE JOUR DES NOCES.

Himmelberg était tout en fête.

L'honnête M. Brown, bourgmestre de son village, courait comme une âme en peine dans l'unique rue de ses administrés. Il faisait placer des draperies aux portes et aux fenêtres, sur ces draperies des fleurs, au-dessus de ces fleurs des guirlandes de buis et de houblon.

Sur un tertre situé entre le hameau et la villa, il avait établi une pièce d'artillerie dont la date remontait au moins au temps du siége d'Algésiras. Une mèche de dix pieds de lon-

gueur servait à enflammer la poudre; car vu l'état de vétusté de ce canon, personne n'aurait eu l'audace de mettre de près le feu à la lumière.

M. Brown se trouvait donc à la fois architecte, décorateur et artificier. Mais ces trois fonctions ne l'absorbaient pas au point de lui faire négliger ce qui constitue plus particulièrement et plus matériellement une fête de village, c'est-à-dire la table.

Dans la cour qui précédait sa maison, un système de plateaux en sapin, joints les uns aux autres, supportait plus de cent cinquante couverts qui attendaient la majeure partie des habitants de la commune.

Un des bouts de cette table, plus décoré que le reste et entouré de fauteuils au lieu de bancs, était réservé aux personnages les plus importants. Aucune ligne de démarcation ne séparait d'ailleurs cette extrémité, du prolongement de la table. M. Brown était républicain de la meilleure façon. Il glorifiait son origine plébéienne en mettant le peuple autour des mêmes bouteilles que l'aristocratie.

La cause de toute cette animation était le mariage d'Hector de Saint-Brice avec mademoiselle Élisabeth de Pern.

La cérémonie civile venait d'avoir lieu le matin. Un prêtre du clergé de Coblentz devait bénir leur union à huit heures du soir dans la chapelle d'Himmelberg.

En attendant, les invités festoyaient; et tout le monde était invité. De sorte que le paisible village s'était endimanché. Les garçons avaient revêtu leurs plus beaux habits; les jeunes filles étaient mises avec cette coquetterie simple et élégante qui distingue si éminemment les blondes beautés d'outre-Rhin.

Des danses s'organisaient partout.

Dans les granges, les pistons criaient, les clarinettes nazillaient, les trombones ronflaient, les bassons bruissaient, les fifres sifflaient, les haut-bois se plaignaient, les flûtes chantaient, les violons miaulaient, les violoncelles râclaient, les grosses caisses toussaient et tonnaient.

C'était partout bruit, sons, clameurs.

Les rois de la fête arrivèrent bientôt.

M. de Pern ouvrait la marche avec l'énorme madame Brown qui selon sa louable habitude ouvrait la bouche mais ne disait rien. Le baron de Saint-Brice venait ensuite donnant le bras

à la femme du notaire. Hector conduisait une des filles du bourgmestre de Schwartzwald, invité par M. Brown; quant au capitaine, il menait à l'autel Élisabeth de Pern.

Le repas commença au bruit des sérénades et des vivats. Il fut aussi joyeux que possible. Une gaieté franche et cordiale ne cessa de régner : au dessert, maître Brown chanta la chanson suivante qui fut couverte d'applaudissements. C'était l'antique épithalame de l'honorable corporation des tonneliers. M. Brown se rappelait toujours son origine.

Equarrissez les soliveaux!
Pan! pan! que le merrain éclate!
Faites-nous de larges cuveaux,
Où coule le vin écarlate!...

C'est aujourd'hui que l'on marie
Jean-Pierre, notre compagnon;
Sa femme est la Jeanne-Marie,
La fille aînée au forgeron!
Au chêne, faites des entailles!
Battez le fer quand il est chaud!
Forgeron, faiseur de futailles,
Danseront autour du tonneau!

Refrain. Équarrissez les soliveaux! etc.

Le tonnelier, l'homme qui forge,
Sont frères par le droit du vin;
Ils ont tous deux chaud à la gorge,
Ils peuvent se donner la main.
L'un n'a pas la bouche aussi noire;
Mais l'autre déteste autant l'eau!
Tonnelier, donnez-nous à boire;
Forgeron, cercle le tonneau!...

Refrain. Équarrissez les soliveaux! etc.

Ils sont sur une même ligne ·
Le forgeron forge le fer
Qui doit piocher notre vigne;
Lorsque le vin deviendra clair,
Vers la fin du brumeux automne,
Tonnelier prendra son marteau
Pour faire couler dans la tonne
Le vin qui jaillit du cuveau!...

Refrain. Équarrissez les soliveaux! etc.

Oui, mes amis, Jean-Pierre et Jeanne
Se conviennent parfaitement.
Le tonnelier n'est pas un âne,
Et Jeanne vaut bien son amant.
Que Dieu leur donne joie et gloire !
Travaillez et buvez longtemps !
Quand on sait travailler et boire,
On a de beaux et bons enfants.

Refrain. Équarrissez les soliveaux ! etc.

Après cette chanson on se leva de table. Les deux familles des époux regagnèrent au bruit de l'artillerie la villa de M. de Pern, pour y attendre l'arrivée du prêtre.

A sept heures il se trouvait à la villa.

On se rendit immédiatement à la chapelle d'Himmelberg.

Cependant, un homme que l'on n'avait pas remarqué, et qui assistait, invisible pour ainsi dire, à toutes ces scènes de joie expansive et générale, errait au milieu des groupes, apparaissait par intervalles autour des granges et se permettait parfois de s'introduire dans la cour de M. de Pern.

C'était le chevalier Orsini.

Vêtu d'une vieille houppelande grise toute déchiquetée, la tête couverte d'un chapeau dont les bords usés tombaient sur les épaules et laissait échapper la forêt de cheveux blancs d'une vaste perruque, le chevalier était méconnaissable.

Une longue barbe grise dont les flocons s'éparpillaient sur un antique gilet à gros boutons complétait son déguisement. Il marchait avec une lenteur affectée, tendant la main à celui-ci, à celui-là, lorsqu'il se voyait l'objet de l'attention plus particulière de quelques-uns des invités.

Quand la noce sortit, Orsini descendit la pente de la montagne et suivit d'assez près les deux familles.

Le soleil commençait à disparaître derrière les rochers. Un joyeux crépuscule teignait de couleur rose les arbres et les maisons. Personne ne fit attention au sombre mendiant dont les yeux brillaient d'un fauve éclat.

Il marcha jusqu'aux premières maisons d'Himmelberg.

Là, comme il vit la foule se presser autour des époux et entrer avec eux dans l'église, il jeta le bâton sur lequel il s'appuyait, tira un long poignard caché dans sa poitrine, le plaça

dans la manche de sa houppelande et entra comme les autres dans la chapelle.

La cérémonie commença.

Le prêtre était un beau vieillard courbé sous le poids de quatre-vingts années. Cette union l'avait ému, car il savait par quelles épreuves avaient passé les deux époux. Aussi ses yeux étaient-ils tout humides.

Avant de bénir les fiancés, il leur adressa l'allocution suivante:

— Que la paix du Seigneur soit avec vous, mes enfants, — dit-il. — Comme les Hébreux après les longues semaines de la persécution, vous pouvez vous dire : *Evasimus rubrum mare!* »

« L'arc-en-ciel du bon Dieu luit à votre horizon après bien des jours de tempête. Loué soit celui qui rend la sécurité à votre âme et qui promet le bonheur à votre avenir!...

« Vous avez, mes enfants, toujours marché dans les voies droites de la justice et de la vertu. Ne vous écartez pas de ce sentier; rien de fâcheux ne vous arrivera plus. Vous qui avez tant de fois touché du pied la pierre de la tombe, ayez confiance dans celui qui veilla sur votre berceau.

« Dieu permet parfois le triomphe de l'iniquité; mais l'édifice des méchants est construit sur le sable. A un moment donné, la colère céleste souffle, et l'édifice est renversé! *Dixi ubinam sunt?* J'ai dit : Où sont-ils?

« Ne vous découragez point si le chemin de la vie est hérissé de cailloux et de ronces! Quand vos pieds saignent, que vos muscles se détendent de lassitude, levez les yeux vers la montagne. *Levavi oculos meos ad montes undè veniet auxiliummihi.*

« C'est de Dieu que vient toute gloire et toute joie. Adorez-le dans votre bonheur; priez-le dans votre affliction! Il vous donnera la force de supporter vos peines et surtout la force de porter votre bonheur; car souvent la prospérité est lourde : c'est un joug sous lequel on ploie et l'on se brise, quand on ne sait pas rapporter cette prospérité à Dieu qui peut seul la rendre véritable.

« Aimez-vous bien l'un et l'autre. L'amour est divin. C'est pour vous un devoir. Comme disait le disciple bien-aimé du Christ, *là est toute la loi.*

« Aimez bien aussi vos enfants, si la Providence donne cette couronne à votre hymen. Les enfants sont les anges du foyer domestique; ce sont eux qui doivent sauver le monde de la

corruption si on leur donne les bons principes de probité et d'honneur, de piété et de bienveillance dont nos ancêtres nous ont transmis l'exemple à travers les âges.

« Élevez-les comme vous fûtes élevés vous-mêmes, loin des pestes contagieuses de l'éducation publique, entre les portraits des aïeux et l'image du Christ suspendue au-dessus de l'âtre. La révolution qui vous a banni, monsieur le vicomte, est née dans ces écoles pédantes où l'émulation se transforme en orgueil, la rivalité en haine.

« Et vous, mademoiselle de Pern, portez dans le nouvel état que vous embrassez les vertus qui ont sanctifié votre célibat ; vous serez bonne mère, car vous avez été fille aimante et dévouée.

« Il me reste à vous bénir au nom de Dieu, mes enfants, mais avant de prononcer les mots sacramentels qui lieront l'un à l'autre pour l'éternité votre double destin, permettez-moi de vous bénir en mon nom. La bénédiction d'un vieillard porte toujours bonheur; recevez-la donc comme je vous la donne, avec le cœur, mes enfants! »

Le vieux prêtre parlait au milieu d'un silence profond ; aussi tout le monde entendit-il l'allocution. Quelques pleurs coulèrent. Yvonnet, qui n'avait pas quitté d'un pas la femme de chambre d'Élisabeth, entraîna sa future épouse aux pieds du vénérable ecclésiastique.

— Bénissez-nous aussi, mon père, — dit-il, — bénissez-nous en votre nom ; ces jours-ci, vous nous bénirez au nom de Dieu!

Le prêtre fit le signe de la croix sur ce nouveau couple.

Alors un mouvement eut lieu dans la foule.

— Place ! — cria une voix stridente.

M. de Pern se retourna : la scène de Saint-Pétersbourg se représenta à son esprit; il pâlit.

— O mon Dieu! — dit-il, — ce n'est donc point encore fini!

Le faux mendiant avait repoussé les personnes qui l'entouraient et tandis que le prêtre prononçait le *conjungo*, il vint se poser audacieusement devant la balustrade.

Là, il arracha sa perruque, ôta sa vieille houppelande et apparut aux yeux de la foule stupide d'étonnement, en grand costume de pacha.

— Le chevalier!... Orsini, — s'écria-t-on de toutes parts.

Le prêtre recula d'un pas.

— Que voulez-vous? — s'écria-t-il, — vous qui venez troubler ainsi la maison du Seigneur.

Orsini était calme.

— Je viens vous demander aussi votre bénédiction, prêtre, — dit-il, — n'en ai-je pas le droit? Je suis le frère de celle que l'on marie; le fils aîné de M. de Pern!

— Oh! mon Dieu! — fit M. de Pern.

Hector s'était levé : il marcha résolûment vers le chevalier.

— Monsieur, — lui dit-il, — je vous ai pardonné vos tentatives d'assassinat; prenez garde que je ne me rappelle mes trop justes griefs.

Orsini jeta sur Hector un coup d'œil haineux.

— Je ne vous ai jamais craint, — dit-il, — je vous crains aujourd'hui moins que jamais. Mon sort est accompli!...

M. de Pern s'avança à son tour.

— Allez rejoindre votre épouse, — dit-il à Hector.

Et se tournant vers Orsini :

— Je suis votre père, monsieur, — lui dit-il. — En cette qualité, je vous ordonne de sortir de ce temple.

— Ah! vraiment! monsieur mon père!... vous reprenez cette qualité un peu tard. De quel droit osez-vous m'adresser un ordre, vous qui ne m'avez jamais fait une caresse!

— Je ne puis vous donner ici d'explications. Venez chez moi tout à l'heure, je vous satisferai.

— En quoi, monsieur?

— Vous me questionnez?

— Je n'ai plus le temps d'attendre. Ma mère m'appelle; parlez à l'instant!...

— Mais, misérable, ne sais-tu pas que ta vie est en danger!... que l'on te poursuit comme assassin! que si tout ce peuple qui te hait ne respectait pas le lieu saint, il te broyerait en se resserrant contre toi!

Il y eut en ce moment dans la foule un mouvement, comme si les spectateurs de cette scène eussent voulu broyer en effet le chevalier Orsini.

Mais lui, se retournant vers le peuple, tira son poignard.

— Qu'il vienne! — s'écria-t-il. — Qu'on essaye de me broyer!... Lâches!... peuple infâme! viens!

Un hurlement de rage éclata dans l'église.

La voix du prêtre domina le tumulte.

— Mes enfants, je vous en conjure! ne faites rien pour arrêter ce furieux. Laissez-le sortir. Ne souillez point de sang la maison du Seigneur!

— Je n'en sortirai que le dernier, fit Orsini en se croisant les bras.

— Sortez, mes enfants! — continua le prêtre,

La foule obéit en grommelant à la voix du saint pasteur.

Quand les gens de la noce restèrent seuls au pied de l'autel, le chevalier qui avait paru calme jusque-là agita son poignard.

— Tremblez à votre tour! — hurla-t-il, — je vous tiens maintenant! Vous êtes sans armes! Je vais enfin me venger tout à mon aise!

Le prêtre vint courageusement au-devant d'Orsini.

— Frappez-moi le premier! — lui dit-il. — Dieu vous voit: il saura vous punir!

Et il saisit le meurtrier au collet.

— Retire-toi! — hurla Orsini, — retire-toi, prêtre! ou je vais te frapper.

— Frappe! misérable.

Orsini se dégagea des mains du vieillard et se rua sur Elisabeth à demi évanouie.

Mais Dubuisson, Lorchet, M. de Pern et Hector se placèrent entre la jeune fille et le meurtrier.

— Oh! vous ne m'arrêterez pas! — s'écria-t-il.

Il donna un coup de poignard au capitaine qui se trouvait plus à sa portée.

Puis s'élançant sur Hector, il voulut le frapper à son tour; mais le fer glissa sur l'épaule du jeune homme et fit une blessure profonde à l'épaule de M. de Pern.

Le comte tomba en s'écriant:

— Parricide!

Cependant le géant cherchait une arme autour de lui.

— Il le faut! — dit-il.

Il saisit un des énormes bancs en chêne qui remplacent les chaises dans les églises de village, et, l'arrachant avec violence, elle souleva en l'air.

Orsini aveuglé, étourdi par le sang qu'il voyait couler, se jetait sur le vicomte.

Le banc de Lorchet s'abattit sur son front comme l'écroulement d'une maison!

Orsini roula foudroyé.

La foule rentrait en ce moment avec des armes.

On entoura les blessés pour leur procurer les premiers soins, et on les emporta hors de l'église.

Puis on souleva le banc.

Le corps du chevalier était dans le même état que s'il eût passé entre les lames d'un cylindre mécanique; les chairs horriblement meurtries, formaient une boue sanglante.

Lorsque tout le monde se fut retiré, Lorchet resta seul avec le vieux prêtre.

— Je veux vous faire ma confession, — dit-il.

Il s'agenouilla aux pieds du vieillard et lui raconta toutes les péripéties de son existence tourmentée.

Une demi-heure après, il se releva.

Il était pardonné!

— Allez! — lui dit le vieillard; — vous êtes absous au nom de Dieu. Moi, cette épouvantable scène m'a brisé; je n'y survivrai pas. Priez pour moi : la prière des coupables purifiés est la meilleure de toutes les prières!

ÉPILOGUE

On voit aujourd'hui, à huit kilomètres de Vesoul, au sommet d'une éminence qui n'a pas de nom dans la géographie, un château dont la construction ne remonte pas fort loin.

C'est un édifice assez coquet, entouré de vignes qui produisent d'excellent vin, sans clôture, sans défenses, sans caractère belliqueux. Il a l'aspect fort hospitalier. Et, en effet, entre ses murs blanchis à la chaux, au fond d'une avenue de hauts peupliers qui marquent pour ainsi dire les gradins de la montagne, le propriétaire actuel se fait un plaisir d'ouvrir sa porte à tous les étrangers, et de les traiter avec cette profusion et cette cordialité qui s'effacent chaque jour de plus en plus de nos mœurs *boursicotières*.

Sur le fronton de l'édifice on lit ce vers latin :

« *Porta patens esto, nulli claudatur honesto.* »

Nous reproduisons ce vers célèbre, en ayant grand soin de placer convenablement la virgule, afin que nul ne lui donne

cette signification anti-philanthropique qui fit perdre au prieur Martin son abbaye d'Asellum (1).

Or, vers le mois de juillet de l'année 1804, une lourde voiture s'arrêtait à Vesoul devant l'hôtel de la Madeleine.

Un homme énorme, ventru comme un tonneau, rouge, bouffi, mais encore assez vif, descendit de cette voiture. Il était vêtu d'une jaquette grise qui dessinait un prodigieux abdomen. Ses jambes vastes s'enfonçaient dans des bottes de cuir souple, qui, étendues, auraient pu servir de capote à la voiture qu'il venait d'abandonner.

Ce personnage roula plutôt qu'il ne courut jusqu'aux cuisines du susdit hôtel.

— Ohé!... tarteifle!... meinher!... Ohé! — criait-il.

Un homme, qui pouvait rivaliser d'embonpoint avec l'étranger, se présenta sur le seuil de la porte de la cuisine.

— Qu'est-ce qu'il y a pour votre service, monsieur? — demanda-t-il.

Et il ajouta à part lui :

— Le bel homme! Tonnerre! quelle panse! Il me rendrait des points!...

Puis tout haut il ajouta: — Monsieur est Allemand, sans doute?

— Ia, meinherr.

— Ah! très-bien. J'en pince aussi, de votre langue : *Voletsi prendir un morcir? voletsi dinir? voletsi une chambrir?*

(1) Le vieux proverbe : « Pour un point Martin perdit son âne! » vient en effet d'une équivoque sur le mot : *Asellum.*

Asellum était une abbaye italienne dont le prieur se nommait Martin. Il avait fait inscrire sur la porte de l'abbaye ce vers :

Porta patens esto, nulli claudatur honesto.

Ce qui signifie littéralement : « Porte, ouvre-toi; ne te ferme jamais à l'honnête homme! » En déplaçant la virgule et en la plaçant après *nulli*, le sens est complètement changé. Le vers signifie alors : « Porte, ne t'ouvre à personne; sois fermée aux gens honnêtes. »

Le digne abbé n'avait sans doute pas pris garde à cette transposition. Le provincial de son ordre venant visiter le couvent fut scandalisé de cette inscription.

Il fit révoquer Dom Martin.

Celui-ci, qui se consolait de tout en faisant des vers latins, fit celui-ci sur son malheur :

« *Pro solo puncto, caruit Martinus* ASELLO! »

« Pour un seul point, Martin perdit son abbaye d'Asellum. »

De là le proverbe! (Charles NODIER).

— Bien, bien ! — fit l'étranger ; — tout ce que vous voudrez !...

Et il ajouta mentalement :

— Voilà un drôle d'Allemand !...

Le digne aubergiste ne se préoccupait pas de ce que pensait son nouvel hôte !..

— Diable ! — se disait-il dans sa naïve croyance à sa science de linguiste, — si l'on ne savait pas un peu d'allemand avec ces gens-là, on serait perdu !...

Il entra donc dans sa cuisine et fit préparer à dîner pour l'étranger et les deux domestiques qui l'accompagnaient.

Après avoir surveillé la mise à l'écurie de ses chevaux, celui-ci revint près de l'hôtelier :

— Connaissez-vous bien les environs de Vesoul ? — lui demanda-t-il.

— Parbleu ! Je suis de ce pays-ci.

— Alors vous devez connaître le château de Saint-Brice ?

— Oui.

— Est-ce loin ?

— Deux petites lieues.

— De quel côté ?

— Du côté de Besançon, à droite ; du reste, vous reconnaîtrez facilement le château. Il est campé comme un vol-au-vent au-dessus d'une montagne. Vous pouvez presque le voir d'ici.

— Combien me faut-il de temps pour y aller ?

— Avec vos chevaux ?

— Non. Ils sont fatigués.

— J'en ai, moi ; je suis maître de poste !

— Alors, avec deux de vos chevaux et une de vos voitures ?

— Une heure !

— Bah ? Je donne un louis au postillon ! Il faut que j'y sois avant midi.

— Diable ! Et votre dîner ?

— Je vous le payerai, votre dîner ; mais je ne le prendrai pas. Allons ! faites-moi vite apprêter les chevaux et la voiture.

Trois quarts d'heure après, le voyageur entrait avec fracas dans la cour du château de Saint-Brice.

Un vieux domestique, qui paraissait légèrement aviné, vint le recevoir,

— Tiens, tiens ! sacrebleu ! — fit l'étranger. — Il me semble que c'est toi, maître Dominique ?

Le vieil ivrogne fit quatre pas en arrière.

— Mille choppes du diable !... N'est-ce pas vous, estimable monsieur Brown?

— Mais oui, c'est moi !... Eh bien! est-ce que tu ne me reconnais pas?

— Oh ! que si ! Mais, mille choppes!...je suis bien embarrassé!

— Est-ce que tes maîtres n'y seraient pas?

— Pardon ! Mais vous ne pourrez les voir...

Le gros homme devint tout cramoisi.

— Et pourquoi donc? — balbutia-t-il.

— Pardieu ! parce que vous ne pourrez jamais passer par nos portes.

— Ah ! coquin, — fit M. Brown en respirant comme un soufflet de forge, — tu me payeras celle-là vieux saufer !

— Oh ! monsieur, je ne bois plus du tout. Tenez, en voici la preuve.

Et il fit le tour d'équilibriste que lui avait appris le capitaine Dubuisson.

— Tes maîtres se portent tous bien? — ajouta l'Allemand.

— Oui, c'est-à-dire non ! Nous avons encore eu un malheur depuis que nous avons quitté Himmelberg.

— Bon Dieu !..

— Oui, un grand malheur !

— Dis-moi vite lequel?

— Eh bien, il a été tué hier à la chasse.

— Qui donc, ciel ?

— Minos, ce brave Minos ! un chien comme on n'en a jamais vu.

Cette fois, M. Brown devint furieux ; il allait rosser Dominique, lorsque le vicomte parut sur le perron du château.

Onze années ne semblaient pas l'avoir vieilli. C'était toujours le beau jeune homme que nous avons connu. Seulement son front s'était élargi ; ses yeux n'avaient plus que de tendres rayonnements.

Trois enfants, dont l'aîné paraissait avoir dix ans, couraient autour de lui. Un quatrième était posé sur son bras : c'était le plus jeune.

L'excellent M. Brown embrassa d'abord le vicomte, puis chacun des enfants. Il s'extasiait en compliments de toute sorte, et promettait de donner le lendemain une foule de jolies choses à ces jolis petits êtres.

— Et Élisabeth ? — demanda-t-il.

— Vous allez la voir.

Hector précéda M. Brown au premier étage, dans une pièce élégante mais simplement meublée, où se trouvaient Élisabeth, le vieux baron et M. de Pern.

La femme d'Hector n'était plus reconnaissable. Sa figure pâle était devenue rose comme une cerise. Elle avait pris un gracieux embonpoint. Au lieu de la mystérieuse jeune fille d'autrefois, c'était une de ces beautés plantureuses et fraîches qu'affectionne plus particulièrement la brosse des peintres hollandais.

En remarquant cette métamorphose, M. Brown faillit suffoquer de joie.

— Elle a fait comme moi, — dit-il en frappant sur son abdomen.

Le baron semblait avoir rajeuni. Il marchait vers sa prochaine dissolution d'un pas encore ferme. Le sourire, longtemps exilé de ses lèvres, avait reparu. Il avait reporté sur les enfants d'Hector l'affection qu'il éprouvait autrefois pour la petite Rose. Aussi les enfants l'appelaient-ils de ce doux nom de *pépé*, qui, en langue vulgaire franc-comtoise, signifie *grand-père*.

Quant à M. de Pern, il semblait toujours souffrant de la blessure que lui avait faite Orsini ; mais le sourire lui était peu à peu revenu aussi. Il avait puisé dans sa nouvelle famille une existence nouvelle.

A la vue de ce bonheur, M. Brown pleurait de joie ; mais un sentiment d'amertume se mêlait à cette joie. Il regardait autour de lui comme pour chercher un absent.

— Je ne vois pas Dubuisson, — dit-il enfin avec un soupir.

— Tiens ! — fit Hector, — il est étonnant que vous ne l'ayez pas rencontré à Vesoul.

— Comment, à Vesoul ? — fit M. Brown en respirant.

— Certainement ! L'ambition lui a parlé à l'oreille...

— L'ambition !...

— Oui, mon cher, ou plutôt, non !...

— Je ne comprends plus.

— Écoutez, — dit le vicomte, — c'est au capitaine que nous devons d'être rentrés dans la possession de nos biens. Il paraît qu'autrefois il a connu à Valence un petit officier d'artillerie

qui n'était à peu près rien alors, et qui est aujourd'hui empereur des Français!

— Le grand Napoléon!...

— Précisément. Donc Dubuisson s'est présenté à l'empereur, et il a tout obtenu.

— Brave capitaine! Mais je ne vois pas pourquoi il n'est pas ici?

— L'empereur, qui ne plaisante pas, a voulu faire quelque chose en faveur de Dubuisson lui-même. Dubuisson résista longtemps, mais il fut enfin forcé d'accepter les fonctions de maire de Vesoul.

— Toujours comme moi! — fit l'ex-tonnelier en sautant de joie, mouvement qui, par parenthèse, eut pour effet de faire trembler les vitres de la salle; — toujours comme moi. Vous savez que je suis bourgmestre d'Himmelberg!

— Et madame Brown, que fait-elle?

— C'est elle qui tient les écritures en mon absence. Elle me remplace très-avantageusement dans mes fonctions...

— Mais à propos, — dit M. de Pern, — c'est aujourd'hui que Dubuisson doit venir nous voir.

— Oui, c'est aujourd'hui mercredi.

— Ah! ah! — fit M. Brown, — vos soirées du mercredi sont rétablies?

— Plus que jamais; c'est Elisabeth qui l'a voulu.

— Recevez-vous beaucoup de monde?

— Peu. Nous recevons nos vieux amis; ce sont pour ainsi dire des réunions de famille...

— Qu'est devenu Yvonnet?

— Il est ici avec sa femme. C'est lui qui régit nos propriétés. Il s'y entend très-bien.

— Et Lorchet?

— Lorchet, il a fait comme Dubuisson: il est devenu ambitieux, il est millionnaire aujourd'hui.

— Millionnaire?

— Comme vous, monsieur Brown!

— Je n'y comprends plus rien!

— Il est allé retrouver au fond de la Sibérie un certain Pigalli à qui il devait trente-six mille francs. Ils se sont associés et ils font le commerce à Vesoul. La mère de Lorchet est morte, il y a deux ans, en odeur de sainteté. Elle a légué cent cinquante mille livres aux pauvres.

— Voilà une fortune rapidement acquise.

— Les circonstances ont favorisé Lorchet ; il est d'ailleurs très-intelligent. L'année dernière, il est allé à Marseille : il a acheté toute une cargaison de riz qu'il a revendue en détail avec vingt-deux mille livres de bénéfice en un mois.

— Je voudrais bien tous les voir.

En ce moment, une grosse voix se fit entendre dans la cour du château.

— Oh ! oh ! sacs de cannelle ! — disait cette voix, — la voiture de M. le maire ne peut pas entrer !... Eh ! Yvonnet ! Dominique !...

— Voici Lorchet, — dit le vicomte.

M. Brown se mit à la fenêtre.

Il aperçut le géant qui secouait la grande grille comme s'il eût voulu l'arracher de ses gonds.

Pendant ces onze années, l'ex-galérien avait grossi dans la proportion de sa fortune ; son ventre était aussi rond que celui de M. Brown, et ses épaules athlétiques s'étaient développées d'une façon anormale.

— Toujours comme moi ! — fit de nouveau l'Allemand, — toujours comme moi. J'ai envie de vendre tout ce que je possède à Himmelberg et de venir m'établir ici !... Le climat est bon.

Mais la jubilation du digne homme fut à son comble lorsqu'il aperçut Dubuisson, qu'une vie sédentaire avait engraissé dans une proportion plus remarquable encore.

— Toujours comme moi !... toujours comme moi ! — s'écria-t-il.

Bientôt tout le monde, y compris Yvonnet, fut réuni dans le salon.

Dubuisson était presque méconnaissable. Il marchait avec majesté. Mais, quand il aperçut M. Brown, il se précipita dans ses bras avec un élan d'enthousiasme qui contrastait singulièrement avec la gravité de son maintien habituel.

Quant à Lorchet, il donna au gros homme une telle accolade qu'il faillit l'étouffer.

Les premiers moments d'expansion passés, M. Brown prit la parole :

— Messsieurs et madame, — dit-il, — je ne suis pas venu ici pour le roi de Prusse, comme dit votre proverbe français. Il faut, puisque nous sommes réunis, que nous ne nous

séparions pas de sitôt. Dans cette prévision, j'ai demandé à ma femme un congé illimité ; profitons-en. D'abord, monsieur le vicomte, je vous demande la permission de vous amener demain ma voiture. Il y a dans les coffres une foule de choses qui vous feront plaisir et qui vous rappelleront d'anciens souvenirs.

— Je vous offre aussi, mon cher monsieur Brown, une hospitalité illimitée.

— Vous avez bonne table, je n'en doute pas ?

— Oui !

— C'est déjà l'essentiel. Et vos chasses ?

— Superbes ! Demandez à Joseph !...

— Tiens ! je ne l'ai pas encore vu !

— Il est dans les bois ; vous le verrez !

— Vous avez des étangs ?

— Magnifiques ! Demandez à Lorchet.

— Pour cela, c'est mon affaire ! — dit le géant ; — je plonge comme un marsouin. Toutes les fois que je viens ici, j'approvisionne de poissons la table du château.

— En plongeant ?

— Oui ; je pêche à la main. J'attrape des perches, des carpes, des brochets, des gardons, beaucoup mieux qu'avec n'importe quel filet.

— Vous me ferez voir cela ?

— Tout à l'heure ; parce que je suppose que vous acceptez l'hospitalité de M. de Saint-Brice !

— Tiens ! certainement.

Ils sortirent tous, à l'exception du baron et du comte, qui préféraient leur partie de tric-trac, et d'Élisabeth, qui, en bonne femme de ménage, tenait à surveiller les apprêts du repas.

La journée se passa en réjouissances de toute nature. Une partie de la nuit s'écoula également en chansons joyeuses et en récits du temps écoulé.

Le lendemain la voiture de M. Brow arriva.

— Ah ! ah ! — dit-il. — Voici maintenant mes cadeaux.

Et, aidé de Lorchet, il déballa sept ou huit caisses remplies d'une foule de choses devant lesquelles s'extasiaient les enfants.

— D'abord, mes petits amis, voici pour vous!

Et il leur donna la plus belle collection de polichinelles, de sabres de bois, de soldats en plomb, de petits châlets, qui fût sortie de la main des plus habiles ouvriers de Nuremberg.

Il ouvrit ensuite une caisse de confitures destinées à Elisabeth, une caisse de cigares pour Lorchet, qui fumait comme plusieurs Suisses.

Il fit don à Hector d'une superbe épée à poignée ciselée et rehaussée de diamants de la plus belle eau.

Au baron, il donna un jeu d'échecs dont toutes les pièces étaient en ivoire délicatement sculpté.

Puis il appela M. de Pern à l'écart.

— Ceci est pour vous, mon cher comte, — lui dit-il en lui remettant un paquet long de deux pieds et enveloppé d'une toile noire.

Le comte coupa les cordes qui ficelaient ce paquet; mais, à la vue de l'objet qu'il contenait, il chancela et faillit tomber à la renverse.

— Remettez-vous, monsieur le comte! justice est faite; maintenant, le souvenir pour vous ne doit plus être un regret, mais une consolation.

— Qu'est-ce donc? — demanda le baron avec la curiosité des enfants.

— C'est le poignard avec lequel Orsini a frappé son père et le capitaine, — répondit M. Brown.

FIN.





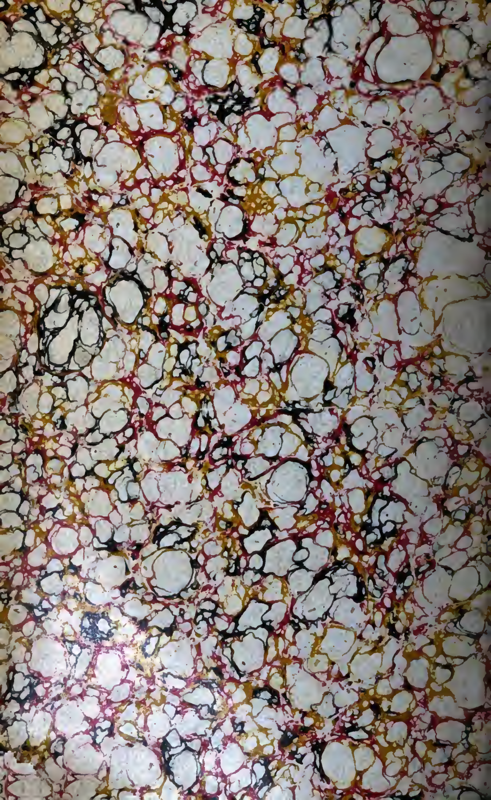
75674

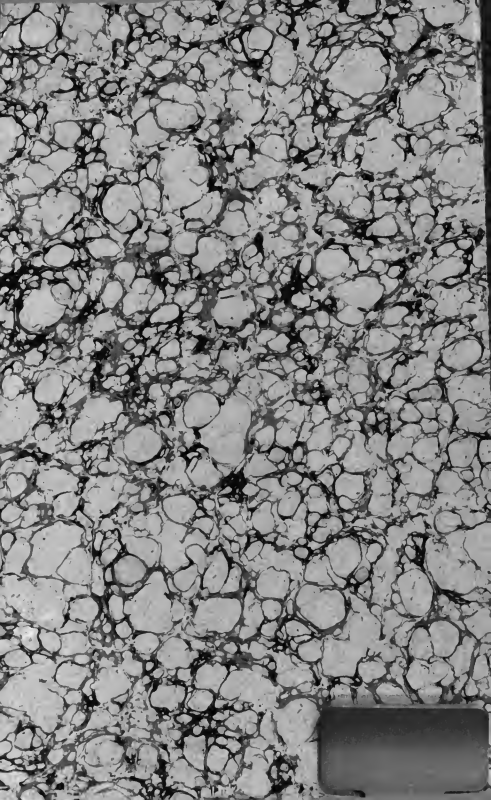
TABLE

DEUXIÈME PARTIE.

FIN DE LA TABLE.

Sceaux. — Typographie de E. Dépée.





BIB